

# LE DIAMANT DE LA REINE

— DERNIÈRE PARTIE (1) —

## I

UCUNE explication directe n'avait jamais eu lieu entre les deux femmes avec lesquelles Stavrène jouait ainsi au « triste jeu de l'amour sans cœur ». C'est un mot du sentimental et ironique Gavarni, et il ajoutait : « J'ai toujours eu le malheur de gagner à ce jeu-là, parce que personne n'a moins de cœur que moi, quand je n'en ai pas. » Mais si, trop bien dressées à une surveillance correcte de leurs manières, leur jalouse n'explosait pas en éclats dramatiques, des incidents quasi quotidiens se multipliaient, qui révélaient trop à un témoin averti comme moi, une rivalité dont l'excitateur était plus conscient qu'il ne voulait l'avouer, ni peut-être se l'avouer.

En me parlant d'un vague projet de mariage avec la veuve et l'héritière du roi du pétrole, Stavrène n'avait pas été entièrement franc. Certes, il n'était pas encore décidé à cette conjugale opération financière, mais elle le tentait. Je m'en rendais déjà compte en constatant, dans ses rapports journaliers avec l'Italienne et l'Américaine, qu'il s'arrangeait le plus souvent pour provoquer la susceptibilité de la seconde. Je le vois, par exemple, acceptant d'accompagner Antonia à un

(1) Voyez la *Revue* du 1<sup>er</sup> février.

concert d'église un après-midi où Daisy donnait un goûter.

— Vous entendrez cette musique une autre fois ! avait-elle dit.

Il s'agissait d'un oratorio de Porpora qui devait s'exécuter justement aux Jesuati.

— Une autre fois ? répondit Stavrène, mais ailleurs, et ce ne sera pas devant les trois saintes de Tiepolo que vous admirez tant...

— Ne jouez donc pas la comédie, Bobèche, répliqua M<sup>me</sup> Warner, c'est une quatrième sainte que vous avez envie de contempler, en écoutant cette musique.

— Eh bien ! venez avec nous, fit Stavrène, vous serez la cinquième sainte.

— Je n'ai aucun titre à figurer dans cette dévote compagnie, repartit M<sup>me</sup> Warner en riant d'un rire un peu pincé. Allez, messieurs, allez, et si les quatre saintes vous le permettent, vous viendrez après Porpora.

— Elle est vexée, me disait Stavrène en sortant du palais, et voyez comme je suis gentil, je ne lui ai pas dit que nous devions, après l'église, prendre le thé chez Antonia.

Une autre fois, comme nous arrivions chez M<sup>me</sup> Warner à l'improviste, nous la trouvons étalant sur sa table plusieurs grandes photographies qui représentaient des figures du carnaval vénitien d'autrefois : une femme tenant un masque, tandis qu'un personnage, masqué lui-même, lui jouait un air de guitare ; un polichinelle offrant un bonbon à sa dame au bout d'une longue fourchette à deux dents ; un couple d'amoureux se tenant la main, elle démasquée, et lui caché dans sa noire cagoule...

— Il y a là six admirables pièces, vous voyez, disait la collectionneuse, du Longhi et sur verre aiglomisé ! Mais vous ne connaissez seulement pas ce nom, commenta-t-elle avec le sourire du technicien anglo-saxon pour le superficiel Latin. On dit qu'un verre est aiglomisé lorsqu'il est peint ou doré au revers, de façon que les peintures ou dorures soient vues à travers l'épaisseur. Un triomphe de la verrerie de Venise, encore. La peinture se conserve intacte, avec une fraîcheur incomparable. Ces six petits chefs-d'œuvre appartiennent à un comte Moroni. Mais oui, le même nom que l'élève de Moretto dont il

reste  
Suthe  
Titien  
peintu  
malhe  
Il par  
à peu  
qu'un  
ment,  
de la  
par u  
Bobèc  
il a ra

Ell  
avec  
releva

—  
ce co  
Longh  
leurs  
nous  
demai  
ter. V  
Nicolo  
y a la  
buita  
Barber

No  
sentai  
Trévi  
sentai

contr  
hier.  
pluie

reste un remarquable tableau dans la collection des ducs de Sutherland, à Stafford House. On l'avait faussement attribué à Titien. Toujours la manie de baptiser inexactement les vieilles peintures ! L'actuel comte Moroni a son palais à Trévise et, malheureusement pour lui, le goût des spéculations de Bourse. Il paraît qu'il a beaucoup perdu cette année. Il liquide peu à peu les quelques merveilles qui lui restent, d'une galerie qu'un de ses aieux avait constituée du temps de Longhi justement, en plein XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sont là des ventes que l'on traite de la main à la main. Il m'a fait tenir ces photographies par un ami commun, que vous avez rencontré chez moi, Bobèche, Winston Smith, qui n'est jamais assez discret, car il a raconté la chose à « votre » contessina.

Elle regardait Stavrène sans prononcer ni nom ni prénom, avec une malignité dans ce « votre » que mon compagnon releva en disant :

— A « notre » contessina.

— Elle ne vous en a pas parlé ? continua Daisy.

— A moi, si. Elle est très mécontente que son cousin, car ce comte Moroni est son parent, fasse ainsi le brocanteur.

— Pour un peu, elle m'aurait demandé de renoncer à ces Longhi. Tous ces Italiens nous en veulent d'accaparer ainsi leurs vieux trésors d'art. Ils devraient nous en remercier, car nous les sauvons. J'ai fait répondre au comte Moroni que j'irais demain à Trévise voir ces peintures et probablement les acheter. Venez tous deux avec moi. Nous verrons là-bas, à San Nicolo, le tombeau du sénateur Onigo, par les Lombardi. Il y a là un fond d'un clair-obscur merveilleux, que l'on attribuait à Giovanni Bellini et que Morelli a rendu à Jacopo de Barberi. Vous venez, c'est entendu ?

Nous acceptâmes, mais le lendemain, quand je me présentai à la gare pour prendre avec Mme Warner le train de Trévise, j'apportais une lettre d'excuses de Stavrène qui se sentait, disait-il, un peu souffrant et craignait le voyage.

— Vous l'avez vu ? me demanda-t-elle, sans dissimuler sa contrariété de cette absence.

— Non. Il m'a envoyé ce mot ce matin. Il aura eu froid hier. Il a plu, vous vous rappelez, et nous étions sans parapluie sur la Riva degli Schiavoni.

— La contessina bénira ce rhume quand elle le saura,

dit ironiquement M<sup>me</sup> Warner, tandis que nous nous installions dans le wagon-salon réservé qu'elle possérait, à l'américaine, dans la gare de Venise. C'est à elle qu'il aura eu peur de déplaire, en s'associant à cette visite chez le marchand des Longhi.

Elle avait deviné juste. Stavrène me l'avoua quand je le retrouuai le soir après avoir rapporté, en compagnie de M<sup>me</sup> Warner, les six masques aiglomisés. J'ai su depuis qu'ils font maintenant l'orgueil du musée Warner à Cambridge (Mass.). Peut-être sont-ils sauvés, comme disait l'Américaine, mais il se comprend que, jalousement amoureuse de son pays, Antonia dut considérer ces conquêtes d'objets d'art à coup de chèques comme une dépréciation.

— J'ai eu le sentiment, me dit Stavrène, que je lui ferai un peu de chagrin en m'associant à cette expédition de Trévisé, d'autant plus que j'étais réellement très fatigué. J'ai de nouveau passé la nuit au cercle à jouer. Je perdais gros, et ne me suis rattrapé que par une banque sur les quatre heures du matin.

Une autre fois... Mais à quoi bon prolonger une évocation de petits faits qui peuvent tous se résumer dans un des derniers ? Il précéda de peu la scène violente qui coupa court aux complications de cette demi-tragédie, laquelle du moins ne connaît pas les vilenies habituelles à la jalouse. Car il faut bien reconnaître que le plus souvent cette passion ressemble à l'envie ; mais Antonia était de race trop noble et trop fine pour que la souffrance ne tournât pas chez elle en délicatesse, et la nuance de ce vivace amour-propre inné chez les Anglo-Saxons préservait Daisy Warner de toute bassesse. C'était cet orgueil qui la faisait tout ensemble défier dans le jeune homme le vice français, et s'irriter contre la grâce italienne de la jeune fille, plutôt par hostilité nationale que pour tout autre motif.

Je les vois à cette minute l'une et l'autre, au cours d'une soirée, toujours dans le palais de l'Américaine, le terrain habituel de ces duels innocents. La nuit est belle, tout illuminée d'étoiles, qu'un clair de lune pâlit un peu. La coterie cosmopolite de la saison vénitienne est représentée là par ses divers figurants, épars ou distribués dans toutes les directions. Dix

idiom  
Brita  
du N  
tins,  
les m  
pagn  
encha

St  
piano  
nouve  
si ch  
rappe  
comm

«  
point

Je  
musi  
comb  
ques  
d'être  
encor  
croire  
tilène  
amou  
pour  
J'éta  
et les  
n'app  
monde

—  
time  
picac  
d'Ant  
disan  
répri  
d'une

—  
seign  
et un  
airs v

idiomes se croisent dans l'air : l'anglais ou plutôt les anglais des Britanniques et des Américains, l'allemand des Prussiens venus du Nord et celui des Autrichiens. Des dialectes d'Italie, florentins, napolitains, siciliens, se heurtent chacun avec l'accent et les mots de leur province. Des Français sont assis à côté d'Espagnols, et voici que toutes les causeries s'arrêtent comme par enchantement.

Stavrène, que je ne savais pas si bon musicien, s'est mis au piano. Il joue un air de la *Cavalleria rusticana*, alors dans la nouveauté de sa mode, et cet air accompagne la voix d'Antonia, si chaude, si prenante, qui chante des paroles dont je ne me rappelle plus le texte exact, mais j'en ai le sens dans la mémoire comme la tonalité de la phrase musicale :

« ...Si je devais entrer dans le paradis et que tu n'y fusstes point, je n'y resterais pas. »

Je l'ai remarqué souvent. Il arrive qu'à retrouver dans la musique, portées à leur plus haut degré, des émotions que nous combattons en nous, nous devenons, en l'écoulant et pour quelques minutes, la personne que nous ne nous permettons pas d'être. Cette libération du contrôle intérieur est plus complète encore chez une femme qui s'exalte en chantant et qui peut croire qu'elle est seulement touchée par la magie d'une cantilène. Qu'Antonia nourrit au plus intime de son cœur un amour refoulé, je l'aurais compris, rien qu'à son accent pour moduler cette phrase d'abandon total et de douleur. J'étais sans doute le seul à penser ou plutôt à sentir ainsi, et les familiers du palais Warner, groupés autour du piano, n'applaudissaient dans la chanteuse que la maestria de l'artiste mondaine.

En sa qualité de rivale, et plus consciente, elle, des sentiments vrais de sa rivale, la dame du logis était plus perspicace. Quand Stavrène, se levant du piano, prit la main d'Antonia par un geste d'enthousiasme et la lui baissa en disant : « Merci, contessina, merci ! » une contraction vite réprimée crispa le visage de l'Américaine; et, presque aussitôt, d'une voix qui se dominait :

— Si vous me jouiez une valse, vous?... dit-elle à un grand seigneur autrichien qui félicitait aussi Antonia rougissante et un peu confuse de son triomphe. Vous savez, un de ces airs viennois que j'aime tant. Le sentimentalisme gai après

le sentimentalisme tragique, ce sera un contraste délicieux. Tenez, Stavrène, voulez-vous me servir de cavalier ?

Déjà l'Autrichien s'asseyait au piano. Ses longs doigts agiles couraient sur les touches. Des couples se formaient et un bal improvisé commençait, auquel l'infirmité d'Antonia, la pauvre « ban-ban » comme l'appelait quelquefois Stavrène dans ses mauvais jours de « Bobéchisme », lui interdisait de prendre part.

Je m'étais assis près d'elle et je la regardais fermer à demi ses longues paupières pour ne pas voir celui qu'elle aimait tenir dans ses bras la jolie Daisy, que ses habitudes sportives rendaient si souple et dont un sourire entr'ouvrail les lèvres minces dans un frémissement de revanche presque cruel. Et c'est alors que j'entendis la pauvre enfant qui mettait la main sur sa poitrine comme pour comprimer son cœur et, se parlant à elle-même, murmurer à voix basse : *Ah! Questa insana!*... C'était elle « l'insensée » qu'elle plaignait dans un involontaire et irrésistible sursaut de s'être attachée à un homme qu'elle ne pouvait pas épouser, puisqu'il était divorcé, tandis que ce mariage était permis à l'autre, la protestante. A un moment et comme une autre valse succédait à la première, elle se leva, visiblement trop troublée.

— Ils vont danser toute la nuit, me dit-elle en se forçant à un sourire qui cette fois était bien celui d'un Vinci, et non pas d'un Ambrogio da Predis; moi, je me sens un peu lasse, je rentre : vous m'excuserez auprès de M<sup>me</sup> Warner.

Déjà elle avait disparu, me laissant sous une impression si vive de tendre pitié, que l'entrain bruyant de cette sauterie viennoise me fut soudain trop pénible à moi-même et je m'évadai à mon tour, pour errer longuement sur la lagune par la douce et calme nuit, en me répétant ces mots qui servent de titre à une comédie de Shakespeare (sans doute la nationalité anglo-saxonne d'une des deux femmes me suggérait cette réminiscence) : *Love's labours lost* (1).

## II

Une scène dramatique devait, aussi brusquement qu'étrangement, interrompre un roman jusqu'alors sans épisodes

(1) *Peines d'amour perdues.*

aigus, dont j'étais le témoin bien inefficace, car je m'interdisais de reprocher à Stavrène sa dualité si coupable à l'égard de la jeune fille. J'avais l'intuition que de se sentir trop observé l'exciterait simplement à ce cabotinage par attitude, le vice familier des demi-émotifs.

Vis-à-vis d'Antonia, j'évitais également la plus légère allusion au trouble que je lisais en elle, mais la pauvre *Questa insana* savait que je le lisais, ce trouble. La détresse de son regard, quand il rencontrait le mien à certaines minutes, les inflexions de sa voix quand elle me parlait de Stavrène, ses silences même, me prouvaient qu'elle se savait comprise. Daisy Warner, elle, ne daignait même pas prendre garde aux idées que je pouvais me faire sur son manège de coquetterie avec mon compatriote. Ne représentant aucune des caractéristiques qui la déconcertaient dans le monde latin, je ne l'intéressais qu'en ma qualité de conseiller possible de Stavrène, si de son côté elle songeait également à l'aventure d'un remariage.

Ce rôle d'arrière-plan ne m'humiliait en aucune façon. Il me plaisait au contraire. J'éprouvais une fois de plus cet attrait singulier et pourtant bien humain, — sans quoi l'art du théâtre existerait-il? — celui de vivre la vie des autres en oubliant la mienne propre. Il m'arrivait de Paris quotidiennement des lettres qui me prouvaient que je n'étais à Venise qu'en passant et à la veille de repartir. Vainement me rappelaient-elles mes amitiés du bord de la Seine, mes travaux, l'urgence de mes intérêts littéraires et les causeries d'idées avec des maîtres, alors vivants, un Taine, un Sully, un Dumas fils, qui m'étaient si chères. Ces réalités de mon existence parisienne me paraissaient comme des songes, au lieu que le clapotement de la lagune, les façades des palais, la silhouette de l'Américaine descendant les marches de l'escalier du sien avec Stavrène, le profil attristé d'Antonia aperçu sous la *felze* de sa gondole, occupaient tout le champ de ma pensée. Cet hypnotisme allait finir par un incident d'un ordre brutal dont je n'aurais pas eu le dernier mot, si Antonia ne me l'avait révélé après l'avoir découvert elle-même par cette perspicacité de l'amour qui tient du génie.

Le Tout Venise cosmopolite était de nouveau réuni ce soir-là dans les salons du palais Warner où avait eu lieu la scène

de la *Cavalleria rusticana*. C'était encore une séance de musique, mais donnée cette fois par une compagnie de gondoliers qui chantaient des airs populaires au bas du perron, tandis que les invités causaient, fumaient ou rêvaient, en prenant des glaces ou des cocktails. Ainsi faisait Daisy Warner, que je vis à une minute, comme elle posait son verre, esquisser le geste de ramasser pour la glisser sur ses épaules nues, l'air devenant plus froid, la mantille qu'elle attachait d'ordinaire avec l'épingle de Marie-Antoinette et de Fersen.

Machinalement, ses doigts cherchèrent le bijou, et ne le rencontrant pas, un étonnement contracta ses traits, qui grandit encore quand, penchée sur le meuble où elle venait de prendre l'écharpe, elle constata que l'épingle ne s'y trouvait point. Antonia, auprès de qui j'étais assis, remarqua aussi cette mimique, et elle me dit :

— Elle a la manie de laisser la fatale épingle dans sa mantille. Elle finira par la perdre, et sa superstition sera justifiée. Elle en aura tant de chagrin !

— L'épingle se retrouvera dans le meuble ou sur le tapis, voilà tout.

— A moins qu'elle ne soit tombée, quand Daisy est entrée, cette mantille sur le bras, tout à l'heure, et que le bijou n'ait tenté quelqu'un de ces sans-patrie qu'elle a la manie de recevoir. Tous les errants d'Europe sont là, regardez ! Allemands, Polonais, Russes, Égyptiens, et tous, plus ou moins, des joueurs.

— Comme notre Stavrène, dis-je : on m'a raconté qu'il a perdu hier deux mille louis, vous m'entendez ? deux mille, au baccarat. Michel Steno tenait la banque.

— Voilà pourquoi notre pauvre ami a l'air si triste, dit Antonia, et qu'il va et vient sans tenir en place.

Tandis que nous échangions ces propos, l'inquiétude de notre hôtesse se manifestait encore plus évidemment. C'est un trait commun à presque tous les Américains que ces passages subits et contradictoires d'une extrême possession de soi à une extrême nervosité. Daisy n'était plus l'hôtesse attentive au moindre désir de ses invités. Elle s'était brusquement levée. Elle se penchait sur le tapis. Elle procédait à une recherche dont elle dit aussitôt le but à ses voisins qui l'imitèrent. Quelques minutes plus tard, tous les assistants savaient que le

«Diamant de la Reine», dont elle leur avait raconté l'histoire comme à nous, avait disparu.

Il faut croire qu'il y a comme une contagion de l'attrait du mystère. C'était, dans cette assemblée de touristes indifférents, une agitation singulière, comme si l'épingle perdue projetait réellement autour d'elle une influence névropathique; et les bustes continuaient de se pencher, les têtes de s'incliner, les mains de frôler le tapis, quoique Daisy Warner fût sortie elle-même en disant :

— J'ai peut-être oublié le bijou dans ma chambre.

Dix minutes plus tard, elle rentrait en déclarant :

— Ne vous inquiétez plus, je sais où il est.

Mais le diamant ne brillait point à son corsage. Ses traits n'exprimaient pas la détente qu'aurait dû lui donner, semblait-il, le contentement de l'épingle retrouvée, et sa voix avait comme un tremblement en prononçant ces paroles qu'elle ne commenta point, comme il eût été naturel, pour expliquer de quelle manière le précieux objet avait pu être égaré.

— Avez-vous remarqué comme elle a regardé Stavrène? me dit Antonia.

Cette réflexion décelait une fois de plus la susceptibilité presque morbide qui s'éveillait chez la Vénitienne à l'occasion des moindres indices, dès qu'il s'agissait des rapports entre l'Américaine et mon compatriote. Elle fut cause que moi-même, durant les instants qui suivirent, j'observai avec une attention particulière les attitudes de Daisy. Ses yeux, en effet, où s'ensiébraient ses prunelles, revenaient sans cesse du côté de Stavrène, lequel paraissait d'ailleurs complètement indifférent et à ce regard et aux propos qui s'échangeaient dans l'assemblée, comme à la musique qui se prolongeait sur l'escalier de la lagune. A cette époque de ma vie, je fréquentais trop assidûment les grands cercles parisiens où le baccarat fait l'occupation principale, pour ne pas reconnaître en lui les signes classiques de la physionomie du joueur décadé, surtout quand il lui faut régler sur son budget quotidien ce qu'il appelle, par un curieux sursaut d'ordre bourgeois dans le désordre, « une dette d'honneur ». Les confidences de Stavrène m'avaient souvent appris que ses séances au tapis vert l'avaient fortement désargenté. La

dernière, si le racontar que j'avais répété à Antonia était vrai, représentait un désastre.

Cependant la soirée finissait. Les invités partaient les uns avec les autres, désireux sans doute d'aller colporter un peu partout dans Venise le petit épisode du « Diamant de la Reine » (c'était déjà le surnom du bijou dans toutes les parlettes de la ville). Nous nous étions rapprochés, Antonia, Stavrène et moi, et nous nous apprêtons, comme d'habitude, à sortir ensemble, quand Daisy Warner s'avança vers nous de son pas décidé. Puis à mi-voix, pour que les quelques visiteurs qui s'attardaient n'entendissent pas :

— Restez, j'ai à vous parler à tous trois. Restez. Restez.

Nous lui obéîmes, stupéfiés également par cette exigence impérative. Prononcée de cet accent, cette phrase n'était plus une prière, c'était un ordre, et qui trahissait un énervement à peine dompté par la politesse, tandis que les derniers invités prenaient congé. Enfin, le salon à peine vidé de ses hôtes :

— Gabriele, dit-elle à un valet de pied qui ouvrait la porte, allez chercher dans l'antichambre le manteau de mademoiselle et les paletots de ces messieurs. Apportez-les... — Et quand le domestique fut revenu, — Posez-les ici, — elle montrait un siège, — et laissez-nous...

Puis, dès que nous fûmes seuls, et désignant les trois vêtements :

— Quel est le vôtre? dit-elle à Stavrène.

— Celui-ci, répondit-il, en faisant un pas et tendant une main que M<sup>me</sup> Warner repoussa brusquement, pour prendre elle-même le pardessus. Et, retournant le revers, elle montra, fichée dans l'étoffe à l'intérieur, l'épingle dont le diamant jeta ses feux sous le lustre.

— Vous aviez vu le bijou tomber, dit-elle à Stavrène, vous l'avez ramassé. Vous êtes allé dans l'antichambre sous prétexte de chercher vos cigarettes à vous, et vous avez piqué l'épingle là, pour l'emporter. Pour l'emporter, insista-t-elle. Vous avez joué au baccarat ces jours-ci contre Steno. Ne dites pas non, je le sais. Vous avez perdu une grosse somme, quarante mille lires, je sais le chiffre aussi. Vous avez vu l'occasion de les payer en volant ce bijou que vous auriez vendu. Eh bien! Vendez-le. Payez votre dette, et ne reparaissez plus jamais devant moi. Vous n'êtes qu'un voleur!

Certaines explosions sont tellement inattendues, elles contrastent si tragiquement avec le milieu où elles éclatent, qu'elles produisent sur ceux qui en sont les témoins, et même les victimes, un effet de stupeur. Ils en demeurent comme sidérés. Antonia et moi, nous regardions Stavrène, en attendant le geste qui allait nous démontrer son innocence ou sa culpabilité, car cette grosse perte au jeu était pourtant vraie. S'était-il, comme il arrive, en voyant cette épingle à terre, laissé subitement tenter? Elle était si complètement inutile à sa propriétaire! Et maintenant nous la voyions fixée dans le revers de son paletot! Quelle autre main que la sienne pouvait l'y avoir mise? D'autre part, qui donc avait pu renseigner sur ce point Daisy Warner? Quelque personne de confiance, sans doute, qu'elle avait chargée de fouiller le vestiaire pour le cas où l'un des invités aurait dérobé le bijou dont elle venait de constater la perte. Il y eut là entre nous une minute d'un silence angoissant que Stavrène rompit en disant simplement, avec une espèce de dignité froide qui fut pour moi la présomption immédiate de son innocence :

— Madame, vous êtes une femme, et, nous autres Français, nous avons le principe de respecter une femme, jusque dans ses pires égarements... Comment ce bijou est-il là, — il le retirait de l'étoffe du pardessus que lui avait tendu Daisy, — je ne le sais pas. Mais je sais que je n'y suis pour rien, pour rien, — répéta-t-il par trois fois, — pour rien. Reprenez-le, — il avait posé l'épingle sur une table, — et dites-vous bien que moi, jamais, jamais, je ne vous pardonnerai les paroles que vous venez de prononcer, et qu'à partir d'aujourd'hui, si nous nous revoyons, je ne vous saluerai plus.

Il marchait dans la direction de la porte. Nous le suivîmes sans que l'Américaine, déconcertée même dans sa colère par cette attitude, nous adressât à nous-mêmes un mot d'adieu.

### III

— J'ai ma gondole, dit Antonia, quand nous fûmes dehors, vous que je vous rentre? — elle s'adressait à moi. — Et vous aussi, Stavrène?

L'intonation de sa voix achevait de donner à cette offre une signification que Stavrène comprit.

— Je veux bien, — répondit-il, et, prenant la main de la jeune fille, il y appuya ses lèvres en disant : — Merci!

Trop évidemment aucun soupçon n'avait même effleuré la pensée d'Antonia Malvano, et à peine dans la gondole, le calomnié ne jeta d'autre cri de protestation, qu'un appel à notre témoignage.

— Vous l'avez entendue, dit-il, pas une question, pas un doute. Moi, — il répétait moi, moi, — traité de voleur, devant vous, et sur quelle preuve!... Eh bien! oui, l'épingle était là, mais qui l'y avait mise? De tous ces rastaquouères qu'elle reçoit, elle n'a pas pensé une seconde qu'un d'entre eux avait pu la prendre et la cacher en se trompant de pardessus... Et puis, il y a les *Practical jokes*. C'est pourtant une des manies de son pays. Il y avait chez elle, ce soir, tout un lot d'Américains parfaitement capables d'avoir pensé qu'ils faisaient là une farce très spirituelle... Il y a encore la malveillance, l'idée de nous brouiller, elle et moi... Mais comment supposer qu'elle aurait cru ce qu'elle a cru, là, tout de suite? Ce n'est pas cette accusation qui me fait mal : elle pourrait la répéter qu'aucun de ceux qui me connaissent n'auraient le moindre doute sur son absurdité. Mais elle l'a cru, elle! Quelle désillusion! J'estimais tant son intelligence, sa délicatesse, son cœur, et quelle femme avions-nous, vous et moi, devant nous tout à l'heure, si brutale, si dure! Ah! qu'elle est bien de son pays! Je ne veux plus la voir, je ne supporterai pas de la saluer, m'eût-elle fait des excuses à genoux.

— Il faut tout de même tirer la chose au net, dis-je, il y va de votre honneur.

— Comment voulez-vous? dit Stavrène.

— En sachant, insista Antonia, par qui elle a été avertie que le bijou était caché dans le revers de votre manteau. Remarquez, elle était sortie du salon follement inquiète et elle est rentrée renseignée. Encore une fois, par qui?

— Vous voudriez que j'aie une explication avec elle? Ça, jamais!... Devant certains outrages je ne connais qu'une attitude propre, un coup d'épée quand il s'agit d'un homme, et quand c'est une femme qui n'a près d'elle personne à qui l'on puisse demander raison, le mépris... l'absolu mépris.

Et se tournant vers Antonia :

— Chère amie, voudriez-vous me déposer aux Schiavoni? Je

vais au cercle pour couper court tout net aux calomnies de Daisy.

— Vous n'allez pas parler à ces messieurs, interrompit Antonia, de cette scène de tout à l'heure!

— Pourquoi pas? fit Stavrène; il vaut mieux qu'ils l'apprennent par moi que par elle.

— Mais, dit Antonia, attendez qu'elle en ait parlé la première, et elle n'en parlera pas; sinon, elle eût fait cet éclat devant tous ses invités, au lieu qu'elle a attendu, remarquez, que nous fussions seuls. — Puis, suppliante: — Félix (pour la première fois, elle l'appelait devant moi de son petit nom), je vous demande de ne rien dire à Steno, ni à personne. Ce malentendu est horrible, mais ce n'est qu'un malentendu, laissez vos amis le dissiper avant qu'il ne s'ébruite... Vous promettez?... Faites cela pour moi!

Qu'elle était belle à cette minute, et si émouvante! L'inique humiliation que l'Américaine venait d'infliger à Stavrène devait par contraste le rendre plus sensible à la touchante sympathie de l'Italienne.

— Ce sera vraiment pour vous, dit-il, mais ne me demandez pas de revoir M<sup>me</sup> Warner. Elle me fait, en ce moment-ci, tellement horreur que je vais avancer mon départ de Venise. J'ai quelques affaires urgentes qui m'appellent à Paris. Je pensais y rentrer l'autre semaine. Je partirai demain pour ne plus jamais rencontrer cette affreuse créature.

— Voulez-vous donner l'ordre à Pietro d'aller aux Schiavoni? me dit Antonia, d'une voix devenue soudain si faible qu'elle n'aurait pas eu la force de parler assez haut pour être entendue de son gondolier.

La terrible scène du palais Warner l'avait certes bien émue, mais pas autant que cette subite annonce du départ de celui qu'elle aimait. Tout bas, quand nous arrivâmes près du quai et que Stavrène se levait:

— Ne le laissez pas s'en aller, supplia-t-elle, en me serrant la main: Daisy prendrait cela pour un aveu.

— Soyez tranquille, répondis-je, — et tout haut: — Vous me permettez de l'accompagner? lui demandai-je.

Et j'étais déjà sur les dalles à côté de Stavrène qui, repris maintenant par sa colère, remerciait à peine la tendre et délicieuse créature, et j'essayais de tenir ma promesse en disant au forcené:

— Vous n'allez tout de même pas quitter Venise ?  
 — Si, répondit-il, demain par l'express de l'après-midi.  
 — Mais voyons, ce sera donner raison à cette femme.  
 — Non, puisque je me suis acquitté déjà auprès de Steno par un chèque. Elle ne pourra donc pas répéter que j'ai volé l'épingle pour payer cette dette, et puis, je ne peux pas supporter l'idée de la rencontrer. Croyez-vous, lorsqu'elle m'a parlé, que j'ai été sur le point de la souffleter ? Si je me trouvais de nouveau vis-à-vis d'elle, je ne répondrais plus de mes gestes. D'ailleurs, c'est vrai que j'allais rentrer à Paris et d'abord pour l'élection du Jockey. Je comptais revenir, je ne reviendrais pas. Voilà tout.

Je l'abandonnai à la porte du cercle dont j'avais la sagesse de ne pas faire partie, et je rentrai chez moi en me disant : « Tout s'arrangera demain avant qu'il n'ait pris son train. Je verrai Daisy Warner dès la première heure. Elle est violente. Elle a eu un accès de colère impulsive quand on lui a montré l'épingle dans le revers du paletot... Quand ?... Et qui ?... Et pourquoi ?... Sur le moment elle n'a pas réfléchi, mais déjà elle fait une enquête, j'en suis sûr. Ce soir peut-être, elle écrira ses regrets à Stavrène et il ne partira pas. Mais quelle pauvre *Questa Insana* ! comme elle s'appelle. Elle l'aime, et lui s'est laissé aimer par elle sans l'aimer, voilà le vrai sens du diptyque. Son saisissement de tout à l'heure vient de le prouver, c'était l'autre qu'il préférait, et qu'il veut fuir. »

Je pensais encore : « Est-ce assez singulier que cette aventure d'aujourd'hui semble donner raison au préjugé de cette absurde Américaine ! Tout se passe comme si cette pierre était vraiment un porte-malheur. Mais tous les bijoux sont des porte-malheur ; ils représentent des vols possibles, donc des drames. Il se joue un drame pire ici, puisqu'il y a le cœur de cette pauvre Antonia. »

Hélas ! ce pauvre cœur était plus passionné encore que je ne me l'imaginais. J'allais en avoir une nouvelle preuve. J'avais donc résolu d'aller, comme j'ai dit, le lendemain dès la première heure chez Mme Warner, pour savoir du moins le motif qui l'avait décidée à croire aussitôt que Stavrène avait réellement volé l'épingle, et de cette étrange manière. A peine finissais-je de m'habiller que ma logeuse me remettait deux enveloppes. L'une contenait la carte de Stavrène avec ces simples mots :

« Bien en hâte pour vous dire que je pars à deux heures cet après-midi, ayant pu trouver par chance une place de wagon-lit pour la France. Excusez-moi de ne pas vous donner de rendez-vous, j'ai trop de petites courses à faire. Le sentiment qui me rend Venise insupportable est encore plus vif aujourd'hui qu'hier. J'espère vous voir à la gare, sinon à Paris et rue du Colisée. »

La fermeté des caractères jetés d'un trait décelait un parti pris irrévocable. Quel contraste avec l'énerverment de l'écriture dans le billet de l'autre enveloppe ! Il était d'Antonia. Elle m'envoyait sa gondole en me demandant de passer chez elle aussitôt.

Un quart d'heure plus tard, j'étais devant son palais et tout de suite elle me recevait dans la petite pièce qui lui servait de boudoir, on devrait dire d'oratoire : un prie-Dieu abrité dans un angle en faisait plutôt un sanctuaire où la pieuse Vénitienne avait dû prier bien souvent devant une madone attribuée à Bartolommeo Vivarini. Est-il besoin de dire que Daisy Warner en avait bien souvent nié l'authenticité ? Antonia souriait chaque fois à des arguments qu'elle ne discutait même pas. S'était-elle agenouillée devant cette image pour trouver la force du geste qu'elle allait faire et en implorer le succès ? A peine étais-je entré qu'elle me tendait, sans même me faire un salut, une enveloppe lourde de billets de banque en me disant :

— Il y a là quarante mille lires. C'est la somme, a dit Daisy Warner, que Félix de Stavrène doit à Michel Steno. Je vous en supplie, prenez-les. Donnez-les à Félix en votre nom. En votre nom, n'est-ce pas ? Vous lui direz que c'est vous qui les lui prêtez. S'il paie sa dette de jeu dès aujourd'hui, c'est l'évidence qu'il n'avait pas besoin de faire ce dont Mme Warner l'accuse. Vous allez m'obéir, n'est-ce pas ? insista-t-elle en joignant ses mains, vous le devez, c'est votre compatriote et votre ami.

— Mais il l'a déjà payée, sa dette, répondis-je, c'était fait dès hier.

— Pourquoi ne l'a-t-il pas dit alors ? répondit-elle.

— Parce qu'il est fier, et qu'il n'a pas admis un instant de discuter sur une pareille accusation. Elle lui faisait trop mal.

— C'est donc qu'il l'aime !... dit Antonia en se laissant

tomber sur un fauteuil, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues, tandis que de la main elle me faisait signe de ne pas lui répondre. Puis, résolument :

— Mais il faut qu'il se disculpe. Je connais Daisy. Pour qu'elle lui ait parlé comme elle lui a parlé, il faut qu'elle le croie coupable. Les Anglo-Saxons, vous le savez, quand ils pensent remplir un devoir de justice, ne reculent devant rien : il faut qu'elle lui fasse des excuses.

— Il ne les acceptera pas, dis-je, et d'ailleurs c'est trop tard, et je lui tendis le billet de Stavrène.

— Il ne partira pas, gémit-elle, nous avons le temps de les obtenir, ces excuses. Il y a une énigme à débrouiller. Allons chez Daisy. Je n'entrerai pas. Je ne peux pas parler, je suis trop émue, mais vous, vous la forcerez à vous dire par qui elle a su la présence de l'épingle dans le revers du pardessus : toute l'affaire est là.

— Je suis tellement de votre avis, répondis-je, que je me préparais à me rendre chez elle quand vous m'avez fait appeler.

— Allons-y aussitôt, dit-elle.

Dix minutes plus tard sa gondole nous avait conduits au palais Warner.

— Vous viendrez tout de suite me dire la réponse, fit la jeune fille quand je la quittai. Je retourne chez moi vous attendre et prier, ajouta-t-elle. Je vous renvoie la gondole.

En regardant l'embarcation s'éloigner, je la voyais sur le prie-Dieu et je pensais à la Sainte Ursule qu'elle nous avait montrée l'autre jour, en la regardant avec des yeux de sœur. « Comme c'est étrange, pensais-je encore, que cette âme-là se soit éprise d'un homme si différent d'elle !... L'énigme véritable, elle est là... Faut-il croire qu'ayant la passion du sacrifice, une femme de ce type s'attachera de préférence à celui qui la fera le plus souffrir ? Et pourquoi celui qui fait l'objet de cette passion magnifique, préfère-t-il l'autre femme ? Car c'est pour ne plus la voir qu'il fuit Venise. Autre signe d'amour... Dans la mesure où ce cœur si léger en est capable. Mais arriverai-je à ce qu'Antonia désire : que Daisy vienne à la gare empêcher cette fuite ? Je vais essayer tout de même. Quelle folie ! »

Je crus voir pourtant deux indices favorables au succès de mon invraisemblable démarche, d'abord dans le fait que M<sup>me</sup> Warner me reçut aussitôt, malgré l'heure encore matinale, et surtout dans l'évidente nervosité de sa physionomie. Le rouge étendu sur ses joues en dissimulait mal la pâleur. Ses paupières battues disaient l'absence de sommeil. Des mouvements mal comprimés agitaient ses mains. La terrible scène de la veille avait donc ému cette créature si volontaire, jusque dans le plus intime d'elle-même? Pourquoi? Son indignation contre le prétendu voleur de l'épinglette se doublait-elle d'une déception d'amour? Antonia venait de me donner le spectacle d'une tendresse toute de douceur; mais il existe aussi des passions tout autorité, tout despotisme; celle de l'Américaine était de celles-là et ma présence lui renouvelait l'occasion d'un éclat qui fut immédiat.

— C'est de sa part que vous venez? dit-elle aussitôt; a-t-il avoué enfin?

— Mais je vous apporte la preuve, madame, que vous vous êtes trompée.

— L'épinglette n'était donc pas dans le revers de son paletot? répliqua-t-elle avec un rire dur. Il ne venait pas de perdre une grosse somme au baccarat contre Michel Steno?

— Et hier même il avait réglé cette dette par un chèque.

— Sans provision, peut-être, ricana-t-elle.

— Ne parlez pas ainsi, madame, lui dis-je, ce n'est pas digne de vous. Stavrène a de l'honneur, et est encore riche, quoi qu'il ait beaucoup mangé.

— C'est tout ce qu'il vous a envoyé me dire? demanda-t-elle sans répondre à mon reproche, auquel son habituelle susceptibilité avait pourtant dû la rendre sensible.

— Mais il ne m'a rien envoyé vous dire, madame! Je suis venu de moi-même. De quel message voudriez-vous qu'il m'eût chargé?

— D'un aveu, je vous le répète. Nous autres Anglo-Saxons, nous pardonnons tout, sauf le mensonge.

— Encore une fois, il ne vous a pas menti du tout. Il n'a jamais volé ce bijou.

— Vous croyez? dit-elle en éclatant de nouveau de son mauvais rire, — et, allant au bouton de la sonnette électrique près de la cheminée: — Ne comprenez-vous pas que je ne lui

aurais jamais parlé comme je lui ai parlé si je n'avais eu une certitude, un témoin, et celui-là indiscutable ?

Un domestique était apparu à son appel.

— Voulez-vous prier M<sup>me</sup> Frida de descendre, lui dit-elle.

— Et se tournant vers moi : — C'est ma gouvernante que j'avais toute petite fille à Denver. Elle ne m'a jamais quittée. Depuis mon veuvage, elle est devenue mon factotum, comme vous dites; c'est elle qui s'occupe de ma maison, de mes placements même; une personne de confiance, s'il en fut.

Une femme entrait, âgée déjà, et dont la tenue était d'une institutrice, modeste, avec la correction un peu soulignée d'une bourgeoise qui ne veut pas déchoir. Un lorgnon de verres fumés protégeait ses yeux, en défendant son regard. Les plis concentrés de son maigre visage donnaient l'impression d'une nature profondément surveillée. J'ai su depuis qu'elle était originaire de Kusnacht, sur le bord du lac de Zurich. Ses cheveux devenus gris gardaient un vague reflet blond qui trahissait la race allemande, et surtout la prononciation française que n'avait pu corriger le polyglottisme de sa vie cosmopolite entre sa ville natale, le Colorado, l'Angleterre, la France, Venise, enfin tous les pays où l'avait promenée la fantaisie errante de sa pupille devenue sa patronne.

— Frida, dit M<sup>me</sup> Warner, Monsieur \*\*\*, — et elle me nomma, — est un ami personnel de M. Félix de Stavrène. Il était là hier quand j'ai exécuté ce malhonnête homme et il vient aujourd'hui protester contre ce qu'il appelle mon injustice. Vous qui me connaissez, Frida, vous savez qu'aucun reproche ne saurait m'être plus pénible. Dites à monsieur s'il n'est pas vrai que vous avez vu, de vos yeux vu, M. de Stavrène dans l'antichambre où il était venu sous prétexte de prendre son étui à cigarettes, tirer cet étui d'une main de la poche de son pardessus, tandis que de l'autre il épingleait sous le revers le bijou que je venais de laisser tomber dans le salon sans m'en apercevoir.

— En effet, madame, répondit Frida. Je sortais de l'office où j'étais allée surveiller le service des glaces, et j'allais entrer dans l'antichambre pour prendre l'escalier et monter chez moi. La porte de cette antichambre était restée entr'ouverte. J'avançai la tête, ayant entendu un pas. La surprise me fit rester immobile: c'était M. de Stavrène. Je crus qu'il cherchait seulement

son porte-cigarettes oublié dans son pardessus, mais je lui avais trouvé l'air si étrange que je ne pus m'empêcher, quand vous êtes venue me raconter la perte de votre bijou, de penser à un autre geste par lequel il avait glissé sa main sous le revers de son pardessus. Cette observation m'a fait retourner dans l'antichambre. J'ai cherché parmi les paletots, j'ai trouvé le sien avec l'épingle fichée où vous savez, et je vous ai avertie tout de suite.

La dénonciatrice avait parlé si calmement, si posément ! Elle s'adressait à sa maîtresse sans presque me regarder, sur le ton d'une employée qui obéit à un ordre reçu. Il y avait dans sa voix, dans sa physionomie, dans son attitude, une telle simplicité qu'elle excluait toute idée d'un calcul calomnieux. D'ailleurs, par quel calcul et dans quel intérêt eût-elle inventé une pareille histoire ?

Elle parut attendre une nouvelle interrogation qui ne vint pas. Pour ma part, je me taisais. Devant un témoignage si net, si précis, que demander ?

— Vous avez entendu, me dit Mme Warner.

Elle congédiait du geste Frida, laquelle sortit en me saluant avec une déférence qui ne marquait aucun trouble.

— Vous me voyez stupéfié, madame, répondis-je.

Et je l'étais au point que je pris congé aussitôt de l'Américaine. Pourquoi prolonger une visite qui n'avait plus de but maintenant ? Était-il possible que Stavrène, dans un accès d'aberration, eût réellement volé ce bijou, sans oser, une fois surpris, confesser cet égarement ?

#### IV

Que je suis revenu en pensée, souvent, à ces minutes où, sortant du palais Warner, je remontai dans la gondole d'Antonia ! J'avais appréhendé que la pauvre enfant n'eût pas pu supporter l'attente de mon retour, et qu'elle fût là, elle aussi. Non. Elle avait trouvé sans doute une force dans la prière. Cette force lui suffirait-elle quand je lui aurais appris l'affreuse vérité ? Car maintenant, c'en était une pour moi que le vol de l'épingle par Stavrène.

Qu'il est difficile d'échapper à la suggestion d'un témoignage, quand il est affirmé sur un ton simple, qu'il explique

logiquement les faits concomitants, et que d'autre part la personnalité du témoin offre des garanties morales indiscutables! C'était le cas. Que Frida fût demeurée depuis tant d'années auprès de M<sup>me</sup> Warner, d'abord comme gouvernante, puis comme intendant, c'était la preuve de la parfaite correction de son service et de son dévouement. Que d'autre part Stavrène, si brutallement et brusquement accusé d'une action déshonorante, n'eût pas exigé une enquête et qu'il eût décidé aussitôt de quitter Venise, la chose pouvait s'expliquer, — c'avait été ma première impression, — par un sursaut de colère indignée, et aussi par une déception foudroyante devant la dureté de cœur de Daisy. Mais la conscience d'un geste criminel soudain dénoncé ne pouvait-elle pas se manifester de la même manière? Et l'une de ces deux hypothèses contradictoires venait de prendre pour moi un caractère de certitude à simplement écouter cette femme âgée, dont le récit sans commentaires paraissait si franc. Que de fois, en lisant depuis lors les comptes rendus des tribunaux, me suis-je félicité de n'avoir jamais fait partie d'aucun jury! Mon retournement immédiat devant quelques paroles fermement prononcées par Frida m'a trop prouvé combien est difficile la critique d'un témoignage. Mais du moment que je croyais à celui-là, et je ne pouvais plus ne pas y croire, allais-je le rapporter à Antonia?

La seule idée de la douleur qui passerait dans ses beaux yeux quand je lui apprendrais qu'elle aimait un voleur, me fut insupportable au point que je donnai tout d'un coup l'ordre au gondolier de me conduire non pas chez elle, mais au palais Dario. Arrivé là, je lui griffonnai au crayon sur ma carte qu'une dépêche reçue à l'instant m'obligeait d'écrire une lettre qui ne me permettait pas d'aller chez elle aussitôt. A la lâcheté de ce recul j'ajoutai cet autre mensonge :

— Je n'ai d'ailleurs rien appris de nouveau chez M<sup>me</sup> W.

Le gondolier ne fut pas plus tôt parti que je sentis trop bien l'inutilité de ce retard et de cette imposture. Mais peut-être mon billet aurait-il le résultat d'empêcher que la passionnée *Questa Insana* ne vint à la gare dire adieu au coupable Stavrène. Pour moi, j'étais bien décidé à n'y pas aller, tant j'étais convaincu maintenant de cette culpabilité. J'allais constater une fois de plus l'étrange erreur qu'a commise la

mythologie en nous représentant l'amour comme avengeur. N'est-il pas doué au contraire d'un extraordinaire pouvoir de lucidité? En exaltant toutes les forces de l'être chez celui ou celle qu'il possède, il provoque aussitôt des intuitions divinatrices qui pénètrent, par delà les apparences, jusqu'aux réalités les plus cachées. J'avais peur d'apprendre à Antonia un témoignage que je considérais comme trop indiscutable pour ne pas la navrer en lui avilissant à jamais l'image de celui qu'elle aimait. Aussi quel saisissement pour moi quand on vint me dire que la contessina Malvano était en bas et qu'elle demandait à me parler! Elle n'avait pas été la dupe de l'excuse donnée par mon billet et elle n'avait pas pu attendre. Elle était maintenant dans mon salon et elle commençait :

— Que s'est-il passé chez Daisy que vous n'osez pas me dire?

Ce que je n'osais pas maintenant, ce que je ne pouvais pas, c'était lui mentir. Sa visite, et dans de telles conditions, était un tel aveu de son amour pour Stavrène, et si ingénue, que je lui devais de ne pas l'abuser. D'ailleurs, l'aurais-je pu? On ne trompe pas l'inquisition d'un cœur comme celui-là sans être obligé de se mépriser soi-même, et je m'entendis, en m'étonnant des phrases que je prononçais sans préparation, sans atténuation, lui raconter mon arrivée chez Daisy, l'entrée de l'intendante, son récit, ce qu'elle avait vu des deux gestes de Stavrène dans l'antichambre, enfin le coup de foudre de ma certitude, et ma propre hésitation à la lui dire. Elle m'avait écouté sans un tremblement sur son noble visage, avec une immobilité dans l'attention, bien différente du bouleversement que j'attendais. Quand j'eus fini, elle resta quelques instants sans me répondre, puis d'une voix pénétrante :

— Si M<sup>le</sup> Frida a vu l'épinglé fichée dans le revers du paletot, comment se fait-il qu'elle ne l'ait pas prise aussitôt pour la rapporter à sa maîtresse? Car, enfin, pendant qu'elle cherchait M<sup>me</sup> Warner pour la prévenir, Stavrène pouvait sortir du salon, passer son pardessus, quitter le palais, et alors elle manquait, cette preuve indéniable, évidente, du vol, que Daisy a voulu que nous eussions là, sous les yeux, nous et Stavrène.

— Mais, questionnai-je, frappé de cette remarque si simple dont je ne m'étais pas avisé, la stupeur d'une découverte subite

et tellement grave a dû produire chez cette Frida un grand déconcertement ?

— Chez elle ? fit Antonia. Vous ne l'avez donc pas regardée ? Je l'ai trop observée, moi, et trop souvent, pour ne pas savoir que tout est réflexion chez elle, maîtrise de soi, volonté. Elle ne gère pas seulement la maison, vous a dit Daisy, mais la fortune, honnêtement, je crois. Seulement, cette gérance n'est pas seulement du dévouement à sa maîtresse qu'elle aime, je pense. Elle y trouve de quoi satisfaire cet appétit de domination qui est le fond même de son caractère. C'est pour cela qu'elle a gardé une rancune, dont j'ai rencontré tant de petits signes, à la mémoire d'Henry Warner, le mari de Daisy, devant qui, je suppose, elle avait dû s'effacer...

Et après un silence, — cette fois une anxiété contractait ses traits :

— Répondez-moi franchement, dit-elle, Stavrène ne vous avait jamais parlé de son mariage possible avec Daisy ?

— Si, répondis-je... Mais vaguement...

Les paupières d'Antonia s'étaient abaissées sur ses yeux ; elle les releva et d'une voix un peu étouffée, dont je ne compris que trop le changement :

— Voilà le mot de l'énigme, dit-elle. Frida n'a pas voulu de ce mariage. Toute cette histoire du vol de l'épingle n'a été qu'une intrigue pour le rendre impossible.

Oui, merveilleuse lucidité de l'amour ! Pas une seconde un doute n'avait même esflleuré sa pensée sur la culpabilité de celui que j'avais, moi, incriminé aussitôt, et tout de suite une hypothèse justificatrice s'était dessinée dans son esprit. Évidemment, l'idée d'un mariage possible entre celui qu'elle aimait et Daisy, avait bien souvent troublé son cœur. Sans doute en avait-elle cherché des indices, avec ce besoin de se faire mal qui caractérise la passion. *Pati : Souffrir*, l'étymologie n'est que trop juste. Elle tenait un de ces indices et la phrase douloreuse de toutes les amantes trahies se prononçait en elle : « Pourquoi m'a-t-il fait cela ? » Elle n'avait pas le droit de la dire tout haut, n'ayant jamais avoué son sentiment à Stavrène. Lui-même, qu'avait-il eu avec elle, sinon des rapports de courtoisie tendre ? Elle se les était certainement reprochés, mais en se complaisant à la pensée qu'elle était sa préférée, et qu'il lui eût demandé sa main, sans l'infranchissable obstacle du divorce.

Les relations du Parisien, trop familières, avec Daisy, lui avaient bien donné de l'ombrage. Elle les avait crues toutes superficielles et légères, et voici que la ruse calomnieuse de Frida lui montrait qu'il s'était bien agi entre l'Américaine et Félix d'une cour autrement sérieuse. Cette vision avait aussitôt fait certitude en elle, et elle insistait, énumérant les signes d'antipathie à l'égard de Stavrène, discernés chez l'intendante de M<sup>me</sup> Warner. Elle en reconnaissait maintenant la vraie cause, au lieu d'y voir, comme autrefois, la vague hostilité d'une demi-Allemande contre un élégant Parisien.

El pour conclure :

— J'éclairerai Daisy, j'en trouverai le moyen... Mais l'heure avance, il faut aller à la gare, pour que notre absence ne lui donne pas, à lui, l'idée que nous doutons de son honneur.

Et comme je restais silencieux :

— Vous n'en doutez point, vous, n'est-ce pas? insista-t-elle.

Ses yeux exprimaient une telle supplication que je lui répondis ce qu'elle désirait :

— J'irai donc avec vous, contessina, mais c'est vous qui lui direz votre idée.

Cette fois, elle se taisait à son tour. Parler comme je le lui demandais, n'était-ce pas empêcher le départ de Stavrène? Quelle tentation, mais aussi quelle menace! Daisy, convaincue de son erreur, était trop loyale pour ne pas demander pardon à celui qu'elle avait si cruellement outragé. Leur intimité recommencerait, plus étroite. Le projet de mariage se réaliserait.

— Non, finit-elle par me dire, il vaut mieux ne pas lui parler maintenant. Je n'ai pas encore le droit d'accuser Frida.

Quelle différence soudaine entre son énergique affirmation de tout à l'heure et ce scrupule qui n'était qu'un prétexte, pour séparer celui qu'elle aimait de sa rivale! Et je discernai trop le vrai motif d'une abstention qui lui tenait au cœur, et qu'elle me révéla en me disant, quand nous fûmes en vue de la lagune :

— Ne lui parlez pas, vous non plus. Il sera toujours temps de l'avertir par lettre, si j'arrive, comme j'espère, à éclairer Daisy...

Encore un silence, puis, la gondole s'arrêtant au quai :

— Il vaut mieux que je reste ici, ne lui dites pas que je vous ai accompagné.

Je vis qu'il pointait au bord de ses prunelles des larmes dont elle avait peur. Je lui obéis, et l'altitude de Stavrene, quand je l'abordai devant le wagon où il s'installait, me fit comprendre que la pauvre *Questa Insana* aurait trop souffert de voir le voyageur si gai maintenant.

— Avouez que j'ai de la chance tout de même qu'un mystificateur, il n'y a pas d'autre explication, m'aït fait cette farce de l'épingle! Ce mariage avec M<sup>me</sup> Warner, dont je vous ai parlé, me tentait trop. Je vous l'avoue maintenant. J'aurais succombé; je ne soupçonnais pas ce caractère. Elle est bien jolie, mais épouser une furie, ça non! Cette fin de mon séjour à Venise, c'est une veine! Vous m'excuserez auprès de cette charmante Antonia si je ne lui ai pas dit adieu. Ça, c'est mieux pour elle. Ces filles pieuses et romanesques m'ont toujours fait peur... Mais vous, revenez vite à Paris, n'est-ce pas? Vous me raconterez ce que deviennent les deux madones du diptyque... Quand je dis madone en parlant de Daisy!... Épouser cette lady Tempest!... Bobèche l'a échappé belle.

N'aurais-je pas bien fait de répéter cette plaisanterie si vulgaire à la sentimentale Vénitienne, quand je la rejoignis dans sa gondole? Je n'ai pas pu. Je lisais sur son visage le chagrin de l'adieu sans retour, — et pas même un adieu, puisque pas un mot n'avait été échangé entre elle et celui qui s'en allait. Elle ne parla pas davantage durant le temps que nous mimes à regagner son palais, dont jamais plus l'absent ne franchirait le seuil. Un seul mot lui vint aux lèvres, et cette fois sans le sourire vincien, quand je l'eus aidée à sortir de l'embarcation : « Que vous êtes bon! » me dit-elle simplement, et elle fit signe au gondolier Pietro de me demander mes ordres.

Mon émotion à moi-même était si vive que je ne pus m'en distraire ni cet après-midi-là, ni le jour suivant, que j'employai cependant à l'occupation professionnelle qui m'a toujours adouci un peu les pires heures : corriger des épreuves. C'est un bien humble alibi, mais il n'y a pas d'humble tâche pour l'ouvrier littéraire, quand il a la passion

et le scrupule de son métier. Il reste pourtant que je n'ai jamais ouvert le volume où se trouvent les pages ainsi revues dans ce solitaire Dario, sans que le fantôme de *Questa Insana* ne m'apparût, telle qu'elle était durant son retour de la gare et le surlendemain aussi, quand je la revis, appelé par un billet auquel j'obéis tout de suite : « J'ai un grand service à vous demander, écrivait-elle, pour lui », et ces deux mots étaient soulignés.

Je la trouvai debout dans son oratoire. Le froissement du coussin sur le prie-Dieu dénonçait un agenouillement dont ma visite l'avait fait, en hâte, se relever. Sa physionomie n'était plus celle de l'avant-veille. Une décision s'y lisait, et ce calme dans la mélancolie que produisent les partis pris longuement réfléchis.

— Notre voyageur est-il bien arrivé ? demanda-t-elle. Avez-vous une dépêche ?

— Non, répondis-je.

Et tout de suite, sans autre préambule, elle commença :

— Je voudrais avoir de vous une promesse, celle de faire ce que je vous demande, sans exiger une explication. Vous saurez pourquoi ensuite.

— Je vous réponds oui d'avance.

— Un oui véritable ?

— Un oui, tout simplement.

— Il s'agit d'aller chez Daisy. Vous lui direz que votre amitié pour Stavrène ne vous permet pas de rester sur la conversation que vous avez eue avec elle, et que vous réclamez une preuve nouvelle de sa culpabilité.

— Je ferai la démarche, puisque vous le voulez, *contessina*, mais elle m'opposera une fin de non recevoir, c'est certain.

— Non, dit Antonia, quand vous lui aurez parlé de M<sup>me</sup> de Cumes.

— De M<sup>me</sup> de Cumes ? interrogeai-je, du médium ?

— Oui, dit-elle ; vous avez vu, quand il s'est agi de l'achat de l'épingle, sa confiance absolue dans cette voyante. Vous lui demanderez qu'elle vous autorise à la consulter en sa présence sur le vol de l'épingle. Elle acceptera d'autant plus que vous lui avez dit l'autre jour, sur sa question : « Croyez-vous à la métapsychique ? — Je ne sais pas. » Elle verra là une occasion de recruter un adepte de plus.

— Mais qu'est-ce que M<sup>me</sup> de Cumes peut connaître là-dessus? Vous n'y croyez pas, vous, à cette voyante?

— Non, bien entendu, répondit-elle, mais j'ai causé avec elle hier, et, contre espèces sonnantes, je lui ai dicté les discours qu'elle tiendra pendant sa soi-disant vision. J'ai bien réfléchi à toute cette histoire. L'action de cette Frida est très simple. Comme il faisait chaud, Daisy n'avait pas mis la mantille qu'elle fixe d'habitude avec l'épingle. Elle la portait à son bras. Frida l'a prise, cette épingle, au moment où sa maîtresse sortait de la chambre. Elle a couru la placer dans le revers du pardessus de Stavrène. Le coup pouvait manquer. Elle en aurait trouvé un autre... Celui-là a réussi... M<sup>me</sup> de Cumes racontera la chose tout simplement, comme si elle la voyait.

Elle s'était levée. Elle alla chercher un volume dans la bibliothèque, l'ouvrit à une page marquée d'un signet.

— C'est *l'Hamlet* de Shakespeare, dit-elle, et elle lut : « J'ai entendu dire que des personnes coupables assistant à une représentation dramatique ont été tellement atteintes à l'âme par les visions de la scène, qu'elles ont sur-le-champ proclamé leur infamie. »

— Alors, lui demandai-je, vous espérez...

— Je n'espére pas, interrompit elle, je suis sûre. Frida sera tellement saisie par le témoignage de la voyante qu'elle avouera. Ce n'est pas une mauvaise femme, vous savez, malgré ce qu'elle a fait. Elle a cru rendre service à Daisy. Elle lui est tellement dévouée qu'elle s'est identifiée à elle au point qu'elle affecte d'en partager tous les goûts, tous les préjugés. Elle vous dira en parlant d'un tableau : « Il était de Gorgione, maintenant il est de Bonifacio »... Elle fait semblant aussi de croire, comme sa maîtresse, à la télépathie. Il faut seulement qu'elle soit là pendant la séance. Vous le demanderez à Daisy.

— Celle-ci ne verra-t-elle pas dans cette demande l'indice d'un complot?

— Non, mais la preuve que vous vous défiez de Frida; et comme elle a une absolue confiance dans cette femme, elle saira au contraire avec plaisir cette occasion de vous prouver sa véracité.

— Oui, mais Frida elle-même?

- Frida ne peut refuser, ce serait avouer.
- Et si elle nie?
- Elle ne niera pas. Shakespeare aura raison une fois de plus.

La pauvre Vinci avait une telle imploration dans son regard que je n'eus pas la force de me dérober à une expérience que je considérais comme une comédie inutile, et qui supposait un équivoque marché dont elle gardait un peu de remords. Elle n'avait dû s'y décider qu'après une lutte; mais il s'agissait de l'honneur de celui qu'elle aimait.

— Oui, j'ai acheté M<sup>me</sup> de Cum<sup>es</sup>, me dit-elle; il en est d'elle comme de tous les médiums. Elle a réellement des dons singuliers que je ne peux pas nier. Des gens dignes de foi l'ont vue par exemple annoncer à distance des événements qui se sont réellement produits au moment même où elle les prédisait, ainsi l'assassinat du roi Humbert. J'ai toujours cru que ces rencontres-là sont un hasard, déconcertant, inexplicable, mais un hasard. Quoi qu'il en soit, sincères ou non, ces médiums sont presque toujours tentés d'exploiter à un moment la crédulité de leurs fervents. C'est ainsi que le bijoutier Aron a certainement payé M<sup>me</sup> de Cumes pour qu'elle feignit de voir le Téméraire, Bourbon, Titien, Marie-Antoinette, Fersen, tous les propriétaires du diamant. Je l'ai imité.

— Comment une personne aussi intelligente que Daisy ne soupconne-t-elle pas de telles manœuvres?

— Que voulez-vous, la foi est la foi... Seulement, j'aime mieux la mienne qui est une vérité et qui ne peut pas tromper.

Et elle tourna la tête en parlant vers l'image pieuse devant laquelle sans doute elle avait demandé pardon tout à l'heure de la tromperie où l'engageait son sentiment pour Stavrène.

« Mais si Frida n'est pas coupable? me demandais-je en allant au palais Warner. Eh bien! concluais-je, — et je trouvais là une façon de me justifier de ma bizarre démarche, — la voyante sera convaincue de supercherie, voilà tout, et peut-être M<sup>me</sup> Warner commencera-t-elle, sinon à douter de la télépathie, à vouloir, du moins, en critiquer d'un peu plus près les manifestations. »

Quelque chose en moi me disait qu'il y a une télépathie

qui ne trompe pas, celle de l'amour, et j'allais en avoir une preuve immédiate dans l'accueil de Daisy Warner qui fut bien tel que me l'avait annoncé Antonia. Sa pâleur de nouveau, son visible énervement, l'arrière-fond triste de ses yeux témoignaient trop que la violente rupture avec Stavrène et le brusque départ de celui-ci continuaient de la laisser profondément troublée. Évidemment elle l'aimait aussi à sa manière, qui n'était pas celle d'Antonia. Mais y a-t-il deux sentiments tout à fait pareils, et, pour ne pas se ressembler, sont-ils moins sincères? Toujours est-il qu'elle accepta sans objection mon indiscrète demande, et il fut convenu qu'elle convoquerait Mme de Cumes dès le lendemain matin, et que la séance d'épreuve aurait lieu dans ce même salon où elle avait l'autre jour si durement exécuté Stavrène, devant ce *Repas chez le Pharisiens* dont la débaptisation faisait l'orgueil de sa propriétaire.

La voyante était une femme d'aspect bourgeois, elle aussi, comme Frida. Originaire de Montpellier et fille d'un appariteur de la Faculté, sans doute avait-elle toute jeune approché quelque psychiatre préoccupé, tel le professeur Grasset, de ces phénomènes inexplicables et incontestables qui relèvent de la cryptesthésie. Elle en avait présenté quelques cas. Des médecins s'étaient intéressés à elle, et, avec sa subtilité de méridionale, elle avait pensé à tirer profit de cet étrange don. Attirée vers Nice par la clientèle cosmopolite qu'elle espérait exploiter, elle s'était, elle aussi, débaptisée, — comme le tableau, — et elle était devenue Mme de Cumes. Elle avait compris que la première qualité d'un charlatan est d'être simple, et la modestie de sa tenue, son air un peu humble, la surveillance de ses gestes, écarlaient toute idée de désiance. Elle arrivait donc au palais Warner, tenant à la main une boîte carrée d'où elle tira une boule de verre assez grosse qu'elle mit devant elle sur la table.

— C'est le vieux procédé pour provoquer la « transe », me dit l'Américaine; elle va s'hypnotiser elle-même en regardant cette boule... Mais j'appelle Frida.

Sur ce point encore, Antonia avait vu juste. Ne pas assister à la séance, pour l'accusatrice c'eût été l'aveu. Elle parut donc, avec sa figure fermée elle aussi, et tout de suite Mme de Cumes,

assise, les yeux fixés sur la boule hypnotisante, entra, ou parut entrer, dans cet état second où toutes les choses présentes s'abolissent pour laisser place à des images que l'hypnotisée est seule à voir. Elle tenait l'épingle dans sa main et elle commençait, répétant d'abord la scène, jouée une première fois sur l'instigation du bijoutier.

— Une ville... un chevalier... qui tombe... une autre ville, un autre chevalier... un échafaud... une reine... une foule qui massacre un officier...

— Vous voyez, tous les possesseurs de la pierre, me dit Mme Warner, le Téméraire, le Connétable, Marie-Antoinette, Fersen. Elle vient de les voir. Elle se tait maintenant, va-t-elle voir Slavrène ?

— Une femme âgée la tient, l'épingle, disait la voyante, elle entre dans une antichambre où des paletots sont sur des chaises, elle en cherche un, pique l'épingle sous le revers... Un jeune homme prend ce paletot, il ne sait pas que l'épingle est là... On l'accuse de l'avoir volée... il s'en va... il monte dans un train... il est à Paris...

Tandis qu'elle proférait ces phrases en scandant les mots comme pour accompagner l'apparition successive des images, j'observais Frida qui tout d'un coup se leva et sortit de la chambre dans un mouvement de fuite. Daisy Warner la suivit aussitôt. Mme de Cumes ne pouvait pas ne pas avoir vu ce double départ. J'admirai alors sa maîtrise d'elle-même. Je savais qu'elle jouait la comédie, mais elle ne savait pas que je le savais, et elle continuait de fixer la boule, comme si ces sorties n'avaient pas eu lieu. Et de la même voix hésitante et affirmative elle décrivait d'autres visions associées à la destinée du diamant.

— Je vois la mer, finit-elle par dire, — et, cette fois il me sembla qu'une hallucination véritable la hantait. La faculté de prémonition, si elle la possédait vraiment, jouait en elle à son insu, — des vagues énormes... une femme sur un bateau avec l'épingle, et puis un naufrage... Et quel naufrage!... ah! c'est affreux!... comme l'eau est froide!... Ah!... c'est affreux!

Elle s'arrêta; d'un geste elle avait écarté la boule et elle se réveillait de sa « transe » pour regarder autour d'elle et dire avec une surprise merveilleusement jouée :

— Mais, M<sup>me</sup> Warner? Elle était là... Où est-elle? Et l'autre?

A cette même minute Daisy rentrait, aussi maîtresse d'elle-même maintenant que la prétendue voyante. Son visage ne trahissait pas l'émotion profonde qu'elle venait sûrement d'éprouver. Tout en me faisant de la main signe de rester, elle congédiait M<sup>me</sup> de Cumes en s'excusant sous le prétexte d'un petit malaise. Et quand nous fûmes seuls:

— Vous ne douterez plus de la cryptesthésie, maintenant, me dit-elle. — Son fanatisme de métapsychique l'emportait en elle sur la douleur que lui causait la révélation de Frida, car l'histoire d'*Hamlet* s'était reproduite, l'évocation du crime avait arraché un aveu à la coupable. — Mais, continuait-elle, en me racontant cette pénible confession, il ne faut pas que vous la jugiez mal, c'est son dévouement pour moi qui l'a égarée. Elle a cru que j'allais épouser Stavrène, et c'était vrai que j'y pensais. Elle me connaît si bien! Elle savait qu'il était joueur; elle a sur les Parisiens l'opinion des gens de nos pays, elle a cru qu'il en voulait à ma fortune... et elle a fait ce qu'elle a fait.

Puis, retrouvant en elle le sens positif de sa race:

— Une question... Vous n'avez raconté à personne la scène de l'autre jour? — Sur ma réponse négative: — La contessina non plus, cela j'en suis sûre. En attendant que je la voie, puis-je vous demander d'aller chez elle et de tout lui apprendre? Elle continuera de se taire, je le sais, et vous aussi, n'est-ce pas?... Voulez-vous me donner l'adresse de Stavrène à Paris?

## V

Je viens de la revoir en idée, cette sensible Antonia, et le ravissement de son regard, quand je lui rapportai le résultat de la ruse imaginée par elle pour justifier son « aimé ». Comme elle rougirait de ce mot que j'emploie et qu'elle s'interdisait de se dire à elle-même! La preuve en est qu'elle me pria, qu'elle me commanda, de ne rien écrire à Stavrène du rôle qu'elle avait joué dans ce dénouement d'une aventure qui n'eut pas d'autres épisodes. J'ai su par Stavrène lui-même qu'elle ne lui avait jamais donné signe de vie, quoiqu'il lui eût écrit, au

lieu qu'il ne répondit pas un mot à la lettre d'excuse que M<sup>me</sup> Warner lui adressa aussitôt.

Quant à celle-ci, je la rencontrais une seule fois depuis mon séjour à Venise, chez un marchand de tableaux où se trouvait exposée la collection d'un célèbre amateur d'art. Elle sortait :

— Pas un seul nom de peintre vraiment authentique ! me dit-elle simplement.

Sa manie de la débaptisation l'emportait cette fois sur les souvenirs de l'idylle dont j'avais été le témoin conscient. S'en rendait-elle compte ? Sans doute, puisqu'elle continua tout de suite :

— Vous savez que décidément le Diamant de la Reine m'a porté bonheur ! J'en ai appris de belles sur votre ami Stavrène et ses histoires de femmes !

Félix était en effet en train de s'afficher avec Colette Rigaud, une actrice du Théâtre Français ; mais que Daisy le sut, c'était l'indice d'une enquête qui témoignait d'un sentiment persistant ; et, avec son sourire toujours un peu amer :

— Ma chère Frida a tout de même eu raison, comme j'écrivais ces jours-ci à la contessina Antonia Malvano.

Était-ce une petite vengeance de femme qu'elle exerçait d'instinct sur sa rivale ? Je n'en sais rien ; j'ai su en revanche par un ami de Venise qu'à sa mort survenue presque en même temps que celle de Stavrène, deux années avant la grande guerre, elle avait légué son palais à la ville de Venise, et tous ses tableaux à Cambridge, la docte filiale de Boston, sa cité natale. Elle avait pourtant fait quelques dons spéciaux, et ce même ami me racontait que la contessina Malvano avait hérité d'un diamant historique ayant appartenu à Marie-Antoinette. Quand je me rappelle les étranges idées de la métapsychiste sur la pierre fatale, je ne peux m'empêcher de me demander si ce legs n'a pas été inspiré par un secret instinct de vengeance encore. A-t-elle vraiment cru qu'elle lui porterait bonheur... ou bien... ? Mais voilà que j'entends l'accent de M<sup>me</sup> de Cumes disant : « Je vois la mer... » J'ai beau savoir qu'à ce moment-là ce médium vénal venait de mentir. Je me redemande si ses dons énigmatiques de prémonition n'avaient pas fonctionné à cette minute automatiquement et l'image de la *Lusitania* surgit devant mon esprit. J'ai su qu'Antonia, —

plus que cinquantenaire alors, — était partie pour assurer une aide américaine à la Croix-Rouge italienne. Portait-elle à son corsage ce jour-là le diamant de la Reine? Je l'ignorerais toujours, et même l'eût-elle porté, pourrais-je en conclure qu'un rapport existe entre son tragique destin et la pierre?

Qu'il y ait dans ce monde des forces occultes, que des « faits effarants vibrent autour de nous », comme le dit si justement le professeur Charles Richet au terme de son profond traité de Métapsychique, comment le nier? Mais comment ne pas se ranger aussi à la conclusion de M. Richet: « Que les fragments de vérité incomprise que nous présente la science de l'occulte nous montrent la misère de notre intelligence. »

Oui! comme il y a de grands mystères! Mais le plus grand des mystères n'est-il pas la naissance et l'épanouissement dans un cœur de jeune fille, qui ne l'avouera jamais, d'un sentiment comme celui dont j'avais l'impression quand je voyais *Questa Insana* regarder Stavrène? Quel charme mystérieux émanait donc de ce viveur parisien, qui a fait de lui le grand amour de cette Italienne pieuse et passionnée? Elle ne s'est jamais mariée, sans doute à cause de lui. Elle ne lui a jamais écrit, je l'ai déjà dit, pas plus qu'à moi qui lui représentais le témoin de ce qu'elle a dû considérer comme un péché. Pourtant, à cette minute, son fantôme est auprès de ma table tandis que j'achève d'écrire ces lignes. Elle me regarde, et je crois lire dans ses yeux d'alors qu'elle me dit merci d'avoir raconté son étrange et quasi fantastique histoire.

PAUL BOURGET.

---

## LES CAUSES DE LA CRISE MONDIALE

---

### L'U.R.S.S. ET LA CRISE

De plus en plus on se rend compte que le bolchévisme est une des causes constantes et principales de la crise mondiale et que ce n'est pas en vain que Moscou s'efforce depuis près de quatorze ans d'ébranler la structure de notre civilisation. Toutefois, il y a encore dans tous les milieux trop d'incrédules, trop de sceptiques refusant d'admettre que les dirigeants bolchéviques, hommes tenaces, haineux, sans scrupules, maîtres d'un Empire qui couvre la septième partie du monde, appuyés enfin par les immenses forces du mécontentement et de l'envie, aient pu obtenir de vastes résultats dans leur action destructrice.

La crise économique est due en premier lieu à une consommation et à une utilisation insuffisantes des produits agricoles et manufacturés. Nous croyons que le terme de sur-production, volontiers employé pour caractériser la cause principale de la crise, est inexact. On ne peut parler de sur-production quand des millions et des millions d'hommes manquent du nécessaire. Le développement du machinisme, dont on a voulu faire le bouc émissaire de tous les péchés économiques et sociaux de notre époque, n'est qu'une conséquence des progrès de la science, conséquence inévitable dans l'avenir comme dans le présent.

Un simple coup d'œil sur le passé montrera que nous avons raison. Jusqu'en 1914, les débouchés augmentaient parallèlement au développement de l'industrie; les crises étaient de courte durée et limitées territorialement; depuis

1918, ces débouchés ont diminué, tandis que l'industrie continuait à s'accroître; la crise est longue et généralisée.

Pourquoi les débouchés ont-ils diminué? A cause du désordre politique et social, en Asie particulièrement; l'origine de ce désordre, de cette insécurité, remonte sans doute à la révolution chinoise et à la guerre mondiale, mais il a été entretenu et considérablement développé dans le monde entier par l'action bolchévique; l'établissement du régime communiste en Russie, qui l'a empêchée de se relever des conséquences de la guerre, a supprimé les échanges normaux et leur accroissement entre cet immense État et les centres industriels des autres pays.

La chute des prix sur les marchés de gros est une autre cause de la crise. Ici le « dumping soviétique » a exercé une action incontestable, dans le sens de l'accentuation de la panique et de l'aggravation de l'incertitude et de l'inquiétude quant à l'avenir.

Ces considérations nous permettent de diviser en trois parties cette brève étude de la responsabilité de l'U. R. S. S. dans la crise économique mondiale.

La première concernera son action politique subversive dans le monde, entretenant, développant ou créant le désordre et l'insécurité.

La deuxième traitera de la guerre économique que l'U. R. S. S. conduit contre les autres États, c'est-à-dire du « dumping soviétique ».

La troisième enfin sera consacrée aux conséquences de la fermeture de la Russie aux échanges normaux.

#### 1. — L'ACTION POLITIQUE SUBVERSIVE DE L'U. R. S. S. DANS LE MONDE

Les dictateurs de Moscou ont su créer un système qui leur a permis jusqu'à présent de se dérober aux responsabilités dérivant de cette action. Le Bureau politique du parti communiste russe, où se concentre et se manifeste leur pouvoir, commande à deux instruments: l'un, le gouvernement soviétique, fait de belles déclarations, signe des traités comportant la clause de non-propagande, des engagements de non-agression; l'autre, la III<sup>e</sup> Internationale, organise la propagande et l'agression; c'est à elle que sont affiliées les diverses Internationales, syndi-

cale des paysans, des marins, des femmes, de la jeunesse sportive, etc., les partis communistes, l'organisation pour la propagande parmi les intellectuels et, — *last but not least*, — la Ligue anti-impérialiste et anti-coloniale.

Le Bureau politique, pouvoir international irresponsable, peut donc ordonner dans le même moment au gouvernement soviétique de signer des traités et à la III<sup>e</sup> Internationale de les violer.

En voici un exemple frappant. Par le *Trade Agreement* signé en 1921, entre la Grande-Bretagne et le Gouvernement soviétique, ce dernier s'engage à ne faire aucune propagande dans l'Empire britannique; or, c'est cette même année que, sous l'impulsion de l'Association pour l'étude scientifique de l'Asie, on commença à organiser et à développer en U. R. S. S. les vingt à trente Instituts qui ont préparé dès lors soigneusement les agents de la III<sup>e</sup> Internationale pour l'action anti-britannique dans les possessions et colonies de la Grande-Bretagne.

Chaque fois que Sir Austen Chamberlain et Mr Arthur Henderson se sont plaints des agissements de ces propagandistes, le gouvernement soviétique a répondu qu'il ne saurait être rendu responsable de l'activité de la III<sup>e</sup> Internationale.

Il va bien sans dire toutefois que l'appareil diplomatique et commercial du gouvernement soviétique collabore, en secret, avec les agents de la III<sup>e</sup> Internationale et leur est du plus grand secours en leur procurant l'immunité des ambassades et des courriers; mais cette collaboration est faite de services rendus, l'activité subversive étant, dans la règle, laissée à ces agents que le gouvernement soviétique refuse de reconnaître comme siens.

Toute cette énorme machine révolutionnaire est aux ordres d'hommes qui poursuivent, de propos délibéré et suivant un plan précis, la destruction du capitalisme et de la civilisation. Est-il surprenant que leur action constante soit pour beaucoup dans la crise terrible qui étreint précisément le capitalisme et qui menace la civilisation?

Les chefs bolchévistes, Lénine tout le premier, instruits par une étude approfondie des révolutions européennes, formés par une expérience personnelle acquise au cours de nom-

breuses années d'organisation révolutionnaire et de complots, singulièrement bien avertis également des caractéristiques mentales des peuples asiatiques, adoptent des méthodes subversives différentes suivant les milieux et les races. Dans les centres industriels d'Europe et du Japon, ils appliquent le syndicalisme révolutionnaire et toutes les formes de pénétration et d'action dans et par le prolétariat : noyautage, création de cellules, grèves révolutionnaires, etc. ; ils ont créé des groupes disciplinés pour le combat de rues, leur ont donné une stratégie et une tactique (1) et maintes fois ont réussi à soulever les masses. Dans les pays limitrophes de la Russie, dans les Balkans, l'espionnage, les complots, la bolchévisation des paysans appauvris sont les procédés employés. Une propagande insidieuse, tendant à détruire la croyance dans la religion, la famille, la patrie, la valeur de l'individualité, et à la remplacer par l'idéologie communiste, travaille avec ténacité certains milieux intellectuels toujours affamés d'idées nouvelles, qu'elles soient justes ou fausses.

En Asie, en Afrique, l'action bolchéviste s'applique à aigrir les conflits entre les indigènes et les Européens, à organiser la haine du blanc et les révoltes contre les métropoles, à entretenir et à développer le chaos et l'anarchie.

Partout leurs organisations, préparées longtemps à l'avance, ont été ou sont prêtes à intervenir aussitôt que les circonstances favorables se présentent et elles en profitent comme peuvent seules le faire des minorités organisées, soumises à une discipline rigide sous des chefs capables, éduquées, enfin par la haine à la violence.

Cette activité diversifiée, redoutable par sa ténacité et sa souplesse, par les moyens mis en œuvre, ne s'arrêtera pas, tant que les chefs bolchéviks seront les maîtres à Moscou. Car, pour un bolchévik, la Révolution mondiale est commencée, ce n'est pas une chose qui sera, c'est une chose qui est. C'est une succession d'événements qui ébranlent l'ordre social et politique, au cours desquels la Révolution progresse tantôt vite, tantôt lentement, mais sans arrêt. Essayons d'en présenter un raccourci.

(1) La section française du Komintern a publié récemment deux Manuels : *L'Insurrection armée et la Grève est un combat.*

Après la Hongrie à laquelle les cent jours de la dictature de Bela Kun ont coûté, dit-on là-bas, aussi cher que la grande guerre, c'est l'Allemagne qui a ressenti le plus immédiatement les atteintes du bolchévisme. Mais, au lieu de s'en libérer décisivement comme l'a fait la Hongrie, et en dépit des expériences faites avec les Conseils d'ouvriers et soldats et la dictature de Kurt Eisner, l'Allemagne a, au contraire, lié sa politique internationale à celle de Moscou par les traités de Rapallo et de Berlin. L'ambassade soviétique d'Unter den Linden, la nombreuse délégation commerciale soviétique, constituent de puissants états-majors bolchéviks implantés en plein Reich et Berlin sert de base à de nombreuses activités soviétiques en Allemagne, en Europe et au delà. Le parti communiste allemand est le plus puissant du monde après le parti communiste russe; il entretient une agitation constante et violente dans le Reich, avec de fréquents éclats sanglants; la réaction hitlérienne n'en est que plus forte. Cette situation ne fait pas présager un prompt retour à la stabilité politique et sociale.

En Grande-Bretagne, la grève des marins, celle des mineurs, la grève générale, ont largement contribué aux difficultés économiques et à l'ébranlement de la confiance. Les incidents de la flotte de guerre en 1931 ont été interprétés comme révolutionnaires et bolchévistes par l'opinion publique continentale qui se souvenait des matelots de Kiel et de Cronstadt, des marins français de la Mer Noire mutinés par Marty et de la révolte communiste toute récente de la flotte chilienne. La livre sterling en a reçu un contre-coup.

La révolution espagnole a été immédiatement suivie d'excès sanglants ou incendiaires, de grèves révolutionnaires, qui ont révélé une organisation communiste puissante, malgré son petit nombre, prête à saisir les occasions et décidée à empêcher le retour à la stabilité sociale, politique et économique.

La France même, où le bon sens traditionnel s'oppose aux idéologies communistes, où la petite propriété est très répandue, la France doit prendre de sérieuses précautions, chaque 1<sup>er</sup> mai et chaque 1<sup>er</sup> août, pour protéger Paris contre le renouvellement des émeutes organisées et déclenchées par le Secours rouge international, organisation bolchéviste, lors de l'exécution de Sacco et de Vanzetti.

En Bulgarie, en Grèce, le feu bolchéviste couve sous la

cendre ; grâce à une vigilance constante de leurs Gouvernements, ces pays ont réussi jusqu'à présent à empêcher l'incendie d'éclater ; l'élément d'inquiétude subsiste, empêchant le retour de la confiance.

La Roumanie est sans cesse en alerte sur sa frontière bessarabienne. La Pologne, les États baltes, la Finlande sont obligés de surveiller avec le plus grand soin la frontière rouge d'où leur viennent des émissaires qui espionnent, fomentent des complots, cherchent à gangrenier ces États encore très jeunes.

Et l'armée rouge sans cesse accrue, doublée d'organisations auxiliaires puissantes, fait peser sa menace immédiate sur la Bessarabie et sur les confins polonais de l'U. R. S. S.

Traversons la Méditerranée. L'Égypte est obligée de se défendre avec vigueur contre les infiltrations bolchévistes qui cherchent sans cesse à pousser aux excès les éléments nationalistes avancés. Dans l'Afrique du Sud, un constant travail d'agitation se fait parmi les nègres, en liaison avec l'action bolchévique au sein de la population noire des États-Unis.

L'Amérique du Sud avait lentement conquis la stabilité politique. Or, en 1925, la III<sup>e</sup> Internationale, considérant le développement favorable du commerce de ce continent avec l'Europe et les États-Unis, résolut de s'y attaquer et de chercher à détruire ainsi une des bases de la prospérité européenne et américaine. Il décida cette année-là la création d'un secrétariat pour l'Amérique latine, dont les agents recruteurs franchirent bientôt l'Atlantique sud, de telle sorte qu'il s'établit un va et vient constant entre Moscou et ce continent lointain ; ses révolutionnaires les plus capables allèrent s'instruire en U. R. S. S. des méthodes et de la science subversives dans les écoles de propagande spécialisées. Le bateau soviétique *Tovaritch* fit une croisière dans les ports sud-américains, prenant contact avec les éléments les plus suspects. L'Uruguay, en reconnaissant diplomatiquement les Soviets, leur procura une base d'action discrète sous la forme d'une légation à Montevideo ; et peu à peu, sous la conduite des agents nouvellement instruits, formés et stylés en U. R. S. S., les masses révolutionnaires amorphes apprirent leur métier, s'organisèrent ; et bientôt, en Bolivie, au Brésil, en Colombie, au Chili, des événements révolutionnaires se produisirent, dans lesquels on a

consta-  
enfin,  
à laqu-  
comm

L'attent-  
Le  
loppé-  
L'age-  
de la  
docte-  
vier 1  
bolché-  
par l  
d'Ext  
vingt-  
perm  
agent  
chine  
meille

« C  
sous  
aussit  
terre,  
qu'il  
des n  
form  
orgue  
tend  
roule  
tracti  
quelq  
petits  
d'être  
« san  
qu'ils  
qu'ils  
ses c

»

constaté la participation communiste. La République argentine, enfin, vient d'être l'objet d'une forte propagande subversive, à laquelle elle a mis fin en expulsant de son territoire l'Agence commerciale soviétique.

L'action bolchévique en Asie doit retenir spécialement notre attention.

Le chaos, l'anarchie de la Chine sont entretenus, développés, utilisés par Moscou depuis de nombreuses années. L'agent soviétique Borodine fut un des plus actifs destructeurs de la prospérité de Hongkong, de Canton et de Changhaï. Le docteur Legendre, dans le numéro de *l'Illustration* du 2 janvier 1932, fait un tableau singulièrement saisissant de l'action bolchévique en Chine, tableau dont l'exactitude est confirmée par les nombreuses informations que nous avons reçues d'Extrême-Orient depuis 1923. Le docteur Legendre, pendant vingt-cinq ans, a parcouru la Chine en tous sens; son récit permet de se rendre compte des méthodes employées par les agents bolchévistes non seulement en Chine, mais en Indochine, et aux Indes néerlandaises. Nous ne pouvons donc mieux faire que de le citer :

« C'est en 1924 que le Russe réapparaît sur la scène chinoise sous l'aspect brutal, dominateur du bolchévik. Se posant aussitôt en champion de la Chine, il lance un défi à l'Angleterre, aux États-Unis, à la France, au Japon, clamant très haut qu'il vient en libérateur « arracher l'Asie des griffes sanglantes des nations impérialistes ». Sa propagande a pris toutes les formes, tous les camouflages. Au lettré chinois, dont l'immense orgueil est connu, il parle d'un servage déguisé que l'Européen tend graduellement à lui imposer. Au coolie qui peine sur les routes, qui joue le rôle de *bête de somme* en cette Chine où la traction mécanique et même animale est encore limitée à quelques provinces privilégiées ; à ces coolies miséreux ; aux petits laboureurs qui sont légion ; à l'artisan ; à ces 200 millions d'êtres dont la pitance est si maigre, le bolchévik dit que « sans limite est l'avidité de l'Européen et de l'Américain ; qu'ils ont jeté désormais leur dévolu sur l'immense Chine ; qu'ils convoitent ses mines, son charbon, son fer, son pétrole, ses céréales et textiles » : il affole ainsi ces cervaux primitifs.

« Cette propagande a eu d'autant plus de succès, durant les

années 1923 et 1926, que le désordre croissait en Chine. Mais Moscou alla trop vite, commit la faute, en 1927, de vouloir saisir le pouvoir en Chine centrale. Il y eut une réaction d'où sortit, avec l'aide de l'Amérique, le gouvernement actuel de Nankin avec Chang-kai-chek. Mais, sous la loi de ce Tamerlan au petit pied, l'anarchie n'a fait que grandir et, dès 1928, l'influence soviétique regagnait une partie du terrain perdu. Et en 1929, Moscou réussissait à grouper sous l'autorité de ses agents russes et chinois la majeure partie des bandes de brigands ou de reitres déserteurs qui écument aujourd'hui les riches provinces du bassin du Yang Tsé. En ce moment, quatre grandes provinces d'une superficie totale de 700 000 kilomètres carrés, la région la plus riche de l'immense pays, se débattent sous la griffe des hordes rouges qui les organisent à « la bolchévik » ...

« Après Yo Tchéou, ville importante sur le fleuve Yang Tsé par sa valeur stratégique, Tchang Cha, riche cité commerciale de 600 000 âmes, capitale du Hounan, a été capturée et mise à sac par des bandes dont l'organisation s'affirme de plus en plus avec l'aide de Moscou. Ces hordes de brigands, auparavant éparses, forment aujourd'hui de véritables petites armées dirigées par des chefs militaires obéissant eux-mêmes à un organe central dont le Bolchévik russe est le créateur et l'animateur... »

Les Indes néerlandaises ont été violemment secouées en 1926 par une révolte nationale-bolchéviste ; on se souvient des événements encore récents de l'Indochine. La vague rouge a roulé plus au sud encore : elle a atteint la Nouvelle-Zélande et l'Australie.

Revenons en Asie où les agitateurs bolchéviks se sentent plus à l'aise parce que l'U. R. S. S. est aussi une Puissance asiatique et parce qu'ils comprennent que les métropoles d'Europe redoutent les conflits avec Moscou. Le vieil antagonisme russe-britannique que Nicolas II et Édouard VII avaient réussi à éteindre, l'U. R. S. S. l'a ressuscité en Afghanistan, au Turkestan chinois, en Perse ; cette action concentrique vise naturellement les Indes dont la région nord-ouest est infestée par les Chemises rouges d'Abdul Gafar, organisation révolutionnaire en rapports avec Moscou et qui aurait lié partie également avec le Congrès national hindou.

On a remarqué sans doute que le Mahatma Gandhi, rappelé en hâte par ce Congrès, a trouvé toutefois le temps de rendre visite à M. Romain Rolland et de parler à Genève sous les auspices de la *Ligue des femmes pour la paix et la liberté*. Ces faits, qui peuvent paraître sans importance, prennent toute leur signification lorsque l'on sait que la prose de M. Romain Rolland, glorifiant la Révolution, est reproduite avec joie par les *Izvestia* et la *Pravda*, qu'elle trouve un accueil empressé auprès de la *Ligue anti-impérialiste*, organisation bolchéviste camouflée, lorsqu'on sait enfin que la secrétaire générale de la Section française (1) de la *Ligue des femmes pour la paix et la liberté*, Mme Duchêne, a fait en même temps partie du Comité exécutif de cette *Ligue anti-impérialiste* dirigée par le communiste allemand Münzenberg.

Cette action constante en Asie, qui grandit, ralentit, reprend avec plus de force, qui entretient l'anarchie et la révolte, énerve l'autorité, paralyse l'esprit d'entreprise, maintient et aggrave la misère des masses et ferme toujours davantage à l'Europe et à l'Amérique l'énorme marché asiatique, cette action n'est que l'exécution de l'ordre de Lénine :

« Tournons-nous vers l'Asie et nous viendrons à bout de l'Occident. »

#### II. — LE « DUMPING SOVIÉTIQUE » ET SES CONSÉQUENCES

La Russie tsariste exportait du blé, des fourrures, du bois ; mais ces exportations se faisaient sur la base normale du prix de revient et des prix du marché mondial. La Russie soviétique au contraire mène une guerre économique, que l'on a appelée le dumping soviétique, dont le but est double : déséquilibrer les marchés extérieurs et procurer les devises étrangères nécessaires à la réalisation du plan quinquennal.

La revue *National Republic* de Washington, numéro de janvier 1932, écrit très justement que « la Russie soviétique a exporté 410 000 000 de boisseaux de blé cette année (1931), à des prix qui ont été le plus grand facteur particulier dans la dépression des prix mondiaux du blé. La démorisation du

(1) Cette Section a publié récemment un appel à l'union de tous les Français qui ont le souci de leurs propres libertés, pour défendre l'U. R. S. S. contre ses ennemis.

marché mondial du blé par le dumping soviétique et par des informations induisant en erreur sur les prévisions d'exportation, a déjà coûté aux fermiers américains des centaines de millions de dollars. »

Cet effet déprimant des exportations soviétiques sur les prix mondiaux a été constaté également sur d'autres marchés de gros. Vendus à tout prix, c'est-à-dire sans considération du prix de revient ni du gaspillage, vendus ainsi précisément pour déprimer les marchés et aussi parce que l'U. R. S. S. doit absolument se procurer des devises étrangères, les matières premières, les produits agricoles et manufacturés soviétiques ont exercé sur les cours des effets désastreux hors de proportion avec les quantités vendues. Chacun sait trop bien aujourd'hui, et on ne l'ignore pas à Moscou, que des ventes à tout prix provoquent la panique sur des marchés déjà affaiblis. C'est à ce point de vue surtout que le dumping soviétique doit être considéré comme une des causes de l'aggravation de la crise.

On oublie trop souvent, lorsqu'on parle du dumping soviétique, que ses conséquences indirectes sont aussi sensibles que ses effets directs. Il exerce une influence directe lorsqu'il concurrence dans le pays même les produits indigènes, par exemple ceux de l'agriculture ou de l'industrie britanniques en Grande-Bretagne même; indirecte lorsqu'il s'empare de la clientèle étrangère, par exemple par des ventes de bois et de blé à bas prix qui ont fait perdre au Canada une forte partie de ses acheteurs étrangers; indirecte encore parce qu'il ruine ainsi certains pays, certaines contrées, autrefois bons clients du commerce international et qui cessent de l'être.

Nous avons vu comment, de l'avis des Américains eux-mêmes, le dumping soviétique a été un facteur principal dans la dépression du prix mondial du blé et que les fermiers américains y ont perdu des centaines de millions de dollars. Similaires pertes et pour la même cause ont été éprouvées par les cultivateurs au Canada, en Argentine, en Australie, en Hongrie, en Roumanie.

Les pays scandinaves, la Tchécoslovaquie, l'Autriche, le Canada, ont été sévèrement frappés par le dumping soviétique du bois.

Le dumping soviétique du pétrole a eu des conséquences désastreuses pour les États-Unis, les pays producteurs de pétrole

de l'Amérique du Sud, la Roumanie, la Grande-Bretagne, la Hollande.

Le commerce des fourrures, les fabriques de colle, de conserves de fruits et de poissons, les tissus bon marché, les métaux, l'anthracite, le commerce du beurre, des œufs, des fruits et légumes et de la volaille, l'industrie des allumettes ont été et sont touchés, parfois durement, par cette concurrence malsaine sur les marchés de gros qu'elle désorganise, inquiète et frappe de panique.

### III. — LA FERMETURE DE LA RUSSIE AUX ÉCHANGES ÉCONOMIQUES NORMAUX

Dans les conférences économiques internationales, on ne parle qu'à mots couverts de la Russie. Il semble que le régime soviétique soit considéré comme un fait de pure politique intérieure russe, dont on n'a pas le droit de se préoccuper; nous avons démontré combien cette conception est erronée.

Mais l'existence de ce régime est aussi un fait d'ordre économique de toute première grandeur. Or, encore une fois, on n'en parle qu'en sourdine dans les conférences économiques internationales; l'économie mondiale paie ainsi durement les bénéfices immoraux de quelques profiteurs qui font des affaires avec les Soviets et qui, n'entendant pas y renoncer, empêchent qu'on discute la question russe et qu'on la tranche comme il faudrait.

Le régime soviétique a fait de la Russie, au point de vue économique, un vase clos. Ne pénètre dans ce vaste territoire peuplé de 150 millions d'habitants, que ce qui est nécessaire à la réalisation du plan quinquennal, qui n'est autre chose qu'un plan d'hégémonie économique parallèle au plan d'hégémonie politique. Le Russe n'utilise et ne consomme plus les produits de l'extérieur; l'État soviétique le lui interdit et le régime l'a appauvri à tel point que si même la permission lui en était donnée aujourd'hui, il ne le pourrait pas. Qu'il soit ouvrier, paysan ou fonctionnaire, il ne gagne en effet qu'un salaire dérisoire, payé en roubles tchervonetz, dont la valeur est quasi nulle et qui n'ont aucun marché extérieur.

On peut dire que la consommation russe de produits extérieurs est réduite à zéro.

Mais ce pays possède de telles ressources que la chute du régime soviétique le ferait renaître à la vie économique normale avec une rapidité prodigieuse. Nous ne pouvons invoquer à cet égard témoignage plus incontestable que celui d'un socialiste, M. Wauters, qui a accompagné M. Vandervelde à Moscou, lorsque ce dernier s'y est rendu pour défendre les socialistes révolutionnaires. Voici ce qu'il écrit à propos de l'introduction de la Nep, la nouvelle politique économique instaurée par Lénine, et qui rétablissait une liberté économique relative :

« Le commerce s'est réveillé de façon surprenante. La moitié des immeubles est inhabitable, à cause du manque de fenêtres, de tuyauterie pour l'eau, de gaz, d'électricité. Et malgré cela, il y a trois ou quatre fois plus de magasins qu'au mois de janvier (1922) lorsque j'y suis venu pour la première fois. Il y a de fort beaux étalages de fleurs, d'articles de mode, de bijoux, d'instruments de musique. Il s'est produit ici le même phénomène qu'à Paris après le siège; en 1870, les Parisiens avaient mangé des rats. Dès que le siège fut levé, il apparut des quantités invraisemblables de vivres de toute espèce. Ici aussi, dès que la Nep fut adoptée. »

Ainsi donc, aussitôt que le peuple russe est tant soit peu délivré de l'étouffement du collectivisme, les signes d'un retour à la prospérité se manifestent. D'aucuns espèrent que le régime soviétique finira par le comprendre et évoluera vers un néo-capitalisme. C'est une erreur que démontre la suppression de la Nep et son remplacement par le Plan quinquennal. Le régime soviétique ne peut pas permettre un retour définitif à la liberté économique, car celle-ci crée très vite une classe possédante, celle des koulaks nécessairement hostile au communisme et par conséquent dangereuse pour les dictateurs bolchéviks.

Mais supposons la chute de ce régime suivie d'un retour à la liberté économique; supposons, et l'exemple de la Nep nous y autorise, qu'alors le gain et par conséquent le pouvoir d'achat de chaque Russe augmente de quatre-vingts francs or par an. Multipliée par 150 millions d'habitants, cette augmentation modeste produit douze milliards de francs or.

Aucun des besoins du peuple russe en nourriture, vêtement, logement, transports, n'est satisfait normalement depuis

que dure le régime soviétique. Sauf la courte éclaircie de la Nép, c'est depuis quatorze ans le régime de l'indigence et de la disette. Supposons que le gouvernement soviétique se soit effondré il y a quelques années; les calculs que nous venons de faire montrent que la capacité d'achat du peuple russe se serait chiffrée et se chiffrerait aujourd'hui par un nombre plus grand encore de milliards. *Il n'y aurait pas eu de crise de surproduction ni de chômage dans le monde.*

*La preuve est ainsi faite de l'énorme dommage causé à l'économie mondiale par l'existence du régime soviétique; la preuve est faite aussi que la chute de ce régime est nécessaire pour que l'économie mondiale retrouve sa stabilité.*

La fermeture de la Russie aux échanges commerciaux normaux a eu sur l'Europe orientale et centrale une répercussion désastreuse. M. Lucien Romier, dans son livre *Au carrefour des Empires morts*, note l'impression d'interdit que lui fait la frontière du Dniestr, cette « frontière primitive », comme il l'appelle, au delà de laquelle commence une nouvelle barbarie; avec ce pays fermé point de commerce normal, point de transit. La Roumanie ne peut plus servir de lien avec le proche Orient, la Mer Noire est hostile; la Russie subcarpathique subit le même sort, la même ruine de ses voies de grande communication internationale; la Pologne, les États baltes souffrent de la raréfaction du commerce vers l'est; de l'embouchure du Dniestr au golfe de Finlande, la « frontière primitive », au delà de laquelle l'immense armée rouge s'exerce pour les invasions de demain, frappe d'anémie économique des peuples importants, débiteurs et clients appauvris de l'Ouest européen.

L'Allemagne, pour laquelle l'expansion commerciale en Russie est une nécessité économique, non seulement n'a pas retrouvé le chiffre de son commerce d'avant-guerre avec ce pays, mais a dû s'engager, pour lui vendre ses machines, dans des opérations de crédit qui ont fortement contribué à compromettre sa propre situation financière. Plus qu'aucun autre pays du monde, l'Allemagne a besoin, pour revenir à la prospérité, de la chute des Soviets et elle fait tout pour les maintenir au pouvoir.

## L'UNIQUE MOYEN DE SALUT

Nous avons démontré que, dans une très forte mesure, la crise mondiale est imputable aux dictateurs de Moscou ; s'ils ont obtenu ces résultats, c'est qu'ils ont pu organiser leur immense activité destructive à l'abri de cette fiction de droit public qu'est le gouvernement soviétique, et parce qu'ils dominent un Empire assez vaste pour que, de ses frontières, leurs émissaires puissent pénétrer directement en Chine, aux confins des Indes, en Perse, en Asie-Mineure et dans tout l'Est européen. Les dictateurs de Moscou se glorifient ouvertement de leurs succès. Ils se gaussent des concours empressés qu'ils ont rencontrés auprès de certains industriels, auprès de certains gouvernements, après qu'ils eurent réussi à rompre le blocus diplomatique et économique qui les aurait étouffés, s'il avait été maintenu.

C'est la première fois dans l'histoire du monde que se produit une crise économique véritablement mondiale. C'est la première fois aussi qu'un groupe puissant, maître d'un territoire égal au septième du globe et de 150 millions d'hommes, s'est acharné pendant près de quatorze ans à provoquer la ruine des autres pays. La relation entre ces deux phénomènes est évidente.

Supprimez la cause, vous supprimerez l'effet. Un coup redoutable sera immédiatement porté aux partis communistes et extrémistes du monde entier, à toutes les Internationales rouges qui sont autant de pieuvres accrochées à notre état social. L'ordre et le travail, chassés par le désordre et l'insécurité, reviendront. La Russie, où tout est à reconstruire en dépit des façades géantes et illusoires du plan quinquennal, sera rouverte, l'Asie assagie, l'Amérique du Sud apaisée, car ceux qui organisent le mécontentement et déclenchent la révolte, seront désormais sans argent, sans appui, sans pouvoir. Leurs bases secrètes, les ambassades, les légations, les agences commerciales soviétiques seront supprimées.

Les salaires de famine des ouvriers et paysans de l'U. R. S. S. qui pèsent sur les salaires des ouvriers des autres pays par la concurrence ruineuse qu'ils permettent, le dumping soviétique qui sème la panique sur les marchés, tous ces éléments

de déséquilibre économique disparaîtront. De nouveau les marchés d'Asie pourront se développer. Et la Russie à reconstruire, son peuple à loger, à habiller, c'est du travail pour des millions de chômeurs.

Les États auxquels l'existence du régime soviétique cause les plus grands dommages, sont précisément ceux qui lui ont apporté l'aide la plus efficace. La Grande-Bretagne, dont le commerce a tant souffert du chaos chinois et de l'effervescence aux Indes, la Grande-Bretagne, qui a de si grands intérêts dans l'Amérique du Sud, achète *au comptant* annuellement pour trente millions de £ aux Soviets et leur vend, *à crédit*, pour six millions de £.

L'Allemagne est créancière de plus d'un milliard de marks de l'U. R. S. S. La France, dont les possessions d'Indochine ont été troubées par les agitateurs bolchévistes, apporte annuellement à Moscou huit cents millions de francs. Ainsi *le régime qui a contribué en grande partie à la crise est soutenu et financé par ceux qui en souffrent*. C'est pure folie !

Mais les dictateurs de Moscou ne sont point des surhommes invulnérables. L'U. R. S. S. est un colosse aux pieds d'argile. Le régime bolchéviste porte en lui, en effet, une contradiction mortelle. Depuis quatorze ans, il poursuit la ruine du capitalisme, alors que ce dernier lui est encore, et du propre aveu de Staline, indispensable pour l'exécution du plan quinquennal et de ceux qui devraient lui succéder.

Car si le plan quinquennal est une création des cerveaux communistes, son exécution ne se fait qu'au moyen des machines américaines, anglaises et allemandes, des 11 000 techniciens allemands, des 6 000 ingénieurs américains qui travaillent en U. R. S. S. et elle est payée par les crédits capitalistes et les exportations sur les marchés capitalistes.

Cette gigantesque entreprise industrielle est soumise aux nécessités qui régissent toute entreprise industrielle.

Elle a besoin d'argent; les marchés extérieurs peuvent seuls le procurer. Or, ils se rétrécissent aussi pour l'U. R. S. S.

Elle a besoin de crédits proportionnés à son importance. Or, ces crédits disparaissent.

Elle a besoin d'ingénieurs, de techniciens compétents : les chefs soviétiques d'industrie sont avant tout des politiciens et

des statisticiens; l'industrie soviétique ne peut travailler sans le concours des ingénieurs, des techniciens étrangers qu'il faut payer en dollars; or, les dollars se font rares à Moscou.

La crise capitaliste s'est produite trop tôt pour l'U. R. S. S.

Supprimons les crédits, fermons les marchés aux Soviets. Cessons tous achats en U. R. S. S., toutes garanties de ventes à crédit; conditionnons tous prêts extérieurs à l'interdiction de reprêter à Moscou. La faillite du plan quinquennal deviendra, de latente, manifeste et irrémédiable.

L'effondrement économique de l'U. R. S. S. est inévitable; la collectivisation de l'agriculture, en faisant disparaître des dizaines de millions de contribuables paysans, a enlevé à l'État soviétique des recettes fiscales considérables et indispensables; la population russe est absolument pauvre; le plan quinquennal ne peut, théoriquement même, donner un rendement qu'à long terme et il faudrait donc, pour sa réussite, que les capitalistes renouvellement indéfiniment leurs crédits jusqu'au jour où l'U. R. S. S., n'ayant plus besoin d'eux, répudierait sa dette extérieure. Celle-ci augmente de jour en jour, tandis que le crédit soviétique est devenu et restera parmi les plus mauvais; la preuve en est que maintenant rares sont les industriels qui acceptent de traiter avec les Soviets sans la garantie financière de leur Gouvernement.

Or, l'effondrement économique de l'U. R. S. S., c'est la crise violente et très probablement fatale à l'intérieur du parti communiste. Ce dernier ne présente pas l'unité d'un monolithe; le bloc sans fissure, tout d'une pièce, l'idéal de Lénine et de Staline, est irréalisable malgré les « épurations » successives, parce que le parti communiste russe, même en ne prenant que ses chefs, est un groupe vivant, qui se modifie donc sans cesse, qui est soumis aux circonstances, un groupe d'hommes avec leurs ambitions, leurs jalousies, leur fanatisme; pour le dominer, il faut réussir. Sinon, l'ère des querelles intestines, annonciatrices de la désagrégation définitive, commencera.

Le peuple russe, dont la misère est affreuse, ne souffrira ni du boycott complet de l'U. R. S. S. ni de son effondrement économique. Car il ne peut pas être plus pauvre, plus dénué qu'il l'est. Ses tyrans lui enlèvent son blé, son bois, son pétrole, pour les vendre hors de Russie à des prix dérisoires. Ce blé, ce

bois, ce pétrole, le peuple russe pourra les conserver pour son usage, si l'étranger cesse de les acheter.

L'histoire de ces dernières années nous montre le caractère agressif et destructeur de l'action soviétique dans le monde; depuis longtemps, des observateurs perspicaces l'avaient discerné et ils se demandaient avec angoisse comment on pourrait mettre fin à cette action, une guerre offensive contre l'U. R. S. S. étant exclue. Et ils ne trouvaient rien.

Maintenant l'U. R. S. S. leur apporte elle-même le moyen cherché. Par le plan quinquennal elle a engagé une lutte à mort contre tous les autres États. Ce plan, étroitement lié au plan d'hégémonie politique, est en effet un plan d'hégémonie économique dont la réalisation atteindra la prospérité des autres nations dans ses œuvres vives et permettra de les supplanter définitivement.

La contre-offensive, c'est-à-dire le boycottage économique total de l'U. R. S. S., est donc absolument légitime; lui seul supprimera une cause essentielle et constante de la crise mondiale. Si on ne veut pas le comprendre, il est à craindre que cette crise ne se prolonge indéfiniment, entraînant comme conséquences, l'inquiétude, la misère, le désordre politique et social et n'aboutisse au but poursuivi par Moscou : la Révolution et la ruine de notre civilisation.

THÉODORE AUBERT.

---

# L'IMPÉTRATRICE ÉLISABETH D'AUTRICHE

---

II<sup>(1)</sup>

(1868-1898)

---

Les années qui viennent seraient parfaitement heureuses pour l'impératrice Élisabeth, si, de temps à autre, elle n'était relancée par ses malaises étranges, par l'irrésistible besoin de fuir les pratiques de la Cour et leur rigorisme étouffant, d'aller se détendre au loin dans la solitude et la liberté.

Vers cette époque précisément, les Hongrois, désireux de lui témoigner leur fervent amour et de l'attacher mieux encore à leur sol natal, lui ont offert un vaste et magnifique domaine, situé à quelques lieues de Pesth, le domaine de Gödöllö. C'est une région accidentée, couverte de pâturages, d'étangs et de forêts. Du premier jour, Élisabeth s'y plait infiniment, et ce sera désormais sa résidence favorite.

Elle y satisfait, avec une insatiable ardeur, son goût passionné de l'équitation. Elle monte cinq et six chevaux quotidiennement. Nulle fatigue ne l'épuise, nulle intempérie ne l'arrête. Dans ses courses interminables, effrénées, elle a l'impression délicieuse de communier avec les forces libres de la nature. Un souffle de paganisme et même de panthéisme l'inspire, l'anime et l'entraîne. Ce n'est plus seulement une amazone : c'est une centauresse.

*Copyright by Maurice Paléologue, 1932.*

(1) *Voyez la Revue du 1<sup>er</sup> février.*

Plusieurs années de suite, elle passe des mois et des mois à Gödöllö, sans jamais s'y déplaire ou s'y ennuyer. Le soir, elle se plonge dans ses lectures. Ou bien, durant des heures, elle se donne des concerts au piano; car, très douée pour la musique et non moins pour l'exécution que pour le sentiment, elle est familière avec les œuvres de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Schumann, de Mendelssohn, de Chopin, de Liszt et du maître nouveau, de l'enchanteur audacieux qui est en train de révéler au monde la puissance expressive du lyrisme symphonique, Richard Wagner.

Parfois, pour varier ses plaisirs équestres, et d'ailleurs toujours prête au voyage, elle accepte l'invitation de quelques seigneurs anglais, qui la reçoivent à la campagne, dans une stricte intimité. Là, elle se prodigue les fortes émotions de la chasse à courre; elle stupéfie ses hôtes, elle les épouvante même par l'audace impétueuse avec laquelle, sans la moindre hésitation, elle franchit des obstacles, dont les autres cavaliers se détournent. Un jour, en Irlande, poursuivant un renard, elle traverse un étang si profond qu'elle en sort trempée jusqu'aux genoux; mais le renard est pris. Elle en est quitte pour se réfugier dans le presbytère voisin, où elle revêt une soutane du prêtre catholique, tandis qu'on fait rapidement sécher son amazone et ses bottes.

L'année 1873 l'oblige souvent à reprendre pour quelque temps son rôle d'impératrice. D'abord, le 20 avril, sa fille ainée, l'archiduchesse Gisèle, âgée de seize ans et demi, épouse le prince Léopold de Bavière. Puis, au mois de mai, l'Empereur inaugure l'Exposition universelle de Vienne, ce qui donne lieu à beaucoup de cérémonies et de fêtes; car de nombreux souverains, le vieil empereur Guillaume, le tsar Alexandre, le roi Victor-Emmanuel, le schah de Perse et quantité de princes allemands se succèdent au palais de la Hofbourg. Enfin, le 2 décembre, François-Joseph célèbre le vingt-cinquième anniversaire de son avènement au trône.

Dans cette longue série de solennités où Vienne a réuni tout ce qu'il y a de têtes couronnées en Europe, Élisabeth n'a pas trop souffert d'être sans cesse en représentation et le diadème sur le front, car elle a goûté une sensation, qui lui est toujours très douce, la sensation d'être incontestablement

la plus belle des Majestés. Ses trente-six ans ne lui ont rien enlevé pour la souplesse du corps et la fraîcheur du teint. A cet égard, elle est sans rivale : toutes les autres souveraines sont déformées par l'âge ou la maladie, et les insignes de leur grandeur les fait paraître encore plus misérables. Élisabeth a donc beau jeu à dire : « Qu'importent les préséances ? Qu'importent les sceptres, les couronnes et les manteaux de pourpre ? Ce ne sont que des haillons dérisoires, des hochets ridicules, dont nous essayons vainement de couvrir la nullité de nos personnages, quand nous devrions ne penser qu'à sauvegarder notre vie intime... »

## II

Cependant, près d'elle, commence à se manifester une autre « vie intime », où elle reconnaît, avec une secrète fierté, l'image de sa propre nature. Son fils Rodolphe, qui est aujourd'hui un bel adolescent, accuse en toute circonstance un caractère énergique et fougueux, le mépris des traditions, l'horreur des servitudes, enfin, dans l'ordre politique et religieux, une extrordinaire audace de l'esprit. De telles dispositions chez l'héritier présomptif de l'Empire, comment le pieux et rigide François-Joseph n'en serait-il pas épouvanté ? Aussi, entre le père et le fils, les rapports sont presque toujours tendus, les querelles fréquentes, la mésintelligence totale, irréductible. Rodolphe n'en aime que plus tendrement sa mère, qui l'adore.

En 1881, l'âge est venu de marier le Kronprinz. Élisabeth aurait voulu qu'on lui laissât tout le temps de choisir, à son plaisir, une épouse digne de lui. Mais l'Empereur tenait beaucoup à presser l'événement, d'abord parce que les convenances dynastiques l'exigeaient, puis dans l'espoir de calmer un peu, de fixer au moins les ardeurs amoureuses de Rodolphe ; car le désir des femmes, le goût de l'esthétisme voluptueux, l'attraction des passions romanesques l'obsèdent éperdument.

La volonté de François-Joseph l'emporte. Le 10 mai 1881, l'archiduc épouse la fille du roi des Belges, la princesse Stéphanie. Les considérations politiques ont seules déterminé ce choix. Mais Rodolphe n'en a cure. Cette épouse-là ou une autre, que lui importe ?... Ce n'est pas lui réellement, c'est

son personnage emblématique, c'est un pantin officiel et chamarré, qui reçoit pompeusement la bénédiction nuptiale. Pourquoi s'en émouvrail-il?... Ce mariage n'est, somme toute, qu'une cérémonie de cour, un de ces rites surannés, grotesques et fastidieux, qui font la joie des imbéciles et l'émerveillement des badauds.

Rodolphe poursuivra donc ses aventures sentimentales. Il s'aperçoit néanmoins qu'il occupe désormais, dans la monarchie, une place plus importante, plus en vedette, comme s'il s'était rapproché du trône. Et la politique l'intéresse chaque jour davantage.

Bientôt, il ne se gêne plus pour exprimer à haute voix ses opinions libérales: il les affiche même. Il se crée, dans les Parlements de Vienne et de Pesth, des amitiés compromettantes; il reçoit dans son intimité des journalistes, des financiers, des professeurs, des avocats, des Juifs. Toute la Cour en est scandalisée. Maintes fois, l'Empereur, qui ne plaisante pas sur ces graves questions, administre à son fils de vertes semonces. Rien n'y fait: le coupable se révèle incorrigible.

Dans ces jours de crise familiale, Rodolphe se tourne immanquablement vers sa mère. Il lui expose tous les grands desseins qu'il conçoit pour l'avenir et qui se ramènent tous à démocratiser la vieille Autriche, à la reconstituer sur le plan des États modernes, comme l'Angleterre, la France, l'Amérique... Sans doute, Élisabeth ne l'approuve pas; elle cherche même à lui démontrer que ses beaux projets sont trop vastes et que leur accomplissement n'exigerait pas moins qu'un travail d'Hercule. Mais avec quelle attention, quelle indulgence, elle l'écoute!... Ou bien, taciturne et concentrée, elle le fixe d'un regard étrange, comme si elle n'osait lui découvrir le fond de sa pensée. Dans ses promenades solitaires et ses longues rêveries, elle a souvent médité sur le destin de l'Autriche. Et, peu à peu, un présage terrible s'est incrusté dans son esprit, où il rayonne par instants avec des lueurs sinistres. Cet hallucinant présage, elle le confesse un jour devant Rodolphe: « L'Autriche est vouée aux catastrophes. Nul effort humain ne peut plus conjurer sa perte; il faut s'y résigner. La maison des Habsbourg est manifestement sous l'étreinte d'une implacable fatalité. »

## III

Mais « l'implacable fatalité », qui s'appesantit sur les Habsbourg, n'a-t-elle pas été singulièrement aggravée par le sang des Wittelsbach?... Élisabeth ne le sait que trop; car, depuis quelque temps, elle observe jour par jour et d'un cœur angoissé le drame qui se prépare dans la maison royale de Bavière.

Voilà déjà près d'un an que son cousin, Louis II, se montre de plus en plus bizarre et fantasque, ombrageux et tourmenté. La mort de Richard Wagner, en février 1882, l'a plongé dans un désespoir accablé, puis dans une exaltation émotive, dans un paroxysme d'énerverment, qui vont précipiter la déchéance finale.

C'est pour Élisabeth un affreux chagrin. Louis II est son ami d'enfance et même son plus cher, son plus tendre ami. Entre ces deux êtres, parents si proches, les affinités morales se sont reconnues, dès le premier éveil du cœur et des sens. Malgré la séparation, leur roman a toujours continué.

Quel roman?... C'est un secret, qu'ils ont emporté l'un et l'autre dans la tombe. Le peu que l'on sache est qu'ils se voyaient ou s'écrivaient régulièrement. Élisabeth faisait de fréquentes apparitions en Bavière. Ils se rencontraient à Munich, à Hohenschwangau, à Linderhof, à Herrenchiemsee, à Bayreuth.

Mais nulle part ils ne se plaisent tant que sur le lac de Starnberg. La famille d'Élisabeth réside au château de Possenhofen, qui est à l'entrée du lac. Sur la rive opposée, à deux kilomètres au plus, s'élève le château de Berg, la demeure préférée de Louis II. Dans une sinuosité de la côte, une île toute en fleurs, l'île des Roses, dépendance du parc royal, complète poétiquement le décor. C'est là, dans un mystérieux pavillon, que les deux amis, sûrs de n'être pas dérangés, oubliant leurs couronnes et leurs grandeurs importunes, passent de longues heures ensemble. Que se disent-ils?... Dans leurs interminables épanchements, ils se donnent pour surnoms « l'Aigle et la Colombe ». Tous le reste est mystère. Mais la personnalité de Louis II est si anormale, si extravagante, et les notes de son *Journal intime* révèlent en lui de

telles aberrations, que, pour expliquer ses rapports avec Élisabeth, toutes les conjectures sont permises et que les plus folles ne sont pas les moins vraisemblables.

Au printemps de 1886, les médecins du Roi déclarent que le souverain n'est plus maître de ses actes et qu'il faut l'interner, comme on a fait, quelques années auparavant, pour son frère Othon, qui est en pleine démence. Le vieux prince Luitpold, oncle de Louis II, est donc proclamé Régent de Bavière, tandis qu'une délégation gouvernementale va notifier au monarque la cruelle nécessité de son internement. C'est le 8 juin.

A l'annonce du verdict, Louis II proteste de toute son énergie, dans une terrible explosion de colère et d'horreur. On s'empare vilainement de lui, par surprise, par ruse, par force ; puis, sous bonne garde, on le conduit au château de Berg.

Cinq jours plus tard, le 13 juin, dimanche de la Pentecôte, le pauvre fou semble rasséréné ; il plaisante même, à la vue des palissades qu'on a cru devoir planter autour du parc. Le soir vers dix heures, il va se promener tranquillement avec son médecin, le docteur Gudden, au bord du lac. Mais bientôt le ciel se couvre ; un orage éclate ; il pleut à verse. Et pourtant les promeneurs ne rentrent pas... Au château, l'on s'inquiète : on explore le parc dans tous les sens. Rien !

Vers dix heures, un domestique découvre, sur le rivage, un chapeau : « Le chapeau de Sa Majesté ! »... Il ne faut plus longtemps pour apercevoir, tout près de là, sous les rayons de la lune, deux corps qui flottent à la surface de l'eau.

Que s'est-il passé ? L'enquête a démontré que Louis II, ayant résolu de s'enfuir, s'est jeté sur son médecin pour l'étrangler. Mais le docteur Gudden s'est énergiquement défendu, en se cramponnant au Roi, qui, de ses mains robustes, a fini par l'entraîner dans le lac, où ils ont péri accrochés l'un à l'autre.

Que Louis II ait voulu s'enfuir, tous les résultats de l'enquête s'accordent à le prouver. Mais, s'il a choisi les bords du lac pour se débarrasser de son gardien, c'est, indubitablement, qu'il pensait à s'évader par le lac.

Or, durant cette nuit tragique, Élisabeth se trouvait sur la rive d'en face, non loin de Possenhofen, à Feldafing, dans un

hôtel où elle descendait souvent. Elle y était accourue d'Ischl, en toute hâte, aussitôt qu'elle avait connu la détresse de son ami.

Ne faut-il donc pas croire que le Roi lui avait confié son projet d'évasion ; qu'ils en avaient apprêté les moyens ; que, dans cette audacieuse aventure, « l'Aigle et la Colombe » étaient complices ?... Là encore, tout est mystère, comme pour l'île des Roses.

Le lendemain, Élisabeth se rend au château de Berg. On l'introduit, voilée de noir, des fleurs à la main, dans la chambre funèbre. D'un ton qui n'admet pas de réplique, elle ordonne qu'on la laisse toute seule avec le mort. Elle y reste longtemps, prostrée au chevet du lit. A travers la porte, les serviteurs perçoivent nettement le bruit des sanglots. Quand elle se décide enfin à sortir, un des assistants chuchote à son voisin : « Oh ! regardez-la, cette malheureuse ! Elle est encore plus pâle que le Roi ! »

Désormais, Élisabeth portera constamment sur elle une photographie de son bien-aimé. Il se transfigurera, s'idéalisera peu à peu dans sa pensée. Elle dira de lui bientôt : « Il n'était pas fou ; il voyait seulement ce que les autres sont incapables de voir... D'ailleurs, sait-on jamais où finit la raison, où commence la folie et si le rêve n'est pas la seule réalité ?... »

#### IV

Après un choc si rude, faut-il s'étonner qu'Élisabeth paie un lourd tribut à son implacable héritage, à la névrose des Wittelsbach ?

Elle retombe dans ses misères physiques, dans les oppressions, dans les insomnies, dans les angoisses, dans les douleurs diffuses, dans les névralgies lancinantes. Et, comme toujours, c'est par les voyages qu'elle tente d'y remédier.

Mais, sans compter le grand deuil de son cœur, les souffrances morales ne lui sont pas non plus épargnées. Son beau-frère Louis, prince des Deux-Siciles, comte de Trani, luxurieux et dégénéré, se donne la mort honteusement. Un de ses neveux, l'archiduc Ladislas, est tué à la chasse. Enfin, son père, le duc Maximilien, qui personnifie pour elle tous les

souvenirs de sa jeunesse heureuse, est frappé d'une congestion cérébrale, et meurt en quelques jours.

Dès lors, elle est assiégée de pressentiments sinistres et de prémonitions funèbres, avec l'idée hypnotisante qu'elle marche vers d'insatiables catastrophes.

Au mois de janvier 1889, elle est à Munich, où elle est venue passer deux semaines pour s'y recueillir dans la pensée de son ami et prier sur sa tombe.

Elle rentre à Vienne le 22 janvier. L'Empereur la met au courant d'une liaison romanesque où l'archiduc Rodolphe vient de s'engager follement et qui tourne au scandale. Sa nouvelle maîtresse est une jeune fille de seize ans, la baronne Marie Vetséra. Il s'affiche avec elle. Et, l'autre soir même, ne s'est-il pas enhardi jusqu'à la mettre en présence de sa femme, l'archiduchesse Stéphanie, à un bal offert par l'ambassadeur d'Allemagne?... Cette fois, la mesure est comble, et l'Empereur a résolu de sévir.

Le 28 janvier, le monarque somme le Kronprinz de rompre immédiatement ses relations avec Marie Vetséra : « Sinon, je te déshérite!... » François-Joseph est tellement courroucé, il s'exprime d'un ton si impératif, que l'archiduc, effrayé, consent à la rupture ; il sollicite pourtant l'autorisation de revoir sa maîtresse une dernière fois, pour lui dire adieu : il devait précisément souper avec elle, le lendemain, aux environs de Vienne, à Mayerling, dans un pavillon de chasse. L'Empereur se laisse flétrir : « Va pour demain encore ! Mais ensuite, tu ne la reverras plus. N'oublie pas que j'ai ta parole d'honneur, ta parole de gentilhomme!... »

Les amants se revoient donc le lendemain soir, à Mayerling ; ils souuent avec le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos. Le repas, très simple, est vite expédié. Puis chacun se retire dans son appartement. L'archiduc et Marie Vetséra logent à une extrémité du pavillon ; Philippe de Cobourg et Hoyos à l'autre extrémité. Aussitôt que Rodolphe se trouve seul avec sa maîtresse, il lui raconte la discussion terrible qu'il a eue, la veille, avec son père et l'engagement d'honneur qu'il a dû consentir sous la menace d'être déshérité. Alors, entre les deux amants, c'est une scène affolante de désespoir et d'adoration. Ils se répètent : « Nous ne pouvons plus vivre!... »

Mourons dans les bras l'un de l'autre !... Finissons-en ce soir même !... Dieu aura pitié de nous !... » Au paroxysme de leur exaltation, Rodolphe saisit son revolver et tue Marie d'une balle entre les seins. Puis, l'ayant dévêtue, il la dispose pieusement sur son lit. Quelques touffes de roses ornent la chambre. Il prend les fleurs, dont il couvre la morte. Après quoi, il écrit à sa mère une longue lettre qui débute ainsi : *Ma mère, je n'ai plus le droit de vivre : j'ai tué...*

Accourus de Mayerling à Vienne, dès neuf heures du matin, le prince Philippe de Cobourg et le comte Hoyos informent d'abord l'Impératrice. Elle ne s'effondre pas sous le choc ; elle frémît à peine, comme si nulle catastrophe ne pouvait la surprendre, puisqu'elle les prévoyait toutes ; elle réclame seulement quelques détails. Puis, quand les porteurs du message funèbre veulent passer chez l'Empereur, elle les arrête : « Non ! c'est moi, c'est moi seule que cela regarde ! » Et, d'un pas ferme, la tête haute, mais le visage blême et convulsé, les yeux hagards, elle entre chez François-Joseph.

Comme après Solférino, comme après Sadowa, l'Empereur trouve dans l'énergie de l'Impératrice un merveilleux secours. Il est d'autant plus accablé qu'un remords le torture : il se demande s'il ne fut pas trop sévère pour son fils. Dans leur dernier entretien, n'aurait-il pas dû le traiter moins durement ? N'a-t-il donc pas quelque responsabilité dans l'horrible tragédie ?... Et ce qui est plus affreux encore pour lui, c'est qu'il est obligé de se débattre durant trois jours avec l'Église, avec le pape Léon XIII lui-même, afin que le suicidé, l'assassin, malgré son double péché mortel, puisse recevoir sur sa tombe les prières de l'absoute catholique... Plus tard, évoquant ces cruels souvenirs devant l'impératrice Eugénie, l'Empereur dira de sa courageuse compagne : « Sans elle, je n'aurais pas eu la force de supporter mon épreuve ; j'aurais abdiqué. »

## V

Le drame de Mayerling ouvre devant les pas d'Élisabeth un long chemin sinistre, où les fatalités de son horoscope héritaire vont la dominer chaque jour plus tyranniquement.

Aussitôt que le cercueil de Rodolphe est déposé dans l'église des Capucins et que toutes les corvées du cérémonial

funèbre sont accomplies, elle se rend auprès de sa mère, à Possenhofen, sur le lac de Starnberg. Elle y est rejoints par ses quatre sœurs, qui ont pour elle un culte passionné, Marie, ex-reine de Naples, Hélène, princesse de Tour et Taxis, Mathilde, comtesse de Trani, et Sophie, duchesse d'Alençon. Mais, si touchée qu'elle soit de leur enveloppement affectueux, elle s'échappe soudain; car elle ne supporte pas d'avoir sans cesse devant les yeux le poignant décor de son roman secret : le château de Berg et l'île des Roses.

Elle va donc s'installer ou plutôt se cacher, toute seule, durant quelques semaines, dans les montagnes du Tyrol, à Méran. Puis elle se transporte à Corfou.

Là, du moins, elle réside assez longtemps : elle y éprouve, comme toujours, un repos, un bien-être immédiats.

Sur le flanc oriental du mont Santa-Croce, d'où la vue découvre, dans la pureté de la lumière hellénique, toute la chaîne du Pinde, la terre sacrée d'Apollon et des Muses, elle a fait construire une demeure enchanteresse, un palais de marbre, plein de bas-reliefs et de statues antiques. Au-devant de l'édifice, un escalier de terrasses fleuries descend vers la mer, entre des buissons d'orangers, de mimosas, de grenadiers, d'oléandres, de glycines, de térébinthes, de magnolias. Un grand bois de pins et de cyprés entoure le parc et le protège contre les curiosités importunes.

Élisabeth a choisi elle-même l'emplacement de cette belle résidence ; elle en a dessiné le plan et surveillé la construction jusque dans les moindres détails. Enfin, elle l'a baptisée l'*Achilléion*. Le héros de l'*Iliade* lui est doublement cher ; d'abord parce qu'il a promené jadis en ces lieux sa fougue généreuse, et plus encore parce qu'il est pour elle un grand exemple : « Achille n'a voulu vivre que ses rêves ; car ses rêves lui étaient plus précieux que sa vie. »

Dans ce même site, elle a consacré un monument, un temple grec, à une autre de ses idoles, à son cher poète Henri Heine, qui l'a émue tant de fois par son vif sentiment de la nature, par ses magnifiques descriptions de la mer, par l'audace courageuse et l'atticisme impertinent de son esprit, par son dédain sarcastique des hiérarchies sociales, par son intuitive compassion aux misères des humbles, par cette

sensibilité exquise et profonde, cette ironie supérieure et souriante, qu'il conserva jusque dans le martyre atroce de sa dernière maladie. Que de fois, elle s'est répété avec lui : « Pourquoi le mal ? Pourquoi la souffrance ? Est-ce le hasard ? Ou bien alors, Dieu serait donc injuste ?... Ces terribles questions, nous ne cessons de nous les poser. Mais un jour vient où l'on nous ferme la bouche avec une poignée de terre !... Est-ce là une réponse ?... » Et comme son admiratrice lui sait gré aussi d'avoir exprimé, d'un seul mot, que le plus grand bonheur de l'homme est de pouvoir mourir : *der Todbeglückte !*...

Les séductions lumineuses du paysage qui l'entoure, la persuasive douceur qui émane du ciel et des flots, tous les savoureux et toniques effluves qu'elle respire, ne la préservent pas néanmoins des pensées lugubres : elle y revient et s'y absorbe constamment.

Elle finit par en être si péniblement obsédée que, pour secouer leur hantise, elle entreprend une croisière dans la Méditerranée. Son yacht vient la prendre. Elle erre, plusieurs mois, entre Tunis, Malte, la Sicile, la Sardaigne et la Corse. On ne la revoit à Vienne qu'au mois de novembre : elle n'y reste pas longtemps. D'ailleurs, la mort presque subite de sa sœur Hélène, princesse de Tour et Taxis, lui est un motif nouveau de s'enfuir au loin.

Les voyages seront désormais la seule occupation fixe de sa vie anxiuse, impulsive et tourmentée. Sauf deux ou trois fois l'an un arrêt de quelques jours à Vienne, elle sera perpétuellement sur les routes.

Poussée par l'inquiétude harcelante de son esprit, et croyant n'obéir qu'à la simple curiosité de ses goûts, elle se promène à travers la Grèce, les Cyclades, Constantinople, Smyrne, Beyrouth, Jérusalem, le Caire, la Sicile, Tunis, Alger, le Maroc, l'Espagne, la Provence, la Normandie, la Hollande, Paris, Londres, les bords du Rhin, les Alpes de Suisse et de Bavière, du Tyrol et de Salzbourg. Elle voyage dans un strict incognito qui, du reste, n'abuse personne ; car elle emmène toujours avec soi une dame d'honneur, la comtesse Sztáray ou la comtesse de Férencezy, un maître de la Cour, le baron de Nopcsa ou le général Bézéviczy et, pour le moins, une douzaine de domestiques. L'Empereur, qui est le plus chevaleresque des

époux et qui lui garde son affection au point de lui écrire quotidiennement, ne lui fait jamais la moindre observation sur la dépense énorme qu'impliquent ses fantaisies vagabondes.

Le spectacle incessamment renouvelé qu'elle offre à ses yeux ne change pas le cours de ses pensées : il les fixe, au contraire, avec d'autant plus de relief et d'intensité qu'elles lui apparaissent immuables dans tous les décors et devant tous les horizons.

Elle ne doute plus maintenant qu'une puissance mystérieuse, une aveugle nécessité commande les hommes, tantôt les vouant au crime, tantôt les condamnant au malheur, tantôt même s'amusant de leur faiblesse, de leurs désirs, de leurs rêves, pour leur imposer des forfaits qu'ils réprouvent, puis leur infliger d'horribles expiations comme s'ils étaient libres et coupables. Dans maintes paroles qu'on a recueillies d'elle, on retrouve le fatalisme absolu d'Eschyle et de Spinoza : « Le Destin commande tous les instants de notre vie... » « Je sais que je marche vers un but effrayant, qui m'est assigné par le Destin, et que rien au monde, rien ne m'empêchera d'y atteindre... » « Parfois, le Destin choisit l'un de nous pour en faire un poème superbe, comme Œdipe ou Médée... »

Les grands spectacles de la nature pittoresque la fortifient beaucoup dans ces noires méditations ; car, en lui procurant l'oubli des hommes, en la mettant seule vis-à-vis d'elle-même, ils lui font reconnaître l'impassible omnipotence, l'imperturbable sérénité des lois transcendentales qui régissent l'univers. Aussi ne se lasse-t-elle jamais de la mer et de la montagne. Durant ses longues croisières maritimes, elle ne connaît pas de plus noble émotion que la tempête, les fastasmagories tumultueuses du ciel, du vent et des flots. Pour en mieux jouir, elle monte sur la dunette de son yacht, et même, si l'ouragan est trop furieux, si les vagues déferlent trop violemment, elle se fait attacher au pied du mât, « comme Ulysse, afin de ne pas céder aux appels des Sirènes ».

Les hautes cimes des Alpes ne l'émeuvent pas moins. Elle contemple indéfiniment leurs masses grandioses, leurs élans sublimes, leurs gouffres vertigineux, leurs arêtes déchiquetées, leurs écroulements cyclopéens, le jeu fascinant de leurs lumières et de leurs ombres, tous les aspects variés, toutes les expressions diverses de leur inébranlable et silencieuse majesté.

« Il y a, dit-elle, si peu d'endroits sur la terre, qui ne soient pas foulés par les hommes et qui aient conservé ainsi leur caractère primitif, sans nulle profanation ! Je compte, parmi ces lieux privilégiés, les sommets des plus hautes montagnes. C'est là que je respire le plus librement... » Sa dame d'honneur, la comtesse Sztáray, nous la montre, un jour, dans les Dolomites, dans cette région bizarre des Alpes tyroliennes, dont les couleurs fantastiques et les contours crénelés se détachent au loin sur le ciel comme une acropole de rêve : « Je ne peux traduire les émotions qu'éprouvait Sa Majesté devant ce paysage, aussitôt que le soleil descendait sur l'horizon. Les Dolomites scintillaient alors d'un rouge écarlate, comme si un feu intérieur les consumait... Quand la minute de l'embrasement approchait, l'Impératrice gravissait une pente abrupte, derrière l'hôtel. Et, jusqu'au moment où les ombres de la nuit recouvreraient, l'une après l'autre, les cimes farouches, elle demeurait absorbée dans son admiration... »

Au cours de ses voyages, Élisabeth s'est arrêtée souvent sur la Côte d'Azur, près de Menton, au Cap-Martin. C'est là que l'impératrice Eugénie, retirée du monde, vient passer chaque hiver, dans un des sites les plus séduisants de ce beau littoral que la France doit à l'empereur Napoléon III. Des rapports affectueux et confiants se sont bientôt noués entre les deux souveraines. Malgré la différence de leurs origines, malgré les contrastes de leurs natures, elles s'entendent à merveille ; car elles ont une égale expérience du malheur, une égale noblesse du caractère, un égal désabusement des glorieuses monarchiques. De temps à autre, François-Joseph arrive, en se dissimulant. Et tous les trois, qui portent dans le secret de leur âme un fardeau si lourd, s'épanchent à cœur ouvert...

## VI

Le printemps de 1896 apporte une courte diversion aux rêveries déprimantes d'Élisabeth. Depuis le drame de Mayerling, elle s'est complètement affranchie des grandes représentations officielles. Mais une délégation de la noblesse magyare est venue la supplier de paraître aux solennités que la Hongrie organise pour célébrer le millénaire de son existence nationale.

Elle y a consenti. Ses fidèles sujets l'en ont remerciée par d'exubérantes ovations, qui lui ont arraché des larmes. Puis elle a repris aussitôt sa vie errante, avec la certitude qu'une force mystérieuse, « l'implacable destin des Wittelsbach et des Habsbourg », la conduit à de nouveaux malheurs.

Elle en a, le 6 mai 1897, une preuve terrible. Sa sœur, la duchesse d'Alençon, fixée à Paris, est brûlée vive dans l'incendie formidable qui détruit le Bazar de la Charité.

Ce coup retentit violemment sur l'organisme de l'Impératrice : elle a de grands troubles cardiaques et tous les symptômes de l'épuisement nerveux. Elle entreprend des cures à Nauheim, puis à Kissingen, mais sans nul profit. Alors, dégoûtée des médecins et convaincue d'ailleurs que ses maux ne relèvent d'aucune thérapeutique humaine, elle se résigne à souffrir toujours, avec le pressentiment que ce « toujours » ne sera plus très long.

Aussi, à chaque instant, la pensée de la mort lui traverse l'esprit. Et, comme par l'effet d'une logique insidieuse, toutes ses réflexions la conduisent obstinément à des pronostics funèbres.

Un jour, la comtesse Sztáray, cherchant à la remonter, lui dit : « Les hommes ne devraient pas s'effrayer de mourir. La mort, c'est l'éternel repos ; c'est peut-être même le bonheur... — Qu'en savez-vous ? riposte durement l'Impératrice. Aucun voyageur n'est jamais revenu de là-bas... » Et soudain ses grands yeux cernés se remplissent d'épouvante.

Parfois, dans les ombres de la nuit, elle a d'étranges visions : elle aperçoit un fantôme blanchâtre qui la regarde fixement pour s'évanouir aussitôt. Elle en est d'autant plus alarmée que, d'après une légende accréditée depuis des siècles chez les Habsbourg, tous les grands malheurs de la dynastie lui furent annoncés par l'apparition nocturne d'un spectre blanc, « la Dame blanche ». Nul membre de la famille impériale ne doute que le spectre annonciateur ne soit apparu sous les arbres de Schenbrunn ou dans les couloirs de la Hofbourg, aux dates critiques de 1621, 1740, 1809 et 1866 ; l'apparition s'est reproduite enfin, quelques jours avant le suicide de l'archiduc Rodolphe, au mois de janvier 1889. Or, le 30 août 1898, Élisabeth, qui réside à Caux, près de Montreux et qui, vers minuit, prend le frais sur son balcon, voit distinctement

la « Dame blanche » errer dans le parc de l'hôtel, la fixer avec insistance, puis s'évaporer.

Le 5 septembre, l'Impératrice vient habiter Genève à l'hôtel Beau-Rivage. Le 10 septembre, à deux heures de l'après-midi, accompagnée de la comtesse Sztáray, elle traverse le quai du Mont-Blanc, où elles doivent s'embarquer pour une promenade sur le lac. Elle se sent moins triste que d'habitude, les nerfs détendus; car le ciel est radieux et toute la surface des eaux moirées scintille comme une grande nappe de lumière. « Oh! dit-elle à sa compagne, regardez ces beaux marronniers! Les voilà qui refleurissent!... L'Empereur m'écrivit qu'à Schœnbrunn aussi, les marronniers recommencent à fleurir. N'est-ce pas étonnant? »

A cette minute exacte, un ouvrier s'approche d'elle et, sans un mot, d'un seul geste, il lui enfonce un poignard dans le cœur. Elle expire, l'instant d'après.

Ainsi, les prémonitions funèbres d'Élisabeth ne l'avaient pas trompée. Mais ce que la « Dame blanche » ne lui avait pas révélé, c'est que, pour mieux asséner le coup suprême, son destin se coaliserait avec un autre destin, non moins inexorable et maléfique. L'homme qui l'a poignardée, sur le quai du Mont-Blanc, est un jeune Italien, Luigi Luccheni. C'est un anarchiste et un dégénéré, un de ces fanatiques délirants, que les psychiatres nomment des « paranoïaques », un de ces illuminés, fous d'orgueil et de haine, qui se croient une mission divine ou sociale, et qui sont d'autant plus dangereux qu'ils unissent le tempérament de martyr à celui de justicier. Il a pour ancêtres historiques Jacques Clément, Ravaillac, Damiens, Louvel, Caserio. En frappant Élisabeth, il ne s'est décidé que par des motifs abstraits; car il ne la connaît pas; il n'a rien à lui reprocher. Mais, depuis longtemps, il a résolu d'assassiner un empereur ou une impératrice, un roi ou une reine, par cela seul qu'ils sont des monarques. « Je voulais tuer un souverain, dira-t-il au juge d'instruction. Peu m'importe lequel... » Il n'éprouve aucun remords: on le trouvera bientôt pendu aux barreaux de sa prison. Ainsi, dans le déterminisme de cet assassinat, les coincidences et les caprices du hasard tiennent une place énorme, comme si l'aveugle fatalité des Wittelsbach et des Habsbourg avait tout conduit.

En recevant la nouvelle, François-Joseph a chancelé tout d'abord. Puis, devant le comte Paar, son aide de camp général, et le comte Goluchowski, son ministre des Affaires étrangères, il s'exprime sur la morte en effusions touchantes : « C'était une femme d'élite, une très noble femme ; elle était l'ornement de mon trône et de ma vie... Aux heures les plus pénibles de mon existence, elle fut toujours ma consolatrice et mon appui... Le monde ne soupçonne pas combien nous nous aimions... Je n'ai plus de refuge qu'en Dieu!... » Et il ordonne qu'on ne ménage rien pour rehausser l'éclat des funérailles.

Le 17 septembre, à l'église des Capucins, François-Joseph, entouré de la famille impériale, ayant à ses côtés l'empereur Guillaume et derrière lui toute une assemblée de souverains, de princes et d'ambassadeurs étrangers, préside les obsèques. Plusieurs fois, il porte la main à ses yeux pour essuyer ses pleurs. Mais, aux émouvantes prières de l'absoute, quand les chantres de la Cour entonnent le *Libera me, Domine*, on le voit flétrir et trembler sous les sanglots qui l'étouffent.

Le soir, il reste seul en méditation, à Schenbrunn. Pense-t-il exclusivement à la morte ? Ou même, sans perdre son image de vue et se rappelant certains propos désespérés qu'elle lui tenait souvent, n'essaie-t-il pas de prévoir ce que son trône et ses États deviendront après lui?... Voilà juste cinquante ans qu'il porte la couronne impériale. Et les échecs, les désastres, les catastrophes n'ont pas cessé d'illustrer son règne. « Chaque jour, notre destin s'aggrave, lui disait récemment Élisabeth. Chaque jour notre avenir me parait plus sombre »... Mais l'opiniâtréte de sa malchance ne se lassera-t-elle pas enfin ? Ne peut-il pas espérer que sa triste vie s'achèvera du moins dans la paix et la sérénité ? Non, car, s'il échappe désormais à la fatalité des Wittelsbach, il n'est pas quitte encore avec la fatalité des Habsbourg.

MAURICE PALÉOLOGUE.

# L'ILE VERTE

## PREMIÈRE PARTIE

### I

J'ÉTAIS assis à l'arrière de l'embarcation. La bâche qui la protégeait m'obligeait à tendre le cou pour apercevoir le paysage. À gauche, de minces coteaux disparaissaient dans la brume d'automne. À droite se dressait une espèce de muraille verdâtre, dont le courant ne permettait de se rapprocher qu'avec lenteur.

Debout au milieu du canot à pétrole, jambes écartées, mains rivées à la roue du gouvernail, le pilote me tournait le dos.

— Quelle largeur a le fleuve, de ce côté? lui demandai-je.

— Huit cents mètres, environ.

— Et de l'autre côté de l'île?

— Plus de quatre kilomètres.

Je lui posai une nouvelle question, à laquelle il ne répondit pas, soit que le bruit du moteur qui ne cessait de pétarader eût couvert ma voix, soit en raison de certaines difficultés dans la manœuvre. Des taches claires, marbrant de ci de là l'eau limoneuse, révélaient la présence de bancs de sable. Au-dessus de la muraille verte, une fumée montait, la fumée d'un navire qui suivait une route parallèle à la nôtre. Il ne fallait pas qu'il nous gênât, lorsque nous aurions à virer à tribord pour contourner l'extrémité septentrionale de l'île.

Un léger remous venait de naître, qui courait le long de la

berge hérissée de roseaux et tapissée d'herbes drues. Pas un pouce de terre n'était visible. L'escarpement plongeait à pic, strié de grosses racines tourmentées, qui se coulaient dans le fleuve comme des serpents. Une poule d'eau s'envola, raya un instant le flot lisse de ses pattes pendantes, et retomba avec un choc mou, floc !

Notre canot semblait arrêté, et c'était l'île qui avait maintenant l'air de défilier à son flanc, avec une régularité monotone. A part quelques poteaux verdis, qui auraient pu servir à la rigueur à amarrer une yole, rien ne décelait la présence d'un être humain. Le ciel blanc et sans nuages donnait une sensation d'on ne sait quand, d'on ne sait où. Une silencieuse torpeur régnait, trouée seulement par les hoquets du moteur et les cris aigus des alouettes de mer. Bien qu'il fit plutôt chaud, le globe du soleil se découpait au zénith avec la froide netteté d'un lampadaire. Il déversait sur cet univers singulier une morne lumière transie.

Je contemplai sans enthousiasme ma malle et mes valises empilées au fond de l'embarcation.

— Ce sera gai, ici, en décembre, murmurai-je. Mais, au fait, qu'est-ce qui me forcera à rester jusque là ? C'est égal, il est idiot d'aller s'installer dans un endroit, avant d'avoir pris la précaution de le visiter.

Mais j'eus vite honte de ma faiblesse. L'aspect des choses, presque subitement, venait de changer.

Nous avions doublé la pointe de l'île. Son versant oriental était moins rébarbatif. Déjà, à travers la végétation toujours aussi dense, les toitures rouges de quelques habitations commençaient à surgir. Le moteur se tut. Le canot était en train de virer devant une digue de pilotis, d'où émergeait une jetée de ciment.

— Voilà le régisseur, dit mon pilote, en désignant la silhouette immobile d'un homme qui attendait, son chapeau à la main, au bas de la jetée.

Et nous accostâmes.

Il y avait un mois tout au plus que j'avais formé le projet de venir m'enfermer à l'*Île Verte*, et moins d'une année que je connaissais son existence. J'en avais entendu parler au hasard de la conversation par un ami, qui avait habité Blaye,

dans son enfance, Blaye d'où l'on aperçoit le long ruban de l'île avec ses arbres ondulant au milieu des flots jaunes de la Gironde. « Quel endroit de rêve, avait-il ajouté, pour travailler paisiblement, à l'abri des raseurs ! » Sur le moment, je n'avais guère prêté attention au propos. Puis, il m'était revenu en mémoire ; l'idée avait fait son chemin dans ma tête, si bien qu'un jour, ayant appris qu'un autre de mes amis était en excellents termes avec le propriétaire de l'île, je m'étais arrangé pour risquer devant lui une allusion à mon désir de passer là quelques semaines. Fort aimablement, il m'avait proposé de s'entremettre. Plus aimablement encore, l'île avait été offerte à ma libre disposition. Voilà à la suite de quelles circonstances je venais d'y débarquer aujourd'hui. Déposé le matin même à sept heures quatorze gare Saint-Jean par l'express de Paris, j'avais erré sans me presser dans les rues de Bordeaux. Puis, m'étant procuré une automobile, j'avais traversé le Bas-Médoc tout rougeoyant des teintes de l'automne, et gagné le port d'Arcins, par un itinéraire qui ressemblait à un catalogue de sommelier, et quel catalogue ! Le canot de l'île était à son poste. J'y étais monté aussitôt avec mes bagages. La traversée du bras gauche du fleuve avait duré une vingtaine de minutes.

Le régisseur habitait une maison d'agréable apparence, située sur une petite esplanade boisée, à quelques mètres de l'embarcadère. C'était au premier étage de cette maison qu'une chambre pourvue d'un confort inespéré m'avait été réservée.

Je ne pris que le temps d'y faire déposer mes valises. J'avais hâte de me familiariser avec les choses de l'île.

Mon hôte m'attendait en bas, sur le seuil de sa porte. C'était un homme d'une soixantaine d'années, plein d'affabilité et de modestie.

— Monsieur, me dit-il, j'ai ordre de veiller à ce que vous soyez ici comme chez vous, et aussi de me mettre personnellement à votre disposition pour tous les renseignements qui pourraient être utiles à votre travail.

Il savait déjà que mon intention, en venant m'installer dans l'île, n'était pas uniquement de m'y reposer. La vérité m'oblige à dire qu'il avait lu quelques-uns de mes livres. Il risqua timidement, à leur sujet, un ou deux éloges, qui me firent bien augurer de son goût et achevèrent de me le rendre tout à fait sympathique.

— Je vous remercie mille fois de votre accueil, cher monsieur. Soyez sans crainte : vous n'aurez pas en moi un voisin très encombrant. Je ne suis pas ici, hélas ! pour m'amuser. Il va me falloir passer dans ma chambre le plus clair de mes journées. Quant aux repas...

— Je donnerai des instructions, dit-il, pour qu'ils vous soient servis aux heures qu'il vous plaira, dans la salle à manger ou chez vous, à votre gré. Mais, pour le premier jour, j'ai pensé que peut-être vous me feriez l'honneur de déjeuner avec moi.

— Bien volontiers.

— Il est près de midi et demie. Nous nous mettrons à table quand vous voudrez.

— Auparavant, répondis-je, puis-je vous prier de m'aider à faire le point ? Comprenez-moi. C'est la première fois que je viens par ici. Or, j'ai une manie qui consiste à ne pas m'asseoir sans m'être d'abord orienté. Je sais que je ne peux avoir, à l'Île Verte, de meilleur guide que vous, et je désire insérer dans un cadre aussi exact que possible les détails que je compte obtenir de votre obligeance, tandis que nous déjeunerons.

Il sourit avec simplicité.

— A votre service. L'île m'a vu naître, il y aura tantôt soixante-huit ans, et depuis je ne l'ai jamais quittée. Je regrette seulement que vous ne soyez pas arrivé quinze jours plus tôt. L'époque la plus pittoresque est celle des vendanges. Nous venons de les terminer.

Je fus sur le point de lui confesser que, le roman que j'avais à écrire n'ayant aucun rapport avec les questions vinicoles, j'avais attendu à dessein que l'île fût sur le point de retomber dans son sommeil hivernal. Mais je songeai qu'il valait mieux ne pas commencer par le décevoir dans son amour-propre professionnel, et je remis mon aveu à plus tard.

Nous fîmes ensemble quelques pas, et gagnâmes la jetée, du sommet de laquelle il avait guetté mon arrivée. De là, on pouvait contempler à merveille tout un immense panorama. En face de nous, perchés sur des collines d'or tendre, les villages de Montuzet, de Villeneuve et de Plassac trouaient de leurs minces clochers la pâle brume d'octobre. Plus à gauche, c'était Blaye et sa citadelle, avec l'Île sans pain et le Fort-Paté.

Là-bas, tout au fond de l'estuaire, des fumées s'élevaient au ras de la ligne d'horizon, des fumées de très gros navires.

— Vous savez qu'aujourd'hui, me dit le régisseur, les plus grands paquebots remontent sans difficulté jusqu'à Bordeaux. Il y a trente ans, il en était autrement. Les transatlantiques comme le *Pérou*, le *Chili*, qui assuraient les communications avec l'Amérique du Sud, étaient obligés de s'amarrer en face de l'Île Verte. Des bateaux à aubes leur amenaient les passagers. C'était tout un trafic, et pour nous une source de distractions qui n'ont point été remplacées.

— Vous êtes bien plus chez vous, maintenant, répliquai-je. Et, dites-moi, à combien sommes-nous de l'Océan ?

— A trente-quatre kilomètres. C'est ici que l'estuaire commence, puisque voilà, sur votre droite, à neuf kilomètres, le Bec d'Ambès. Vous distinguerez l'embouchure de la Dordogne ce soir, au coucher du soleil, si, comme je l'espére, le brouillard s'est dissipé. Voyons, Dick, est-ce que tu ne peux pas laisser monsieur en paix ?

Il s'adressait à un épagneul brun, qui avait flairé tout de suite en moi un ami des bêtes, et ne cessait de me prodiguer des flatteries assez encombrantes.

— Vous chassez ? demandai-je.

— Un peu.

— Il doit y avoir l'hiver, sur les bords de l'île, pas mal de gibiers d'eau ?

— Il y en a, répondit-il, évasivement. Beaucoup moins qu'autrefois, sans doute.

Il répéta, comme se parlant à lui-même :

— Beaucoup moins qu'autrefois.

— Derrière nous, continuai-je, poursuivant mon enquête, c'est le Médoc, n'est-ce pas ?

— Oui, le Médoc. Il va de Blanquesort jusqu'à la mer, jusqu'au Verdon. Vous en avez traversé une bonne partie ce matin.

— Quelle est la largeur de l'île ?

— Elle varie de trois à cinq cents mètres. Quant à sa longueur, il faut l'estimer à onze kilomètres, en comptant l'*Île du Nord* et celle de Cazeaux, bien entendu. Ah ! j'ajoute, si cela peut vous intéresser, que nous sommes ici par 3 degrés 1'8" de longitude ouest, et 43 degrés 4'36" de latitude nord.

Plus que de tous les autres, peut-être, je le remerciai de ce

détail, qui, à moins de deux heures du *Chapon Fin* et des Allées de Tourny, avait le mérite de conférer à l'Île Verte une sorte de prestige polynésien.

ANSI qu'il est de règle dans les pays de vignobles, le repas fut A des mieux réussis. Huitres accompagnées de menues saucisses grillées, à la mode girondine, bécassines tuées l'avant-veille par mon hôte, gigot de Pauillac aux haricots, le tout arrosé de francs crus rouges et blancs, récoltés, cela va de soi, dans l'Île Verte. Ils me valurent de la part du régisseur une dissertation écoutée avec une politesse qui se mua petit à petit en gratitude. J'étais fort agréablement surpris de découvrir des produits aussi dignes d'égards dans une terre que mon ignorance avait supposée à peu près inculte.

— Nous possédons cent un hectares de vignes, qui produisent bon an mal an sept cents tonneaux de vins rouges, et cent vingt tonneaux de vins blancs ; et vous savez, je pense, ce que représente un tonneau : quatre barriques de deux cent vingt-cinq litres, soit neuf cents litres. On ne se doutera point, n'est-ce pas ? de ce dont elle est capable, au premier abord, notre petite Île Verte. Voilà pour la quantité. Quant à la qualité, vous venez d'en avoir quelques échantillons. Il y a deux raisons pour que l'on n'ait pas à s'en plaindre. D'abord, de par leur origine alluvionnaire, nos terrains sont de même nature géologique que ceux du Médoc. Ensuite, nous avons pris soin de constituer nos vignobles avec les cépages les plus renommés de cette région. C'est ainsi que, pour les vins rouges, nous avons eu recours aux Cabernet-Sauvignon, Petit-Verdot, Malbec et Merlot ; pour les vins blancs, aux Sauvignon, Muscadelle et Semillon.

— Vous m'en direz tant ! murmurai-je.

— Tout cela n'est rien, fit-il avec orgueil. Il faut que vous vous rendiez compte des obstacles qui ont dû être surmontés, avant que de tels résultats aient été atteints. Voulez-vous vous donner la peine d'examiner ceci ?

Il me désignait une carte ancienne, accrochée au mur.

— C'est le cinquante-quatrième carré de la Carte générale des Côtes du Bas-Poitou, Pays d'Aunis, Saintonge, partie de la Basse-Guyenne. Elle a été levée en 1723. Cherchez-y l'Île Verte, je vous prie.

J'obéis, mais sans succès. La carte en question donnait le tracé de l'île Cazeaux, de l'île du Carmel et de l'île du Nord. Quant à l'île Verte, elle n'était représentée que par cette mention : *grand banc de sable et vase qui change souvent d'emplacement et de figure.*

— Elle n'était pas encore émergée à cette date ? fis-je avec un certain étonnement.

— Comme vous pouvez le constater. Bon, regardez ceci maintenant.

Il me tendait une feuille de la carte de France dressée par ordre du ministère de l'Intérieur. La mise à jour de cette carte remontait à janvier 1897. L'île Verte y était indiquée. Mais je m'aperçus qu'un chenal la séparait de l'île du Nord, séparée elle-même de l'île de Cazeaux par un autre chenal.

— Vous la voyez là telle que je l'ai connue il y a trente-cinq ans, me dit le régisseur. Vous devinez à présent ce qu'il a fallu de travaux de digues et d'écluses avant d'arriver à en faire ce qu'elle est aujourd'hui. Ah ! l'on ne s'est pas endormi, ici, depuis un siècle, je vous prie de le croire. C'aurait d'ailleurs été le plus sûr moyen de ne pas se réveiller. Dans quel état elle était, quand j'étais petit ! Je suis vieux, m'objecterez-vous. Mais qu'est-ce que c'est que soixante-dix ans dans la vie d'une île ? Eh bien ! monsieur, moi qui vous parle, je suis en mesure de me rappeler une île Verte où il n'y avait à peu près que du sable, des roseaux et des joncs, une île ravagée chaque hiver par les inondations et peuplée uniquement de volées d'oiseaux sauvages. Il n'y avait pas si longtemps de cela que des gens qui étaient venus de Bordeaux pour chasser, et qui avaient laissé râler leur canot par le jusant, avaient manqué y mourir de froid et de faim. Je suis libre jusqu'à quatre heures : si vous n'êtes pas trop pressé de vous mettre au travail, venez avec moi. Vous serez ensuite à même d'apprécier, mieux que par tout ce que j'ai pu vous dire, les progrès réalisés depuis cette époque.

Je le suivis avec empressement. Derrière notre habitation, il y avait un véritable village, au milieu duquel s'élevait un splendide puits artésien. Nous visitâmes les chais obscurs, les égrappoirs, les cuviers, la pompe à vendange. Dans l'ombre, parmi la prenante odeur du vin nouveau, des équipes de cavistes circulaient, ôtant leur casquette à notre passage. Au

dehors, assises devant leurs maisonnettes, dont chacune avait son petit potager, de vieilles femmes édentées se chauffaient au soleil. Les enfants se poursuivaient autour du puits artésien.

— A combien estimatez-vous la population de l'ile ?

— Il faut compter une centaine d'habitants pour la population fixe. Ce chiffre est presque doublé dans les mois de vendanges, car nous sommes alors obligés de recruter de la main-d'œuvre au dehors. Mais hâtons-nous, si vous voulez bien, car je tiens à ce que vous jetiez un coup d'œil sur les vignobles.

Parlant ainsi, il prenait la direction du sud de l'ile.

Je désignai le nord.

— Et de ce côté, celui que j'ai contourné ce matin avec l'embarcation, qu'est-ce qu'il y a ?

Il eut une moue.

— Des vignes aussi, mais pas beaucoup. C'est surtout la partie méridionale qui offre de l'intérêt.

Nous parcourûmes un kilomètre à travers d'impeccables rangées de céps au feuillage de cuivre rouge. Grives et merles volaient au-dessus, glanant les grappes dédaignées par les vendangeurs. Des pies hochaiient leurs queues sur les platanes de la berge. Le silence n'était troublé que par le soyeux glissement du grand fleuve invisible.

— Et voilà les métairies, annonça le régisseur, comme nous atteignions un groupe de maisons basses. C'était ici que se terminait l'ile, il y a un quart de siècle, avant que ne fût comblé le chenal qui la séparait de l'ile du Nord. Vous avez maintenant une idée d'ensemble du domaine.

— Oui, sauf en ce qui concerne sa partie septentrionale.

— Je vous répète qu'elle n'a pas d'intérêt, répliqua-t-il.

Sur le chemin du retour, il ne manqua pas de me faire admirer les digues qui protégeaient l'ile contre les crues, ainsi que le système compliqué de vannes et d'écluses qui assuraient l'irrigation et entretenaient le colmatage.

— Aujourd'hui, conclut-il, on peut dire que notre organisation possède sa formule rationnelle, définitive. Mais ça n'a pas été, comme vous le pensez bien, sans tâtonnements. On a d'abord cultivé les céréales, qui venaient à merveille. Puis, quand la vigne a commencé à donner, on a dû reconnaître que les deux exploitations, avec un personnel spécialisé pour chacune d'elles, se nuisaient l'une à l'autre, et que leur double

entretien aboutissait à un gros manque à gagner. C'est le blé qui a été sacrifié, et personne n'a eu à s'en repentir. Dans l'intervalle, on avait renoncé à l'élevage des bovins, qui donnait pourtant d'assez bons résultats. Un essai pour acclimater le mouton n'avait pas réussi. Pour les ovins, il faut un terrain beaucoup plus sec.

— J'en sais quelque chose, murmurai-je, évoquant une expérience de ce genre, une expérience tentée à vrai dire sous des cieux assez différents.

Mon compagnon ne prit pas garde à mon interruption. Mais elle avait suffi à me faire souvenir que je n'étais pas venu à l'Île Verte dans le seul dessein de m'y promener.

**A**YANT regagné ma chambre, je me mis à ouvrir mes valises, à besogne morne et solitaire qu'on accomplit machinalement, sans jamais arriver cependant à se débarrasser tout à fait de la détresse qu'elle comporte. C'est l'instant du plus sévère de nos examens de conscience. Résolu à m'atteler à mon travail, je ne pus résister à la tentation de m'accorder une suprême minute de répit. Je m'accoudai à la fenêtre. Et ce que je vis déchira mon cœur.

Un grand paquebot à cheminées noires descendait majestueusement la Gironde. Le soleil qui commençait à décliner incendiait ses mâts et ses bastingages blancs. Je ne pouvais lire son nom, mais je savais bien où il allait. Sa vapeur fusait. Ses évêts crachaient. Des mouettes lui faisaient escorte. Sur le pont des premières classes j'apercevais les robes claires de passagères qui, avec une lenteur heureuse, allaient et venaient.

— Oui, oui, grommelai-je, c'est cela, mes petites, prenez du bon temps, jusqu'au moment où la brave houle du large vous aura happées.

Et cette pensée charitable n'était qu'une pauvre façon de donner le change à l'immense envie qui me dévorait.

Il passait, le grand navire, il passait. Déjà, je ne l'apercevais plus que de trois quarts. Bientôt, il n'y eut plus que sa poupe. Puis, la pointe extrême de l'île me le déroba. Je ne le vis plus.

— Dans quelques semaines, pensai-je, il sera là-bas, là-bas... où je suis allé, où je ne reviendrai plus jamais peut-être...

Je quittai la fenêtre et me dirigeai vers ma table de travail.

— Allons, me dis-je, il faut tout de même en finir avec ces histoires. Je n'aurai pas éternellement l'âge de courir après des nuées. Sommes-nous d'ailleurs équitables envers les choses qui nous entourent ? Et pour qui saurait les découvrir, qui sait si l'Île Verte, par exemple, n'est pas aussi riche en obscurs mystères que ses sombres sœurs des antipodes ?

Ayant fait ainsi tout ce qui était en mon pouvoir pour me résigner, je m'assis, et, sur-le-champ presque, mon dur effort fut récompensé. Un autre sentiment s'emparait de moi, non plus cette fièvre inféconde, mais une salubre ardeur que je connaissais bien, une belle allégresse vivifiante... Comment ne m'étais-je pas abandonné à elle plus souvent, alors que c'était à elle que je devais les seuls instants de ma vie qui n'eussent pas été voués au remords ou au dégoût ?

Chaque fois que je commence un roman, c'est la même émotion que je retrouve. Elle me vient, non de la nouvelle histoire que je vais conter, mais de ma confrontation avec les outils de mon travail. Ils ont dormi six mois, relégués au fond d'une malle. Ils réapparaissent maintenant un à un. Ils s'ordonnent sur la table, fidèles à leur poste. Je n'ai jamais procédé sans une quasi-dévotion à ces préliminaires. Le voilà, ce petit attirail bien aimé, dont la gloire est de ne valoir que quelques centimes, le plumier d'enfant, la règle noire, le canif, les crayons de couleur, les trois porte-plume de bois, dont on se sert à tour de rôle, comme un maître qui laisse successivement ses bons serviteurs se reposer, tout cet infime matériel auquel je dois d'être un homme libre.

Je pris le canif. Je me mis à fendre méthodiquement les doubles feuilles de mon papier ; je les palpais, je les soupesais, je les répartissais en petits paquets, avec une sollicitude précautionneuse. Ceci serait l'exposé ; ceci, l'épilogue. Là, l'action se précipiterait. Mon héroïne livrerait sur cette page le secret de son âme opiniâtre et contradictoire. Jamais sans doute ce roman ne serait aussi beau qu'en cette minute où pas une ligne n'en était encore tracée, où tous les espoirs m'étaient permis devant ce sublime papier vierge. Son éclat immaculé transfigurait l'humble chambre qui m'abritait. Inconnue encore ce matin, elle m'était déjà devenue familière. C'était là que je serais le maître du temps et de l'espace, mon propre

maître, le maître de tout, sauf des fantômes que j'allais créer. Quelle que fût la rigueur de plan auquel je prétendrais les astreindre, je savais bien qu'ils ne le suivraient pas; qu'à peine sortis de moi-même, ils m'échapperaient; qu'ils vivraient d'une vie à eux, dans laquelle je ne serais plus que pour peu de chose; qu'ils me contraindraient à épouser toutes leurs passions, à pleurer, à souffrir, à aimer avec eux.

Je regardai la feuille blanche étalée devant moi. Elle se teintait de reflets bleuâtres. Le crépuscule noyait lentement la pièce où la glace de l'armoire ne reflétait plus qu'un univers s'obscurcissant... Allons! Ce ne serait pas encore aujourd'hui que je commencerais...

Je sortis. La nuit était loin d'être tout à fait tombée. Les couchers de soleil, sur ces vastes espaces des estuaires, se prolongent souvent de la façon la plus inattendue. J'éprouvais le besoin de marcher, de m'en aller seul, sans guide, au hasard de ma fantaisie. Tournant le dos au secteur de l'île que j'avais visité l'après-midi en compagnie du régisseur, je me dirigeai vers le nord.

D'abord, je rencontrais les quelques vignes dont il m'avait parlé. Puis j'eus tôt fait de comprendre pourquoi, du point de vue de l'excellent homme, cette partie du domaine présentait moins d'intérêt que l'autre. Les terres cultivées disparaissaient. Ceps et arbres fruitiers cédaient la place à une végétation confuse et irrégulière, taillis embroussaillés, fourrés d'ajones, buissons de mûriers sauvages. La couche d'humus s'aminçissant, le sol perdait de son élasticité. Des plaques sablonneuses surgissaient çà et là, comme des trous dans le tapis des feuilles mortes.

Le sentier que j'avais suivi depuis le village se faisait plus étroit. Son mauvais entretien, ainsi que l'ombre qui croissait, le rendait de moins en moins visible. Il longeait à présent le bord du fleuve dont le flot clapotait tristement parmi des touffes de roseaux rabougris. Une petite plage s'amorça, une plage de sable fin, où des flaques d'eau reflétaient le ciel décoloré. Les pattes des oiseaux de mer avaient laissé tout autour leurs empreintes en forme d'étoiles. Comme je me penchais pour les examiner, un cri lugubre me fit tressaillir, une espèce de rauque coup de trompe, quelque chose comme le mugissement angoissé d'une bête aux abois. Cela sortait d'un mince

fouillis de jone, dont une dizaine de pas me séparait tout au plus, et où un canard aurait eu de la peine à se dissimuler. J'écarquillai les yeux. Je ne vis rien qu'un bizarre oiseau roussâtre qui se dandinait bêtement sur un tronçon de pilotis, et qui finit par s'envoler en poussant de nouveau son meuglement désespéré.

J'avais atteint l'extrémité de l'ile. Le fleuve à présent m'apparaissait dans toute son étendue, avec ses deux bras, dont l'un, celui de droite, était d'un violet presque noir, tandis que l'autre, celui de gauche, roulait une eau rose qui devenait peu à peu violette. Bien que le ciel fût demeuré très pâle, on voyait déjà les lumières des phares qui commençaient à y décrire leurs moulinets blasfards.

Je crois que je serais resté là très longtemps, prisonnier de ce paysage amphibia, de sa mélancolie indéfinie et taciturne, si depuis quelques minutes je ne m'étais senti en proie à une impression assez désagréable. Il me semblait qu'il y avait quelqu'un derrière moi, quelqu'un qui me regardait. Et cette sensation était si nette que j'avais presque peur de me retourner. Je dus faire un effort pour y parvenir.

Je réprimai une exclamation d'étonnement. Eh quoi ! ce n'était que cela ? Une maison, ou du moins ce qu'il en restait. Absorbé par la contemplation de l'estuaire, je n'avais pas remarqué son existence en arrivant. Elle devait d'ailleurs être invisible du sentier, car buissons et arbustes l'environnaient de toutes parts. Ils ne desserraient un peu leur étreinte que devant sa façade nord.

Cette maison était bâtie environ à une cinquantaine de mètres de l'endroit où je m'étais arrêté. Je m'en approchai avec circonspection. J'en fis le tour à deux reprises. Rarement je m'étais trouvé en présence d'une maison aussi lamentable. Les ardoises du toit crevè amoncelaient au pied des murailles leurs innombrables écailles grises. Orties et ronces avaient tout envahi. Il n'y avait plus de portes. Les battants des fenêtres arrachés laissaient voir l'intérieur des chambres où poussait assez d'herbe pour assurer leur pitance à des générations de lapins. Aux cloisons pendaient encore quelques lambeaux de papier, agités sinistrement par le vent du soir.

— Eh bien ! murmurai-je, moi qui ai été tout à l'heure assez sot pour m'imaginer qu'il pouvait y avoir là-dedans quel-

qu'un en train de m'espionner! C'est égal, je comprends maintenant pourquoi mon ami le régisseur me déconseillait tantôt la visite du nord de l'île. Ce n'est évidemment pas très reluisant, pour une exploitation dont il est si fier, de n'avoir pas encore trouvé le moyen de jeter bas cette baraque. Mais qu'est-ce que c'est? Qui donc a pu habiter là, bon Dieu?

Le plus étrange dans cette ruine, c'étaient certains détails attestant que si elle avait pu jadis être à la rigueur une villa, rien en tout cas ne l'avait jamais destinée à abriter une famille de pêcheurs ou de paysans. Il y avait de la recherche dans le plan de l'ensemble, autant qu'il était possible de le découvrir sous cet ignoble amas de gravats. Le toit d'ardoise constituait une exception assez remarquable, dans un pays où les logements des gens de condition médiocre ont tous des toitures de tuiles ou de chaume. D'autre part, il était singulier de penser que cette maison avait dû être édifiée à une époque où, de l'aveu du régisseur, les rares habitations de l'île consistaient uniquement en cabanes de planches ou de roseaux.

Seules, à l'horizon, quelques fugitives lueurs vertes traînaient. Je n'y voyais plus qu'à peine pour me guider. Mon pied s'accrocha dans un panneau de toile métallique renversé sur le sol. D'autres panneaux de ce genre dressaient un peu partout leurs silhouettes éventrées, esquissant autour de ces décombres la plus baroque des enceintes.

Je me promis d'examiner tout cela de plus près, au grand jour, le lendemain.

— Et maintenant, me dis-je, filons. C'est tout juste si je vais pouvoir retrouver mon sentier.

J'étais en outre un peu honteux de m'avouer que le même inexplicable malaise m'avait ressaisi.

Revenu sur le devant de la maison, j'y jetai un dernier coup d'œil.

— Tiens, fis-je, la fenêtre de gauche a encore ses carreaux. Je ne m'en étais pas aperçu.

Les vitres en question luisaient faiblement. Moins désormais par curiosité que pour vaincre la terreur ridicule qui m'envahissait de plus en plus, je me dirigeai vers le perron de la porte d'entrée. Mais je n'allai pas bien loin. Je demeurai là, cloué sur place. Derrière les carreaux, à l'intérieur de la

chambre, il me semblait avoir entrevu une forme vague, quelque chose qui avait remué.

J'essayai de me plaisanter.

— Quelle aventure stupide! Encore un de ces maudits lampbeaux de papier secoués par le vent.

Mon rire eut pour écho une sorte de soupir étouffé. Encore le vent, sans doute, le vent courant au ras des orties et des branches.

Je m'éloignai, à reculons, l'œil toujours fixé sur les vitres, qui étaient à présent le seul point resté lumineux dans la nuit devenue totale. Il n'y avait personne, évidemment, personne. Et pourtant, force m'était d'admettre que c'était de cette direction-là, et pas d'une autre, que venait le regard que j'avais cru sentir peser sur moi tout à l'heure.

## II

**V**ous me permettrez bien, me dit le régisseur, de vous faire goûter au marc de notre île, un marc que vous cherchez vainement à vous procurer dans le commerce.

J'avais diné seul. Il s'était excusé, alléguant une invitation chez un de ses surveillants. Je n'avais pas été dupe de ce discret prétexte.

— Il me faudra aviser, m'étais-je dit. Je ne peux pourtant pas priver ce pauvre homme de sa salle à manger.

La nuit était tiède. J'avais prié qu'on me servît mon café au dehors, sous les arbres. C'était là que mon hôte était venu me retrouver.

— Le brouillard s'est dissipé, constata-t-il. Voyez comme on aperçoit les lumières de Blaye. On compterait les maisons. Allons, nous avons encore de belles journées en perspective.

Nous causâmes ainsi pendant quelques minutes. Il ne se doutait guère du terrain sur lequel je me proposais de l'entraîner. De mon côté, je tardais à le faire. J'avais l'intuition que les renseignements que je voulais lui demander ne seraient pas de son goût.

— J'ai vu avant dîner un bien extraordinaire animal, commençai-je néanmoins.

— Ah! fit-il, intéressé. Et quoi donc? Un oiseau?

— Oui, un oiseau.

— Comment était-il ?

— Roux, m'a-t-il paru, avec un collier blanc, et de longues pattes. Il s'est envolé en poussant un cri encore plus extraordinaire que lui, un cri que je n'avais jamais entendu.

— Et qui ressemblait au mugissement d'un bœuf ?

— A s'y méprendre.

Le régisseur hochâ la tête.

— C'était un butor, un butor étoilé. Il est connu des chasseurs sous le nom de *bœuf d'eau*, précisément à cause de son cri.

Il hésitait. C'était son tour de reculer devant la question qu'il brûlait d'envie de poser.

— Je vois que vous êtes allé faire une petite promenade dans le nord de l'île, dit-il enfin.

— Pourquoi ? C'est donc seulement là qu'on a des chances de rencontrer ce genre d'oiseau ?

— C'est une espèce assez rare, en effet...

— Et qui ne fréquente que le nord de l'Île Verte ?

Son embarras redoubla.

— Oui, c'est étrange, balbutia-t-il, évidemment, c'est bien étrange. Depuis le temps...

— Depuis le temps de quoi ?

Il ne répondit pas. Je ne voyais plus le point rouge de la cigarette qu'il venait d'allumer. Il avait dû la jeter, ou la laisser éteindre.

— L'oiseau en question a sans doute là ses habitudes, poursuivis-je impitoyablement. Peut-être même est-il contemporain de l'époque dont vous parlez.

Il sursauta.

— Oh ! non, fit-il, oh ! non. Vous n'y réfléchissez pas. Il serait trop vieux. Ces bêtes-là ne vivent pas si longtemps.

Il continua, bien qu'il eût l'air d'être au supplice :

— Et, dites-moi, au cours de votre promenade, vous n'avez remarqué que le butor ?

— J'ai vu aussi la maison.

— Ah ! c'est bien ce que je pensais. Vous l'avez vue. Et... quelle impression vous a-t-elle produite ?

— Assez regrettable, à parler franc. D'abord, j'ai trouvé que ces ruines contrastaient fâcheusement avec la splendide tenue du reste de l'île.

Le soupir qu'il poussa pouvait signifier qu'il était de mon avis, ou tout autre chose.

— Et quoi encore ?

— Quoi encore ?

Allais-je risquer de me couvrir de ridicule en lui avouant l'hallucination dont j'avais été le jouet ? Je m'y décidai, cependant, et je ne fus pas peu surpris de la réaction que provoqua cette confidence.

Il s'était levé brusquement.

— Que dites-vous ? bégaya-t-il. Quelqu'un là-bas, dans la maison ! Vous vous êtes trompé. Il n'y avait personne.

— J'en suis bien persuadé.

— Personne, répéta-t-il.

Et il ajouta, très bas :

— Autrefois, oui, il y a eu quelqu'un.

— Du temps des butors étoilés ?

— Oui, du temps des butors étoilés... et des autres.

— Quels autres ?

Il ne parut pas m'avoir entendu. J'allais réitérer ma question, lorsque j'aperçus sa main, qui s'était dressée.

— Chut, fit-il, chut. Écoutez.

Au-dessus de nous, dans les ténèbres, des oiseaux passaient. Ils devaient voler très bas, car nous entendions tout près leurs appels, un siflement continu, une plainte légère et douce.

— Les courlis, fit le régisseur. Écoutez-les. Ils passent. Ils passent.

Et il dit encore :

— Autrefois, ils se seraient arrêtés.

— Autrefois, quand ? demandai-je d'une voix moins assurée.

Il se tut.

— Vous avez connu cette époque ?

— J'étais bien petit, murmura-t-il. Un enfant ; oui, un enfant.

— Vous vous rappelez, pourtant.

— Naturellement, je me rappelle. Mais la mémoire d'un enfant, vous savez... Si nous parlions d'autre chose. Tout de même, je pourrais vivre cent ans, je n'oublierai jamais, non, jamais, le jour où je l'ai vu emporter.

— Qui ?

— Lui. Tous les oiseaux tournaient autour de l'île, dans la pluie et le vent qui soufflait en tempête, en poussant des cris déchirants. Quel vacarme affreux ! On aurait dit qu'ils comprenaient. Il y avait de tout : des fous, des harles, des sarcelles, des grèbes, des maubèches, des combattants, des cormorans, de tout enfin, jusqu'à des grues et des cigognes. Ils ne s'arrêtaient pas de tourner. On n'en avait jamais tant vu. On n'en reverra jamais autant.

— Pourquoi étaient-ils là ?

— Parce qu'on l'emportait, vous dis-je.

— Voulez-vous me raconter cela ? suppliai-je.

— Oh ! non, fit-il en frissonnant. Raconter cela ? Je ne saurais pas. D'ailleurs, à quoi bon ?

— Je vous en prie.

— Je ne saurais pas.

Je mis beaucoup de temps à le convaincre. Il était déjà au tiers de son récit qu'il se défendait encore. Puis, insensiblement, sans que lui-même s'en rendît compte, sa résistance faiblit, et je n'eus bientôt plus qu'à l'écouter. Ses souvenirs, cahotés d'abord, et hachés de silence, s'ordonnèrent à son insu d'une façon à peu près logique. Il finit par ne plus parler que pour lui. Et, au fur et à mesure qu'il avançait, je me sentais moi-même de plus en plus assuré d'une chose : le roman qui allait naître sur les pages qui m'attendaient dans ma chambre n'aurait décidément rien de commun avec celui que j'avais projeté d'écrire en venant à l'Île Verte.

**L**est sans doute des métiers plus passionnantes que d'autres, puisqu'on voit des familles se les transmettre, de père en fils, dans de plus notables proportions. L'importance du gain et sa facilité ne jouent ici aucun rôle, car une industrie qui enrichit vite son homme le pousse, d'ordinaire, à se retirer, comme on dit, sitôt fortune faite. Il ne lui en gardera d'ailleurs aucune reconnaissance, n'ayant pas eu le temps de s'y attacher, de l'aimer pour elle-même. Au contraire, un état qui permet de vivre honorablement, sans hauts et bas, a plus de chances de voir des générations successives lui rester fidèles, surtout si l'état en question suppose, comme c'est fréquemment le cas, un apprentissage ardu, des connaissances qui ne s'improvisent pas, une longue préparation désintéressée. Il créera alors au

profit de ceux qui l'exercent une sorte de prééminence morale, de nature à les dédommager sur un autre plan de leur abnégation. Il leur procurera un peu de cette considération, qui demeure en province l'apanage des professions libérales ou de certaines fonctions publiques. Moins répandus qu'à l'époque où commence cette histoire, le nombre de ces métiers-là est encore important. L'instinct populaire leur rend justice. Il sait établir la différence qui convient entre un modeste horloger et un gros marchand de chiffons. Il ne se laisse pas impressionner par la quantité des bénéfices de l'un, et conserve sa déférence à la qualité du travail fourni par l'autre.

L'armée revenait d'Italie, et Bordeaux fêtait le retour de ses régiments, qui avaient pris une part brillante à la victoire de Magenta. La population s'étant portée à la rencontre des troupes, toute une partie de la ville était ce matin à peu près déserte. Il n'y avait notamment personne dans la vieille rue Saint-Rémy. Seul, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, se trouvait sur le trottoir, tournant le dos à la porte entre-baillée d'une boutique. Il était sans chapeau et paraissait attendre quelqu'un.

L'étalage de la boutique se composait d'oiseaux empaillés. La vitrine gauche contenait une foulque et un tadorne; celle de droite un pigargue et un busard des marais. Sur le verre dépoli de la porte d'entrée était gravé le nom du propriétaire du magasin : *Étienne Ruiz*. On pouvait lire sa profession, *Taxidermiste*, indiquée sous les deux fenêtres du premier étage, en gros caractères de bois dédoré.

— Eh bien ! Bernard ? fit une voix venue de l'intérieur.

— Je ne vois rien, mademoiselle, répondit le jeune homme.

Il rentra et referma la porte.

— Il aura manqué la correspondance, dit-il.

— Vous croyez ?

— Dame ! Il est plus d'onze heures. Il avait écrit qu'il serait ici au plus tard à neuf heures et demie. Je ne vois pas d'autre explication. Mais ne vous mettez donc pas ainsi martel en tête, mademoiselle Andrée. Depuis quelque temps, ce n'est point la première fois qu'il lui sera arrivé de ne pas tenir sa parole, n'est-ce pas ?

— Je le sais bien, murmura-t-elle.

Elle reprit sa besogne. Elle pouvait avoir trente ans. Elle était assez belle, sans doute, mais d'une beauté dépourvue d'éclat. Le teint très pâle révélait une existence privée d'air et de joie. Le principal attrait de ce visage résidait dans des yeux d'un noir profond, trop profond peut-être, au-dessus desquels des sourcils châtain venaient se rejoindre, indice de volonté. Elle était vêtue d'une robe de faille grise très simple, garnie d'un col et de manchettes de dentelles blanches. Assise à la caisse, devant un vaste registre commercial, elle procédait aux opérations de fin de mois. On était en effet le 29 septembre.

Bernard s'était armé d'une brosse douce. Il en lissait les plumes d'un goéland argenté, dont il venait de terminer le montage.

— Je suis inquiète, tout de même, dit la jeune femme. Onze heures un quart !

— Il se sera peut-être attardé à voir défilier les soldats, suggéra le commis.

A travers la porte, on commençait à entendre, dans la direction de la place de la Comédie, le fracas des fanfares militaires.

— Vous croyez ? j'en serais bien surprise, dit M<sup>me</sup> Andrée. Mais vous, Bernard, peut-être que cela vous aurait amusé ?

Il eut un rire bourru.

— Pensez donc ! C'est bon pour les autres. Moi, j'ai mon travail.

Ayant replacé le goéland dans sa cage de verre, il s'était dirigé vers l'arrière-boutique, que l'on apercevait au fond, terminée par l'escalier en tournesol qui desservait les deux étages de la maison.

Sur le seuil, il se retourna.

— Et votre nièce ? On ne l'a pas encore vue, ce matin.

— Nous sommes allés hier après-midi nous promener à pied jusqu'à Talence, répondit Andrée. Je crains qu'elle ne soit fatiguée.

— Il lui en faut si peu, dit Bernard en passant dans l'arrière-boutique.

On utilisait cette seconde pièce comme laboratoire. Elle présentait un certain pittoresque, encombrée qu'elle était du matériel nécessaire au métier de naturaliste préparateur,

autrement dit, en langage savant, de taxidermiste. Scalpels, pinceaux, vrilles, cure-crânes, presselles trainaient un peu partout. Des peaux d'oiseaux de toutes dimensions, saupoudrées de plâtre, étaient accrochées à la muraille, en train de sécher. Le fourneau faisait bouillir un bizarre bain-marie. Sur les étagères s'alignaient les boîtes de savon de Béccœur et de pâte arsenicale, les bocaux de sels de zinc et d'alumine, de cobalt, de tabac de Saxe, d'aloès, les flacons de sublimé, d'esprit de vin, d'essences de serpolet et de térébenthine. A côté de piles d'étiquettes, des sébillles en bois débordaient de boules minuscules, qui étaient des yeux d'email, aux teintes variées et charmantes : jaune d'or pour les pluviers, les aigrettes et les fous de Bassan, cramoisi pour les foulques et les huitriers, rouge vif pour les sarcelles, noisette pour les harles roses, et vert clair pour les cormorans.

Bernard, ayant retiré sa veste, avait repris son travail en sifflotant. La dépouille d'un goéland, destiné sans doute à servir de pendant à celui qui se trouvait dans le magasin, gisait étendue sur le dos, au centre d'une petite table de dissection. Le commis commença par pratiquer une incision longitudinale dans la poitrine de la bête, puis, s'aidant du manche aplati d'un scalpel, il se mit à séparer les muscles de la peau. Il opérait avec dextérité, mais aussi avec la précaution de quelqu'un qui ne tient pas à s'enfoncer dans le doigt un acier plus ou moins infecté. En revanche, l'odeur de camphre et d'acide phénique qui empestait la pièce ne semblait pas l'incommoder le moins du monde. Il y avait beau temps qu'il y était habitué.

Il était parvenu à dégager la jointure d'une des deux ailes, et s'apprêtait à l'enduire de plâtre, lorsque la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Il étouffa un juron.

— Bernard, appela simultanément M<sup>le</sup> Andrée, un client. Voyez !

— On y va, grommela-t-il, on y va.

Et il se dirigea vers la boutique en raclant ses souliers.

**L**e client en question était un élégant jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans. Il toisa le commis avec la morgue particulière aux gens qui ont la certitude d'être bien habillés.

— Qu'y a-t-il pour votre service? demanda placidement Bernard.

— Voici, dit le visiteur. J'ai tué cet oiseau hier dans notre parc. Et comme ma famille l'a trouvé très joli, j'ai décidé de le faire empailler.

Il retirait ses gants pour défaire le paquet qu'il avait avec lui.

— Empailler? Sachez qu'on n'empaille plus, monsieur, dit Bernard. On naturalise.

— On... quoi?

— On na-tu-ra-li-se. C'est le terme correct. Peu importe, d'ailleurs. Montrez-moi l'objet.

— N'est-ce pas qu'il est beau? fit l'autre, en lui tendant un superbe oiseau noir et jaune.

Bernard prit un air attristé.

— Très beau, monsieur. Magnifique. Tous mes compliments. Et aussi, hélas! tous mes regrets.

— Vos regrets? fit le jeune homme.

— Oui, monsieur. Il va falloir vous adresser ailleurs. Nous ne pouvons nous charger de cette commande.

— Vous refusez? Je voudrais bien savoir pourquoi, par exemple.

— Rien de plus facile. La maison Ruiz, — vous pouvez vous en convaincre par les modestes spécimens qui vous entourent, — la maison Ruiz, dis-je, est spécialisée dans la préparation exclusive des oiseaux d'eau. Or, l'animal que voilà, qui est, si je ne m'abuse, un loriot, — *oriolus galbulus*, monsieur! — ne pouvant prétendre à figurer dans cette catégorie...

— Quelle chinoiserie! s'exclama le jeune monsieur, furieux.

— C'est la règle de la maison, règle inflexible.

— On prévient les gens, au moins.

— C'est ce que je viens de faire. J'ajoute que tout ce qui compte intellectuellement à Bordeaux est au courant des coutumes de la maison Ruiz.

Ayant mis l'infortuné à la porte avec tous les honneurs dus à son rang, Bernard revint vers le comptoir en se frottant les mains.

— Encore un de ces petits gandins des Chartrons! On ne peut plus les tenir, mademoiselle Ruiz, les années où la

récolte de vin est bonne. Je suis sûr que je vais avoir les félicitations du patron. Avec cela, il est près de midi, et il n'est toujours pas de retour.

— Où peut-il être? dit Andrée. Voilà près d'une semaine qu'il est parti.

— Vous avez eu de ses nouvelles avant-hier.

— Tout de même! En moins de deux mois, lui qui ne se déplaçait jamais, c'est la troisième fois qu'il s'absente de la sorte.

— Il avait, paraît-il, une nouvelle affaire en perspective dans un des châteaux du Blayais. Oui, une autre collection particulière à installer.

— Je n'ai vu jusqu'à présent aucun devis, objecta-t-elle.

Ils se regardèrent. Chacun avait probablement son idée, la même peut-être. Mais ils hésitaient à se la communiquer.

— J'ai peur qu'Isabelle ne s'inquiète, fit M<sup>me</sup> Ruiz.

— Justement la voici, dit le commis.

Il redressa sa petite taille et passa une main rapide dans sa crinière embroussaillée.

Des pas s'entendaient dans l'escalier. Ce furent d'abord les minces souliers de satin d'Isabelle Ruiz qui apparurent, puis ses bas de soie crème, puis elle tout entière enfin. Elle était vêtue avec une grâce précieuse qui disait à la fois son goût et le temps qu'elle consacrait chaque jour à sa toilette. Sa robe jaune à volants, son châle noir brodé de pivoines accentuaient ce qu'il y avait déjà dans son allure de souplesse et d'indolence créole. Parée ainsi, elle apparaissait sans conteste comme le plus rayonnant des oiseaux du magasin paternel. On ne l'appelait, dans le quartier, que la belle M<sup>me</sup> Ruiz.

— Vous savez l'heure qu'il est? commença-t-elle, ne manquant pas d'utiliser la formule chère aux gens en retard.

Ceux qui voyaient la première fois Isabelle Ruiz, étaient obligés en l'entendant de soumettre à révision l'idée qu'ils venaient de se faire d'elle. Ce visage mat, si doux, si régulier, encadré de boucles étagées en admirables stalactites sombres, perdait souvent de sa régularité, de sa douceur. Isabelle parlait d'une voie lasse et ennuyée; elle ne se donnait presque jamais la peine de faire l'aumône d'un regard à ses interlocuteurs.

— Je vous préviens que le déjeuner est prêt depuis dix minutes, dit-elle.

Andrée Ruiz s'occupait de la comptabilité et de la correspondance. Elle laissait en principe à sa nièce, que secondait une vieille domestique, les soins de la maison, du moins lorsque sa santé, assez précaire, lui permettait de les assumer. Isabelle ne perdait pas alors une occasion d'en tirer avantage.

— Tu sais que mon cousin n'est pas encore revenu? dit Andrée.

— Que veux-tu que j'y fasse? répliqua Isabelle en haussant les épaules.

Elles se tutoyaient : il y avait entre elles si peu de différence d'âge! En admettant que M<sup>me</sup> Ruiz eût trente ans, sa nièce en avait au moins vingt-quatre. D'ailleurs, cousine germaine de M. Ruiz, Andrée n'était, somme toute, pour elle, qu'une tante à la mode de Bretagne.

— Que veux-tu que j'y fasse? répéta-t-elle agressivement. Nous n'allons pas l'attendre pour nous mettre à table, n'est-ce pas?

— Je crois en effet que cela vaudra mieux, dit Andrée en refermant son registre. Bernard, enlevez le loquet de la porte. Si M. Ruiz arrive pendant que nous déjeunerons, il n'aura qu'à frapper.

— Ah! s'écria le commis, voici toujours le facteur.

Celui-ci entraït avec quelques lettres. Isabelle les lui prit des mains.

— Il y en a une de papa, dit-elle.

Et elle ajouta, s'adressant à M<sup>me</sup> Ruiz :

— Elle est pour toi.

— Tu peux la lire, fit Andrée.

— Pas du tout, pas du tout, répliqua Isabelle avec un petit sourire de dédain. Ce n'est point dans mes habitudes.

Andrée déchira l'enveloppe. Tandis qu'elle lisait, Isabelle, en dépit de son air inattentif, ne la quittait pas des yeux. Cette inattention affectée disparut dès qu'elle se fut rendu compte de la stupeur qui se peignait sur le visage de sa tante.

— Qu'y a-t-il?

— Mon Dieu! soupira M<sup>me</sup> Ruiz.

— Qu'est-ce que c'est?

Andrée lui tendit la lettre.

— Tu ne peux pas me dire ce que c'est ?

— Je préfère que tu lises toi-même.

Isabelle s'empara du papier. Ses joues devinrent couleur de cendre. Elle se mit à trembler. Quand elle en eut achevé la lecture, elle froissa la lettre et la jeta à terre.

— Il est fou ! cria-t-elle avec fureur.

Mme Ruiz avait baissé la tête. Oublié dans son coin, Bernard demeurait bouche bée.

— Fou ! répétait Isabelle, hors d'elle. Mais ça ne se passera pas comme il se l'imagine. Une détermination pireille ! Sans nous consulter ! Sans nous en parler ! Fou, te dis-je, il est fou !

Mme Ruiz releva son front pâle.

— Il est comme tous les faibles, qui sont en même temps des obstinés, murmura-t-elle. Quand ils ont décidé quelque chose, et qu'ils n'osent pas le dire, ils écrivent.

### III

BALZAC a parlé, précisément à propos de Bordeaux, des « hautes et mouvantes fortunes des villes maritimes ». Peu d'épithètes caractériseraient mieux les fluctuations auxquelles avait été soumise la fortune de la famille Ruiz. Originaire d'Espagne, et, dès le xve siècle, contrainte par les persécutions dirigées contre les juifs à fuir ce royaume, la famille dont il s'agit, après un crochet par le Portugal, avait choisi pour asile la capitale de la Guyenne. On était à la fin du règne d'Henri IV. Suivant un exemple qui venait de haut, les Ruiz se convertirent au catholicisme, et, soit pour donner des gages à leur nouvelle religion, soit par zèle de néophytes, ils se firent remarquer par la violence de leurs propos, de leurs écrits et de leurs actes envers les protestants.

Lorsque Charles X monta sur le trône, la branche principale de cette famille n'était plus représentée que par deux frères, entre lesquels il existait une forte différence d'âge et de condition : d'une part, lainé, Samuel Ruiz, né en 1765, qui tenait rue Saint-Rémy le cabinet d'histoire naturelle qu'à sa mort il laissa à son fils Étienne, le personnage essentiel de ce récit ; d'autre part, le cadet, Ferdinand, de vingt ans plus jeune, alors au faite de sa puissance, et qui devait clore en 1827, de façon tragique, une carrière aussi fulgurante que désastreuse.

Dès leur installation à Bordeaux, les Ruiz avaient repris, bien entendu, leur profession ancestrale de vendeurs d'or. Ils reconstituèrent ainsi très vite une fortune réduite à rien par les lois d'exception des pays d'où ils avaient été chassés. À la fin du siècle suivant, cette fortune se trouva de nouveau compromise, non du fait de l'agio, domaine où aucun Ruiz ne se serait laissé prendre sans vert, mais par suite des immenses prodigalités de Narcisse Ruiz, père de Samuel et de Ferdinand, et le grand homme de la famille. Ouvert à toutes les formes d'activité intellectuelle de son temps, riche d'une érudition à peu près illimitée, Narcisse Ruiz avait été l'ami de Montesquieu qui lui avait demandé à plusieurs reprises des notes sur les coutumes ibériques. Disciple de Réaumur, correspondant de Linné, de Daubenton et de Buffon, il avait employé ses capitaux, considérables pour l'époque, à doter sa ville natale de splendides collections, à subventionner des établissements et des expéditions scientifiques de toute sorte, à pousser à la fabrication de l'Encyclopédie, dont les collaborateurs surent, comme de juste, s'assurer une part intéressante de cette manne merveilleuse, qui malheureusement n'était pas inépuisable. En 1788, lorsque Narcisse Ruiz mourut, il ne laissait à ses enfants, dont le second avait à peine deux ans, qu'une trentaine de mille livres, plus un petit hôtel situé rue Saint-Rémy, au rez-de-chaussée duquel il avait fait organiser une manière d'atelier. Par-dessus le marché, en effet, il était rousseauiste. Il entendait que ses fils travaillassent de leurs mains, sans s'être d'ailleurs jamais imaginé qu'ils pussent en avoir besoin un jour.

Ce fut cette idée baroque, néanmoins, qui les sauva. À la mort de Narcisse Ruiz, son fils ainé, Samuel, entrait dans sa vingt-deuxième année. Des Ruiz il tenait certes ce sens pratique qui ne les abandonnait jamais complètement, mais surtout le vieux culte juif pour l'absolu, et le mépris des contingences. Il avait vécu dans l'admiration de son père. Il professait toutes ses idées, les exagérant au point d'avoir de gaieté de cœur sacrifié ses études au profit des travaux manuels. C'était ainsi qu'il s'était spécialisé dans l'art délicat de la taxidermie, désigné alors sous le nom grossier d'*empaillage*. L'art en question était loin d'avoir atteint à cette époque le degré de perfection où il en est aujourd'hui. La fameuse collection de Réaumur

elle-même ne se composait que de peaux d'animaux desséchées, accrochées à des clous. On doit à Samuel Ruiz plusieurs des perfectionnements apportés aux diverses méthodes de naturalisation. Hulman, Forster, Brown les ont mentionnés, et ils sont commentés avec éloges dans le manuel resté classique du comte Alléon.

Devenu chef de famille, Samuel avait procédé rapidement à la liquidation de l'héritage de Narcisse Ruiz. Quand tout fut vendu et payé, outre les trente mille livres d'argent liquide qu'il s'empessa de mettre en banque et la maison de la rue Saint-Rémy, il ne lui resta plus que quelques vestiges de la bibliothèque paternelle et le droit de travailler durement. Il avait la subsistance de son frère et de la seconde femme de son père à assurer.

Il garda celle-ci chez lui jusqu'en 1799, date à laquelle elle s'éteignit, n'ayant jamais manqué de rien. S'il était malaisé dans les jours prospères de retrouver chez un Ruiz trace de sa race, dans l'adversité l'antique solidarité talmudique reprenait toujours le dessus. Ferdinand fut mis à sept ans au petit séminaire de Poyanne, village des landes de Chalosse d'où sa nourrice était originaire. Lorsque à seize ans il eut achevé ses études, son frère lui rendit ses comptes. Il lui versa quinze mille livres, augmentées des intérêts accumulés depuis 1788, plus la moitié de la valeur de la maison, valeur qui se trouvait quintuplée du fait de l'essor que la paix d'Amiens venait de redonner aux affaires. D'un commun accord, on ne fit pas entrer la bibliothèque dans le partage. Elle resta acquise à Samuel, comme représentant les frais d'éducation de son frère.

Celui-ci ne tarda pas à donner des preuves de ce dont il était capable. On vivait des années inouïes, et ce n'était pas seulement sur les champs de bataille que s'élevaient en un clin d'œil des fortunes déconcertantes. Après avoir occupé au ministère de la Guerre quelques emplois, obscurs et peu lucratifs certes, mais où il apprit à se faire la main, Ferdinand eut la chance d'être remarqué par le comte Daru, organisateur génial de l'Intendance militaire napoléonienne, qui se l'attacha. Lorsque les règlements administratifs n'eurent plus de secrets pour le jeune Ruiz, il démissionna, et, passant froidement dans le camp d'en face, entra chez un des hommes sur lesquels il avait eu jusqu'alors à exercer son contrôle. Il s'agissait du

fameux Ouvrard, le plus puissant munitionnaire des guerres de l'Empire, celui précisément que ses démêlés avec Daru ont rendu célèbre. Ouvrard ne se trompa point sur l'importance d'une telle recrue. Il traita vite le jeune homme comme il ne traitait pas ses plus anciens collaborateurs. Il l'associa même, pendant la campagne de 1813, à deux ou trois entreprises de fournitures où il lui fit gagner son premier million. Ferdinand eut l'habileté de se tenir coi pendant les Cent jours, et de faire la sourde oreille, quand il fut sollicité de se mettre sur les rangs des adjudicataires. Il avait repris sa liberté vis-à-vis d'Ouvrard et volait de ses propres ailes. Le gouvernement de Louis XVIII le récompensa de son loyalisme en lui concédant le monopole des fournitures militaires pour six départements du Sud-Ouest. C'était une situation fructueuse et de tout repos. Ferdinand l'accepta, mais avec la ferme volonté de ne pas borner là son activité. Ce fut ainsi que, de 1819 à 1823, il se livra à des entreprises plus aléatoires, mais autrement rémunératrices. Il eut une véritable flotte qui ravitailla d'armes les Grecs insurgés et les colonies espagnoles d'Amérique en révolte. A trente-cinq ans, il était officier de la Légion d'honneur et possédait plus de sept millions. Il venait en outre d'obtenir la main de Marie-Thérèse de Manerville, dernière descendante d'une famille à peu près ruinée, mais qui comptait parmi les plus vieilles de Bordeaux.

C'était sans envie, mais non sans inquiétude, que Samuel avait assisté à une ascension qui choquait sa simplicité et sa réserve. Tout porte à croire qu'il ne fit jamais part à Ferdinand de ses appréhensions : c'eût été inutile. Mais on en trouve la preuve dans le souci qu'il apporta à dresser une cloison solide entre ses biens et les richesses de son frère, veillant à ce qu'une consécration légale fût apportée au partage tout officieux qui était intervenu à la majorité de Ferdinand, et se refusant à risquer un centime dans des spéculations où d'énormes dividendes lui étaient offerts. Ferdinand ne s'en formalisa point. Il se bornait à sourire d'une prudence qui lui inspirait une sympathie une peu dédaigneuse, et qui ne lui enleva pas, en tout cas, la moindre parcelle de son audace.

1823 fut l'année où Louis XVIII décida de prêter main forte **au roi d'Espagne** contre les prétentions des Cortès. A Ferdinand fut confié bien entendu l'approvisionnement du corps expédi-

tionnaire. Conduisit-il cette nouvelle entreprise avec moins d'habileté que les précédentes? N'eut-il pas le loisir de s'y consacrer comme il l'eût fallu? Toujours fut-il que l'opération qui s'était annoncée comme facile et féconde tourna finalement au désastre. Il est équitable de constater que cette guerre n'était pas populaire, et que la prise du Trocadéro qui la termina fut loin d'être considérée comme une victoire nationale. Lorsque le bruit commença à courir que des irrégularités avaient été commises dans les fournitures destinées aux troupes du duc d'Angoulême, l'opposition fut trop heureuse de déchainer un scandale que le ministère ne fit rien pour conjurer; on laissa Ferdinand Ruiz assumer le rôle de bouc émissaire. La Chambre des comptes s'était contentée d'exiger des éclaircissements sur les mémoires établis par lui. Mais la presse s'en mêla. Les députés libéraux interpellèrent et transportèrent brusquement dans la rue un différend qui n'eût pas dû sortir des limites contentieuses.

M. Ruiz n'était pas homme à tendre la gorge au couteau. Il fit front à toutes les attaques. Malheureusement, il fut prouvé que les chiffres des mémoires déposés en son nom étaient arbitraires, et tendaient à obtenir le paiement de denrées qui n'avaient jamais été fournies. Aux yeux de juges impartiaux, la bonne foi de l'entrepreneur fût demeurée entière. Sa faute la plus lourde résidait dans la délégation de sa signature à un fondé de pouvoirs en qui il avait placé une confiance qui n'était probablement pas justifiée, puisque le personnage en question venait de passer en Angleterre, où il ne débarqua point les poches vides. Mais cette bonne foi indiscutable, les passions politiques l'empêchèrent d'être reconnue. Elles réussirent à faire transformer en responsabilité pénale une responsabilité civile que personne, pas même Ruiz, n'eût songé à contester. Il s'en suivit un procès gigantesque, coupé d'appels, de disjonctions, de renvois, qui dura quatre années au cours desquelles toutes les juridictions du royaume furent amenées à se prononcer, quatre années durant lesquelles M. Ruiz se défendit en désespéré contre une opinion qui n'avait jamais vu dans ce procès autre chose qu'une machine de guerre destinée à battre le régime en brèche. Obligé à jeter du lest, le gouvernement le sacrifia. Lorsque, en 1827, intervint le jugement définitif qui consacrait la banqueroute de la mai-

son Ruiz, Ferdinand ne voulut pas survivre à la débâcle, et les représentants de la loi chargés de l'arrêter ne trouvèrent chez lui qu'un cadavre.

Une fois de plus, l'adversité se chargeait de mettre à l'épreuve les hautes vertus de Samuel Ruiz. Elles ne se démentirent pas en l'occurrence. La catastrophe qui engloutissait tout, jusqu'aux misérables restes de la fortune des Manerville, laissa à peu près intacte celle qu'il était parvenu à édifier au prix de trente années d'un labeur ininterrompu. Bien mieux, le nom des Ruiz sortit sans tache de cette redoutable aventure. Bordeaux, intransigeant dans sa foi légitimiste, savait que c'étaient les libéraux qui avaient conduit la cabale à laquelle Ferdinand Ruiz avait succombé. On approuva donc les mesures prises par Samuel pour séparer son actif du passif d'un frère malheureux, à la prospérité duquel il n'avait jamais consenti à être associé. Aussi bien, là était son devoir, car l'ainé des Ruiz avait charge d'âmes. Indépendamment de son fils et de sa femme, il lui fallait veiller sur ce qui subsistait de la famille de son cadet. Marie-Thérèse Ruiz, accablée par ces affreux événements, était morte quatre mois après le suicide de son mari, en donnant le jour à une fille. Samuel Ruiz se chargea de l'enfant, tout en la laissant à la garde de sa grand mère, la vieille Mme de Manerville, qui vivait retirée à la Sauve, et dont il eut également à assurer les dernières années. La dignité et la sagesse de sa conduite furent récompensées par un surcroit de considération, et aussi par l'essor dont bénéficièrent de plus en plus ses affaires.

C'était à peine si, travaillant sans relâche, le père et le fils pouvaient suffire aux commandes qu'on leur apportait. Il fut de bon ton dans les châteaux des environs de garnir étagères et vitrines d'échantillons de leur savoir-faire. La clientèle aristocratique les avait longtemps boudés, malgré l'alliance avec les Manerville, et peut-être à cause de cette alliance. On eut à cœur maintenant, en les adoptant comme fournisseurs, de marquer la réprobation qu'inspiraient les menées dont ils venaient d'être victimes. Le cabinet de la rue Saint-Rémy connut alors ses grandes heures. Samuel, qui avait presque toujours vécu confiné dans son atelier, en sortit moins encore. En 1835, quand cet homme de bien s'éteignit laissant à son fils, qui était son unique héritier, une maison en pleine pros-

péril et près de deux cent mille francs, il le supplia de conserver le culte du métier auquel il devait tout, de lui demeurer fidèle. Il lui fit jurer en même temps de s'occuper de la fillette de son frère, d'acquitter le prix de la pension où elle venait d'entrer, et de s'efforcer plus tard de lui procurer un établissement convenable.

Étienne Ruiz n'oublia jamais sa double promesse. Et la manière dont il la tint est tout le sujet de cette histoire.

À ce moment de la mort de son père, Étienne avait trente-trois ans. Il en paraissait beaucoup moins, à cause de l'extrême jeunesse qui illuminait son visage. Le corps un peu souffreteux, le teint trop pâle, les cheveux déjà clairsemés, les yeux surtout, affligés d'un clignotement perpétuel, attestait une existence vécue beaucoup plus dans une arrière-boutique qu'à l'ombre des forêts. C'était là le premier effet de la terrible éducation paternelle. A son médecin qui lui conseillait de sortir davantage, Samuel Ruiz avait fait cette réponse magnifique : « Je ne peux pas. L'air pur m'empoisonne. » Ce qu'il estimait néfaste pour lui, aurait-il pu le juger bon pour sa famille ?

A côté de ce dogme primordial, il y avait celui du travail manuel. Samuel Ruiz avait ses raisons de le défendre. C'était grâce à lui qu'il était sorti sain et sauf des pires difficultés. Poussant les choses à l'excès, il avait retiré son fils du collège dès l'âge de douze ans, pour l'installer devant sa table d'empaillage. Aussi la science d'Étienne consistait-elle en un bric-à-brac assez hétéroclite, où dominaient les connaissances acquises dans la lecture des relations de voyages, dont tout naturellement sa vie recluse l'avait amené à raffoler. Il souffrait autant de ce genre de vie que de l'insuffisance de sa culture. Telles étaient les puissances contraires qui se débattaient en lui. Et le drame de sa destinée fut la façon dont il essaya de concilier son goût de l'étude ainsi que sa soif des vastes espaces avec les engagements que son père lui avait arrachés.

Il aima son métier avec passion, mais il l'aima autrement que Samuel, et même d'une manière qui aurait épouvanlé celui-ci, s'il avait pu la soupçonner. Samuel Ruiz n'avait vu dans sa profession de naturaliste qu'un moyen honorable de vivre. Il eût hérité d'un attirail d'horloger qu'il s'en fût accom-

modé pareillement. Étienne apporta à sa tâche toute l'ardeur mystique dont son âme était dévorée. Ces oiseaux qu'on lui confiait pour qu'il les préparât, il souffrait lorsqu'il avait à les rendre. Souvent il lui arriva d'obtenir de clients stupéfaits qu'ils les lui vendissent. Il passait des heures entières en contemplation devant le fragile corps inanimé d'une barge rousse ou d'un stercoraire, parce qu'il savait qu'ils sont de grands voyageurs, et que leur humeur aventureuse les entraîne plus loin que le Groenland et les Feroë. Vers 1830, on avait capturé sur le bassin d'Arcachon des oies sauvages qu'on relâcha après leur avoir fixé un anneau de cuivre à la patte. Deux ans plus tard, Étienne lut dans une revue que l'une de ces oies avait été prise par les matelots d'un bâtiment hollandais au large des îles Kouriles. « Les îles Kouriles ! » répétait-il. Et, tout le jour, il resta à rêver devant sa mappemonde, le doigt posé sur l'emplacement de l'archipel japonais.

Ce fut cette idée fixe qui le conduisit à se spécialiser dans la naturalisation des oiseaux aquatiques. Sans doute n'eût-il pas mieux demandé que de rendre hommage aux charmantes créatures d'azur et d'or qui raient de traits de feu les forêts de Birmanie ou des Florides. Seulement, ces brillantes espèces fréquentent peu les coteaux de Saint-Émilion et de Saint-Estèphe. Quant aux oiseaux qu'on a le plus de chances d'y rencontrer, — perdrix, tourterelles, passereaux, — ils n'intéressaient pas Étienne Ruiz. La vie de ces petits bourgeois sédentaires était trop pareille à la sienne. Mais les hôtes furtifs des marais et des estuaires, les grands migrants silencieux qui ne s'abattent que pour quelques heures sur les eaux nocturnes, c'était à ceux-là qu'alliaient toutes ses pensées, tout son amour. Ils étaient ses consolateurs. Caressant le plumage d'un grèbe ou d'une sarcelle, il lui semblait participer au mystère des mers et des étangs au-dessus desquels ces pauvres êtres s'étaient fatigués à planer.

Des imaginations aussi dérégées eussent risqué de compromettre le commerce le plus solide. Celui d'Étienne Ruiz n'en souffrit pas, cependant. Le cabinet continua à prospérer. A l'impulsion donnée par Samuel s'ajoutaient le zèle et l'habileté très réelle d'Étienne. En 1831, il s'était marié. Son père lui avait fait épouser la fille d'un fabricant de compas de leurs amis, Rose Alvear, qui descendait elle aussi d'israélites espa-

gnols c  
pour le  
malgré  
dans le  
rations  
il arriv  
les alt  
dépress  
avait pa  
favoris  
couvra  
en près  
un mo  
rable t  
une tri  
Éterne  
âges, fa  
entre le

De  
nés : e  
fils, Pi  
à lui s  
voulut  
table  
enfant  
à son  
sensati  
dans  
années  
présen  
s'écro  
fut aîn  
de la  
de Séb

C'é  
il y a  
eût éta  
tiens  
3 mai  
lycées

gnols convertis. L'alliance Manerville, on le voit, n'avait été pour les Ruiz qu'une exception quelque peu sacrilège. Ainsi, malgré l'eau lustrale, le vieux sang juif continuait à charrié dans leurs veines ses sombres ardeurs et ses généreuses aberrations. Prisonnier plus que quiconque de ces extravagances, il arrivait à Étienne Ruiz de passer dans la même journée par les alternatives les plus saugrenues d'enthousiasme et de dépression. Tantôt, ses chimères le transportaient, et il n'y avait pas à Bordeaux, en France, dans l'univers, d'homme plus favorisé, plus intelligent, plus savant que lui. Tantôt, il se couvrait la tête de cendres; il éprouvait le besoin de s'humilier en présence de professeurs de la Faculté ou du Muséum entrés un moment chez lui pour causer. « Je ne suis qu'un misérable tâcheron, larmoyait-il devant ces messieurs confondus, une triste larve ignorante, indigne de dénouer vos sandales. » Éternel et lugubre balancement, qui, depuis l'origine des âges, fait osciller Israël, comme un pendule neurasthénique, entre le fumier de Job et la pourpre de Salomon !

De son mariage avec Rose Alvear, deux enfants étaient nés : en 1833, une fille, Isabelle, et, trois ans auparavant, un fils, Pierre, destiné tout naturellement à seconder son père et à lui succéder. Mais, lorsqu'il eut douze ans, et qu'Étienne voulut le retirer du lycée pour l'installer, selon le rite, à la table d'empaillage, le proviseur jeta de hauts cris : « Un enfant qui faisait de tels progrès ! » Étienne, flatté, permit à son fils de poursuivre ses études, non sans avoir eu la sensation que le vieux Ruiz était en train de se retourner dans son cercueil en signe de mécontentement. Quelques années après, Pierre sollicitait une nouvelle faveur : se présenter à Saint-Cyr. Cette fois, Étienne crut que tout s'écroulait sous lui. De nouveau, cependant, il dit oui. Ce fut ainsi qu'en 1853, le lieutenant Ruiz, premier et dernier de la famille, eut l'honneur de tomber pour la France au siège de Sébastopol.

C'était là ce qu'on peut appeler une véritable vocation. Et il y avait longtemps que son père aurait dû s'en méfier, s'il eût été en état de songer à autre chose qu'à ses muets entretiens avec les vanneaux huppés et les râles marouettes. Le 5 mai 1843, à l'occasion du retour des Cendres, les élèves des lycées étaient allés en congé. Pierre avait déjeuné chez ses

parents. On avait évoqué bien entendu les guerres de l'Empire. « Dire, s'était écrié le jeune Ruiz, dire que pendant ce temps-là, il y avait des gens qui ne songeaient qu'à faire fortune en vendant aux soldats du biscuit avarié ! » Brusquement, il s'était arrêté, il avait rougi. D'un geste gêné, son père lui désignait, à l'autre bout de la table, une fillette d'une quinzaine d'années, qui n'était autre qu'Andrée Ruiz, la fille de Ferdinand. Elle aussi était en vacances. Elle passait la journée chez son cousin. Elle sentit qu'on la regardait, qu'on regardait Pierre... « Laissez-le, dit-elle très calme, car je suis comme lui; je pense qu'il a raison. » Douze ans plus tard, le jour où l'on apprit la mort du lieutenant Ruiz, elle s'enferma dans sa chambre. Ce fut une des rares fois qu'elle pleura. Peut-être l'avait-elle aimé.

Andrée Ruiz était restée jusqu'en 1835 à la Sauve, chez sa grand mère. De cette époque monotone et morne elle ne devait garder qu'un souvenir, celui des lamentations de la vieille dame. Elle passait son temps à déplorer une mésalliance qui avait, par-dessus le marché, consommé la ruine des Manerville. Lorsque les religieuses de Créon acceptèrent l'orpheline comme pensionnaire, elle avait déjà pris l'habitude de ne parler que le moins possible. De temps en temps, Étienne Ruiz venait la voir, dans l'intention de la rassurer sur l'avenir, de lui promettre qu'elle ne manquerait jamais de rien, que telle était la volonté de son père, et la sienne aussi naturellement... Mais, dès qu'ayant franchi la grille du parloir, il se trouvait en face de sa silencieuse petite cousine, il cherchait en vain ses mots; une timidité sans nom le prenait; il la quittait presque aussitôt, ayant osé à peine poser ses lèvres sur le front que l'enfant lui tendait avec une résignation taciturne. Il eut plus de courage rue Saint-Rémy, lorsqu'elle vint y passer ses dimanches et ses congés, après la disparition de la vieille dame. Andrée avait dix ans lorsqu'elle pénétra pour la première fois dans ce milieu si différent de celui où elle avait vécu jusqu'alors. Si accoutumée qu'elle fut à ne rien laisser transparaître de ses pensées, elle ne put dissimuler tout à fait l'angoisse qui l'étreignit ce jour-là.

Sa grand mère, pendant dix années, n'avait pas cessé de lui reprocher d'être une Ruiz. Allait-elle à présent avoir à faire oublier qu'elle était aussi une Manerville ?

E  
qu'el  
Mais,  
port  
ainé  
gré,  
Très  
s'effo  
besoig  
les r  
gnait  
la v  
payer  
allén  
du g  
tour

El  
habit  
fût p  
de ma  
fléau  
times  
Andr  
son d  
paser  
finiss  
chose

Pi  
Quan  
ils y  
mettr

Il  
desqu  
elle a  
et il s  
lui en  
s'était  
peu à  
A la c  
l'entr

Elle possédait une vue exacte de la situation. Elle savait qu'elle n'aurait pas eu à se formaliser d'un manque d'égards. Mais, pour le moment tout au moins, ses craintes sous ce rapport paraissaient vaines. Elle fut accueillie comme la fille ainée de la maison, familièrement, un peu trop même à son gré, car elle était d'une nature plutôt rebelle aux effusions. Très vite, elle avait acquis un sens des distances qu'elle s'efforça toujours de conserver, même dans les plus humbles besognes, auxquelles elle ne fit rien pour échapper. Elle les recherchait, au contraire. L'expérience paternelle rejoignait l'orgueil des Manerville pour la convaincre que dans la vie, quoi qu'il advienne, partout et toujours, il faut payer; qu'il vaut mieux prendre les devants, ne pas attendre qu'on vous oblige à le faire, afin d'avoir le bénéfice du geste, et d'être en droit, s'il y a lieu, de réclamer à votre tour votre dû.

Elle avait dix-huit ans lorsqu'elle quitta le couvent et vint habiter chez son cousin. Les circonstances voulurent que ce fut pour y assumer presque aussitôt les devoirs de maîtresse de maison. Rose Ruiz, atteinte d'un mal foudroyant, un de ces fléaux non catalogués qui ravagent par périodes les cités maritimes, fut emportée en quelques jours au début de l'hiver. Andrée ne quitta pas le chevet de la mourante, qui exhala son dernier soupir en lui étreignant la main, et en laissant peser sur son mari effondré dans un fauteuil le regard indéfinissable de ceux qui s'en vont, ce regard chargé de tant de choses...

Pierre était au lycée; on avait confié Isabelle à des amis. Quand ils rentrèrent à la maison, d'où leur mère était partie, ils y trouvèrent une mince jeune fille en noir, occupée à mettre de l'ordre dans leurs petites affaires.

Il y avait douze années de cela: douze années au cours desquelles Pierre était mort, et qui avaient vu Isabelle devenir elle aussi une jeune fille. Andrée avait veillé à son éducation, et il sera dit plus loin le genre de reconnaissance que sa nièce lui en garda. Aux soins de l'enfant et à ceux du ménage ne s'était pas bornée la tâche de M<sup>me</sup> Ruiz. Elle avait déchargé peu à peu son cousin du souci de la comptabilité commerciale. À la correspondance et à la tenue des livres elle avait ajouté l'entretien des instruments, ainsi que la manutention des

matières premières. Elle accomplissait tout cela en silence. Elle ne sollicitait pas de remerciements. Elle s'appliquait même à éviter ceux qu'Étienne n'eût pas mieux demandé que de lui prodiguer. Elle arrivait insensiblement ainsi à renverser les rôles, et à se constituer la véritable créancière. Il ne lui était pas possible, cependant, de venir à bout de tout. Bien qu'elle se fût arrangée pour acquérir quelques notions de son art, elle n'eût pu, par exemple, suppléer Étienne Ruiz dans le métier de naturaliste. Or, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, il avait dépassé la cinquantaine, et, après une existence consacrée tout entière au travail, il pouvait être contraint d'un moment à l'autre à prendre un peu de repos. Il ne fallait pas qu'il tardât davantage à s'adjointre quelqu'un. Andrée eut d'autant moins de mal à l'en persuader que, ce quelqu'un là, on l'avait déjà sous la main.

**I**s s'appelait Beyrie, Bernard Beyrie. C'était aussi un orphelin. Sa tante, qui servait depuis longtemps chez les Ruiz comme femme de ménage, avait dépensé ses économies à le faire instruire. Né en 1833, la même année qu'Isabelle, il avait été boursier au lycée de Bordeaux. Maintenant, il préparait la licence ès sciences, s'ingéniant à donner par ci par là quelques répétitions.

Quand il était au lycée, on le voyait, le dimanche, dans la cuisine de la rue Saint-Rémy. Le jour où il fut reçu bachelier, M. Ruiz le retint à sa table, et cet honneur dédommagea au centuple la femme de ménage des sacrifices qu'elle s'était imposés pour lui.

Lorsqu'Étienne Ruiz, à l'instigation de sa cousine, lui proposa de l'employer, il dit oui, mais sans se répandre en protestations de gratitude, car il y avait un grand fond de calcul chez ce garçon d'apparence rustaude et bornée. Seule, Andrée perçut immédiatement ses ambitions et sa tactique. Elle ne s'étonna pas de la facilité avec laquelle il accepta le salaire médiocre, — une trentaine de francs par mois, — qui lui était offert. Elle comprit que ce qu'il voulait, c'était faire figure de collaborateur, non de domestique. Il se pouvait d'ailleurs que tout ne fût pas pré-méditation de sa part, et qu'il eût été frappé par la beauté d'Isabelle. Mais Pierre Ruiz venait d'être tué. Isabelle, c'était la succession Ruiz assurée à qui obtiendrait sa

main. Devant la quasi-impossibilité qu'il y a à sonder de façon certaine le cœur d'un homme, il est plus simple d'admettre que l'intérêt et l'inclination de Bernard Beyrie marchaient de pair en la circonstance.

Il eut tout de suite une alliée en Andrée Ruiz, presque aussi étrangère que lui dans la maison. Quant à Étienne, il ne tarda pas à ne plus pouvoir se passer de son commis. Il était flatté de l'avoir sous ses ordres, car Bernard représentait l'idéal qu'il n'avait pu atteindre, les études qu'il n'avait pu faire, les diplômes qu'il n'avait pas été à même de conquérir. Il s'excusait auprès du jeune homme de la besogne ingrate qu'il lui imposait. Puis, bondissant selon sa coutume d'un extrême à l'autre, il entonnait un hymne à son art. Il célébrait le génie qu'il faut pour présenter dans toute sa gloire un héron pourpré ou un chevalier bécasseau. Le jeune Beyrie prêtait à ces divagations une oreille à la fois avisée et complaisante. Il savait contredire à point son patron, afin de donner plus de poids aux louanges dont il ne manquait pas de le couvrir ensuite. Il n'y avait d'ailleurs dans ces éloges que le minimum de bassesse, car Bernard appréciait les connaissances scientifiques d'Étienne à leur valeur, qui était réelle. Bref, en trois ans, il était devenu un personnage indispensable. Il avait tiré au sort un mauvais numéro, et on lui avait acheté un remplaçant. Étienne Ruiz, rassuré désormais sur l'avenir de sa maison, entrevoyait l'instant où il pourrait sans remords s'abandonner à ses chimères.

L'avenir de sa maison! Qui eût pu en effet lui interdire de l'imaginer comme il était en train de le faire? Seul, un aveugle n'eût pas remarqué de quelle manière Bernard regardait Isabelle. Il venait de passer sa licence. Très vite, il serait docteur ès sciences naturelles. Docteur ès sciences! Voilà un titre qui produirait son effet, gravé sur la porte du magasin et les enveloppes commerciales. Le vieux Samuel dans sa tombe ne pourrait faire autrement que d'en éprouver de la fierté. Oui, oui, Étienne le savait bien, il lui resterait encore à tenir la seconde promesse exigée par son père : pourvoir la fille de Ferdinand d'un établissement convenable. Mais, là aussi, il avait son idée. Il n'y eût eu, certes, trop rien à redire à ces magnifiques combinaisons, si Étienne, en les échafaudant, n'avait omis de pressentir quelqu'un

qui avait cependant voix au chapitre. Sa propre fille, tout simplement.

Il n'a jamais été dans les habitudes juives de se préoccuper beaucoup du libre arbitre des femmes, et Étienne Ruiz, par cet oubli, prouvait qu'il continuait à être bien de sa race. Isabelle était restée pour lui une enfant. Il ne soupçonnait rien du sombre travail qui était en train de s'accomplir dans sa tête. Il était incapable de se rendre compte que, dès le premier jour, Andrée et Bernard n'étaient apparus à sa fille que comme des ennemis, ou, du moins, de dangereux intrus. A cause d'eux, elle n'avait plus chez elle la place éminente à laquelle elle avait droit. Son orgueil, évidemment, lui commandait l'indifférence. Elle feignait de ne s'apercevoir de rien, ni des yeux que son père avait pour Andrée, ni de ceux que Bernard avait pour elle-même. Elle traitait sa cousine avec une politesse égale et froide. « Il ne faut pas oublier que nous ne sommes que de petites gens, ici », se bornait-elle à murmurer, s'il arrivait à M<sup>me</sup> Ruiz d'élever une critique discrète contre un détail du service. Aux repas, dont elle s'était arrogé la présidence, c'était souvent l'assiette de sa cousine qu'elle ne remplissait qu'en dernier lieu. « Ah ! pardon. Je t'avais oubliée », disait-elle alors, avec le même sourire glacé. Pour ce qui était de Bernard, elle l'ignorait. Le maître de maison, lui, continuait, bien entendu, à poursuivre son rêve. Il n'avait pas la moindre notion de l'orage qui était en train de s'accumuler sous son toit...

Sans cela, peut-être, il eût regardé à deux fois avant d'écrire la lettre qui parvint à Andrée Ruiz le 29 septembre 1858, jour où les régiments de Bordeaux rentraient triomphalement d'Italie.

PIERRE BENOIT.

*(La seconde partie au prochain numéro.)*

---

# LES PROBLÈMES DU DÉSARMEMENT NAVAL

Toutes les nations qui participent à la Conférence du désarmement naval, attachent une importance particulière aux problèmes navals. C'est que les unes et les autres ont compris l'intérêt primordial des flottes de guerre dans les conflits qui pourraient surgir entre les peuples. De 1914 à 1918, la France a dû assurer un flux et reflux de soldats se montant à 2365 000 hommes. Les États-Unis ont transporté en Europe, en l'espace de dix-sept mois, 2 079 880 hommes de troupe, au cours de 1 442 voyages. Le 3 septembre 1918, le port de Brest a reçu 44 361 hommes en un seul convoi. Et nous ne parlons pas des millions de tonnes qu'il serait nécessaire de transporter par mer pour assurer les besoins des armées en campagne. Pour nous borner aux premières heures de la mobilisation, nous ne devrions jamais oublier le tableau qui figure à l'annuaire militaire de la Société des nations, d'où il résulte que, sur une armée composée au total de 29 136 officiers et 493 580 hommes, les effectifs séjournant dans les territoires d'outre-mer se montent à 7 819 officiers et 197 842 soldats. Comment assurer la concentration de notre armée nationale coupée en deux tronçons, sinon en prévoyant, dès le temps de paix, la protection des convois qui seront chargés du rapatriement dans la métropole des contingents actuellement stationnés dans l'Afrique du Nord (127 000 hommes), dans le Levant (14 000 hommes), en Afrique occidentale (20 000 hommes), etc...?

Examions donc les sujets qui sont mis en discussion devant la Conférence avec la volonté d'établir quels sont nos moyens de défense minima, mais aussi avec le désir de contribuer à la cause du désarmement. Nous entendons surtout maintenir intacte et cordiale cette entente avec la Grande-Bretagne, qui doit former les assises de notre politique et sans laquelle il ne saurait régner de véritable paix dans le monde.

Tout d'abord, la limitation des armements par la voie budgétaire, discutée par la Conférence préparatoire, n'a aucune chance d'aboutir au point de vue naval. Elle présente le grave inconvénient de se superposer aux modes actuels de limitation, car la voie budgétaire n'est pas un critérium suffisant pour régler la puissance des flottes de guerre. Le délégué américain disait, lors de la Conférence préparatoire, « qu'il est plus facile de dissimuler l'emploi d'un dollar que l'existence d'un fusil ». En matière navale, cet aphorisme est particulièrement exact. En outre, on ne voit pas comment on réglerait la composition des flottes à l'aide d'une unité monétaire susceptible de variation. Est-ce qu'une flotte dont la monnaie se déprécierait de 30 pour 100, comme c'est actuellement le cas de la livre sterling, devrait suivre le sort de cette monnaie ? Nous craignons en outre qu'une limitation budgétaire globale ne crée, entre les divers départements ministériels responsables de notre défense nationale, des surenchères regrettables au moment des demandes annuelles de crédit.

Nous n'adopterons donc pas d'autre critérium que celui qui a toujours été envisagé, c'est-à-dire le tonnage et le calibre des pièces d'artillerie. Et nous distinguerons successivement : les bâtiments de ligne, les sous-marins, les unités légères de surface, les bâtiments non limitables.

#### LES BÂTIMENTS DE LIGNE

Le statut des bâtiments de ligne est actuellement réglé par les accords de Washington de février 1922. L'article 5 de ce traité a fixé à 35000 tonnes le déplacement maximum d'un navire de ligne et à 406 millimètres (16 pouces) le calibre maximum de son artillerie. L'article 4 a déterminé le tonnage global de l'Angleterre, des États-Unis, du Japon, de la France et de l'Italie selon les coefficients respectifs 5, 5, 3, 1,75 et 1,75.

Or, depuis la Conférence de Washington, aucune Puissance signataire du traité n'a construit de bâtiment de ligne, à l'exception de l'Empire britannique, qui a mis en service le *Nelson* et le *Rodney*, navires de 33 500 tonnes, armés de 9 pièces de 406 millimètres. La France d'après cet acte diplomatique, confirmé par le traité de Londres, aurait pu construire 35 000 tonnes en 1927 et autant en 1929. Elle n'a pas usé de ce droit. Mais l'apparition d'un navire de guerre allemand, le *Deutschland*, nous a conduits à envisager la mise en chantier d'un bâtiment de ligne dont le principe a été voté le 2 juillet dernier par le Sénat. Ce vote a été accompagné d'un ordre du jour indiquant l'urgence de cette construction, « afin d'opposer au croiseur protégé allemand un navire de ligne capable de le surclasser ».

Il n'est pas question de nous empêcher d'achever ce navire de ligne. Même s'il était dans les intentions de l'une quelconque des délégations de réviser les limitations des accords de Washington, il est évident que nous obtiendrions plus de 70 000 tonnes : ce qui en tout état de cause nous permet de poursuivre l'achèvement de notre *Dunkerque*. Les débats de Genève peuvent avoir cependant une grande influence sur le sort de ce navire. On agite le point de savoir si l'on ne pourrait pas revenir sur les caractéristiques maxima du bâtiment de ligne. La France ne s'oppose pas à cette révision. Pour notre part, nous désirons même voir réduire à 26 500 tonnes et à 340 millimètres le déplacement et le calibre de l'artillerie des futurs bâtiments. Mais l'attitude de la délégation américaine semble enlever toute chance de succès à une réduction de la puissance maxima du *capital ship* fixée à 35 000 tonnes.

Dans cette expectative, la France ne paraît pas devoir envisager un cuirassé supérieur à 26 500 tonnes, déplacement qui lui paraît suffisant pour répondre à ses besoins actuels. À propos de la question des *Deutschland*, une controverse sérieuse sera liquidée à Genève. D'après le traité de Versailles, l'Allemagne a le droit d'armer 108 000 tonnes de navires, dont six cuirassés. Le remplacement des vieilles unités a été réglé par l'article 190 du traité (vingt ans pour les cuirassés). En outre, le traité autorisait l'Empire germanique à placer en réserve « tous autres bâtiments ». Vu l'obscurité de ce texte, la Conférence des ambassadeurs fut appelée à l'interpréter. Elle décida, le 16 mars 1920,

que l'Allemagne pourrait conserver en réserve deux cuirassés, deux croiseurs, quatre destroyers et quatre torpilleurs. Il est clair que cette tolérance s'applique aux seules unités hors d'âge; car la Conférence des ambassadeurs ne pouvait pas augmenter le tonnage de remplacement strictement limité par les articles 181 et 190 du traité. Aussi ce ne fut pas sans étonnement que l'on constata la façon dont la marine germanique entendait profiter des décisions du 16 mars 1920. Il est annexé au projet de budget du Reich 1931-1932 une liste de constructions neuves, qui forment un total de 144 000 tonnes: c'est-à-dire la flotte du traité de Versailles augmentée de 25 pour 100! Selon ce plan, l'Allemagne se proposerait de construire huit cuirassés au lieu de six, soit 80 000 tonnes cuirassées dont le total est supérieur au tonnage de 70 000 tonnes, auquel nous avons droit conformément aux accords de Washington et de Londres. Cette interprétation abusive des actes de la Conférence des ambassadeurs ne pouvait échapper à la vigilance de M. Charles Dumont, qui l'a dénoncée à la tribune du Sénat le 2 juillet dernier et qui n'a pas eu de peine à faire établir par ses jurisconsultes et accepter par les co-signataires du traité de Versailles la réalité de ce manquement aux clauses restrictives qui lient le Reich en matière d'armement naval.

En définitive, la Conférence ne semble devoir apporter de modifications ni dans les caractéristiques des bâtiments de ligne, ni dans la proportion des forces respectives des grandes Puissances découlant des accords de Washington, ni dans les clauses navales limitatives du traité de Versailles. Seule une réduction des tonnages globaux des catégories bâtiments de ligne et porte-aéronefs rencontrera peut-être l'agrément unanime. Nous devons toutefois faire remarquer, en ce qui concerne les proportions de Washington, que celles-ci sont injustes pour la France (1). Elle ne peut construire qu'un tonnage égal à celui de l'Italie, alors que le budget allemand prévoit la mise en chantier prochaine de 60 000 tonnes de bâtiments cuirassés. C'est un fait nouveau sur lequel notre délégation attirera certainement l'attention et dont elle doit tirer argument pour justifier ses tonnages globaux.

(1) Cette injustice est reconnue par les écrivains anglais et américains, notamment l'amiral sir Herbert Richmond qui a parlé de l'*offense grave* faite à la France à Washington.

## LE SOUS-MARIN

Comme il était à prévoir, le sous-marin essuye le tir de barrage des experts, qui rendent cet instrument de combat responsable de l'usage barbare qu'on ont fait les Allemands. Les Anglais demeurent fidèles à une thèse qu'ils soutiennent depuis l'armistice. C'est avec la plus grande difficulté que la France, qui n'avait construit aucun submersible pendant les hostilités, obtint le 2 décembre 1919 de la Conférence de la paix qu'il lui fut remis dix unités sous-marines allemandes. Et, le 22 décembre 1921, à Washington, Lord Lee demandait l'abolition radicale de cet instrument de combat, au nom de l'Amirauté anglaise. Cette opinion ne fut pas partagée par les autres délégations. Les Américains déclarèrent notamment : « le sous-marin a une valeur immense, son emploi est légitime et aucune nation ne peut en condamner l'usage ». Finalement, on se mit d'accord sur les résolutions Root. Celles-ci ont pour objet de restreindre l'emploi des sous-marins en temps de guerre. Elles prescrivent des règles de visite destinées à empêcher le retour des actes de cruauté commis par les marins allemands à l'égard des non belligérants et des neutres. Rien de plus juste et de plus humain; rien de plus conforme à la doctrine française. Celle-ci a été précisée dans l'article 2 du traité de Londres.

Depuis cette époque, la question du sous-marin a été souvent discutée. Les Anglais en avaient admis le principe dans le compromis naval de juillet 1928. Lors de la Conférence de Londres au début de 1930, nous eûmes la surprise, si tant est que l'on puisse s'étonner des changements d'attitude de l'Amérique, de voir la délégation des États-Unis, revenant sur ses déclarations antérieures, réclamer la suppression du sous-marin. C'est qu'entre temps, la marine américaine était devenue la première du monde. Le submersible risquait de se retourner contre les puissants *capital ships*; il cessait dès lors d'être « légitime ». L'Italie se range du côté du plus fort et déclare aujourd'hui « que l'abolition du sous-marin est utile dans l'intérêt du désarmement ». Seuls les Japonais restent fidèles à notre thèse. Tout en rendant hommage aux motifs hautement humanitaires qui ont dicté les déclarations tendant à l'abolition

du sous-marin, ils soulignent que « les armes aériennes pourraient être l'objet d'une réprobation analogue ».

Nous soutenons à Genève que le sous-marin est un navire de guerre comme les autres, parfois plus efficace, parfois plus exposé. Arme défensive des marines de second rang, « c'est de lui qu'elles attendent la seule garantie efficace contre un blocus à longue distance exercé par les flottes de surface. L'action du sous-marin contre les navires marchands n'est pas nécessairement illégale. Il a été utilisé conformément au droit des gens, en particulier par l'Angleterre, dans la mer du Nord et la Baltique, au cours de la grande guerre. » Une arme n'est en effet répréhensible que par l'usage qu'on en fait; parce que nos ennemis ont déshonoré le sous-marin en l'employant à couler des paquebots chargés de femmes et d'enfants, il ne s'ensuit pas qu'il faille définitivement le condamner. Il est pour nous, au point de vue tactique, d'une utilisation indispensable pour la protection de nos côtes et de nos convois. Notre mobilisation ne pourrait pas se réaliser sans lui. On serait d'ailleurs étonné, si, ce qu'à Dieu ne plaise, éclatait un conflit international, de voir combien les qualités destructives du sous-marin seraient peu efficaces, au regard des armes modernes que les belligérants mettraient en action. Nous sommes disposés à prendre tous les engagements qu'on nous demandera pour limiter l'emploi du sous-marin à des buts strictement militaires.

Aussi sommes-nous décidés, à Genève, à nous opposer à l'abolition des sous-marins. En cette circonstance, loin de des servir la cause de la paix, nous ne faisons que défendre les intérêts des nations faibles contre les dangers d'une agression navale. Les experts de l'amirauté britannique comprendront qu'il n'entre pas un seul instant dans notre pensée que le sous-marin français puisse être un jour dirigé contre eux. Ils n'ont qu'à regarder la carte de la France et de ses colonies pour s'expliquer les contingences stratégiques qui nous imposent une telle opinion.

Nous croyons d'ailleurs que la demande d'abolition du sous-marin restera platonique. Il est beaucoup plus à craindre que, tout en cédant sur le principe, les délégations insistent sur l'adoption par la France de la limitation maxima de 52 700 tonnes inscrite à l'article 16 du traité naval de Londres du 22 avril 1930, limitation acceptée par les États-Unis, la

communauté de Nations britannique, et le Japon; ce dernier semblant devoir demander la révision du contingent. Là encore, nous sommes obligés de refuser cette invitation. La marine française ne saurait descendre à notre avis à un tonnage de sous-marins inférieur à celui qu'elle possède actuellement, soit 93 000 tonnes. Cette nécessité provient du fait que la proportion admise à Washington pour les bâtiments de ligne, soit 1,75 contre 5 aux grandes Puissances, est défavorable à la France. Un privilège dans le tonnage sous-marin en notre faveur n'est que la juste rançon de la supériorité des autres Puissances en bâtiments de ligne. D'ailleurs, nos plans initiaux découlant du statut naval, prévoyaient un chiffre de sous-marins de 125 000 tonnes.

#### UNITÉS LÉGÈRES DE SURFACE

Quelle que soit l'ampleur des discussions de Genève, concernant le bâtiment de ligne et le sous-marin, celles qui sont relatives aux unités légères de surface paraissent encore les plus délicates à résoudre. Depuis que la France a refusé d'admettre à Washington des limitations en bâtiments légers conformes aux proportions qui avaient été adoptées pour les bâtiments de ligne, on n'a cessé de faire pression sur nous, pour nous demander de réduire notre tonnage dans cette catégorie d'unités : croiseurs, contre-torpilleurs, torpilleurs. Sur cette question s'est greffée celle de la parité navale franco-italienne. Nous avons eu si souvent l'occasion d'exposer ce problème à nos lecteurs que nous nous bornerons à faire connaître comment il se présente à nouveau devant la Conférence de Genève. Les trois grandes Puissances maritimes, États-Unis, Angleterre, Japon, se sont mises d'accord (article 16 du traité de Londres) pour définir trois catégories d'unités légères : croiseurs possédant un calibre d'artillerie d'au moins 133 millimètres, croiseurs possédant de l'artillerie d'un calibre inférieur à 133 millimètres, et destroyers (torpilleurs). Dans chacune de ces catégories, les Puissances en question se sont engagées à ne pas dépasser, à la date du 31 décembre 1936, un tonnage déterminé. La France, tout en acceptant le principe des catégories, a refusé de signer une limitation quelconque, parce que l'Italie persistait à

demander un tonnage égal à celui de la France, et que cette prétention était contraire à la position géographique et coloniale de notre pays.

En vain, l'Amirauté britannique a-t-elle cherché à rapprocher les thèses italienne et française. Une équivoque est née au cours de ces pourparlers. On a dû se séparer sans obtenir de résultat positif. Les données du problème franco-italien n'ont pas changé à Genève. Nos préoccupations concernant la servitude d'une double menace dans le nord et en Méditerranée, se sont au contraire aggravées par l'annonce du programme allemand dont nous avons parlé plus haut, et notamment par l'entrée en service de 4 croiseurs du type *Emden* et *Königsberg* de 5400 tonnes, qui possèdent une protection de ceinture de 75 à 100 millimètres et un armement de 9 pièces de 130 millimètres. Les Allemands poursuivent actuellement cet effort de reconstitution de leur flotte protégée avec le *Leipzig*, qui jouit du redoutable privilège d'avoir un rayon d'action de 12 000 milles. Comment les Italiens ne sentent-ils pas le bien-fondé de nos demandes, lorsque nous exigeons que l'on prévoie, dans la répartition de nos forces, le tonnage nécessaire à la France pour faire face aux unités de la flotte allemande, tout en assurant la garde de nos convois ? Sous cette réserve, nous ne nous opposons pas à une parité navale avec l'Italie dans la Méditerranée, où sa flotte se trouve concentrée. Nous faisons seulement remarquer que cette parité méditerranéenne entraînerait, en faveur de l'Italie, une supériorité réelle, car la Péninsule, construisant des navires plus rapprochés de leurs bases que les nôtres, peut sacrifier une partie de leur rayon d'action au profit de la vitesse et de la puissance d'artillerie.

Nous espérons que les négociations que nous avons engagées avec l'Italie aboutiront à un accord. C'est parce que nous désirons vivement un rapprochement entre nos deux nations que nous le voudrions fondé sur des bases équitables et conformes à notre situation réciproque. Nos amis italiens ont tort de mettre des questions de prestige, là où il n'y a en jeu que des calculs stratégiques.

Sur quoi porte en réalité le différend actuel ? Les Italiens nous ont reconnu une supériorité en bâtiments anciens. Cette supériorité découle du rapprochement des listes de nos flottes respectives. La France demande que ses unités hors

d'âge soient remplacées par du tonnage neuf au fur et à mesure de leur condamnation. L'Italie se refuse à admettre cette juste prétention, et voudrait cristalliser la supériorité française en tonnage illusoire de bâtiments anciens. Nous ne voyons véritablement pas sur quoi l'Italie peut se fonder pour demander une équivalence dont elle n'a jamais pensé se prévaloir jusqu'ici. Il suffit de comparer à cet égard l'état de nos deux flottes en 1913 et en 1929. En 1913 (1), la France possédait 689000 tonnes, dont 230000 de croiseurs. A cette époque, le total de la flotte italienne se montait à 348000 tonnes dont 40000 de croiseurs environ. En 1929, la marine française est tombée au tonnage total de 504000 tonnes, soit une diminution de tonnage de 185000 tonnes, tandis que le tonnage italien, qui s'élevait à 318000 tonnes, n'avait diminué que de 30000 tonnes par rapport à 1913. Et c'est nous qu'on accuse de militarisme naval !

Comme on peut s'en rendre compte, la marge de supériorité de notre flotte, par rapport à celle de l'Italie, qui était d'environ 100 pour 100 en 1913, n'était plus que de 50 pour 100 en 1929. Mais cette marge réduite était encore jugée inacceptable par l'Italie, qui, depuis 1929, s'est appliquée à réaliser la parité de fait en bâtiments modernes. Elle demande à porter sa flotte à 441000 tonnes au 31 décembre 1936 ; soit une augmentation de 100000 tonnes sur 1913. Pour établir notre bonne volonté, nous avions accepté une parité avec elle de 7 croiseurs de 10000 tonnes, bien que la supériorité des croiseurs protégés italiens fût incontestable, par rapport à notre flotte de même catégorie. C'était une des conditions des accords avec l'Italie que nous avons toujours jugée pour notre part dangereuse et excessive. Les événements qui viennent de se dérouler nous montrent que nous avions raison de critiquer cette transaction qui ne tient pas compte de nos nécessités stratégiques.

La situation se résume pour nous de la façon suivante. Nous avons réduit nos exigences découlant de nos besoins absolus de 800000 tonnes à 760407 ; puis à 670723 à compter du 31 décembre 1936. Ce chiffre correspond à peu de choses près au tonnage actuel de notre flotte, soit 641000 tonnes. Nous devons exiger de l'Italie qu'elle se tienne par rapport à

(1) Annuaire militaire de la Société des nations.

notre tonnage à celui qu'elle possède elle-même aujourd'hui, soit 400 000 tonnes environ, ce qui nous laisserait une supériorité de 240 000 tonnes, correspondant aux 108 000 tonnes allemandes du traité de Versailles plus 130 000 tonnes nécessaires pour la protection des lignes de communications impériales. C'est une marge de sécurité mininum. De l'accord franco-italien sur ce point dépendent en grande partie les résultats de la Conférence du désarmement naval, car le tonnage des grandes comme des petites Puissances est un peu fonction des limitations qui seront admises pour ces catégories d'unités entre la France et l'Italie. Ajoutons, en ce qui concerne les Puissances navales secondaires présentes à Genève, que nous devons nous efforcer de faire obtenir à chacune d'elles (Pologne, Roumanie, Yougoslavie, notamment) le tonnage conforme à leur sécurité nationale, ce qui est la thèse constante de notre pays.

Une dernière question : celle des bâtiments non limitables, dont les caractéristiques ont été fixées par le traité de Londres. On prête à certaines délégations l'intention de demander à réduire ces caractéristiques en ce qui concerne le tonnage maximum de 600 tonnes accepté par l'article 8 du traité. C'est une modification que nous ne saurions accepter au lendemain du traité de Londres. Ces 600 tonnes par unité sont indispensables pour réaliser un type d'escorteur en mesure de protéger efficacement nos convois coloniaux.

Tels sont les objets principaux de la discussion de Genève, et qui menace de se prolonger. Nous avons pleine confiance dans la délégation qui représente la France au cours de cette conférence, dans son chef, M. André Tardieu, qui a si heureusement soutenu les intérêts de notre marine à Londres en 1930, et dans M. Charles Dumont et ses experts. Leur thèse est si conforme aux exigences de notre sécurité nationale qu'il faudrait être aveugle pour ne point s'y rallier. On peut même lui faire le reproche d'être trop modérée sur certains points.

RENÉ LA BRUYÈRE.

# L'ESPAGNE MUSULMANE

## III<sup>(1)</sup>

### LE CID CAMPEADOR

#### LES PETITS ROYAUMES MUSULMANS

EL-MANSOUR, l'usurpateur du Califat, était mort, en 1002, à Medina Celi, au cours d'une nouvelle expédition contre la Castille : ce qui prouve une fois de plus la fragilité des victoires musulmanes et, au point de vue politique, l'inutilité de ces campagnes bisannuelles contre les chrétiens.

Hicham II, le calife légitime, séquestré par lui, vivait toujours. Les fils de l'usurpateur eurent à lutter contre les partisans de celui-ci, pour se maintenir au pouvoir. Mais pas plus que leur père, ils ne réussirent à fonder un régime durable. Après des luttes terribles, où les vieux ennemis se mesurèrent encore une fois, — Arabes contre Berbères, renégats et chrétiens contre le gouvernement central ou contre les musulmans, — le Califat, qui ne rendait plus aucun service, finit par sombrer. En 1031, les vizirs le déclarèrent aboli et Cordoue ne fut plus qu'une république.

Alors les provinces rompirent le lien qui les rattachait à la capitale. La monarchie arabe se disloqua pour faire place à une foule de petits États indépendants, véritables royaumes, dont les principaux furent ceux de Séville, de Grenade,

*Copyright by Louis Bertrand, 1932.*

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier et 1<sup>er</sup> février.

d'Almeria, de Badajoz, de Valence et de Saragosse. Les Berbères dominèrent dans le midi, les Slaves dans l'est, les Arabes dans le sud-ouest, les renégats et les chrétiens dans le nord de la Péninsule.

Entre la mort d'El-Mansour et les invasions des Almoravides et des Almohades, se place une période d'environ un siècle, où les Arabes s'hispanisèrent à peu près complètement, où leur fanatisme s'adoucit, où ils semblent ralliés à un idéal de vie somptueuse et intelligente. Ce fut quelque chose comme l'Italie des podestats et des petites républiques municipales. Ces roitelets musulmans, amollis par toutes les voluptés du climat, perdent leurs vertus guerrières. De même, leurs soldats arabes ou africains. De plus en plus, ils sont obligés, pour se défendre, de faire appel à des auxiliaires chrétiens. Le métier de condottière en pays d'Islam devient un moyen d'existence pour une foule de Castillans, de Basques, de Navarrais, d'Aragonais et de Catalans.

Entre ces principales, quelques figures originales se détachent, qu'il vaut la peine de regarder d'un peu près, si l'on veut se faire une idée de l'Espagne musulmane de ce temps-là. L'Espagne musulmane a eu plus d'un visage. Celle qui nous occupe en ce moment diffère déjà sensiblement de celle des Califes.

Les deux plus importants, — on n'ose pas dire les plus puissants, — de ces petits souverains paraissent avoir été les princes de Grenade et de Séville. Ces deux capitales étaient en rivalité. Le Sévillan était Arabe, le Grenadin était Berbère. El-Mansour, quoique d'origine arabe, avait mis partout des Berbères, pour soutenir sa tyrannie d'usurpateur et de dictateur. Et ainsi il avait violemment courroucé les Arabes et les Espagnols. Il s'agissait, pour les uns et pour les autres, de se débarrasser de ces étrangers, de rejeter ces barbares africains de l'autre côté du détroit. Les deux factions ennemis finirent par trouver deux chefs également acharnés l'un contre l'autre, en la personne de Badis, prince de Grenade, et de Motadid, prince de Séville.

Ce sont deux types vraiment extraordinaires : le premier, Badis, est une brute sanguinaire, le nomade d'Afrique dans toute sa rudesse sauvage, le Berbère sans culture, parlant mal

l'arabe et se glorifiant de son ignorance et de sa rusticité, avec cela ivrogne et violemment sensuel. Pourtant il était né en Espagne, il avait été élevé dans l'opulence et même sur les marches du trône. Son père, Habous, était prince souverain de Grenade, qu'il avait fortifiée et entourée de murailles. Lui même y avait fait construire un Alcazar, dont les auteurs arabes vantent la magnificence. Il y vivait en grossier parvenu, abandonnant le pouvoir à un juif, du nom de Samuel, qui l'avait ébloui par sa faconde et par sa connaissance de l'arabe littéraire. L'ivrogne Badis ne sortait de ses orgies que pour se mettre à la tête de ses troupes et pour couper des têtes, car il avait au moins la bravoure physique. Emporté par des accès de colère folle, de cruauté brutale, il faisait souvent l'office de bourreau : c'était lui-même qui poignardait et qui décapitait.

Tout autre était Motadid, son rival de Séville, bien qu'ils se ressemblaient par leur cruauté, leurs luxure et leur ivrognerie. Au mépris des prescriptions coraniques, Motadid de Séville aimait le vin comme le Berbère de Grenade. Il passait des jours et des nuits à boire avec ses compagnons de débauche et ses favorites. Son harem était un des mieux fournis de toute l'Espagne : huit cents jeunes filles, nous dit-on, y entrèrent pendant la durée de son règne. Et naturellement ce luxurieux était d'une cruauté raffinée. A l'exemple d'un des derniers califes de Cordoue, il faisait planter des fleurs dans les crânes de ses ennemis et il ornait ses terrasses de ces macabres jardinières. Afin de rafraîchir ou d'entretenir ses haines, une étiquette attachée à chacun de ces pots de fleurs improvisés lui rappelait le nom du décapité. Les crânes des princes vaincus étaient traités avec plus de distinction : le tyran de Séville les conservait dans des cassettes, comme des bijoux précieux et, de temps en temps, il les en extrayait pour en régaler ses yeux.

Tout cela s'alliait fort bien à un certain dilettantisme. Comme tous les Arabes, comme n'importe quel homme de la rue, Motadid faisait des vers. Il avait des équipes de poètes à ses gages, et lui-même, au rebours de son rival, Badis de Grenade, il se piquait de beau langage et de beau style et se prévalait de son érudition littéraire. Diplomate et stratège en chambre, il ne paraissait guère à la tête de ses armées. Homme de ruse et de calcul, ne reculant devant aucune perfidie ni

aucune atrocité, c'était, dans toute sa perfection, le politique de ce temps-là.

Par divers traits de son caractère, il s'apparente encore aux rudes conquérants de la première heure, comme aux émirs et aux califes cordouans. Son fils, Motamid, est d'une psychologie plus neuve, plus nuancée : c'est un type nouveau de musulman d'Espagne, d'Arabe refaçonné par le climat, le milieu, l'hérité hispanique ou chrétienne. Celui-là demande à être étudié plus en détail, avec son ami Ben-Ammâr, qui est, lui aussi, un personnage original et singulièrement représentatif.

**I**L y a d'abord, dans la vie de Motamid, une amitié passionnée et une histoire d'amour qui lui donnent tout de suite une certaine poésie romanesque.

Son père l'avait nommé très jeune, — il n'avait guère plus de douze ans, — gouverneur de Silves, capitale de la province d'Algarve. Cette province est une des plus pittoresques du Portugal, et Silves, aux yeux des musulmans d'alors, passait pour un lieu de délices et d'enchantelement. Là, le jeune-œuvre fut entièrement subjugué par un poète du cru, sensiblement plus âgé que lui, un certain Ben-Ammâr, aventurier un peu inquiétant, un peu trouble, un peu louche d'allures, mais infiniment séduisant.

Cet individu, d'assez basse extraction, avait reçu néanmoins une certaine culture. Il avait étudié à Silves d'abord, sa ville natale, puis à Cordoue. Et, comme il avait un réel talent de poète, il se mit à courir l'Espagne, vendant ses vers au plus offrant : les poètes étaient alors des panégyristes et des polémistes à gages, voire des nouvellistes, remplissant à peu près le rôle des publicistes d'aujourd'hui. Mais, desservi par sa mine chétive et son piètre équipage, Ben-Ammâr n'avait aucun succès auprès des puissants et des gens en place. Las d'une vie de misère, il se décida à revenir à Silves, espérant que ses compatriotes apprécieraient mieux ses talents. Il y arriva dans le plus grand dénuement, n'ayant pour tout bien que le mulet qui lui servait de monture. Encore n'avait-il pas de quoi lui donner à manger. Dans sa détresse, il se souvint d'un riche marchand de la ville qui peut-être consentirait à le tirer d'embarras : il lui adressa un poème dithyrambique, où, tout en flattant la vanité du marchand, il disait la triste pénurie de

lui et de sa monture : le mercanti, facétieux, se borna à lui envoyer un sac d'orge pour son mulet...

C'est sur ces entrefautes qu'il connut le jeune prince Motamid. A quel charme celui-ci céda-t-il, lorsqu'il vit Ben-Ammâr ? Il est certain que la poésie joua un grand rôle dans leurs relations. Plus encore que son père, Motamid avait des prétentions littéraires. Les vers du poète de Silves l'enthousiasmèrent, au point qu'il le nomma son vizir et qu'il en fit son favori. Ce fut une amitié tyrannique. Motamid ne pouvait plus se passer de son nouvel ami. Et pourtant cette extrême faveur ne laissait pas d'inquiéter Ben-Ammâr : peut-être savait-il déjà à quoi s'en tenir sur l'inconstance des grands. Une nuit que Motamid l'avait retenu auprès de lui, il crut entendre en rêve une voix qui lui disait :

— Malheureux ! Motamid sera ton assassin !...

Songe prophétique, qui épouvanta tellement le favori qu'il se leva en pleine nuit et tenta de s'ensuivre du Palais, inutilement. Les deux amis s'expliquèrent le lendemain et Motamid prodigua à son poète de telles paroles d'affection et lui donna de telles marques d'attachement que tout fut oublié.

Leur vie de plaisir et d'intimité continua de plus belle. Quand Motamid allait à Séville, Ben-Ammâr l'accompagnait : il était le confident de ses amours. C'est ainsi qu'un jour, dans une fête populaire au bord du Guadalquivir, sur une promenade qui s'appelait le Pré d'argent, les deux amis, mêlés à la foule et dûment travestis, s'amusaien à improviser des vers, comme font encore aujourd'hui les Sévillans, en échangeant leurs *saetas*. Motamid lança un vers : Ben-Ammâr, pris au dépourvu, ne savait comment riposter, lorsqu'une jeune fille donna immédiatement la réplique au prince déguisé. C'était la fameuse Romaiquia, qui allait devenir la maîtresse de Motamid et bientôt prendre auprès de lui la place d'une épouse et d'une véritable souveraine.

Qui était cette Romaiquia, à qui les chrétiens eux-mêmes firent une légende ? Était-elle des leurs ? Cela est très probable, attendu qu'elle était esclave et qu'elle exerçait une profession tout à fait insolite chez les femmes musulmanes : elle se disait muletière. C'est un métier qui, en Espagne, a toujours fait bon ménage avec la poésie. Cette créature plébéienne et hardie possédait donc assez de génie naturel pour briller au

milieu des beaux esprits. Et elle paraît avoir eu toutes les coquetteries capables de tourner la tête à un amoureux comme Motamid.

L'infant Juan Manuel, dans son curieux livre, *le Comte Lucanor*, en rapporte un trait charmant autant que poétique. Faut-il n'y voir qu'une imagination de la galanterie espagnole? C'est bien possible. Mais le contraire est possible aussi. L'Infant nous raconte donc qu'un jour d'hiver, étant à Cordoue avec Motamid, la belle Romaïquia, penchée à une fenêtre du palais, s'émerveilla de ce spectacle extraordinaire, encore inconnu d'elle : la plaine cordouane toute blanche de neige. Cela lui parut si beau qu'elle demanda à son mari de renouveler pour elle ce prodige : elle voulait avoir de la neige sous les yeux, s'en aller dans des pays qui ont le privilège de cette divine blancheur... Pour satisfaire ce caprice de la sultane, Motamid fit planter des amandiers dans la végé de Cordoue. Et ainsi, chaque année, à la fin de l'hiver, il put lui montrer la campagne andalouse couverte d'un blanc linceul de corolles neigeuses.

Une autre fois, la fantasque Romaïquia, voyant des femmes du peuple fouler de leurs pieds nus l'argile rouge dont on fait les briques, déclara qu'elle mourait du désir d'imiter ces femmes. Motamid ordonna qu'on versât dans la cour du palais toute sorte d'épices et d'aromates et qu'on les délayât dans de l'eau de rose, de façon que la cour devint une véritable cuve de parfums. Après quoi, il convia Romaïquia et ses femmes à venir fouler de leurs pieds nus cette pâte parfumée...

**C**EPENDANT, en dépit de la prédiction sinistre, l'amitié de Motamid pour Ben-Ammâr ne se démentait point. Leur intimité devint même si étroite que le père du prince, ce terrible coupeur de têtes qu'était Motadid, en prit ombrage et peut-être s'en effraya. Il exila le confident de son fils qui dut se réfugier à la cour de Saragosse. Mais, à peine le vieux tyran fut-il mort, que Motamid s'empessa de rappeler son ami et de le nommer gouverneur de l'Algarve. Le pauvre enfant de Silves, qui avait dû mendier autrefois un sac d'orge pour sa monture, rentra dans sa ville natale avec tout l'appareil d'un souverain. Mais il n'y resta pas longtemps. Son maître, qui ne

pouvait se passer de lui, le rappela bien vite à Séville et en fit son premier ministre.

C'est sans doute à son instigation que Motamid dirigea une expédition contre Cordoue, dont il finit par s'emparer, après des alternatives de revers et de succès et après avoir fait crucifier le chef de la résistance. Même à l'Alcazar de Séville, la vie ne pouvait être une partie de plaisir perpétuelle. Entourés d'ennemis et de compétiteurs féroces, ces roitelets mores, si jouisseurs qu'ils fussent, étaient bien obligés de s'occuper des affaires sérieuses. C'est sans doute encore d'après les conseils de Ben-Ammâr que Motamid entreprit une nouvelle expédition contre Murcie. Le premier ministre était certainement un grand ambitieux et, d'autre part, malgré toutes les protestations de tendresse, il se défiait de son souverain. Pour se mettre à l'abri de ses fureurs ou de ses perfidies, il est infinité probable qu'il chercha à s'emparer d'une principauté où il se rendrait indépendant. Et c'est pourquoi, une fois maître de Murcie, installé dans la ville et disposant de toutes les ressources de la province, il trancha du souverain, au point que Motamid, excité par ses conseillers, le considéra comme un traître et comme un rebelle. Ben-Ammâr, redoutant les pires vengeances de son ami trompé, s'enfuit à Saragosse. Le poète couronné et son ancien favori s'accablèrent mutuellement d'épigrammes en vers et de pièces satiriques, jusqu'au moment où Ben-Ammâr, trahi par ses alliés après toute une série d'aventures, finit par être livré au tyran de Séville.

Mis aux fers, il fut longtemps en prison. Mais le poète qu'il était toujours sut flétrir Motamid par ses flatteries, par le rappel du passé et tous les artifices de sa prosodie. Il y eut entre eux un semblant de réconciliation. Finalement, le prince, exaspéré par une vantardise imprudente du prisonnier, saisit une hache, le poursuivit, à travers les escaliers du palais, jusqu'au chambre. Là, le malheureux Ben-Ammâr eut beau se jeter à ses pieds, rappeler encore une fois l'amitié passée, Motamid, brandissant sa hache, eut le courage de le frapper, jusqu'à ce que le cadavre baignât dans une mare de sang. Peut-être le prince venait-il de quitter ses chanteuses et était-il ivre de vin...

## L'AVANCE DE FERDINAND ET D'ALPHONSE

**D**ès la seconde moitié du xi<sup>e</sup> siècle, l'Islam espagnol était en très fâcheuse posture : tandis que les Motamid et les Ben-Ammâr s'amusaient à rimer des poèmes érotiques et passaient leurs nuits à boire, ou à écouter les romances de la belle Romaïquia et des chanteuses du harem, les chrétiens campaient à la frontière et menaçaient les portes de Séville. Leur avance se fait si pressante, qu'on se demande pourquoi ils n'ont pas été jusqu'au bout et pourquoi l'Espagne devra attendre, pendant quatre siècles encore, sa libération définitive.

Ferdinand I<sup>er</sup>, roi de Galice et de Castille, reconquiert d'importants territoires portugais sur le prince de Badajoz. Il fait des incursions sur les domaines du roi de Saragosse et il lui reprend un certain nombre de forteresses, au sud du Duero. Mamoun, roi de Tolède, devient son tributaire. De même, Motamid, roi de Séville, qui vint en personne, dans son camp, implorer sa clémence. Finalement, il dirigea une expédition contre le royaume de Valence : la ville se trouvait dans une situation critique, lorsque la maladie obligea Ferdinand à en lever le siège.

Son fils, Alphonse VI, reprit la lutte avec une vigueur et une ardeur nouvelles. Il connaissait bien les musulmans. Obligé par son frère de s'exiler à Tolède, il offrit ses services à Mamoun. Vivant dans la place, il eut le temps d'en reconnaître les points faibles et d'étudier le caractère de son hôte, comme celui des Tolédans et des principaux personnages de la cour. A peine eut-il recouvré le pouvoir, qu'il mit la main sur le débile Cadir, le fils de Mamoun, son ancien protecteur, lequel restait, comme son père, tributaire des rois de Castille et de Léon. Pour satisfaire aux exigences d'Alphonse, Cadir dut multiplier les impôts extraordinaires : ce qui souleva les protestations de ses sujets, lesquels en vinrent à se révolter et à demander le secours du prince musulman de Badajoz. Sous prétexte de défendre Cadir, son allié, Alphonse vint mettre le siège devant Tolède. Il finit par la faire capituler et par rétablir Cadir. Mais, pour se faire payer de ce service, il exigea, avec une arrière-pensée trop évidente, un prix tellement exorbitant, que le malheureux prince préféra abandonner son

royaume, moyennant une compensation à peu près illusoire. Cadir signa une capitulation, aux termes de laquelle il cédait à Alphonse, empereur des chrétiens, la ville de Tolède et ses territoires. Les musulmans avaient la vie sauve. Le chrétien les prenait sous sa protection, eux et leurs biens. Ils étaient libres de quitter le pays ou d'y rester, et, s'ils restaient, ils ne seraient astreints qu'à un impôt fixé d'avance et à peu près égal à celui que payaient les chrétiens en territoire musulman. Ils conservaient aussi le libre exercice de leur culte et la jouissance de la grande Mosquée, qui avait été primitivement une basilique consacrée à la Vierge et qui n'allait pas tarder à devenir la cathédrale de Tolède. Enfin, Alphonse VI s'engageait à soutenir les prétentions de Cadir sur le royaume de Tolède.

Le 25 mai 1083, le roi de Castille et de Léon faisait son entrée solennelle dans l'ancienne capitale des rois visigoths, c'est-à-dire l'ancienne capitale du royaume d'Espagne. C'est une grande date dans l'histoire de la Péninsule. Désormais l'idée monarchique avait repris corps pour les Espagnols, l'effort unitaire était commencé. Mais, en attendant ces réalisations encore lointaines, un résultat des plus considérables était obtenu pour la Castille. Maintenant, sa sécurité était assurée sur celle de ses frontières qui, jusque-là, avait été le plus menacée. Des rives du Duero, elle était reportée de l'autre côté du Tage. Mais, du côté des musulmans, elle avait encore deux gêants voisinages : les royaumes de Saragosse et de Valence, qui formaient toujours une enclave menaçante, une pointe avancée en pays chrétien.

Alphonse s'était juré de prendre Saragosse. Il vint mettre le siège devant la ville, et, toujours sous prétexte de défendre Cadir dans Valence, il lui imposa la protection de bandes castillanes sous le commandement du fameux Alvar Fañez. Un de ses lieutenants, Garcia Ximenès, menaçait Murcie. Lui-même, ayant à se plaindre de Motamid, son tributaire, qui essayait de frauder sur le tribut, en lui coulant de la monnaie adultérée, il vint bloquer Séville. De là, il ravagea les contrées avoisinantes, fit des esclaves et du butin et arriva jusqu'à la grève de Tarifa, jusqu'à ces Colonnes d'Hercule que les chrétiens avaient dû évacuer depuis près de quatre cents ans. A cette pensée, il exulta, poussa son cheval dans l'écume de l'Océan,

et, fou de joie et d'orgueil, il se serait écrié : « Voici la dernière limite de l'Espagne, je l'ai touchée ! » Il ne lui restait plus à soumettre que l'extrême Sud, Malaga, Grenade, Almeria.

Mais il en était de ces expéditions des chrétiens comme de celles des Califes. Jamais de victoire définitive, jamais d'avantage poussé à fond. D'autre part, ces petits royaumes du Nord étaient très limités dans leurs ressources : pénurie d'hommes et pénurie d'argent. Enfin les princes chrétiens étaient divisés entre eux : Castille contre Léon ou contre Navarre, Aragon contre Catalogne. Et ils avaient à compter, en outre, avec les rébellions féodales et toute sorte de divisions intérieures.

Ce qui retarda surtout la Reconquête, ce qui prolongea indéfiniment le *statu quo*, l'état de stagnation et de morcellement où s'éternisait l'Espagne, ce fut la difficulté de peupler de vastes régions, qui seraient devenues à peu près désertes, si l'on en avait expulsé les musulmans. Les chrétiens du Sud avaient été décimés par les Califes, les régions pyrénéennes saignées à blanc, tant et si bien que les rois de Castille se seraient vus dans l'impossibilité de repeupler les territoires reconquis par eux. Alors, ils préférèrent suivre le système pratiqué par les Arabes et par le gouvernement de Cordoue : faire des territoires infidèles des zones de razzias ou de contributions. Castillans et Aragonais trouvaient plus commode d'aller vivre aux dépens des pays mores, *ir a tierra de moros*, comme les musulmans avaient si longtemps vécu aux dépens des chrétiens. On allait manger, — les plus honnêtes disaient : gagner son pain, — chez le voisin. Le moyen ordinaire de le gagner, c'était la maraude et le pillage à main armée. Ou bien on imposait aux petits souverains musulmans d'énormes contributions qui les réduisaient à l'impuissance. C'était ce qu'on appelait le système des *parias*.

Ainsi l'Islam pouvait se maintenir indéfiniment en Espagne. Les princes chrétiens, ou bien cédaient aux nécessités d'une époque misérable, ou bien se laissaient gagner par la contagion des mœurs et de l'esprit arabe : c'est ce qui retarda si longtemps la Reconquête. L'Espagne du Nord prit les habitudes et les défauts des musulmans du Sud, ou plutôt des bandes arabes et surtout berbères qui s'étaient installées en Andalousie : vivre de pillage, couper des têtes, faire du butin, amasser de l'or et théâtraliser, toutes ces pratiques déplorables vont entrer

malheureusement dans le caractère espagnol. Les guerres ne seront plus, d'ordinaire, que des razzias.

Alphonse VI, qui avait vécu à Tolède, au service du roi Mamoun, s'y était trop arabisé, ou africanisé, pour pouvoir réagir vigoureusement contre de tels procédés et contre un tel état de choses. Il aurait fallu pour cela un homme de grande énergie, un esprit original et vraiment supérieur, ayant des idées neuves, pensant à la romaine ou à l'euro péenne. Cet homme, l'Espagne faillit le trouver dans celui dont elle a fait plus tard un héros national, — dans Rodrigue de Bivar, — surnommé le Cid Campeador...

#### RODRIGUE

ENFIN, voici un homme, — un homme espagnol et chrétien, qui s'oppose aussi nettement que possible à ceux de l'Islam, Arabes ou Berbères, — une intelligence capable de prévoir et de concevoir de grands desseins, de faire de l'ordre et de l'unité, d'organiser en vue de durer, une volonté qui résiste aux événements et qui s'efforce de les plier à sa loi. Ce petit hobereau castillan, que les musulmans comme les chrétiens appelaient « Monseigneur », a eu une fortune inouïe et paradoxale, si l'on songe à la modestie de ses débuts.

L'imagination de la postérité a tellement travaillé autour de lui et de ses aventures, qu'il est difficile de retrouver sa physionomie véritable. L'histoire l'a déformée autant que la légende. Et cette déformation évidente a inspiré de tels doutes que certains critiques, comme le jésuite espagnol Masdeu, ont fini par nier son existence, et par le considérer comme un personnage fabuleux : le Cid serait fabuleux comme les héros de l'épopée grecque ou germanique.

Le *Romancero* en a fait un vassal turbulent et indiscipliné, plus ou moins rebelle à son Roi, un matamore à qui rien ne résiste. La poésie moderne en a fait un fougueux jouvenceau, esclave de sa dame et de son honneur, ou bien un chevalier errant, défenseur du pauvre et de l'opprimé, un conquérant qui traverse le monde ébloui et dompté, dans une rumeur d'apothéose :

Quoi! c'est vous, qui n'avez qu'à vous mettre en campagne  
Et qu'à dire « partons! » pour donner à l'Espagne,

D'Avis à Gibraltar, d'Algarve à Cadafal,  
 O grand Cid, le frisson du clairon triomphal  
 Et pour faire accourir, au-dessus de vos tentes,  
 Ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes !...

En revanche, certains historiens, comme Dozy, se sont évertués à le dépouiller de son auréole. Prévenus contre le Cid par arabophilie, lisant mal les textes, ignorant les âmes comme le milieu et les mœurs, ils n'ont voulu voir en lui qu'une brute sanguinaire, un soudard cruel, sans foi ni loi, un mercenaire sans patrie qui vend son épée au plus offrant.

Le vrai Cid est très différent de tout cela, autant du moins que les données certaines de l'histoire nous le laissent entrevoir ou deviner. Ces données ne sont pas si suspectes que l'on croit. Outre les documents de source arabe, des chroniques latines suffisamment rapprochées des faits, nous possédons des actes authentiques, signés de la main du Cid, lesquels nous rassurent d'abord sur son existence et nous fournissent ensuite sur sa vie, voire sur son caractère, des renseignements aussi solides que suggestifs. Les traces qu'il a laissées sont assez nombreuses pour que, d'après elle, on puisse reconstituer un type d'homme médiéval d'une splendide originalité.

Rodrigue de Bivar est d'abord, autant qu'on peut l'être, l'homme de sa terre, l'Espagnol du Nord, le Castillan, celui qui a racheté l'Espagne de l'Islam et refait son unité. Il ressemble à son pays natal, qui n'a rien de poétique, ni d'éclatant, qui est la négation même de toute fantaisie et qui représente la prose dans ce qu'elle a de plus sévère et de plus strictement pratique.

Bivar est un petit village, aujourd'hui encore d'aspect arriéré et farouche, à quelques kilomètres de Burgos. Ni la ville prochaine, ni la Sierra qui s'estompe dans le lointain, n'arrivent à diminuer l'impression de nudité indigente qui se dégage de cette grande plaine triste et pelée. Burgos est pauvre ; elle n'a pour elle que sa magnifique cathédrale. Et les défilés de Pancorbo, les hautes cimes qui, de l'autre côté, dominent l'horizon, sont d'une appreté sinistre. La plaine de Bivar, qui s'étend au pied des montagnes, est un désert fauve, où s'aperçoivent quelques bouquets d'arbres, des rangées de

minces peupliers, au bord de cours d'eau frigides qui font tourner deux ou trois moulins. Mais cette stérilité n'est qu'apparente. La contrée est agricole, fertile en blé, malgré le climat qui est d'une rigueur extrême, glacial en hiver et torride en été : contrastes violents qui se retrouvent dans le caractère du Cid. Le caractère dominant est sérieux et utilitaire. Cette terre brûlante et glacée ne produit qu'au prix des plus persévérandts et des plus méritoires efforts. Cette platitude et cette rudesse ne se relèvent qu'à force d'austérité et de tenue morale...

A l'époque du Cid, Bivar était aussi un pays frontière, limitrophe de la Navarre, souvent en guerre avec la Castille et traversé par les armées ennemis et les bandes de partisans. Cette circonstance ne fut peut-être pas indifférente à la formation d'un futur chef qui devait faire la guerre toute sa vie et qui, dans le souvenir des Espagnols, allait rester l'homme de la frontière, celui qui défend les marches du royaume contre l'éternel envahisseur africain.

Vint-il au monde dans le castel de Bivar? ou naquit-il à Burgos, comme le veut une vieille tradition? Rien de tout cela n'est vérifiable, pas plus que la date de sa naissance. Toutefois on suppose que le Cid serait né vers l'an 1043, et ce qui est certain, c'est qu'on lui donna le nom de Rodrigue, nom prédestiné aux yeux des historiens arabes eux-mêmes. C'était celui du dernier roi visigoth, dont la défaite livra l'Espagne aux musulmans. Ibn Bassam prétend que le Cid aurait déclaré un jour à quelqu'un qui le lui aurait répété :

— Cette péninsule a été conquise sous un Rodrigue. C'est un autre Rodrigue qui la délivrera!

Parole qui, très probablement, n'a d'historique, comme tant d'autres, que la vérité de fait qu'elle rappelle.

La mère du nouveau-né appartenait à une grande famille asturienne. Mais la noblesse de son père, Diego Laynez, descendant de Layn Calvo, l'un des grands juges de Castille, était simplement honorable. Par la suite, le Cid eut à regretter, paraît-il, l'insuffisant éclat de ses origines. Nous essaierons tout à l'heure de dire pourquoi. En tout cas, il semble qu'il y ait dans les phrases que voici un peu de l'amertume ou de la fierté insolente du parvenu. Le Campeador les aurait prononcées devant les notables de Valence, au lendemain de la

reddition de leur ville : « Je suis un homme qui n'a jamais possédé de royaume et personne de mon lignage n'en a jamais eu. Mais, du jour que j'ai vu cette ville, je l'ai trouvée à mon gré et l'ai convoitée, et j'ai demandé à Dieu qu'il m'en rendit maître ! » Un moment vint, en effet, où peut-être il eût été utile pour le Cid d'être roi, ou, tout au moins, de race royale.

Ayant perdu son père de bonne heure (probablement vers sa quinzième année), il fut élevé à la cour de l'infant don Sancho, et sans doute il y reçut l'éducation qui se donnait alors aux princes royaux. Cet enseignement, comme dans toutes les écoles du moyen âge, comprenait les arts libéraux, à savoir la grammaire, la rhétorique, la logique, peut-être un peu de mathématique et enfin le droit. Le Cid, nous le verrons, était un bon juriste. En somme, c'était, sous une forme latine, l'enseignement même qu'il eût reçu à Cordoue, s'il eût été musulman. Ainsi ceux qui se l'imaginent comme un grossier soudard, complètement illétré, ne sachant ni lire ni écrire, pas même signer son nom au bas d'un contrat, se trompent du tout au tout. Nous avons conservé de lui plusieurs signatures et même cette phrase latine écrite de sa main sur une charte de donation faite à la cathédrale de Valence : *Ego Roderico, simul cum conjugi mea, afermo nc (sic) quod superius scriptum est* : « Moi, Rodrigue, d'accord avec mon épouse, j'affirme ce qui est écrit plus haut. » Sans doute, il savait suffisamment de latin, non seulement pour écrire une formule comme celle-là, mais pour comprendre la teneur d'un texte rédigé en latin.

Avec tout cela, il serait puéril d'exagérer la culture du Campeador. Il est certain que ce ne fut jamais un bel esprit, ni un poète, comme ces roitelets de Séville et de Grenade, qui rimaien t des madrigaux galants, — ni non plus un érudit, un amateur de belles reliures, un collectionneur de livres rares, comme tel vizir ou tel calife. Mais, sans être un grand liseur, il encourageait les gens d'étude et se refaisait lire les histoires arabes. Ayant passé presque toute sa vie au milieu des musulmans, il savait leur langue. Et c'est ce qui nous est attesté par ce passage d'Ibn Bassam : « On étudiait, dit-on, les livres en sa présence. On lui lisait les faits et gestes de certains preux de l'Arabie, et, quand on fut arrivé à l'histoire de Mohallab, il fut ravi en extase et se montra plein d'admirati-

tion pour ce héros. » Il ressort de là que cet homme rude se plaisait à entendre de beaux récits héroïques et que ce chrétien, non content de savoir la langue de l'Islam, ne refusait pas son admiration aux ennemis de sa race et de sa foi.

Qu'il ait tenu cette culture intellectuelle en assez petite estime, cela est infiniment probable. A cette époque-là, l'essentiel pour un homme de sa qualité, c'était, avec la force physique, l'excellence à tous les exercices du corps et la connaissance du métier des armes. La robustesse et l'endurance de Rodrigue nous sont assez prouvées par l'existence harassante et périlleuse qu'il a menée si longtemps. Et de même les combats singuliers, ou plutôt les duels judiciaires, qu'il dut accepter comme alferez de Castille et dont il sortit vainqueur, démontrent qu'il était un jouteur redoutable. Quant au métier de soldat, il l'apprit de bonne heure. A vingt ans à peine, il faisait sa première campagne avec l'Infant Sancho et prenait part à la bataille de Graus, où Ramire, roi d'Aragon, fut défait par les Castillans et les Mores de Saragosse réunis.

Quelle était la figure, quel était l'extérieur de ce beau soldat, de ce jouvenceau dont la poésie a fait le soupirant de Chimène ? Les chroniqueurs du temps ne se sont pas occupés de ces bagatelles. Peut-être faut-il voir un souvenir de la tradition orale et comme un reflet de la réalité dans ces vers du *Romancero*, qui nous représentent le Cid comme un homme fort, très grand et très barbu, rude guerrier en casaque de cuir, mais aimant la magnificence, comme un chef arabe, les armes et les chevaux de prix, les caparaçons brochés d'or, les tentes somptueuses, et jetant sur son farouche harnais de guerre les plis d'un grand manteau couleur de pourpre...

**E**T pourtant, pendant la première partie de sa vie, ce futur chef de bandes, cet aventurier héroïque nous apparaît plutôt comme un sédentaire, un gentilhomme campagnard, avant tout soucieux de défendre et d'augmenter son bien. Il ne semble pas devoir faire autre chose que ce qu'avaient fait ses pères : s'occuper de sa terre et des hommes de sa terre, protéger ses vassaux, ses clients, ses domestiques, « ceux de sa table et de son pain », comme dit le vieux poème castillan, — enfin défendre son suzerain, se battre pour lui comme doit faire un bon vassal et en obtenir la juste récompense de ses services.

Il commence par être alférez de Castille sous le roi Sancho : dignité qui équivalait à peu près à celle de connétable chez nous. En cette qualité, il est non seulement l'écuyer du Roi, mais le chef suprême de l'armée. Il veille aux intérêts du royaume. En outre il est grand justicier, il défend la veuve et l'orphelin, il poursuit les seigneurs rebelles ou prévaricateurs. En somme, c'est une charge de cour, qui comporte de temps en temps des obligations militaires. Et l'on voit en effet que Rodrigue Diaz de Bivar eut à batailler maintes fois pour son souverain, dans les luttes que celui-ci eut à soutenir soit contre ses voisins, soit contre son frère Alphonse. Puis, quand celui-ci eut assassiné, ou laissé assassiner Sancho, Rodrigue, évidemment suspect au nouveau souverain, dut résigner ses fonctions d'alférez. Désormais il n'est plus que le vassal d'Alphonse, qui, par politique, ne veut pas rompre ouvertement avec lui. Il pousse l'habileté jusqu'à le marier avec une de ses parentes, Chimène Diaz, fille du comte d'Oviédo et de la nièce d'Alphonse V, roi de Léon. Brillant mariage, qui semble avoir été fait uniquement pour réconcilier la noblesse de Castille avec les Léonais et où le sentiment paraît avoir eu très peu de part. Rodrigue accepta Chimène parce qu'elle lui était offerte et, peut-être, imposée par son suzerain. Tout ce que nous savons de leurs relations indique bien que ce fut un mariage de raison et d'intérêt, accompli dans les formes habituelles. Suivant l'usage, le seigneur de Bivar constitua un douaire à sa femme et, suivant l'usage encore, il justifia sa donation, dans l'acte qui nous a été conservé, par la formule consacrée : « *por el decoro de su hermosura y por el virginal connubio*, eu égard à sa beauté et à sa virginité d'épouse ». On voudrait lire dans ces quelques mots un aveu de tendresse. Mais ce n'est qu'une phrase conventionnelle qui se retrouve dans tous les contrats matrimoniaux de ce temps-là.

Nous voilà loin de l'amoureux immortalisé par la tragédie de Corneille et même du brutal garçon du *Romancero*, qui abat à coup de flèches les colombes de Chimène et qui éclabousse de sang le tablier de sa future fiancée. Pas de duel non plus avec le père de celle-ci. Chimène n'est pas la fille passionnée et pratique qui s'éprend du meurtrier de son père, justement à cause de sa force et de sa brutalité, — parce qu'il sera capable de la défendre. Un ménage des plus paisibles et, si l'on ose

dire, des plus bourgeois. Rodrigue n'aura donc vu dans sa femme que celle qui tient sa maison, et qui doit perpétuer sa lignée.

Dépouillé de sa dignité d'alférez, il s'installe dans son castel de Bivar, triste logis féodal, dans un pays plus triste encore, et dont il ne sort que pour accompagner son suzerain, en quelques-uns de ses déplacements, et pour se joindre à son escorte d'honneur. Cette vie effacée ne comporte guère que deux ou trois faits un peu notoires. une mission à Séville, auprès du roi Motamid, pour y toucher le tribut annuel que celui-ci devait payer à Alphonse VI, un engagement victorieux avec son rival, le comte Garcia Ordoñez qui s'était permis d'attaquer Motamid, allié d'Alphonse, et enfin une razzia punitive en pays more, dans le royaume de Tolède. Il va passer près de dix ans dans cette inaction relative, dans ce loisir sans gloire. Et il est en pleine jeunesse : il n'a pas trente ans ! En ces années de plein épanouissement, nous l'imaginons tout bouillonnant de sève et de désirs, tout éperdu d'ambition, ne rêvant que batailles et victoires. Au lieu de cela, un hobereau qui vit au milieu de ses paysans et de ses domestiques, qui s'occupe de procès, de bornages et de murs mitoyens, et qui n'enfourche son grand cheval que pour aller, chez le voisin, capturer des vaches et des moutons.

Essayons de voir ce qui se cachait derrière cette façade sans éclat, quelles passions, quels sentiments, quel caractère enfin se mûrissaient lentement pendant ces années préparatoires d'une si retentissante destinée.

C<sup>z</sup> que nous savons positivement de Rodrigue de Bivar n'annonce pas une nature spontanée et précoce : c'était plutôt un tardif, un génie sérieux et solide, qui, pour donner toute sa mesure, a besoin d'abord de circonstances favorables, d'une occasion indicatrice de sa voie, et enfin de réflexion, de prudence, de toute une longue éducation. La solidité, le sérieux, voilà bien sa marque la plus apparente. C'est aussi un volontaire et un obstiné qui suit sa ligne sans en dévier. Nature énergique et violente au fond, il sait se dominer. Il l'emporte sur ses concurrents et ses adversaires par une parfaite maîtrise de soi, bien qu'à de certains moments il soit sujet à des accès de colère terribles. Il les refrène presque aussitôt. Ce violent

veut passer pour un homme de mesure et de modération. Il va plus loin : il est chevaleresque avec ses ennemis même les plus acharnés. Ayant fait prisonnier le comte Bérenger de Barcelone, qui a juré sa perte, il le traite honorablement et le renvoie sans rançon : ce qui était contraire à toutes les coutumes de guerre. Mais sans doute il avait pour cela ses raisons. Car le Cid, homme prudentissime, ne faisait rien au hasard.

Certes, il se montrait dur dans la répression et il considérait cette dureté comme nécessaire pour tenir en respect des ennemis féroces et impitoyables. Ces répressions, ou ces représailles, étaient dans les habitudes et dans les mœurs de l'époque. Des historiens modernes en ont pris texte pour le représenter comme un monstre de cruauté. Or cette allégation ne se fonde que sur des documents arabes, dont la partialité est trop évidente. Ou bien ils ont généralisé des faits isolés. En somme, cette réputation de cruauté qu'on a faite au Cid vient des musulmans, qui n'avaient rien à apprendre de lui en pareille matière, et elle ne pourrait se justifier que par quelques actes de rigueur accomplis par lui pendant les deux sièges de Valence. On prétend qu'il faisait déchirer par des chiens ou qu'il faisait brûler vifs ses prisonniers. Cela est arrivé, en effet, à Valence, et dans des circonstances très particulières. Le Cid bloquait la ville depuis longtemps et il craignait que des armées africaines ne l'obligeassent à lever le siège. Il avait d'abord accueilli dans son camp les Valenciens affamés, mais, afin de hâter la reddition par la famine, il se décida à refouler désormais dans la ville tous les nouveaux transfuges, — et cela sous la menace des pires supplices. Les assiégés furent avertis à son de trompe des châtiments auxquels ils s'exposaient, s'ils continuaient à vouloir s'évader. Comme l'exode continuait, le Cid exécuta ses menaces : les transfuges furent jetés dans les feux de bivouac ou rechassés vers les portes par les chiens du camp. Évidemment, le traitement n'était pas tendre. En tout cas, il s'autorisait de circonstances exceptionnelles et enfin de l'exemple donné par les musulmans eux-mêmes, qui traitaient leurs prisonniers de la façon la plus barbare.

Un autre grief contre le Cid, c'est le supplice auquel il condamna le cadi de Valence, Ibn-Djahaf, qui l'avait trahi en intriguant avec les Almoravides et qui avait fait assassiner pré-

tablement son souverain, le roi Cadir, protégé du Campeador et allié d'Alphonse VI de Castille. En le faisant brûler vif, le Cid pensait agir en justicier ; il punissait un assassin, — l'assassin d'un prince qui était son ami, — et il se vengeait d'un traître plusieurs fois parjure. Répétons-le : ce sont là assurément des façons cruelles d'agir. Nous n'avons ni à les absoudre ni à les condamner. Nous ne pouvons que les constater, et constater en même temps qu'elles étaient d'accord avec les mœurs de l'époque. Nous ne sommes pas juges des nécessités ou des circonstances qui imposaient aux gens de guerre d'alors des répressions atroces ou des mesures préventives et terrifiantes. Savons-nous si le Cid n'était pas comme le maréchal de Saint-Arnaud, qui, aux temps héroïques de la conquête de l'Algérie, ordonnait, la mort dans l'âme, de répondre aux cruautés des Bédouins par des cruautés pareilles et s'apitoyait sur les arbres coupés et les gourbis réduits en cendres par ses propres troupes ?

Rodrigue de Bivar était certainement un homme dur, et, dans le monde où il vivait, il était nécessaire qu'il le fût. Mais il savait être clément, quand il le croyait opportun, ou tout simplement par élan miséricordieux et bonté naturelle. Après avoir menacé les Mores de Murviedo de les faire périr par le fer et par le feu, s'ils ne se rendaient pas dans un délai voulu, il finit par leur accorder un sursis et par les laisser partir avec tous leurs biens. La plupart profitèrent de la permission. Ceux qui restèrent confièrent leurs réserves d'argent aux fugitifs pour les mettre en lieu sûr et même ils leur remirent des subsides destinés aux armées almoravides qui marchaient contre le Cid. Celui-ci, très justement, punit les coupables en les frappant d'une contribution égale aux sommes qu'ils avaient soustraites à la taxe de guerre, ou envoyées traitrusement à ses ennemis : là-dessus, les historiens prévenus, pour qui un Espagnol ou un chrétien a toujours tort et qui passent sans broncher sur toutes les atrocités musulmanes, ces historiens accusent le Cid de perfidie et d'inhumanité.

Mais non seulement cet homme rude savait s'adoucir à l'occasion, il était bon et cordial avec les humbles. La poésie populaire le représente ainsi, et, pour qu'il ait laissé cette réputation, il fallait bien qu'il en eût fourni quelque motif. Le trait le plus aimable de cette bonté naturelle est celui-ci,

que nous a conservé un annaliste espagnol : le Cid, exilé avec ses hommes et ses domestiques, errait dans la région des marches de Castille et de Saragosse. Soudain, il donne l'ordre de lever les tentes. Et, comme déjà on pliait bagage, il entend quelques-uns de ses gens se raconter que la femme de son cuisinier venait d'accoucher. Tout de suite le bon Cid de leur demander :

— Combien de temps les dames castillanes ont-elles l'habitude de garder le lit après leurs couches ?...

Les hommes le lui dirent.

— Eh bien ! répondit le Cid, nous resterons ici tout ce temps-là ! Qu'on redresse les tentes !...

Et, malgré que la contrée fût infestée d'ennemis, il ne bougea pas jusqu'aux relevailles de la brave femme, toute fière d'être traitée ainsi en grande dame par son seigneur.

Il en est très probablement de ce grief d'inhumanité comme de celui de perfidie. La mauvaise foi du Cid ne pouvait être pire que celle des Arabes et des Berbères, qui de tous temps y sont passés maîtres. Encore faudrait-il en apporter des preuves indiscutables. Tous les exemples qu'on en cite sont sujets à caution, ou ce sont de flagrantes erreurs dues à une lecture rapide, et d'ailleurs prévenue, des textes. Et de même pour sa rapacité, qui a été singulièrement exagérée. Sans doute, comme tous les princes musulmans ou chrétiens d'alors, il a donné la chasse aux trésors et il a pratiqué continuellement la razzia en pays ennemi. Mais qu'on songe aux obligations d'un chef de bande ou d'un chef d'armée qui n'avait, pour payer ses hommes et pour les nourrir, que le butin fait sur l'adversaire. Si le Cid razziait ou thésaurisait, c'était d'abord pour l'entretien de ses troupes. Et pourtant il semble bien que lui aussi, comme les Mores de Grenade et de Séville, il ait cédé à la fascination de l'or, qu'il ait eu l'imagination hantée par l'idée du trésor enseveli. Ayant pris le château de Polop sur le seigneur de Denia, il y trouva, creusée dans la montagne, une véritable grotte d'Ali-Baba, où le prince more avait entassé d'énormes richesses en or, en argent, en étoffes et en pierres précieuses. Il est très probable que le Cid était grand amateur de tout cela. Lorsqu'il fit rendre gorge à Ibn-Djahaf qui, à Valence, s'était emparé des trésors du roi Cadir, il s'attribua le fameux collier de la sultane Zobéide, — ce collier d'un prix fabuleux, qu'on appelait « la queue de scorpion » et qui passait pour porter

malheur à quiconque le possérait : le fait est que le Cid mourut à quelque temps de là après avoir assisté à la défaite de son armée...

**L'ACCUSATION** la plus spécieuse qu'on ait formulée contre lui, c'est d'avoir été un simple mercenaire sans religion ni patrie, se battant pour ou contre son roi, passant d'un camp dans l'autre sans le moindre scrupule et, en somme, aussi musulman que chrétien, aussi arabe qu'espagnol. La question est aujourd'hui résolue, grâce à de pénétrantes études critiques (1), qui ont réduit à néant tous ces préjugés et tous ces malentendus.

Il appert, au contraire, avec la plus parfaite évidence, que Rodrigue de Bivar fut non seulement un bon chrétien, mais un dévot, et cela pendant toute sa vie, aussi bien en Castille qu'à Saragosse ou à Valence, attentif à célébrer les fêtes religieuses, observant le carême comme un musulman observe le ramadan, faisant des donations aux couvents et aux églises. Et il est non moins certain qu'il se comporta toujours en bon vassal, quels que fussent les torts de son souverain à son égard : il batailla pour les princes musulmans, comme le faisaient alors tous les princes chrétiens de la péninsule, qui avaient des alliés et des vassaux parmi les Mores et réciproquement. Et il est à noter qu'il ne combattit jamais les alliés d'Alphonse VI, son suzerain, — que ces alliés fussent musulmans ou chrétiens. Quand il conquit réellement le royaume de Valence, il réserva au-dessus de ses droits la suzeraineté d'Alphonse. Enfin cet exilé, tenu en disgrâce par son roi, se souvint toujours avec une sorte de tendresse de sa Castille natale, et, nous le verrons tout à l'heure, ce prétendu sans-patrie respecta la qualité d'Espagnol jusque chez ceux des musulmans qui étaient ou ses ennemis ou les alliés de ses ennemis.

Tout cela contredit l'idée conventionnelle que nous nous formons du hobereau médiéval qui ne connaît que la force et le droit du poing. Le Cid est respectueux de toutes les lois écrites. Cet homme, qui fut un véritable juriste, qui jugea des procès, qui discuta l'authenticité de certaines pièces, qui connaissait aussi bien le droit musulman que les *fueros de*

(1) Voir en particulier la magistrale étude de Menéndez Pidal : *la España del Cid*, Madrid, 1929.

Léon ou de Castille, a toujours fait passer la raison avant la violence. S'il était terrible dans la répression, il entendait d'abord être juste, observer scrupuleusement les contrats ou la coutume.

Nous insistons sur ce point, comme sur certains traits de son caractère, uniquement pour préciser cette figure de premier plan. En somme, il ne s'agit pas d'en faire un petit saint, mais de déterminer ce qui justifie son immense popularité et les grands services qui l'ont élevé au rang de héros national. S'il le devint aux approches de la quarantaine, après avoir passé une dizaine d'années dans une demi-obscurité, faut-il y voir seulement l'effet du hasard ou de l'occasion propice ? Pour des individus de cette trempe, le hasard n'est jamais qu'apparent et l'occasion, toujours providentielle.

Rodrigue de Bivar, suspect, dès leur première rencontre, à Alphonse de Castille, se brouilla avec son roi. Celui-ci le chassa, sans toutefois le dépouiller de ses biens. Mais cet exil le condamnait, lui et ses hommes, à la vie errante et à la pauvreté : ce fut le point de départ de son extraordinaire fortune. De quel côté étaient les torts ? Il semble que les plus graves étaient du côté du roi. Si Alphonse pouvait reprocher à Rodrigue d'avoir fait des razzias chez ses alliés mores du royaume de Tolède, et peut-être d'avoir touché de l'argent chez Motamid de Séville, tout cela ne servait guère que de prétexte à de vieux ressentiments. Le plus cruel pour Alphonse, c'était le souvenir du serment que le Cid lui avait fait prêter à Burgos, en l'église de Santa Gadea, devant l'assemblée des nobles castillans : à savoir qu'il n'était pas l'assassin de son frère. Or Alphonse avait été au moins le complice de l'assassinat. Cela encore n'était rien : le vrai motif de leur rupture, c'est que le suzerain était secrètement jaloux de son vassal. Et puis enfin un homme comme le Cid ne pouvait pas vivre en sous-ordre, relégué dans sa gentilhommière : l'exil, auquel on le condamnait, était pour lui la libération, et, en même temps, ce fut la révélation du héros qu'il était...

**R**ODRIGUE avait laissé Chimène à Bivar avec ses enfants. La séparation allait être longue. Mais c'était plus prudent : il fallait quelqu'un pour garder le vieux manoir familial et faire valoir les fiefs à l'abandon. Et puis conçoit-on la femme du Cid

vivant dans la promiscuité d'une bande d'aventuriers, courant les mauvais chemins avec son mari et exposée aux pires dangers? Car c'était une existence dangereuse et pénible qu'allait mener dorénavant l'exilé. Comme il disait, il avait à « gagner son pain » et celui de ses hommes. Et, pour le gagner, il n'avait qu'un moyen, — le moyen employé en ce temps-là par tous les hobereaux besogneux : batailler et marauder en pays more.

Il offrit d'abord ses services à Berenguer de Barcelone, convaincu que celui-ci l'emploierait à lutter contre ses voisins, les musulmans de Saragosse et de Lerida. Mais, se voyant repoussé par le Barcelonais, il se retourna vers Moctadir, le roi de Saragosse. Ce sont de telles volte-face qui ont fait considérer le Cid comme un simple mercenaire qui se loue indifféremment aux musulmans ou aux chrétiens. On oublie que les princes musulmans d'alors étaient presque toujours les alliés ou les vassaux des rois chrétiens, que le prince protecteur, en échange du tribut payé par eux, leur devait aide et assistance. Or justement Moctadir était le tributaire et l'allié d'Alphonse VI, le suzerain du seigneur de Bivar. Rodrigue, en se mettant à son service, ne faisait que défendre le protégé de son prince. Et, de plus, il agissait comme un bon Castillan, en maintenant Saragosse dans la sujétion de la Castille et en préparant par sa présence et par son influence l'annexion de cette grande principauté au royaume léonais et castillan : ce qui était depuis longtemps l'objectif des Ferdinand et des Alphonse.

Il sut se rendre indispensable à Moctadir comme à ses successeurs, Moutamin et Mostain. Il battit à plusieurs reprises leurs ennemis chrétiens ou musulmans et rentra dans Saragosse en triomphateur. C'est à partir de cette époque qu'il acquiert dans toute l'Espagne la réputation d'invincible et qu'il est salué comme le grand Campeador : terme vague sur lequel on a beaucoup disputé et qui paraît signifier tout simplement « le Victorieux ». Il devient une véritable puissance à côté du prince, qui, d'ailleurs, ayant besoin de lui, le ménage et le comble d'honneurs.

Ces princes souverains de Saragosse, les Beni-Houd, étaient d'origine arabe, mais depuis longtemps sous la dépendance de la Castille, et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles le Cid s'entendit si bien avec Moctadir. Installé à sa cour, il y

séjourna plusieurs années. Il s'y plut certainement. En tout cas, on peut dire que ce séjour coïncide avec une évolution décisive de ses idées et de son caractère. Saragosse lui ouvrit des horizons.

L'antique Cæsarea Augusta n'était pas précisément une grande ville : toutes ces villes du moyen âge, surtout les anciennes cités coloniales enfermées dans l'enceinte d'un vieux camp romain, étaient en général fort petites. Mais c'était tout de même autre chose que Burgos ou Léon. Outre son importance stratégique, Saragosse fièrement plantée au bord de son fleuve avait un prestige tout particulier parmi les villes de l'Islam espagnol. On l'appelait « la ville blanche » à cause de ses murailles en pierre de tuf et de ses maisons blanchies à la chaux qui, paraît-il, s'élevaient en amphithéâtre au-dessus des remparts et qui resplendissaient au soleil comme une énorme coupole neigeuse. La nuit, on prétendait que cette blancheur, certainement miraculeuse, illuminait les ténèbres. Et les chrétiens mozababes de la région expliquaient cette splendeur nocturne par la présence de la célèbre Vierge du Pilier : c'était la candeur surnaturelle de l'Inmaculée qui transparaissait à travers les murs blancs de sa ville chérie.

Malgré sa forte empreinte romaine et chrétienne, Saragosse fut peut-être la ville d'Espagne la plus islamisée. Elle le dut sans doute à sa qualité de ville-frontière. C'est toujours sur les marches d'un pays que se porte le plus intensément l'effort colonisateur des peuples conquérants. Aujourd'hui encore, on retrouve partout, dans Saragosse, les traces de l'Islam. Ses clochers sont des minarets, ses églises et sa cathédrale sont d'anciennes mosquées. Le vénérable sanctuaire du Pilar lui-même, avec ses dômes écaillés de faïences vernissées, ses hauts murs nus et son enceinte quadrangulaire, fait songer à la grande Mosquée cordouane. Son *Aljaferia*, l'ancien palais des rois mores, conserve encore d'admirables restes de plafonds en « demi-orange » et surtout un petit oratoire tout fleuri d'arabesques, qui est un bijou de l'art arabo-hispanique.

Lorsque le Cid y arriva, Saragosse était dans tout son éclat de capitale musulmane. Moctadir, lettré lui-même, s'entourait d'une cour de poètes, de philosophes et de savants, ceux-ci Juifs pour la plupart, ou d'origine chrétienne. En causant avec ce prince, qui paraît avoir été un homme aussi intelli-

gent que cultivé, le grand soldat castillan put se convaincre qu'il était possible de s'entendre, au moins sur certains points, entre Espagnols, musulmans et chrétiens. Il se familiarisa davantage avec les Mores qui l'entouraient. Et c'est sans doute à partir de ce moment qu'il adopta à leur égard une ligne de conduite, dont il ne se départit que constraint par les circonstances ou par l'attitude des Mores eux-mêmes : les traiter en somme comme des compatriotes, respecter leurs biens, leurs propriétés, leur langue et leur religion, les amener peu à peu à accepter la vie commune avec les chrétiens. C'était évidemment un idéal difficile à réaliser et auquel la réalité ne tarda pas à infliger de cruels démentis. Mais il est certain que le Cid fut hanté par cette idée, non pas certes d'une fusion, mais d'une tolérance réciproque. Il est infinité probable que cette idée ne l'eût mené à rien, en raison de l'hostilité irréductible des deux civilisations en présence. Mais, comme expédient politique, moyen d'arranger provisoirement les choses, elle pouvait être bonne à l'occasion.

Parmi les musulmans distingués que le Cid rencontra à Saragosse, il faut peut-être citer, comme ayant eu sur ses projets une certaine influence, le fameux Ben-Ammâr, le ministre et l'ami de Motamid de Séville, qui avait cherché à s'emparer du royaume de Murcie, aux dépens de son maître, et qui, pour fuir la colère de celui-ci, avait dû se réfugier auprès de Moctadir. Certainement, le seigneur de Bivar était travaillé depuis longtemps par l'arrière-pensée de se tailler quelque part, en pays musulman, une principauté indépendante. Les injustices d'Alphonse à son égard paraissaient lui conseiller cette mesure de prudence. Les vaines tentatives qu'il fit à plusieurs reprises pour se réconcilier avec son suzerain lui démontraient de la façon la plus évidente qu'il n'avait à attendre de lui que de mauvais procédés et qu'il lui fallait au plus tôt pourvoir à sa sûreté.

Pourquoi ne serait-il pas roi, lui aussi, comme tant de principaux musulmans ou chrétiens, qui n'étaient que des hobereaux ou des soldats heureux? Toutefois, l'exemple de Ben-Ammâr, qui venait d'échouer dans ce beau projet, l'engageait à la prudence. Et il y avait enfin un exemple plus illustre encore : celui du fameux El-Mansour, qui, tout en usurpant l'autorité souveraine, n'avait jamais voulu prendre le titre

califal. Si le seigneur de Bivar osait se déclarer roi, il aurait contre lui non seulement son suzerain, mais tous les princes musulmans, y compris Moctadir son allié et son protégé.

Dans ces conditions, il lui fallait s'arranger pour être le maître dans un pays qu'il tiendrait fortement, mais sans rompre le lien de vassalité avec Alphonse de Castille : tout en se donnant l'air de travailler pour lui, il se rendrait assez puissant pour ne pas le craindre. Et, en cas de malheur, de danger extrême, il pourrait toujours appeler à son secours un suzerain envers qui il se serait toujours montré si bon vassal. Et c'est sans doute aussi pour ces mêmes raisons de prudence qu'il ne se brouilla jamais avec son allié le prince de Saragosse : il pouvait avoir besoin de lui, un jour ou l'autre.

Mais sur quel « royaume » allait-il jeter son dévolu ? Le plus facile à conquérir était celui de Valence, où régnait le faible Cadir, l'ancien roi de Tolède et le protégé d'Alphonse VI. Environné de compétiteurs, il ne s'y maintenait que grâce à des mercenaires castillans sous les ordres du propre neveu du Cid, le fameux Alvar Fañez. Le délicat de l'affaire était d'évincer ces compétiteurs ou tout au moins de les tenir en respect. L'habileté du Campeador fut de se donner non pas comme un conquérant, ou un usurpateur, mais comme le défenseur de Cadir, protégé de son suzerain. Ainsi il continuerait à se comporter en bon vassal attentif aux intérêts de son seigneur. Mais le plus gros obstacle était l'avance menaçante de hordes africaines qui, sous la conduite du calife almoravide, Yousouf ben Techoufin, semblaient à la veille de récupérer tous les territoires perdus par l'Islam. Le Cid comprit tout de suite la gravité de la situation. Tandis que le roi Alphonse de Castille résistait dans le sud-ouest à la pression des armées almoravides, son rôle, à lui, devait être de leur barrer la route dans le Levant, de les empêcher de rejoindre Saragosse et de donner la main aux princes musulmans qui tenaient toujours la vallée de l'Èbre, le sud de la Catalogne et le royaume de Valence.

Ainsi les ambitions personnelles du Campeador s'effaçaient devant l'intérêt national. Il s'agissait d'empêcher une seconde invasion de l'Espagne par l'Islam. Son grand mérite, c'est d'avoir compris que l'effort espagnol devait se porter surtout **du côté du Levant** et y établir une solide barrière contre les

envahisseurs africains. Pour cela, il ne suffisait plus de se livrer à des razzias en pays more, d'infliger même de sérieuses défaites à l'ennemi, ni non plus d'imposer un tribut à des roitelets musulmans : il fallait s'installer fortement et définitivement en pays conquis, y fonder, au besoin, une dynastie nouvelle. Et c'est ainsi que le Cid fut amené à faire la conquête de Valence et de cette région du Levant, — et que Valence devint pendant quelque temps la « Valence du Cid ».

CETTE conquête fut longue et des plus pénibles. Le Campeador s'y acharna : « il se cramponna à cette ville, dit un auteur arabe, comme le créancier se cramponne au débiteur. Il l'aima comme les amants aiment les lieux où ils ont goûté les plaisirs de l'amour ». Ce n'est pas assez dire : il l'aima comme une maîtresse. Le grand amour du Cid, ce n'a pas été Chimène : ce fut Valence.

Il ne la posséda pas longtemps : quatre ou cinq ans tout au plus. Mais il affecta de s'y comporter en maître, en souverain qui prend possession d'une terre pour toujours. Il lui donna un statut nouveau. La première chose qu'il fit, ce fut de convertir la grande Mosquée en cathédrale et d'y introniser un archevêque. Ce guerrier veut être un fondateur. Il administre et il légisère. Il établit sa résidence dans l'Alcazar musulman et il y fait venir sa femme et ses filles. Cependant les hordes berbères sont aux portes : il lui faut guerroyer jusqu'à son dernier souffle. Miné par les fièvres, affaibli par ses vieilles blessures, il meurt à l'âge de cinquante-six ans, au mois de juillet 1099.

Après lui, sa femme essaie de tenir quelques années encore. Finalement, elle dut abandonner la chère Valence et s'enfuir, en emportant les ossements de son mari, qu'elle avait fait exhumer, pour qu'ils ne fussent point profanés par les musulmans. Cette profanation, c'était la grande terreur des chefs chrétiens de ce temps-là : « Si, par hasard, je meurs en pays more, dit l'un d'eux dans son testament, que mon âme s'en aille avec le Christ et que mon corps soit transporté en ma terre et enseveli avec ceux de mes aïeux. Et si, étant mort là-bas, mes vassaux ne me ramènent pas ici, qu'ils soient notés d'infamie comme traitres à leur seigneur ! » Chimène se crut donc obligée en conscience de ramener en Castille les restes de

son mari. Cet exode des vaincus dut être une chose pitoyable. On peut se le figurer d'après une miniature de l'Escorial qui représente une scène semblable : une petite boîte contenant les os du héros, ligotés sur le dos d'un mulet et, cahin caha, cheminant à travers les sentiers et les routes pierreuses de la sierra valencienne. Derrière le fardeau funèbre, au milieu d'une escorte de serviteurs, Chimène dans ses voiles de deuil, affaissée sur sa haquenée et suivant pendant des jours et des jours, sous la menace des pires dangers, ce pauvre petit cercueil qui contient tout un monde de poésie.

La longue chevauchée victorieuse du Cid en pays more et chrétien finissait donc par cette chevauchée lamentable. L'invincible était vaincu : il ne restait rien de son œuvre, — et sa Valence bien aimée, la Valence du Cid, allait redevenir la Valence de l'Islam. Mais la défaite du Campeador n'était qu'apparente : il avait frayé la voie aux rassembleurs de la terre espagnole, en montrant la tactique à suivre. Rien ne serait fait, tant qu'on n'aurait pas renoncé au système stérile des razzias et des protectorats imposés aux princes musulmans. Il fallait d'abord prendre Saragosse et Valence, couper à l'Islam la route du Nord, et remplacer les petits royaumes des Mores par un grand royaume chrétien : il est impossible, en effet, que ce Castillan resté fidèle jusqu'au bout au roi de Castille, à celui qui s'intitulait fièrement « l'Empereur des deux religions », n'ait pas conçu comme une nécessité absolue l'unification future de l'Espagne.

En tout cas, son exemple et le souvenir de ses exploits allaient conférer au nom chrétien un prestige incomparable devant lequel s'inclinaient les musulmans eux-mêmes.

LOUIS BERTRAND.

*(La dernière partie au prochain numéro.)*

---

# AU DAHOMEY

## *L'ŒUVRE DE LA FRANCE*

— Mais, pourquoi, me demande le gouverneur Reste qui a pris passage sur le même bateau que moi, pourquoi ne pas vous arrêter au Dahomey? Il vaut une visite et vous aurez la chance d'y arriver au bon moment. Des fêtes magnifiques vont avoir lieu à Abomey, pour l'inauguration du musée du palais de Béhanzin (1) que nous avons restauré. Deux mille danseuses indigènes ont été convoquées... » L'offre était séduisante. J'ai remercié M. Reste et j'ai accepté son invitation.

Demain, nous serons à Cotonou. Le bateau trépide sur les flots pesants du golfe de Guinée. Autour de nous, tout est gris, gris d'étain. Le soleil invisible donne l'illusion que le cours du temps est suspendu. On se croit immortel. Nouveauté d'une telle sensation ou excessive chaleur? une espèce d'angoisse prend à la gorge, étreint le cœur.

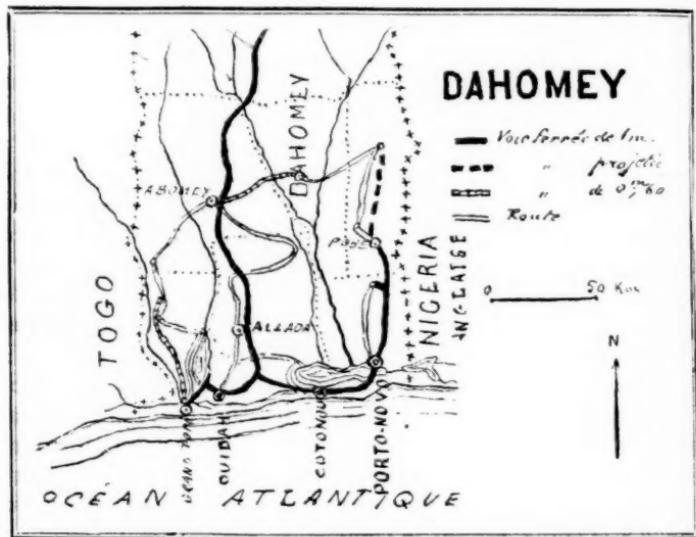
Voici l'heure où le phonographe déroule ses fox-trott, sa musique « de conserve ». Se peut-il qu'il y ait, sur ce bateau, des gens assez intrépides pour s'agiter en cadence? Le gong du dîner va bientôt retentir. La surface des eaux offre les couleurs nuancées de l'ardoise. Dans l'épaisseur laineuse du ciel, une déchirure en zig-zag se produit. Un serpent de feu se dessine. L'énorme rubis de sa tête attaque les regards avec une violence passionnée. Mettre mes lunettes, mes grosses lunettes d'écaillle aux verres couleur d'abricot? Avant que j'en aie le temps, le serpent a sombré dans les flots.

(1) Ce palais, les indigènes l'appellent : la maison des Rois. Cette dénomination est juste. Les ancêtres de Béhanzin l'avaient construit.

## LE PORT DE COTONOU

Le soleil vient de se lever. Entre le wharf de Cotonou et la côte, la barre pousse durement son triple rouleau dont le fracas s'entend à cinquante kilomètres dans les terres.

Sur le pont inférieur, les « paniers » nous attendent. Naguère, sans doute, justifiaient-ils leur nom. A présent, ce sont des sortes de caisses, des carrosses sans roues analogues à



VOIES FERRÉES ET ROUTES DU DAHOMEY

ceux des manèges de chevaux de bois. La grue nous happe, nous balance au-dessus des flots. Nous frôlons la coque du bateau. Attention aux mains! Mais, déjà, le « panier » est dans la vedette.

Le wharf. De nouveau, une grue, l'ascension balancée. Un petit train avec deux compartiments de luxe, s'il vous plaît. Voici Cotonou.

Dans une buée éblouissante, l'auto glisse sur une route plus rose que la fleur du géranium. De vastes bungalows, des bâtiments administratifs surgissent dans des jardins aux reflets de

céramique. Le boulevard Maritime, qui vient d'être terminé et que M. Reste inaugurerà prochainement, dessine sa chaussée longue de plusieurs kilomètres, et droite comme une voie romaine. Les factorerias laissent voir un étincelant acharan-dage de boîtes de conserves et de pagnes aux couleurs hardiment contrastées. Roulés dans des cotonnades, des noirs, des nègresses passent en défilé, comme dans une féerie. Des « blancs » vont à leurs affaires. Tout donne l'impression d'une vie active, prospère.

A notre arrivée au Dahomey, il y a quarante ans, — quarante ans, seulement, — Cotonou n'était qu'un groupement de cases serrées entre un rivage hostile et des marais fiévreux où venaient se perdre les eaux du haut pays. Nous en avons fait une ville.

#### LA ROUTE SUR LES MARAIS FÉTICHES

Si Cotonou est la porte du pays, Porto-Novo en est la capitale. Devant nous, la route qui y conduit étend sa splendeur rose que rien, jamais, ne fanera. Depuis combien de temps existe-t-elle? Elle vient d'être achevée. Il est beaucoup plus utile qu'on ne se l'imagine de s'informer de l'âge des routes. Aux colonies, surtout. Cela donne une sière idée du travail accompli.

Il y a quelques mois seulement, la capitale du Dahomey et son port ne communiquaient encore que par la lagune. Pour aller de l'une à l'autre ville, nous ne mettrons pas une heure. Naguère, il nous aurait fallu un jour et une nuit. La région n'était qu'un immense marécage. Nombre d'indigènes s'y étant enlisés, on le disait fétiche, invincible. Quand les travaux ont commencé, les prophètes de malheur, — il en est partout, — ont annoncé un échec.

La lutte a été dure. Il a fallu recruter des milliers de bras. Plus de 230 000 mètres cubes de sable ont été engloutis par le marais; mais M. Reste a vaincu le fétiche. Je dis :

— Pour les gens du pays, vous devez être un puissant magicien.

Les yeux du gouverneur sourient derrière les verres de son binocle.

— Entre eux, avoue-t-il, ils m'appellent *tohy*.

— Ce qui signifie?

— Celui qui donne le bien-être.

Le jour va vers son déclin. Des femmes passent sur le bord de la route. Leurs colliers, leurs bracelets mettent sur la soie sombre de leur peau un doux rayonnement. Avec leurs corbeilles pleines de fruits qu'elles soutiennent sur leur front, elles semblent les porteuses d'offrandes d'une divinité agreste.

Autour de nous, là où s'étendait la brousse, les champs d'ignames, de manioc mettent leur verdure claire. Les cocotiers qui sont les arbres des rivages promettent le coprah (1) et la fibre de leurs fruits.

Les derniers rayons du soleil glacent les eaux de la lagune d'un reflet lilas. L'heure a une douceur infinie. Afin de saluer le gouverneur, les « blancs », les notables indigènes se sont groupés sur la rive. La cocasserie d'un de ceux-ci est impayable. Dans son ample manteau de satin couleur d'azur et ramagé d'argent, on taillerait de quoi recouvrir des canapés et des fauteuils. Son chapeau en velours noir, relevé sur le front, brodé de cannetilles est couronné d'un vieux plumet tricolore.

Digne et bouffon, comique et vénérable, connaissant « manières blanc » et esquissant, par instants, un entrechat, le bonhomme se ploie pour saluer M. Reste. Familiar avec chacun, il fait un pas vers moi et, tandis que son visage luisant se creuse de mille rides malicieuses, que son serviteur maintient au-dessus de lui un parasol du plus éclatant jaune serin, il soulève son chapeau. Je vois son bonnet de coton ; j'apprends qu'il est le roi de la nuit. Encore quelques salamalecs ; il gagne son palanquin au tendelet de soie. On l'aide à s'y étendre. Au pas balancé de ses noirs porteurs, le vieux roi s'éloigne, se perd dans la pénombre, son domaine.

#### PORTO-NOVO

C'est très gentil chez moi, je veux dire dans l'appartement que le gouverneur m'a offert. Tout y est confortable, attrayant. Les boiseries sont peintes en blanc. L'eau du lavabo est courante.

Devant mes fenêtres, un parc s'étend : arbres énormes, fourrés confus. La verdure épaisse aurait tôt fait de dévorer les

(1) La France, chaque année, consomme 191 000 tonnes de coprah et il ne lui en vient que 37 000 de ses colonies.

allées, les parterres corrects aux cannas jaunes et rouges, si les jardiniers n'y mettent bon ordre. A cette heure-ci, le parc chante à voix claire. Quand il se taira, au milieu du jour, ce sera un silence impressionnant.

Une auto s'arrête devant ma terrasse. Un blanc en descend, se présente : le lieutenant Langlois, chef de la maison militaire du gouverneur. Il m'offre de visiter la ville.

— Par où commençons-nous ? Par le marché ?

La voiture file le long de l'allée principale. Sur un espace découvert, deux fromagers étendent un grand cercle d'ombre.

— Ce sont des arbres fétiches, dit Langlois. Au temps des anciens rois, deux chefs ont été enterrés à leur pied.

— Vivants ?

— C'était la mode pour les coupables.

Le feuillage des avenues amortit l'éclat cruel du jour. Il y a, dans les haies, de belles fleurs jaunes et rouges qu'on ne s'attendait pas à entendre appeler « orgueil de Chine ».

Ce quartier est notre œuvre, mais la ville existait bien avant notre occupation. Elle est le « port neuf », construit par les Portugais à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. La race ici est belle. Les roitelets y traquaient de leurs prisonniers. C'était la « côte des esclaves ». Après les Portugais, d'autres nations y installent des « nègrerries ». La patente au chef noir se paie en captifs. Ainsi, voit-on les « Messieurs de la Compagnie des Indes » se féliciter de n'en donner que vingt-quatre au lieu de quatre-vingts comme les Portugais.

Dans le quartier indigène, le plus ancien de la ville, les rues offrent des chaussées, des trottoirs. Point de paillettes. Les maisons, de ce rouge triomphant qui est celui de la « terre de barre »<sup>(1)</sup>, sont à l'europeenne. Plusieurs ont un fronton triangulaire comme au temps des Portugais. Sur les factoreries, sur les boutiques s'inscrivent les noms des de Souza, des Gomès, des da Silva. Elles appartiennent aux descendants des esclaves emmenés au Brésil et qui sont revenus dans leur pays avec le nom de leur maître. Beaucoup de ces « Brésiliens » sont des notables. Leur instruction égale celle d'un blanc.

Depuis le XV<sup>e</sup> siècle, le Dahomey a pris contact avec la civilisation européenne. Grâce à son armature politique, adminis-

(1) Du mot portugais *barro* qui signifie argile.

trative, économique, il parvint à un degré d'évolution qu'aucun autre pays noir ne connut alors.

*Le marché.* — Une odeur aigre de fermentation, une odeur puissante, agressive qu'on ne perçoit pas seulement avec l'odorat, mais, dirait-on, avec le toucher, tant elle est épaisse. La sensation d'être dans un bain de vapeur. De toutes les villes de la côte où le golfe de Guinée fait entendre sa rumeur, Porto-Novo est l'une des plus étouffantes.

Sur son sol de pourpre, — ah ! quelle magnifique couleur dont mes yeux s' enchantent sans se lasser ! — une foule grouillante, au torse nu, boit la chaleur par tous ses pores. Hommes, femmes et enfants, tous ont l'air d'être là pour le plaisir de se rencontrer, de bavarder, de marchander.

Nocturnes sous leur toison laineuse, nombre de visages montrent des yeux bridés, d'étranges pommettes saillantes et chinoises. Un facies de jaune avec une peau de noir. Imagine-t-on cela ! Des gens bien informés me disent :

— C'est ainsi. Pourquoi ? Nous l'ignorons. Les événements qui pourraient tout expliquer sont tombés dans le gouffre des siècles (1).

Oh ! oh ! Des poulets roses ! — Comment, roses ? — Des poussins, non moins roses et qui piaillent dans mes jambes, qui volent. Quelle poule du pays des fées les a pondus, les a couvés ?

— Simplement, dit Langlois, ils sont teints pour se confondre avec le sol : et les grands vautours noirs qui font leur ronde dans le ciel sont assez bêtes pour ne pas s'en apercevoir.

Voici le coin des parfums, des pots dont la pommade à la vanille est excellente pour se débarbouiller, mais bien meilleure à déguster ; voici des poteries rondes et rouges comme des fruits énormes, magnifiques. Coloristes au goût subtil, les teinturiers étendent sur la roseur du sol des cotonnades d'un bleu foncé.

Si étonnant que soit le marché, pendant le jour, c'est quand la nuit est tout à fait déclarée qu'il faut y retourner. Chaque étal a allumé son lumignon où brûle l'huile de palme. Il y en a des centaines et des centaines. Leur clarté dorée qui flotte au

(1) Au nord du Dahomey, dans la région de Djougou, se trouve une tribu dont la langue présente plusieurs mots d'origine chinoise.

ras du sol donne l'illusion que les étoiles sont descendues du ciel. Des formes mal discernables et accroupies croquent un beignet, se grattent les orteils, fument une courte pipe. Des fantômes glissent, peuplent l'espace. Dans une zone de clarté, on voit luire un torse couleur d'anthracite, on détaille les plis d'un pagne drapé comme un suaire.

L'ombre à nouveau s'étend. Les fantômes se fondent dans la noirceur environnante où on les entend jacasser.

*La palmeraie.* — Dans l'auto qui m'emporte, enfin je respire! Un vent léger me souffle au visage. Nous entrons dans la palmeraie. Un jardin toujours frais et brillant, précieusement peint en vert et rose, rempli de fruits très bons et sonore du chant des oiseaux, du cri monotone des grillons, s'ouvre devant moi, couvre le pays de ses masses profondes. La splendeur du Dahomey, c'est sa verdure épanouie. Sa richesse, les palmiers aux longues palmes mouvantes la lui donnent (1).

Au temps des anciens souverains de Porto-Novo, le « ministre de la palmeraie » avait pour charge unique de veiller à l'entretien de celle-ci. Il faisait de son mieux; du moins, je l'imagine, car sa tête répondait de son zèle; mais, dans son âme de fonctionnaire, quel étonnement s'il revenait aujourd'hui! L'immense palmeraie, nous l'avons régénérée: les peuplements trop denses, nous les avons éclaircis; aux sauvageons, nous avons substitué des plants sélectionnés.

Sous la voûte des arbres, une végétation prodigieuse s'épanouit: le manioc, le maïs étaient leurs larges feuilles, dressent leurs épis; les patates douces mûrissent. La « crise » peut sévir, l'indigène dahoméen ne souffre pas dans sa vie matérielle. La mer lui donne les poissons qu'il mange frais ou secs; la forêt lui fournit des perdreaux, des faisans, des pintades, des rats palmistes. Bon cultivateur, comme le paysan français, il fait fructifier son sol.

Que de choses sont réalisables dans ce pays! Les légumes de France pourraient y pousser. Malheureusement, chaque fois

(1) Les palmiers à huile, au Dahomey, sont au nombre de 36 millions et couvrent 600 000 hectares. Ajoutons que, sous l'influence de l'administration active de M. Neste, l'exportation des palmistes est passée, en deux ans, de 35 000 tonnes à 60 000.

qu'un particulier veut se lancer dans une entreprise, les « découragés d'avance » s'exclament : « Vous allez perdre votre temps et votre argent!... » Récemment, un commerçant de Porto-Novo plante des pommes de terre. Autour de lui, on le raille : « Elles ne viendront pas. C'est folie!... »

— Remarquez, m'a-t-il dit, que je n'entends rien à la culture. J'ai agi comme aurait fait l'homme primitif. Je ne savais même pas qu'il fallait butter. N'empêche que, pendant trois mois, j'ai mangé de délicieuses pommes de terre nouvelles. La démonstration est faite.

Quand nous l'avons conquisi, le Dahomey ne possédait que des palmiers à huile. La monoculture, quel danger! Grâce à nous, des cotonneraies, des caférières, des cacaoyères se sont développées. Les pieds en ont été distribués gratuitement.

Dès le lever du soleil, et bien après son coucher, une vie intense anime la palmeraie. Quinze kilomètres à faire pour se rendre à Porto-Novo, et autant pour le retour, n'effraient pas les femmes. Leur large calebasse, dans laquelle elles n'oublient pas de mettre un petit banc pour se reposer aux carrefours en bavardant, est remplie de fruits, de légumes.

Descendue de voiture, je me mèle à elles. Je ne me lasse pas de les regarder. L'admirable finesse de leur peau donne l'idée d'une substance moelleuse et brillante. De l'une à l'autre, la coloration diffère. Noire, sans doute. Mais, c'est trop vite dit. Sous l'action de la lumière, ce noir s'éclaire, prend des reflets violets, présente des lueurs orangées. Une ondulation animale les anime. Elles marchent avec une telle aisance qu'elles n'ont pas l'air d'aller vite ; cependant, si l'on veut les suivre, il faut presser le pas. Non par les traits, mais par l'expression de leur visage, certaines rappellent des Européennes. Leurs larges prunelles de velours sont caressantes et douces comme celles d'un chien.

D'étroits sentiers conduisent aux groupes de cases qui peuplent la palmeraie. Attention aux ronces hargneuses, aux broussailles. Quelques rats au pelage gris et gros comme des écureuils se poursuivent dans les palmiers. De maigres petites vaches noires ruminent. Elles donnent peu de lait. Deux litres au plus par jour et les indigènes ne l'utilisent pas. Ils ne savent pas traire. Naguère, encore, ils se contentaient de téter le pis et de cracher le lait dans un récipient.

Des bananiers présentent leurs lourds régimes. D'un tronc à l'autre, d'énormes volubilis suspendent leur vive guirlande violette. Dans ces lieux enchantés, nos soldats se sont durement battus. C'était en 1890. Toffa, roi de Porto-Novo, nous avait appelés, à son aide, contre Béhanzin, son ennemi. Celui-ci assistait à la bataille. Ses troupes, il les avait divisées en trois échelons qui donnèrent successivement. Pendant que l'un combattait, les autres se reposaient. Toutes ses amazones étaient là : 3 500. Intrépides et aussi redoutables qu'une armée entière rangée en bataille, elles laissèrent aux nôtres le souvenir de leur féroceur.

Personne dans les cases. Les fétiches les gardent. Ils sont partout. Ce petit morceau de bois fiché contre l'entrée, ces tesson de marmites, ces vieux pots ébréchés, ces calebasses blanchies, ces touffes de plumes, ces statuettes grimaçantes et modelées dans la terre rouge : fétiches, fétiches !

#### OUTDAH

Tout arrive en voyage. J'ai dormi, cette nuit, dans un garde-manger et j'y étais très bien. L'air circulait autour de mon lit plus librement que dans une moustiquaire.

Des parfums montent vers moi. Leur violence dépasse celle du jasmin ou de l'oranger. Dans le jardin, chaque frangipanier est un somptueux bouquet. Les pétales de ses fleurs ont la douce beauté du corail rose. Son tronc et ses branches sont ciselés dans de l'argent.

La voix de M. Rallu, l'administrateur de Ouidah, se fait entendre, parle du temple des serpents, d'un vieux fort portugais... Sous le ciel en fusion, les cases en latérite rouge semblent consumées par quelque effroyable et étrange incendie qui respecte leur toiture de chaume.

Depuis des siècles, les Européens sont installés ici. Les premiers qui y arrivent sont les Portugais. Cherchaient-ils, comme on l'a dit, le paradis terrestre ? Ils débarquent de leurs caravelles. Sur un rocher, à la pointe du couteau, ils gravent qu'ils ont pris possession de la côte au nom de leur roi. A leur second voyage, ils construisent un fort, le placent sous la protection de saint Joan de Ayuda : saint Jean de Bon-Secours. Le nom du saint, en s'altérant, est resté à la

ville. A présent, au bout d'une allée de flamboyants, le fort n'est plus qu'une bâtie délabrée qu'entourent quelques canons rongés par la rouille :

— Le lieutenant qui en a la garde représente à lui seul toute la colonie portugaise d'Ouidah, remarque mon compagnon.

— Comment se fait-il que les Portugais aient ici une enclave ?

— A plusieurs reprises, nous avons tenté de la leur acheter. Ils en veulent un prix exagéré. C'est le reste d'un passé glorieux dont ils sont justement fiers. Les Portugais ont été, au xve siècle, les premiers navigateurs du monde. Ne l'oubliions pas, et souvenons-nous aussi que, lors de la conquête du Dahomey, c'est grâce à eux que les Européens, les Français établis à Ouidah, n'ont pas été massacrés.

Sur une esplanade rouge jusqu'à l'obsession, une case ronde étincelle dans la lumière ardente et pourtant sans rayon. Elle est toute pareille à bien d'autres ; mais M. Rallu dit :

— Le temple des serpents.

Un frisson me court à fleur de peau ; ma curiosité s'éveille :

— Entrons !

M. Rallu fait craquer une allumette. A sa lueur chétive, nous cherchons sur le sol des formes rampantes ; nous nous efforçons de les découvrir le long des parois ; nous les voulons, ensuite, enroulées aux poutres. Quand toute la boîte y a passé, il faut bien accepter la réalité : les serpents sont sortis.

Une vieille nègresse paraît. Hideuse. Sur son torse terne, les côtes dessinent leur carène. Elle s'est mise en quête des serpents. Elle en a trouvé un. Elle l'apporte dans ses bras. Elle le cajole. Lui, dresse curieusement sa petite tête plate et gonfle son corps incrusté de jais. Il va la mordre !

— Non, assure M. Rallu. Les serpents de cette espèce ne sont pas venimeux et détruisent les rats. Comme ils sont utiles, les indigènes en ont fait des fétiches. Ainsi, on les respecte.

De l'autre côté de l'esplanade, juste en face du temple des serpents, — quel contraste ! — se dresse la masse de la cathédrale catholique. C'est une bâtie médiocre, mais la nef, les bas-côtés sont pleins d'une douce pénombre. Les bancs des

fidèles forment des files imposantes. En plein centre fétichiste, Mgr Steinmetz a édifié, ici, un séminaire où s'instruit un clergé de couleur. Les catholiques noirs sont nombreux.

— Ce qui leur coûte le plus, me dit Mgr Steinmetz, c'est de renoncer à la polygamie. Quand ils y consentent, pour devenir chrétiens, leur sincérité est entière ; mais ils ne sont que des hommes et fragiles à la tentation. Notre influence, sur leur âme, ne s'exerce pas depuis longtemps. Parmi eux, il en est que nous appelons « ceux qui communient le vendredi saint », car, dès le lendemain, ils retournent à leurs habitudes.

— Avec les chefs féticheurs, monseigneur, vous n'avez pas de difficultés ?

— Mon Dieu, non.

Puis, souriant dans sa barbe grise :

— Une histoire assez curieuse et qui a été souvent contée mais, souvent aussi, déformée, s'est bien passée ici il y a quelques années. Elle prouve que la puissance que les féticheurs tiennent de connaissances empiriques ne doit pas être méprisée. Certain soir, l'un des Pères du séminaire rentre d'une de ces tournées que nous faisons souvent dans la campagne. Il se heurte à une masse d'indigènes rassemblés autour d'un des féticheurs qui procède à un sacrifice. Dans la pénombre, le Père ne se rend pas compte de ce qui se passe. Il est à bicyclette et agite son grelot. Brusquement, il est saisi par le bras. La douleur est atroce ; mais, déjà, on l'a lâché, car une voix a dit : « Laissez-le. Vous voyez bien que c'est un des Pères. »

« Le lendemain, le bras du Père est complètement paralysé. Sur le conseil du médecin, on essaie de l'électricité et de divers traitements. Point de résultats. Je me trouve rencontrer le chef des féticheurs : « Comment lui dis-je ! Mes Pères ne vous font que du bien et vous les maltraitez. » L'autre ne répond pas, mais paraît contrarié.

« Quelques jours plus tard, nos catéchumènes nous apportent un remède que le chef des féticheurs leur a donné et dont ils disent merveille. On en frotte le bras du malade. Des pustules apparaissent. La paralysie, peu à peu, cède. Sans doute, ce médicament était à base de croton. Celui-ci abonde dans le pays et les indigènes ne sont pas sans avoir éprouvé ses vertus.

*Les termitières géantes.* — Du ciel chargé de nuages noirs et lourds d'une tornade prochaine, la chaleur tombe en gerbes suffocantes. Notre noir chauffeur, Cyrille, nous mène d'un train d'enfer. La joie ardente de la vitesse le grise comme du vin de palme. A chaque secousse, je manque de me défoncer le crâne contre le toit de la voiture :

— Pas si vite, Cyrille, pas si vite !

Enfermé dans un invincible silence, il feint de ralentir. Je vois la flamme de ses yeux sombres. Ce qu'il pense, je le devine : « Quand on veut aller lentement, on prend un hamac. » C'est ce que j'aurais dû faire, il y a seulement quelques années. Pour « monter » à Abomey, j'aurais mis douze jours et réquisitionné deux escouades de « hamacaires ».

Les lointains du paysage s'enveloppent d'une brume étincelante. Les habituelles théories des femmes se succèdent, couronnées de leurs calebasses. Ailleurs, des peuplements couvrent le sol ; des groupements de cité d'une splendide couleur de pourpre et à une échelle qui n'est pas pour des êtres humains. Des silhouettes de cathédrales, des burgs ruinés, des pinacles, des clochetons, des obélisques. Plus loin, ce sont des stalagmites, des alignements de menhirs, des champignons monstrueux, des cavernes qui s'ouvrent sur des profondeurs mystérieuses et révèlent des coupoles. Inlassablement, l'activité prodigieuse des termites couvre l'Afrique équatoriale de ses constructions, et, tandis que celles des indigènes, faites de pisé, ne durent que peu de saisons, les leurs bravent le temps. Malaxée par eux, la latérite devient un excellent « matériau ». Maintes fois, on a utilisé celui-ci pour la confection des pistes dans les régions vierges. « Mais voilà qui est plus curieux ; voilà où le terme, à son insu, rend à l'homme les services d'un cantonnier. Dans certaines régions du Sénégal où le mil est abondant, on a, parfois, pour faire vite, employé les tiges de mil dont on jonchait le sol. Les pneumatiques des voitures y adhéraient aisément. Ce travail, dans l'esprit des exécutants, avait un caractère temporaire. La collaboration inattendue des termites l'a rendu, dans certains endroits, semi-définitif. S'installant à l'abri des tiges, y travaillant avec ardeur, ils ont réalisé, sur place, une chaussée résistante et économique, au premier chef (1). »

(1) Cité par J. Mahé, ingénieur des ponts et chaussées.

Nous descendons de voiture. Quelques termites traînent lourdement, sur le sol, leur ventre mou; mais, tandis que nous les observons, la voix de Cyrille sonne l'alarme: « Les manians! Oh! les manians! » De grosses fourmis noires s'avancent en cohortes. Sauve qui peut! Déjà, Langlois en a deux qui lui montent dans les jambes et le mordent. Point de bêtes plus redoutables dans toute la brousse.

Les manians n'ont pas de venin, pas d'acide formique, mais ils sont armés formidabl-ment d'une paire de pinces avec lesquelles ils coupent, ils cisaillent. En quelques heures, ils vous nettoient à fond une tête d'hippopotame, en font une pièce d'anatomie.

—Quand ils pénètrent dans un campement, dit Langlois, il n'y a qu'à fuir. Une nuit, avec mes boys, nous avons dû tout ramasser, tout jeter pèle-mêle dans l'auto.

Trois heures plus tard, à l'étape, quand nous avons pu nous déshabiller, nous étions comme fous. Les manians, qui s'étaient collés à nous, nous harcelaient de leurs morsures. Vous savez ce qu'on faisait, naguère encore, en Côte d'Ivoire, dans la tribu des Didas, pour châtier la femme adultère? On lui plongeait la tête pendant quelques minutes dans un nid de manians. Quand on la retirait, elle avait la face en partie dévorée.

#### *ALLADA : LE PARC DES AMAZONES*

On ne peut passer à Allada sans s'y arrêter, car Allada a une merveille: son parc. Il est sauvage et profond; il est immense et majestueux. Sous ses libres verdures, le roi Béhanzin est venu s'asseoir et fumer sa pipe au long tuyau, au fourneau de cuivre.

La lumière dorée qui glisse entre les troncs et enflamme le sol a prêté ses accents aux jeux guerriers des Amazones. Ici, elles avaient leurs quartiers; leurs cases se dissimulaient dans l'épaisseur du feuillage. L'ainé de Béhanzin, le roi Guézo, les avait constituées, l'année où Napoléon tomba à Waterloo. Parvenu au trône par l'assassinat de son frère, il jugea prudent de confier les abords de son palais et sa propre personne à une garde qui lui serait dévouée. Ayant choisi des jeunes filles destinées à être esclaves, il les proclama ses « femmes de

guerre » et leur donna le pas sur tous ses sujets, hormis les chefs.

Est-il besoin de dire qu'elles ne se coupaient pas le sein pour mieux tirer ? Avant d'être incorporées, elles subissaient un dur entraînement et devaient triompher de trois épreuves. Dans la première, celle du feu, elles se jetaient à travers les flammes. Par la deuxième, celle du javelot, elles montraient leur adresse. La troisième était la plus redoutable : elles s'élançaient, pieds nus, dans des faisceaux de cactus aux épines acérées d'où elles sortaient saignantes.

Depuis longtemps, les cases ont disparu du parc d'Allada ; mais, entre les arbres, l'image des Amazones persiste, leur silhouette massive, puissamment charpentée. Dans l'ombre lumineuse et chaude, elles passent, les rudes guerrières. Leur tête rasée est couverte d'un bonnet rond et tricoté. Comme si elles partaient au combat, elles portent le long fusil à pierre ou le sabre court à la large lame. Un morceau de cotonnade couvre leurs épaules et leur culotte bleue descend au genou. A leur cou, à leurs oreilles, des verroteries. Elles sont invulnérables, car elles ont sur la poitrine des sachets en cuir que leur a donnés le grand féticheur et qu'il a trempés dans du sang humain.

Cependant, au-dessus de nos têtes, les manguiers arrondissent des voûtes prodigieuses, les tecks agitent des oreilles d'éléphants qui sont des feuilles, les abricotiers, les goyaviers unissent leurs branches aux régimes de bananes. Les casiers enivrent de leurs parfums. Dans les fourrés, assure Langlois, il y a des serpents cracheurs : si on les approche, ils crachent leur venin ; une goutte dans les yeux et l'on est aveugle.

#### LA CITÉ ROUGE, ABOMEY

Semblable à quelque nef auguste, une large allée s'allonge pendant des kilomètres. Elle est de ce rose idéal qui est le rose dahoméen. Des ficus la bordent de leurs hautes colonnes. Sous leur architecture bizarre, fantastique, les bruits de la vie semblent s'arrêter. La splendeur pourprée d'Abomey apparaît. Des groupes de cases s'enferment dans d'immenses enceintes d'un rouge sombre. Le soleil est féroce : cependant tout a un air de mystère.

— Abomey, la cité rouge ; Abomey, la cité mystique, m'avait dit M. Reste. Ce qui subsiste encore des rêves des générations éteintes, de leurs convoitises, de leurs ruées, des conquêtes et des razzias, des joies frénétiques et des heures douloureuses se trouve enseveli sous les blocs d'argile de l'antique capitale.

L'ombre monte. Des murailles croulantes succèdent à d'autres murailles. Langlois me signale l'une d'elles et ajoute :

— Elle a été pétrie avec du sang humain ; son rouge n'est pas innocent.

— Il est, cependant, pareil à celui des autres.

— On y a trouvé des traces d'hémoglobine.

Ainsi la science confirme-t-elle les récits qui nous font entrevoir la vie parfois effroyable de l'ancien Dahomey.

Quand le roi Guézo meurt, en 1860, 3 000 captifs sont immolés. On les a promenés par la ville repliés dans des paniers. Afin qu'ils ne crient pas au milieu des supplices, ils sont comme bâillonnés d'un bâton dont le bout pointu s'enfonce dans leur palais. Durant deux nuits entières, les têtes sont abattues par le bourreau ; le sang qu'on recueille dans de grandes calebasses sert à arroser la tombe du roi défunt. Entre bien d'autres, je livre le souvenir d'un tel massacre à ces métropolitains qui, sans être mal intentionnés, s'en vont répétant, en parlant des indigènes de nos colonies : « Ces gens-là étaient bien tranquilles avant notre arrivée... »

Six heures du matin. La grande rumeur des tam-tams monte de la ville, vient vers la résidence du gouverneur, nous enveloppe comme un ouragan. Grondante et pourtant aiguë, sa fureur vrille l'oreille, use les nerfs.

Le ciel a son habituelle couleur blanche à peine bleutée. Un peu de vent agite les flamboyants du jardin. Ce n'est pas, ici, la moiteur accablante de Porto-Novo. En fixant leur capitale sur ce point du plateau, les rois du Dahomey avaient choisi l'endroit salubre de leur royaume.

Dans l'auto, des jeunes femmes aux robes légères s'en-tassent avec moi. Une voix fraîche, une voix de source, celle d'une petite fille debout entre les genoux de sa mère, dit :

— C'est sous l'arbre aux palabres qu'est dressée l'estrade.

Comme dans les temps anciens, quand une fête avait lieu,

le grouillement de la foule dessine sur l'esplanade un cercle immense. Au premier rang, les enfants, les gentils négrillons sont accroupis; derrière eux, la masse des pagnes aux vives couleurs, l'éclat des lourds bracelets, les feux colorés des colliers.

Bruit sauvage des tam-tams et des crotales. Voici les chefs en hamac. Le pas accordé de leurs porteurs. L'ondulation des parasols noirs comme la nuit et, comme elle, brodés d'étoiles d'or ou jaunes et bariolés de losanges découpés dans de l'andriople. Arrêt des hamacaires. Devant M. Reste, les chefs descendent.

— Celui dont le poil grisonne et qui a une culotte de satin noir et qui semble écrasé sous le poids de son pagne, — 20 kilos d'étoffe pour le moins, — c'est Azifan, me renseigne Langlois. Il fut l'un des chefs militaires de Béhanzin. Quand les Français parurent devant Abomey, il en fit partir la population et y mit le feu. Portées par le vent, les flammèches gagnèrent les toitures de chaume. Tout fut brûlé. Le général Dodds entra dans des ruines.

— Et cet autre dont la tête est aussi ronde que celle d'un Auvergnat, dont le pagne d'un vert pointu s'abrite sous un parasol rose : qui est-il?

— Justin Hao. Un cousin de Béhanzin. Un fils du puissant Glé-Glé (1). Il a le grade de sergent dans l'armée française. C'est un des chefs de canton d'Abomey, un grand propriétaire terrien...

Alignés face à nous, avec, devant eux, le groupe de leurs serviteurs, les chefs forment un éblouissant décor, qui bientôt s'anime. Excités par les acclamations de leurs gens : « Grâce à ton père, à ton grand père, tes ennemis n'ont pu te vaincre... L'eau qui mouille l'enclume ne l'attaque pas : tes ennemis ne pourront te nuire... Ah! ah! Tu comptes parmi les puissants... Ah! ah! la pluie n'éteint pas les feux du ver luisant... Ah! ah!... » Les chefs s'avancent à tour de rôle. Soutenus, dans leur délire, par les tam-tams et les crotales, ils se mettent à danser. Les vieux comme les jeunes. Ceux qui ont un pagne si long qu'ils s'y empêtrent et ceux qui, retroussés au-dessus du genou, découvrent le galbe d'une jambe nerveuse et lisse.

Ils dansent avec une joie violente, une fureur incompa-

(1) Glé-Glé, père de Béhanzin et fils de Guézo.

rable. Piétinant la terre, feignant d'y fouler, d'y écraser une chose exécrable, ou lançant leur pied en demi-cercle, le jetant en avant, ils reproduisent, avec exactitude, les pas, les gestes de la vieille danse guerrière que le chef dahoméen exécutait sur le sol de son ennemi.

Les récades (1) d'argent étincellent dans leur main : l'esplanade dont la couleur est celle du sang frais qui coule des veines, avive, de ses reflets, la magnificence de leurs pagnes. Au-dessus d'eux, sans arrêt, tournoient les grands parasols où, sur les banderoles flottantes, passent les panthères ocellées, furieusement dressées, les poissons fantastiques aux ailes d'or, les lions couleur d'écarlate, les grosses pies à l'œil rond et au bec arrogant : tous les animaux symboliques, armes parlantes de ces chefs dont chacun est un prince du pays et compte un souverain dans ses ancêtres.

*Le palais de Béhanzin.* — Probablement ceux qui ont une forte tête peuvent supporter la chaleur pesante du soleil unie au fracas brûlant des tam-tams. Je n'ai pas cette belle endurance. Quand les chefs ont fini de louer le gouverneur : « Nous saluons celui qui représente la France; tout ce qu'il demande, nous le ferons », et que nous remontons en auto, j'avoue que j'éprouve du soulagement. Dans le palais de Béhanzin, le silence nous accueille comme le plus bienfaisant des dieux.

Organisées en musée, par les soins de M. Reste, les chambres des cases présentent mille objets où, avec une habileté souvent remarquable, les artistes dahoméens du temps passé ont ciselé dans le cuivre, sculpté dans le bois, les statuettes, les dieux, les masques de danse, les meubles rituels. À côté des poteries d'une forme aussi parfaite que celles que nous a léguées l'antiquité, à côté des pagnes tissés curieusement et teints, à côté des lourds bracelets, des carquois en cuir, brunis, palinés, voici les trônes des souverains : celui de Glé-Glé est soutenu par quatre crânes humains que le temps a blanchis.

Sur les vérandas qui entourent les grands tatas de Guézo et de Glé-Glé, nous nous attardons. Le long des murs, dans la terre rouge, un artiste a modelé des scènes naïves dont le réa-

(1) Bâton de commandement.

lisme saisit et, parfois, fait horreur. Comme en une série d'images d'Épinal ardentes et ayant pris du relief, passent devant nos yeux des scènes excessives de couleur, de mouvement. Tout parle ici d'une vie violente, de joies brutales, féroces : tout raconte la lutte âpre, continue, sauvage, que les Dahoméens ont soutenue, pendant des siècles, contre leurs voisins, leurs ennemis.

*Les danseuses.* — Mais les danseuses nous attendent. Sur la place, elles forment des groupes, des touffes où les verts et les jaunes éclatent. Autour d'elles, les visages des spectateurs sont convulsés par le rire, par la joie. Ronds comme des billes et d'un blanc dur, les yeux roulent dans les orbites. Sur les têtes à la laine courte et frisée, il y a d'extraordinaires et très comiques vieux gibus ; il y a des chapeaux de femme à bavoir, du temps de la reine Amélie et dont les plumets sont en partie mangés par les mites ; il y a des bonnets de coton et des calottes de velours brodé héritées de M. Pipelet. Le grand féticheur porte un pagne aussi rose qu'une tranche de papaye. Derrière lui se trémousse son diable. De longues cornes, comme nos diables à nous. Les féticheuses. On les admire. Des guirlandes de cauris les harnachent ; leurs bracelets d'argent sont comme des étuis qui vont du poignet jusqu'au coude. Par-dessus leur pagne, elles ont une tunique courte, historiée de lions, de poissons volants et qui s'évasé comme un tutu. A la main, une queue de cheval.

— Le roi a conquis les chevaux des Nagots, ses ennemis, m'explique Justin Hao. Il en a donné les queues à ses amazones.

Elles chantent ; elles forment deux files dont l'une questionne l'autre :

— Y a-t-il un ennemi visible dans le pays ?

— Il n'y en a pas.

— Les amazones peuvent danser.

L'ondulation rythmée de leurs hanches, le battement régulier de leurs coudes écartés du corps comme des ailes, les contournements de leurs mains aux paumes ouvertes, leur visage grave et ce maniérisme, cette recherche, cette afféterie, cette mignardise dont tous leurs gestes sont empreints, quel étonnement pour moi ! Ou j'attendais des danses barbares,

désordonnées, je vois des attitudes savantes, compliquées, patiemment étudiées.

Viennent-elles, comme on l'a dit, des anciens Égyptiens ? En les décomposant, trouverait-on en elles les gestes des figurations peintes sur certaines frises des pyramides ? Par quelles infiltrations ont-elles pénétré jusqu'à la côte de Guinée et faut-il donner raison à Joseph de Maistre : « Les noirs sont d'anciens civilisés dégénérés et non des peuplades primitives. »

Bien d'autres constatations d'ailleurs demeurent, ici, mystérieuses, déconcertantes. La sandale de cuir que portent les chefs et dont la lanière de cuir passe entre le gros orteil et le second doigt : c'est la *caliga*, la chaussure qui laissait le pied libre dans la marche et qu'adopta l'empereur Caligula. Le pagne qui mesure je ne sais combien de mètres et dont un Justin Hao ramène, non sans noblesse, les plis ordonnés sur son avant-bras gauche : c'est la *toge*. Chez tous les indigènes fétichistes existe le culte des dieux lares. Le plateau qui sert à prédire l'avenir et que le chef de famille consulte avant de rien entreprendre, c'est le plateau de « fa », celui du destin, du « *fatum* » (1). Quelques instants encore, la danse aux visages innombrables continue de tourner et, au passage, nous jette ses cris, ses chants. Les amazones vont se retirer. Avec grande politesse, elles nous l'annoncent :

— Nous avons dansé, puisque tu l'as voulu... Si tu désires que nous dansions encore, nous le ferons ; pour toi, nous serons constamment comme le feu sous la cendre.

*Un couvent fétichiste.* — La vie de l'âme à Abomey, la vie secrète et mystique des féticheurs et des féticheuses qui ont gardé la pureté des traditions, oh ! comme je voudrais au moins en avoir une idée ! Justin Hao, à qui je le dis, prétend d'abord que c'est impossible : je ne puis entrer dans les couvents ; mais, voyant ma déception, il s'adresse à l'un de ses frères cadets, René, qui est grand féticheur. Ce dernier s'est fait mon guide. Rien d'ascétique en lui. Son torse est d'un colosse. Sa face ronde, bien en chair, a le luisant de la peau des marsouins.

(1) Qu'il y ait eu des infiltrations du monde romain dans le monde noir, comment en douter ? Dans la Haute Sanga, le village de *Gougourtha* rappelle le nom de *Jugurtha*, comme celui de *Berberati* évoque le nom des Berbères.

La grand route quittée, nous voici dans un sentier qui coupe un champ de maïs. La terre est craquelée; l'air a une odeur de sécheresse. Le soleil implacable et brutal est aussi dévorant que le feu. Sur notre droite, de grands pans de murs ruinés: ce qui reste du « tata » d'un des anciens rois. Devant une porte basse qui ouvre dans une haute palissade, René Hao parlemente avec le gardien, un vieillard. Pourquoi ai-je trouvé féroce le sourire des lèvres retroussées de celui-ci en me laissant passer? Pourquoi? Aucune raison, évidemment.

Nous pénétrons dans la première enceinte. René Hao dit:

— Vous êtes chez les féticheuses de la mère de Mahou (1). On est allé les prévenir de votre visite. Prenez patience.

Disséminées autour de nous, des cases érigent leur toit pointu. Là, sont enfermés quelques-uns des fétiches: celui de l'ombre, celui du tonnerre, celui de la guerre, de la variole. Comme dans un tabernacle, ils sont cachés aux regards sous une marmite renversée. Seul, le prêtre a droit, à certains jours et pour certains rites, de les découvrir.

Je m'assis au pied d'un baobab énorme. Le sol rouge communique aux verdures une valeur forte:

— Durant tout le temps que dure l'initiation d'une féticheuse, me dit René Hao, elle demeure cloitrée. Nul ne peut la voir, sauf, naturellement, les autres féticheuses et les féticheurs.

— L'initiation est longue?

— Cela dépend. Quelques-unes ont besoin de plusieurs années. A d'autres, quelques mois suffisent pour apprendre la langue sacrée des prières, les pratiques de magie et les danses rituelles.

Je demande:

— Quand une femme entre au couvent, c'est volontairement?

— La plupart du temps, oui, car c'est un grand honneur d'être féticheuse. Cependant, tout féticheur et toute féticheuse ayant plusieurs enfants doivent obligatoirement donner l'un d'eux.

L'attente se prolonge. René Hao, qui m'avait laissée, repartait, me fait signe:

(1) Le dieu créateur du monde.

— Venez, — dit-il, et mystérieusement : — Veuillez ne pas faire de bruit et parler bas.

Nous traversons une seconde enceinte. Des féticheuses sont proterées en file dans la poussière. En mon honneur ? Bien plutôt, elles saluent René Hao qui, d'ailleurs, laisse tomber sur elles un regard indifférent.

La case où nous allons entrer est celle de la mère de Mahou. Le seuil franchi, je m'arrête. Comment dire le trouble que j'éprouve, le malaise qui monte en moi et ira se précisant ? Autour de nous, la toiture de chaume fait une obscurité presque complète ; à peine si un fil de jour se glisse par la porte. Une cloison en demi-cercle et peinte à la chaux divise la case en deux parties. Dans celle qui me demeure invisible se trouve le tombeau d'une reine dahoméenne qui fut grande féticheuse de la mère de Dieu.

Mais mes yeux se portent sur le sol et voici ce que je vois. Sur une natte usée, six femmes sont assises côté à côté et comme pétrifiées. Deux sont toutes jeunes ; les autres sont parvenues à l'extrême limite de leur âge. Un pagne déchiré et d'une terne couleur jaunâtre couvre leur torse dont la maigreur est effroyable. Leurs jambes sont allongées horizontalement et comme soudées. De leurs bras, de leurs paumes ouvertes, elles semblent tendues vers on ne sait quelle vision. Prostrées dans leur imploration, nuit et jour, pendant trois mois, elles forment l'équipe sacrée qui invoque Mahou et sa mère :

— Le matin et le soir, pendant quelques instants, me chuchote René Hao, elles ont l'autorisation de sortir pour faire leurs ablutions et subir une fustigation qu'on leur inflige avec un fouet de brindilles. Elles pratiquent le jeûne. Comme nourriture, un peu d'*akassa* (1) très claire, juste de quoi ne pas mourir.

Tout d'un coup, près de moi, à mes pieds, sorti de terre, un chant monte. Grêle, fragile, exténué, il emplit la pénombre de sa tristesse déchirante. Sans lever leur menton abaissé vers leur poitrine, sans me regarder, c'est pour moi que les féticheuses chantent. Que disent-elles ? Je le demande. Les paroles que René Hao me traduit sont de bon accueil, de courtoisie :

« Sois la bienvenue, nous te remercions de ta visite. »

(1) Bouillie de maïs.

Finies, les belles fêtes d'Abomey. Nous redescendons à Porto-Novo. Les aspects déjà vus se renouvellent. Autour de nous, les champs déploient leur surface cultivée.

M. Reste remarque :

— Dans sa petite étendue, le Dahomey est une de nos plus riches colonies. Nous y avons beaucoup travaillé, mais la tâche qui reste à accomplir est aussi grande que celle qu'a connue le passé. La culture extensive a fait son temps. A présent, nous devons amener les indigènes à une exploitation rationnelle de leurs terres, nous devons leur apprendre l'amélioration des rendements, les initier à l'industrialisation des produits. La crise qui affecte si durement le marché des matières premières aura eu, du moins, ce résultat : convaincre que, dans nos colonies, la mise en valeur du sol doit être poursuivie avec ténacité, avec opiniâtreté.

J'objecte :

— Et pourtant, le marasme dans lequel le monde est plongé est dû, à ce que l'on assure, à une production excessive.

— Pas en ce qui concerne nos colonies, réplique vivement M. Reste. Un fait que l'on ignore trop généralement, c'est que les besoins de la métropole excèdent encore, de beaucoup, la production coloniale. Pour nombre de denrées exotiques, nous achetons à l'étranger une partie de ce qui nous est nécessaire.

L'auto roule. Cette tâche d'un vert d'émeraude qui vibre et, rapidement, s'approche : c'est le parc des Amazones de Béhanzin. Nous traversons Allada.

Dressé sur un terre plein, voici le monument que le Dahomey vient d'élever à ceux de ses enfants morts pour la France, pendant la guerre. Le chauffeur ralentit. M. Reste incline sa haute taille. Puis, par une association d'idées toute naturelle, il dit :

— La raison d'être de la colonisation n'est pas seulement de se procurer des matières premières. Elle est aussi d'élever moralement les indigènes, de se les attacher.

La France peut être fière de son œuvre. Parmi les fils de ses lointaines possessions, combien ont sacrifié, pour elle, leur jeune existence !

HENRIETTE CELARIÉ.

---

# VISITES

## AUX MUSÉES DE PROVINCE

---

### II<sup>(1)</sup>

#### CARPENTRAS

---

Au sud du Ventoux, dans un site riant qu'environne un théâtre de collines, la jolie ville de Carpentras, sur un tertre au bord de l'Auzon, contemple la fertile campagne du Comtat, une petite Arcadie de cultures, de jardins, des champs de mûriers, d'oliviers qui lui tissent des jours de soie. Je n'y étais pas retourné depuis vingt ans. J'ai éprouvé une vraie joie, entrant comme autrefois par la route d'Avignon, à retrouver intact un des plus beaux paysages de France: cette magnifique avenue des Platanes qui, partant de l'admirable décor de l'Hôtel-Dieu, forme terrasse à l'est de la ville et au bout de laquelle, par-dessus les montagnes de Beaume, le Ventoux dresse sa pyramide poussinesque.

Le musée de la ville occupe sur le boulevard situé à l'ouest, à la place des anciens remparts, vis-à-vis d'une banque ingrate, deux corps de logis sans prétention que sépare une petite cour plantée de buis et semée de gravier. A la vérité, un seul de ces bâtiments, celui de gauche, est ancien : c'est le reste d'un hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui fut l'hôtel de Rochegude. Il abrite la bibliothèque fondée en 1750 par l'évêque de Carpentras,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1931.

Malachie d'Inguimbert, bibliothèque célèbre, sœur non indigne de la Méjanes, et qui a la gloire de posséder les papiers de Peiresc.

## LES FONTAINES MASSACRÉES

Le bâtiment du musée est relié à l'Inguimbertine par une galerie à arcades dans le goût de la Renaissance. Un citoyen de Carpentras, Isidore Moricelly, fit les frais de cette construction, qui forme un décor élégant au fond du jardin du musée. On a rangé sous les arcades ou adossé au mur les débris des anciennes fontaines de la ville. Cimetière des nymphes, qui serre le cœur ! Ces fontaines, dans tout le Midi, forment un des thèmes de l'existence : c'est un des traits où se reconnaît la présence de l'antiquité. Inépuisable poème de l'eau vivace et captive, sujet de caprices aussi variés que les jeux du fluide et sonore cristal.

Sans doute ces fontaines n'eurent jamais en Provence la fantaisie qui fait la grâce de celles de Rome. Le motif ordinaire de ces petits monuments était, au centre d'une place, un gros oignon debout sur sa tige, au milieu d'un bassin hexagone et décoré d'un cercle de masques de Silènes crachant par un tuyau de plomb leur filet d'eau dans la vasque située au-dessous. Telles sont les fontaines qu'on voit encore à Aix sur le cours Mirabeau, ou celles qui égaient, à peu de distance de Carpentras, la bourgade de Pernes. Matin et soir la fontaine réunit les filles du quartier qui viennent remplir leurs cruches pour les besoins du ménage ; et toute la nuit elle ne s'arrête pas, dans la ville mourant de soif, de répandre avec sa fraîcheur le concert de sa double ou quadruple flûte liquide, bienfaisante et lustrale.

Carpentras ne comptait pas moins d'une vingtaine de ces fontaines, plus gentilles les unes que les autres, surmontées d'urnes ou de paniers de fleurs, ornées de mascarons qui faisaient de bouffonnes et cordiales grimaces ; la plus connue était la fontaine de l'Ange. Cet ange, ouvrage du second des Bernus, cette famille d'artistes comtadins qui a semé tout le pays de ses inventions lyriques et baroques, était la figure d'un enfant qui était en réalité le Génie de la cité : dans ses doigts une flèche brisée, retirée d'un faisceau, expliquait sa devise,

que déroulait un phylactère : *Unitas fortitudo, dissentio fragilitas*, ce qui revient à dire, dans le beau latin de ce temps-là, que l'union fait la force. Un écu aux armes de la ville, sur lequel s'appuyait l'enfant, achevait de préciser l'emblème et de commenter l'allégorie. Heureux temps, où les idées républicaines de l'*Esprit des lois* s'exprimaient avec grâce par une figure d'enfant qu'on pouvait prendre pour l'Amour !

Le malheur est qu'il arrive parfois à Carpentras de se donner une municipalité avancée. En général, quand on commence à parler de progrès dans une mairie, c'est qu'ils y préparent une sottise. Le prétexte de la sottise est invariablement l'hygiène ou la circulation. Les embarras de Carpentras ! Deux fois depuis quatre-vingts ans, ce vent de nouveautés a ravagé la ville. La première fois, ce fut en 1860, quand elle éprouva soudain une démangeaison de démolir ses remparts, aussi beaux que ceux d'Avignon ; il lui semblait qu'elle étouffait dans cette carapace. Cette illusion est la forme où se déguise souvent la haine du passé. La ville, armée d'un si beau zèle, n'hésita pas à sacrifier ses vieilles murailles, vestiges de la féodalité, et n'y a gagné en échange qu'une lâche ceinture de désolants boulevards, où elle a la satisfaction de voir se poursuivre les tourbillons de la poussière et du mistral. La seconde de ces crises de vandalisme est plus récente : elle ne date que de 1904, quand fut ordonné d'un seul coup, dans l'intérêt de la voirie, sur ces places de Carpentras où il ne passe pas vingt voitures par jour, la proscription de toutes les fontaines et le massacre des innocentes. Et sait-on à quoi servirent leurs délicates sculptures ? A remblayer des chaussées, comme si, pour effacer la trace du forfait, on se hâtait d'enfouir les victimes.

Ce sont les restes de ce carnage, disputés aux paveurs, qui attristent de leurs débris le jardin du musée. Épaves qui touchent, mais désormais sans chanson et sans voix ! La ville, veuve de ses fontaines, pleure en vain sa musique. Elle a perdu ses fées. Il faut dire qu'on les a remplacées par des bornes de fonte, munies d'une pompe économique, dont la fourniture a dû faire le bonheur d'un plombier radical. Tout récemment, M. Robert Caillet, le distingué bibliothécaire et conservateur du musée, a relevé sur un socle au milieu du

jardin le petit génie de Jacques Bernus, restauré avec beaucoup de goût par M. Jean Gasc. Je ne l'ai pas vu, mais j'imagine sans peine, parmi les buis et les vieilles pierres, le joli enfant ailé dont le trait brisé enseigne la concorde et bat la mesure aux ruines. Combien pourtant il devait être plus aimable encore au milieu de sa place natale, au bruit de l'eau et des jeunes rires! Quand les édilités se persuaderont-elles qu'il ne faut toucher aux vieilles choses qu'avec prudence et que dans leur propre intérêt, pour parler le langage utilitaire, elles risquent, en les détruisant, de tuer la poule aux œufs d'or?

## UN PORTRAIT DE RANCÉ

Le musée de Carpentras contient un tableau fameux, qui mérite à lui seul la visite, comme le portrait de Racine nous attire au musée de Langres : c'est le portrait de l'abbé de Rancé par Hyacinthe Rigaud. Il était autrefois assez mal exposé dans la galerie du premier étage. C'est André Hallays qui l'a signalé le premier, il y a une trentaine années, dans une de ces précieuses études qu'il appelait ses flâneries. On lui a fait aujourd'hui une place d'honneur dans une des salles du rez-de-chaussée, qui forment depuis 1913 un petit musée comtadin ; il surmonte la cheminée dans un beau salon plein de meubles anciens et dorés, d'un aimable rococo provençal, en face du trône épiscopal de Monseigneur d'Inguimbert, dont l'ombre bienveillante semble faire les honneurs de chez lui.

Il faut savoir que ce prélat lettré et charitable, ancien bibliothécaire de Clément XIII, alors cardinal Corsini, avait subi d'abord l'attrait de la vie solitaire et s'était fait religieux dans une maison de trappistes des environs de Florence. Le Pape, en lui donnant l'évêché de Carpentras, lui fit présent de ce portrait du fondateur de la Trappe, qu'il tenait lui-même de Saint-Simon, lequel l'avait fait faire à l'insu de Rancé, en usant d'une ruse dont le récit est une des pages divertissantes de ses *Mémoires*.

La vénération de Saint-Simon pour Rancé est un des traits singuliers de cet homme bizarre : elle s'explique sans doute par la passion de cet amateur de types romanesques et par une

commune expérience du monde, qui s'était tournée chez le moine en renoncement et en dégoût. On est surpris d'apprendre que, pour fabriquer en conscience la machine infernale de ses prodigieux *Mémoires*, le terrible duc crut devoir prendre le conseil du saint homme, comme Racine eut le scrupule de soumettre *Phèdre* au grand Arnauld. On n'est pas moins émerveillé du genre de vérités effroyables que ces théologiens ne tremblaient pas d'approuver : c'étaient vraiment des gens qui n'avaient pas froid aux yeux.

Toujours est-il que le jeune duc, avec la frénésie ordinaire de ses sentiments, mourait d'envie d'avoir le portrait du vieillard qu'il appelait son père spirituel. Il va sans dire que de tels ouvrages ne peuvent être que des larcins et qu'on ne les conçoit que faits à la dérobée. Rancé n'était pas homme à accorder une interview. Tous ces obstacles ne firent qu'irriter le jeune homme. Peut-être se méfiait-il encore de lui-même et ne connaissait-il pas tout son génie de portraitiste. Et puis, il fallait à son désir un objet matériel : la dévotion, dans cette âme de feu, n'était pas sans concupiscence. Il fit son prix avec Rigaud, « le premier homme d'Europe pour les ressemblances des hommes ». Il fallait le déterminer à faire le voyage de la Trappe et le piquer au jeu, en l'amenant à faire la gageure d'exécuter un portrait de mémoire, puisqu'il ne pouvait être question d'obtenir une séance du modèle. Ce choix du plus grand peintre de la littérature est pour Rigaud un singulier honneur.

Ce fut une petite conspiration dont l'auteur nous raconte en détail la plaisante comédie. Saint-Simon, pour garder l'inconnu du peintre, l'avait annoncé comme un officier de ses amis qui avait la passion de voir Rancé. Il avait pris la précaution d'ajouter que cet ami était fort bégue et ne l'importunerait pas de discours, mais qu'il comptait se dédommager de son silence par des regards. Après l'entretien, le faux militaire, qui avait apporté en cachette son matériel, courait jeter sur sa toile l'impression qu'il venait de ravir. La scène se renouvela trois fois. Il était temps : l'abbé commençait à s'impatienter. Enfin, en quatre jours, car le peintre y travailla encore le lendemain, il acheva l'étude saisissante que nous admirons et dont l'exigeant Saint-Simon se déclara satisfait : tout y était, le feu du regard, la finesse et l'esprit de la physio-

nomie, « jusqu'aux grâces qui n'avaient point quitté ce visage exténué par l'âge et par la pénitence ».

Souvent les portraits du grand siècle nous sont gâtés par l'air de pompe et de solennité; la perruque gêne. Supprimez-la (il existe pour cela un système de caches bien connu dans tous les cabinets d'estampes), le visage apparaît dans sa réalité : sous la convention officielle du portrait d'apparat se montre le masque de La Tour. Nulle part cet air de famille n'est plus visible que dans ce portrait de Rancé : la tête tondue du Trappiste, dédaignant tout éhauflage de crinière postiche, est aussi *nature* qu'un crayon de Clouet. C'est l'homme même qui jaillit comme, sous le coup de poing de l'argousin qui le décoiffe, éclate aux habitués de la pension Vauquer, la « gueule » terrible de Vautrin : combien de fois Saint-Simon, dans ses peintures de Versailles, fait songer au coup de théâtre de cette descente de police !

Ce qu'il faut ajouter, c'est que cette méthode de travail si française est celle même de Rigaud, qui diffère par là de tous les portraitistes comme Hals, Van Dyck ou Velazquez. Toutes les études que nous avons de ces maîtres nous le prouvent, leur esquisse, même la plus rapide, est toujours un tableau complet, où le corps, l'attitude ne comptent pas moins que le visage. Au contraire, le portrait de Rancé est exécuté en deux temps.

Il résulte du texte de Saint-Simon que Rigaud ne fit sur-le-champ que l'étude de la tête. Ensuite, le prieur de la Trappe, qui était du complot, introduisit le peintre, en l'absence de l'abbé, dans le cabinet de celui-ci, pour lui laisser prendre sur un papier un crayon du décor; il eut même la complaisance de poser lui-même quelques instants pour la robe et pour l'attitude de quelqu'un en train d'écrire à son bureau. C'est d'après ce document que l'artiste, rentré à Paris, exécuta sa toile, où il adapta, nous dit Saint-Simon, la tête qu'il avait peinte à la Trappe de la manière qu'on a vue. Il est donc certain que l'original, car Saint-Simon en fit tirer plusieurs copies, et le peintre ne se fit pas faute d'en faire commerce de son côté, doit être reconnaissable, comme le *Louis XIV* du Louvre, au fait que la tête est incrustée dans une toile plus grande; à moins que l'artiste n'ait préféré garder pour son usage l'étude authentique faite à la Trappe, et n'ait livré

à Saint-Simon, sous le nom d'original, que la première de ces répliques.

Quoi qu'il en soit, le tableau est beau et c'est à coup sûr un des ouvrages supérieurs de Rigaud : quoique celui-ci n'ait pas dans le maniement des blancs, qui sont ici tout le sujet pittoresque, la puissance onctueuse qu'auraient eue à sa place un Zurbaran ou un Champaigne, il n'en reste pas moins dans cette tache simple une grandeur ascétique et abstraite, avec une vigueur de construction presque cubiste ; le scapulaire, le froc, la manche démesurée traduisent et amplifient l'architecture du corps avec cette exagération grandiose que recherchent certaines déformations systématiques de Picasso. Tout semble multiplié par une espèce de mégaphone, tant l'habit religieux joue ici, pour la machine humaine, le rôle que le masque et le cothurne jouaient pour la déclamation dans le théâtre antique. C'est la vie monastique dans sa grandeur abrupte, sa dignité monumentale. L'austérité du lieu, la nudité des murs, la grossièreté d'une chaise de paille et d'un mobilier de prison, tout, jusqu'au tête-à-tête de cette face décharnée et de la tête de mort devant laquelle elle médite, conspire à l'impression de cette œuvre exceptionnelle dans l'œuvre de Rigaud.

Il y a cependant, dans ce bel ouvrage, un détail légèrement gênant et qui en trahit l'origine composite. On l'a vu, et Saint-Simon lui-même nous l'apprend, c'est le prieur du couvent qui posa pour le corps, et prit la place de l'abbé au bureau de l'abbé. Or, Rancé à cette date avait eu une première attaque qui l'empêchait de tenir une plume ; il avait « la main ouverte », nous dit Saint-Simon, ce qui signifie, je pense, qu'il l'avait paralysée ; l'artiste tricha donc en le représentant en train d'écrire, et Saint-Simon, avec son honnêteté ordinaire, ne manqua pas de consigner lui-même au revers du tableau cette petite supercherie. Il est d'ailleurs tout à fait naturel et « grand siècle » d'avoir tenu à conserver, fût-ce au prix d'un léger coup de pouce, l'image du vieillard intact, plutôt que celle de l'infirme qu'il était devenu. Cette infirmité lui laissait du reste toute sa tête. Mais il résulte de ces circonstances un défaut où la fraude se « coupe » ou se trahit : c'est que la tête n'est plus d'accord avec cette main qui écrit ; le visage est celui d'un homme tout animé par la conversation, qui regarde un

interlocuteur, — et lequel : Saint-Simon ! — il ne s'occupe nullement de cette main étrangère qui court sur le papier ; ce n'est pas le visage d'un homme qui compose ni qui réfléchit. De la un désaccord intime, un manque d'organisation entre les deux parties du tableau, que l'artiste n'est pas parvenu à surmonter complètement. Il ne reste de tout à fait vivant, dans cet ensemble, que le masque, ce masque qui, au sommet de cette espèce de momie, sur cette ombre de corps frappé à mort, concentre toute l'âme et où se réfugie la suprême lueur de l'existence, comme un dernier rayon à la cime d'une montagne ; ce masque immatériel et spiritualisé qui, dans sa maigreur combative, invaincue et surnaturelle, et dans l'encadrement claustral du capuchon, fait si étrangement penser à celui du vieux Voltaire.

Tel est ce portrait étonnant du vieil anachorète et de l'auguste pénitent qui rendit au siècle de Louis XIV la vie des Pères du Désert, et que sa retraite éclatante non moins que ses polémiques fit regarder comme le saint Jérôme du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est admirable de penser que c'est en présence de cette image du mépris et du néant du monde que furent écrites par Saint-Simon les scènes furieuses de sa Comédie humaine : qui sait ? en épanchant sa bile et ses flots de noir dans tant de pages immortelles, j'imagine que l'irascible écrivain a plus d'une fois consulté ce portrait de Rancé. Il trouvait alors sous la bure un visage de connivence : ce regard perçant et redoutable, cette impitoyable clarté qui animait les yeux de l'ancien mousquetaire et du célèbre amant de M<sup>me</sup> de Montbazon. Dans ce visage consumé, « qui n'avait pas encore perdu toutes ses grâces », le mémorialiste retrouvait le « vieil homme », toujours vivant en celui que M. Bremond a pu appeler « l'abbé Tempèle ». Et c'est peut-être ce contraste, jamais entièrement réduit, entre le gentilhomme et l'abbé, entre le héros du siècle et le religieux, qui fait le trouble éternel du portrait de Rigaud.

J'ai dit comment le portrait offert par Saint-Simon à Clément XII fut donné par celui-ci à l'ancien trappiste Inguimbert, évêque de Carpentras et fondateur de l'Hôtel-Dieu (où le portrait demeura jusqu'en 1888). Il y était encore quand l'abbé Séguin, confesseur de Chateaubriand, vint s'agenouiller à Carpentras sur la tombe de sa mère. On sait que c'est cet

écclesiastique qui, pour occuper pieusement les derniers jours de son pénitent, lui donna le sujet de la *Vie de Rancé*. Est-il téméraire de penser que le portrait de Carpentras inspira le choix de M. Séguin? Ne serait-il pas merveilleux que ce même tableau, et ce même personnage de passion et de dégoût, fut le point de recouplement, le lieu géométrique où se rencontrent ces deux chefs-d'œuvre, les *Mémoires de Saint-Simon* et les *Mémoires d'outre-tombe*.

## ARTISTES COMTADINS

Le musée de Carpentras est un musée comme je les aime : petit et composé presque uniquement d'œuvres locales, ce qui n'empêche pas une assez grande variété. Presque pas de tableau ici qui ne justifie sa présence et qui n'ait titre à y figurer par droit de naissance ou d'adoption.

Voici d'abord deux ou trois morceaux vraiment purs de l'école d'Avignon. En fait d'Italiens, un grand retable de Foppa ou de Borgognone, autrefois à la cathédrale, représente une *Adoration des Mages* dans le cadre d'une galerie de Bramante, avec toute la dignité de la vieille école milanaise, avant que Léonard ne l'eût empoisonnée. Une jolie Vierge ombrienne, dans une harmonie bleue et rose, de l'école de Mezzastris ou de Bonfigli, et puis quelques bons tableaux français, un *Moulin* de Boucher. Des Parrocel aimables et bâclés, des Vernet un peu trop faciles nous ramènent en Provence et proviennent d'églises ou de maisons du pays.

Parmi les artistes comtadins, deux gouaches amusantes signalent le spirituel Peyrotte. Je me souvenais surtout des charmants Duplessis. C'est ce peintre dont André Hallays m'avait donné l'adresse : « Surtout ne manquez pas d'aller voir les Duplessis de Carpentras. » Il y a une vingtaine d'années, ce maître délicat était à peine connu. L'ouvrage de Belleudy n'avait pas paru encore; la plupart des critiques ignoraient le splendide *Glück* de Vienne; et peu de curieux avaient eu la faveur de voir la collection d'Haussouville à Coppet, surtout cette admirable harmonie en givre et argent qu'est le grand portrait de M<sup>me</sup> Necker. Depuis la guerre, le portrait de M<sup>me</sup> Lenoir est entré au Louvre et celui de Franklin au Petit-Palais, grâce à la munificence de M. Edward Tuck; et ce n'est

plus un secret que Duplessis est, avec David, le premier portraitiste du temps de Louis XVI.

Duplessis était de Carpentras, et c'est encore à Carpentras que l'on a conservé le plus grand nombre de ses ouvrages. Il y a d'abord quelques esquisses de grandes « machines » de sa jeunesse, notamment d'une *Cène* peinte pour la cathédrale, dans le genre de Subleyras : l'esquisse vaut mieux que le tableau. Je préfère encore une jolie scène de *Sacrifice à l'Amour* où de longues jeunes filles, dans un bosquet bleuâtre, forment un chœur autour d'un cippe ; rêverie antique et galante, d'un sentiment tout musical, qui fait penser à un Fragonard plus discret. Fragonard n'est jamais bien loin dans toute cette Provence. Il y a toujours chez Duplessis, avec une extrême conscience qui est sa marque, une certaine féminité, un sens de la tendresse qui devaient faire de lui un accompli peintre de femmes, et qui explique à son égard le goût d'une Lespinasse.

De la demi-douzaine de portraits qu'on voit de lui à Carpentras, il faut citer d'abord celui du peintre, heureux, réjoui, un peu bouffi, dans sa gloire d'artiste « arrivé », qui venait d'être choisi pour faire le portrait du Roi, en veste de satin « évêque », avec un luxe de passementeries, de jabots, de bordures d'hermine qui sent un peu son provincial voulant faire l'homme de cour et qui croit indispensable de jeter de la poudre aux yeux des Parisiens. Il faut le dire, parce que c'est si contraire à son vrai caractère, le bonhomme s'est assublé un peu en charlatan. La mine fleurie, le front en poire, le visage convexe, l'œil à fleur de tête, avec une lèvre inférieure un peu molle qui lui donne l'air de sucer une fraise, cherchent évidemment à faire une impression d'assurance et de contentement ; mais on a vite fait de discerner sous cette surface l'appréhension, la timidité et la mélancolie.

Le plus célèbre de ces portraits est celui de l'abbé Arnauld, ce boute-en-train du XVIII<sup>e</sup> siècle, étincelant improvisateur, dont le visage grêlé comme un abricot eut l'honneur d'inspirer un des chefs-d'œuvre de Caffiéri ; le buste de Duplessis nous fait sentir encore toute la fougue et la grâce méridionales du modèle ; il est par malheur en assez fâcheux état. J'avoue que, si j'avais le choix, j'emporterais une peinture moins renommée : c'est le portrait d'une dame en corsage de taffetas bleu, bordé de martre, qu'on croit être Charlotte de Florans, épouse d'un

poussah en cuirasse qu'on voit à deux pas d'elle, et qui fut en son temps un personnage dans Carpentras et consul en second de la cité. La dame n'est pas une beauté, et la peinture est encore sèche et comme métallique. Mais ce visage mince est si particulier, mais la peau est si blanche, mais les rangs de perles jouent si bien sur cette gorge un peu maigre! Tout est ici d'un accent si neuf, d'une sensibilité si rare et si exempte de banalité! Quand on a vu, ne fût-ce qu'une fois, cette grâce anguleuse et racée, ces yeux noirs enchaissés dans des paupières immenses, il semble qu'on ait connu, non un tableau, mais une personne. Cela vaut presque le portrait de *M<sup>me</sup> Lenoir*, la plus fine chatte qui ait emprunté la frimousse d'une marchande de bas parisienne.

Plus tard, la manière du peintre s'élargit, la touche devient plus brusque et moins minutieuse, l'harmonie se fait plus profonde et rappelle les accords des plus beaux Perronneau : c'est la manière que représente le *Franklin* de Dijon ou celui du Petit Palais. On voit de cette époque au musée de Carpentras un fort beau portrait de Péru, en carrick aubergine, qui vaut bien l'exemplaire plus blond et plus doré du musée d'Avignon. Comme peintures, ce sont évidemment les chefs-d'œuvre de Duplessis. Mais je n'y retrouve plus le charme romanesque et précis, la qualité d'essence féminine qui font aimer *M<sup>me</sup> Lenoir* ou *Charlotte de Florans*.

Un troisième maître de Carpentras mériterait plus qu'un souvenir et un mot dit en passant : c'est Xavier Bidault, ce méconnu qui occupe, à côté de Louis-Gabriel Moreau, une place importante dans l'histoire du paysage, entre Joseph Vernet et Corot. Bidault vécut très vieux et fut le premier paysagiste qu'on ait vu membre de l'Institut. Les romantiques avaient pris l'habitude de railler les tableaux pompeux qu'il envoyait régulièrement aux Salons sous le titre, alors ridicule, de paysages historiques. On se moquait de ces arbres aux têtes frisées comme des perruques, de ces formes agencées comme des alexandrins. En réalité, ce Bidault, comme son contemporain Valenciennes, dont les albums, depuis peu au Louvre, ont été une surprise pour tout le monde, était un de ces hommes qui passaient leur temps à faire d'excellentes études, qu'ils ne montraient à personne, et des tableaux médiocres, sur lesquels ils fondaient leur gloire. Mais ils

n'avaient pas tort de croire qu'une étude n'est pas un tableau, et qu'un paysage n'est rien, si l'on n'y fait entrer, outre le portrait des choses, un sentiment spécial de la musique et du rythme. Bien en prit à Corot d'écouter ces aînés, qu'on prenait pour des radoteurs, et auxquels il dut le secret de ces cadences qui nous enchantent.

Les études de Bidault sont parmi les bonnes choses du musée de Carpentras; aucune n'est indifférente. Ce sont, dans toute la force du terme, des œuvres édifiantes, faites avec un respect religieux de la réalité. Celle du village des *Baumes de Venise* (mots du pays pour dire « grotte » et « venassin »), fait penser à l'humilité, à l'émouvante gaucherie d'un Cézanne. On comprend le genre de leçons que Corot dut à ces artistes peu adroits, mais de goût si pur et de conscience intransigeante. Est-ce de Bidault, est-ce de Bertin, ses compagnons de jeunesse, qu'il disait : « Devant le motif, c'était lui qui savait toujours le mieux s'asseoir » ? Sans doute, la *Gorge de Narni* par Bidault, ne vaut pas le *Pont de Narni* par Corot, cette merveille de turquoise et de saphir, peinte peut-être le même jour et à quelques pas de distance. Bidault ne fait pas de miracles : ce don du ciel lui est refusé. Il n'a pas auprès de lui un ange pour conduire son pinceau et transformer tout ce qu'il touche. Il n'a pas cet œil magique qui n'a jamais reçu que des sensations d'or. Mais il est probable que sans lui Corot aurait moins su construire. Il lui aurait manqué le cadre rigoureux où se placent ses impressions divines, l'armature secrète de ses chants. Le jour où l'on fera un livre qui nous manque sur les précurseurs de Corot, il faudra y réservier un chapitre à Xavier Bidault, de Carpentras.

#### LE MUSICIEN ET LE VOYAGEUR

J'avais avisé en montant une série de danseuses persanes. Quoï ces houris dans Carpentras ? Comme je m'étonnais, M. Robert Caillet m'apprit que ces tableaux modernes, mais exotiques, avaient été rapportés d'Orient par un artiste du pays, du nom de Jules Laurens. Arrivé dans la galerie, une nouvelle surprise m'attendait : c'était cette fois une suite de crayons sur papier bleu ou rose, des croquis d'amateur appliqués, mais faciles, représentant tous les compositeurs du siècle,

toute l'Europe musicale de 1850 : il y avait là Chopin, Gounod, et la hure noire de Fétis, le lourd Brahms, et ce diable de Liszt à la crinière de tzigane, et Joseph Joachim, et les deux Mendelsohn et la face ronde de Robert Schumann, clair de lune malade, et votre visage de chérubin romantique, ô Clara Schumann ! J'appris bientôt que ces portraits précieux et si imprévus dans un pareil endroit étaient l'œuvre d'un second Laurens, un frère de Jules, l'ami des danseuses persanes, et qui s'appelait Bonaventure.

Je me rappelai alors que dans un livre délicieux, *Beautés de la Provence*, M. Jean-Louis Vaudoyer avait écrit une vie de ce Bonaventure Laurens, à la manière d'un conte de Paul Arène, dans un morceau intitulé le « *Pistaché* » *sentimental*. Il y résume un gros livre, copieux et mal fait, devenu introuvable, mais qui se trouve heureusement à la Bibliothèque Doucet, écrit par Jules Laurens à la mémoire de son ainé. Jules Laurens à son tour a eu son biographe, son ami l'ancien archiviste de Vaucluse, aujourd'hui membre de l'Institut, M. Jules Labande. Nous sommes parfaitement renseignés sur ce couple pittoresque.

C'étaient deux frères qui vécurent tous deux passé quatre-vingts ans et qui avaient l'un et l'autre toute sorte de talents. Le père était aubergiste à l'enseigne de Saint-Laurent. Mais il ne se tenait pas plus tranquille à ses fourneaux que son patron sur son gril. Il avait du génie et ce génie fut sa perte. Il était propre à tout, et tout l'amusait plus que ne faisaient ses casseroles. Orfèvre, luthier, bottier, maçon, marchand de vins, écrivain, toujours actif, toujours occupé, vingt métiers, vingt misères, le bonhomme se ruina le plus gaiement du monde. Pas une noce, pas une aubade à vingt lieues à la ronde sans que le gargotier n'apportât son violon et ne se mêlât du concert. Ses fils héritèrent les talents universels de ce bricoleur. Un malicieux démon avait secoué sa hotte de dons par la cheminée sur la tête de la famille, sans y joindre celui de savoir s'en servir. Ils furent tout et ne le furent qu'à demi : mais ils ne furent pas à plaindre. Et, comme dit Bonaventure, on parlera longtemps des « saints Laurens » *dans lou pays di tians*.

Les enfants se partagèrent les Muses paternelles, mais tous reçurent une goutte du baptême de la musique : un des fils,

Théophile, fut professeur de piano, deux filles, corsetières, chantaien t en piquant le coutil, toujours prêtes à faire leur partie dans les chœurs. Quant à l'aîné, Bonaventure, il avait fait de son temps deux parts, l'une qu'il donna aux belles et l'autre à la musique, la première aux délices des yeux, la seconde à celles de l'ouïe. Ce fut un grand sybarite que ce bien nommé Bonaventure.

C'était une façon de bohème mal tenu, mal brossé, ficelé comme l'as de pique, et qui soignait son personnage, soutenant que la toilette était une injure à notre valeur morale. C'est ainsi que ce spiritualiste, quand il allait dans le monde, se contentait de passer une chemise fraîche par-dessus la chemise défraîchie. Il conciliait de cette manière ce qu'il devait aux usages et à l'idéalisme. Il n'était pas beau, mais le ciel, dans cette enveloppe commune, lui avait donné une chose exquise, une oreille parfaite, une oreille de femme, ourlée à râvir et dont il était fier. Une caricature de son frère représente cet organe nimbé de rayons comme une créature céleste, une sorte d'être séraphique nageant dans l'azur, cravaté d'ailes ainsi qu'une tête de chérubin. Cette glorieuse oreille en effet fut toute la vie de son propriétaire, sa raison d'être et l'instrument de voluptés secrètes et insinuées, si les dames n'en avaient souvent tiraillé à leur tour le lobe tendre et délicat.

Qui se fût douté que ce petit bureaucrate provincial, simple comptable à la Faculté de médecine de Montpellier, possédait, grâce à cette oreille, la clef des champs, l'évasion, l'alibi, la permission de vivre dans le monde merveilleux et dans les espaces de la musique? Il aimait la plus haute, la musique abstraite, savante, la musique allemande. Il aimait Jean-Sébastien Bach, et combien étaient-ils en France à le connaître? Le culte du grand *Cantor* le conduisit en Allemagne. Il entendit à Darmstadt la *Passion selon saint Matthieu*. Il connut Rinck, le vénérable patriarche de l'orgue, il connut Halle, Joachim et Ferdinand Hiller; il connut tout ce qui composait, chantait, fredonnait, écrivait des sonates et des *Lieder* dans cette Allemagne romantique entre le Mein et le Neckar. Tous les étés, comme les mondains allaient aux eaux de Bade, il traversait toute la France, — un voyage dans ce temps-là, — allait prendre un bain de musique à Francfort et à Dusseldorf. Il

faisait sa saison d'accords et de mélodies. Jamais il n'eût manqué à ce pèlerinage. N'est-il pas étrange de penser que pendant des années, le seul lien que la France ait eu avec l'Allemagne musicale, le seul appareil récepteur qui existât chez nous pour cette immense création lyrique, ait été le pavillon auditif de cet original? Sait-on que grâce à lui il subsiste à Carpentras un trésor musical, un manuscrit de Bach, une correspondance de Schumann et le brouillon auto-graphe, la première idée du *Quintette* tracée au crayon sur une seule ligne, sans accompagnement?

A sa passion de croque-notes ce personnage de Jean Paul en joignait une seconde qui était le goût des jolies filles. C'était un goût trop vif et trop épars pour se fixer : il les lui fallait toutes, c'était l'amoureux universel. *Ah ! péchaire ! d'quel couqui !* Ce monsieur au gros nez sensuel, et qui louchait, vécut en proie aux belles, environné d'une nuée de femmes, comme dans une véritable tentation de saint Antoine, et c'est sans doute pourquoi il s'appelait gaiement lui-même le Père Hilarion. A la vérité, ses plaisirs étaient de l'ordre contemplatif ; les femmes ne le jugeaient pas compromettant. Sa marotte était plutôt celle d'un curieux, d'un amateur, que d'un libertin ou d'un don Juan.

Tous les malins, il partait à la chasse, à la chasse au bonheur : et dans ce benoit pays de Provence il courait peu de risques de revenir bredouille. *De prouvençalo ! oh ! que gn'a un beou mouloun !* Ses captures remplissent des dizaines d'albums, dont quelques-uns sont à la Méjanes, mais la meilleure part est conservée à Carpentras. J'en ai feuilleté quelques-uns, et c'est un assez touchant recueil que cette longue kyrielle de femmes et que ce florilège de la Provence galante. Il se dégage de toutes ces pages je ne sais quel charme attendrisant. Elles sont là, les *chato*, paysannes, bourgeoises, ouvrières, presque toutes avec leurs noms aimables et surannés qui furent prononcés avec émoi par des lèvres qui ne sont plus, et une date comme dans les cimetières. Le malheur est qu'elles se ressemblent toutes, et c'est la faute du portraitiste. Cet ami des femmes, si sensible à la grâce de chacune, était peu capable de rendre cette nuance. Il prête à toutes le même caractère. Il les aimait rêveuses, avec des airs penchés, et cette expression languissante qui fait les Laures et les Elvires ; il n'était

heureux que s'il avait provoqué sur le plus gentil visage cette ombre de mélancolie. C'est dommage qu'il ne lui restât entre les mains qu'une chromo.

Au fond, rien n'est plus fallacieux que les sujets agréables. En art, le joli n'est pas le beau : bien tel est qui s'y fie. Un modèle aimable ne fait pas plus un bon tableau qu'un beau sentiment un bon livre. Une flûte ne sait pas la musique. Il y a beaucoup de chances pour qu'un visage trop gracieux ne fournisse qu'une fade image. Le bon Laurens prenait trop d'intérêt à ses modèles pour en prendre beaucoup au mérite de ses dessins. Tout se banalise sous son crayon. Tout est convention et apprêt, chose sue d'avance et récitée par cœur. Toutes ces figures ne savent qu'une chanson, qui est malheureusement une rengaine, comme ces beaulés pour dessus de boîtes de confiserie.

Un jour, pourtant, entr'ouvrant son trésor et y faisant un choix, joignant l'image et la musique, et accompagnant l'une et l'autre par des vers, il a publié ce recueil intitulé *l'Album des Dames* qui est sa profession de foi, le bouquet de ses dévotions, toute l'essence de sa trinité artistique, offerte à son unique objet, la femme. Elles sont vingt-cinq, Angéline, Zine, Colette, Berthe, Séraphie, Spéranda, Céline, Clara, Clarisse, Maria, Lucie, Lesbie, Sabine (cette guirlande de noms désuets est déjà une évocation), et cette galerie de beautés dolentes et défuntes, jointe aux romances vieillottes et aux poésies surannées de Joséphin Soulary et de M<sup>me</sup> Blancheotte, contient le meilleur de l'âme de ce vieux troubadour,

*La creme dis espeyandras,  
Bonaventür de Carpentras.*

Jules Laurens n'a pas le pittoresque de son ainé, ni son côté de conte d'Hoffmann. Il lui est arrivé pourtant son aventure : lui aussi a eu son roman, mais au lieu de le poursuivre sur place, presque sans sortir de sa province, il a pris le plus long et s'en fut courir jusqu'en Perse. Destin moins surprenant du reste qu'on ne serait tenté de le croire tout d'abord : Carpentras n'est pas si loin d'Aix, patrie du bailli de Suffren. Tout ce pays de Provence se souvient de ses hôtes, les colons de Phocée. Et ne peut-on pas voir, sans sortir du musée, de char-

mantes études que M. Jules Eyséric a rapportées de son tour du monde? *Rien que la terre* à Carpentras.

Inutile de raconter comment le jeune homme, âgé d'une trentaine d'années, se laissa tenter par l'occasion et partit avec la seconde mission du savant Hommaire de Hell. C'était en 1831. L'expédition fut très dure. Le chef de mission y mourut de surmenage et d'épuisement. Son compagnon fut plus heureux. Il vit Stamboul et Trébizonde, Tiflis, l'Arménie, la Caspienne et gagna Téhéran par le chemin d'Alexandre. C'était une habitude prise depuis un demi-siècle de joindre un dessinateur aux missions savantes et même diplomatiques; Choiseul-Gouffier avait donné l'exemple dans le Levant et Bonaparte l'avait suivi dans sa campagne d'Égypte. Aujourd'hui nous y enverrions un opérateur de cinéma. Il est heureux que ce progrès ne fut pas réalisé, il y a une centaine d'années : nous y aurions perdu le voyage au Maroc et les *Femmes d'Alger* de Delacroix.

Jules Laurens était un peu un touche-à-tout comme son aîné. C'était un fâlibre, comme tout le monde l'était dans la famille. Il a laissé, outre la *Vie* de son frère, un amusant recueil, la *Légende des ateliers*, et des nouvelles comme le *Chat angoula* qui sont de petits chefs-d'œuvre d'humour et de bonhomie. Il a écrit aussi plus de cent cinquante mélodies. Il était toutefois beaucoup plus que Bonaventure un artiste professionnel. C'est lui qui a dessiné les planches de l'*Album des Dames*, et cela se sent; les croquis de Bonaventure gagnent beaucoup à cette traduction.

Jules a publié lui-même son *Voyage en Orient*. Les dessins originaux sont partagés entre plusieurs dépôts : les paysages à Carpentras, à Aix les croquis de figures et les dessins d'architecture à la Bibliothèque de l'École des Beaux-Arts. Ce sont des dessins excellents. On est confondu de l'adresse du crayon qui se débrouille avec certitude dans le détail du squelette d'un terrain, dans les complications d'une arme ou d'un costume, dans les intersections de prismes d'une voûte en nid d'abeilles : tout s'écrit avec une netteté qui n'exclut pas le sentiment. On reste émerveillé de l'agilité de cette main que semble conduire la chambre claire. Il fallait qu'il y eût alors dans l'école des méthodes bien remarquables pour obtenir, comme fonds commun, une pareille virtuosité. Sans doute

l'art moderne affecte de dédaigner l'habileté; il se sépare de plus en plus de ce qui est le renseignement; nous ne nous faisons plus un mérite de l'exactitude; nous ne demandons plus à l'art des documents. Mais cette précision du langage et cette aisance sans embarras étaient des choses qui avaient bien leur prix. Ce dessin de reportage, ce dessin descriptif des premières livraisons du *Tour du Monde* a des vertus auxquelles on reviendra un jour; on voit bien dans certains dessins de Jules Laurens combien l'observateur, sans prétendre à la stylisation, touche parfois au fantastique et cela explique son goût pour un Gustave Doré.

Jules Laurens a laissé une œuvre considérable de lithographe, et ses planches ont tous les mérites de ses dessins. Mais la lithographie, qui avait eu son âge d'or sous la Restauration, et tant contribué à la gloire de Daumier et de Delacroix, commençait déjà de son temps à devenir une industrie; tombée dans le commerce, elle était mise en danger par la concurrence de nouveaux procédés de reproduction. Chacun de ces procédés n'a qu'un temps et Jules Laurens eut le tort de survenir en pleine crise. Sa réputation en pâtit. Et puis le public du Second Empire s'intéressait peu à l'Orient, à ce monde lointain, étranger comme une autre planète. Comment peut-on être Persan? Laurens illustra cependant le *Voyage en Perse* de Gobineau, mais nul n'y fit attention, excepté un lecteur qui était un professeur de Bâle, alors obscur, du nom de Frédéric Nietzsche : les dessins de Laurens sont peut-être pour quelque chose dans la genèse de *Zarathoustra*.

Dans la seconde génération des orientalistes, Jules Laurens occupe une place distinguée. Il eut le malheur de n'être en tout que le second; il est toujours le cadet, l'épigone. Jamais il ne parvint à la notoriété. Mais il avait beaucoup de talent. Ne dédaignons point les petits-maîtres. Sachons-leur gré de leur modestie. Les quatre ou cinq tableaux de ce gentil peintre, qu'on voit au musée de Carpentras, donnent de lui une idée charmante. Son esquisse de *Fuite en Égypte*, dans un désert brûlé, couleur peau de lion, a bien de la grandeur. J'aime surtout son paysage, le *Parillon de Schah-Abbas*, dans les jardins d'Aschreiff : un vague Hubert Robert persan, un léger portique qui s'écroule, un air de Belle au bois dormant et de féerie qui se défait, retourne aux éléments, au désordre mobile

des vents et des verdures. Charme de ces légères fabriques de là-bas, fantaisies passagères qui ne survivent point aux caprices qui les ont fait construire, architectures mortelles qui bientôt se dissolvent en fumée comme notre chair et comme nos rêves. Tout cela est bien pénétrant, dans son harmonie bleue de faience persane et sa discrète mélancolie de *Rubâiyat* d'Omar-Kheyam.

Le défaut, c'est toujours un excès de détail, un faire de miniature. « J'ai le malheur d'y voir trop clair », disait le peintre : « Vous n'écappez rien », ajoutait un paysan qui le regardait faire. En effet, rien ne lui échappe, et cela nuit à la poésie.

C'est égal, que dites-vous de ces frères Laurens qui nous permettent de trouver dans un musée de province, l'un toute la musique du siècle, et l'autre les danseuses persanes qui vous accueillent dans l'escalier, y jettent à l'improviste leurs grâces de ballets russes et leurs costumes de Shéhérazade ?

#### UN AMI DE DEGAS

Ce n'est pas tout ce que le musée doit aux frères Laurens : un magnifique crayon d'Ingres (une étude pour la tête de Mme d'Haussouville, donnée par Ingres à Bonaventure après une séance de musique), un beau dessin d'Henner, plusieurs esquisses de Cabanel, leur ami et presque leur « pays », l'espoir de Montpellier. Et je voudrais parler aussi de Denis Bonnet, ce Boilly comtadin qui mérite un souvenir à côté de Granet.

Mais j'ai hâte d'en venir à un dernier tableau qui est presque un chef-d'œuvre et qui est tout à fait pour moi une surprise. Il n'était pas encore au musée il y a vingt ans. Il était inconnu quand il fut publié par notre ami, M. Marcel Guérin, dans son édition toute récente des *Lettres de Degas*. Qui avait entendu parler d'Évariste de Valernes ?

Depuis, nous avons vu, à l'exposition de *Degas portraitiste*, la belle esquisse où le jeune maître s'est représenté aux côtés de son ami, à contre-jour, près de la fenêtre, devant un paysage de toits, ce paysage de fer, d'ardoise et de fumées qui est celui que la jeunesse découvre du cinquième et de l'étage des ateliers; c'est le couple ardent, pathétique, qui a dû se former tant de fois entre jeunes gens de cet âge pour contem-

pler Paris, objet de gloire et de conquête. Les visages sont dans l'ombre. Le plus jeune montre un profil en bataille. L'ainé, la mine fiévreuse dans la barbe de couleur noisette qui l'estompe, a le regard tourné vers le dedans, consumé de doute et de songe. Il est clair que des deux il y a déjà un vaincu.

Valernes était de quinze ans plus âgé que Degas. Il avait commencé par travailler avec Andrieux dans l'atelier de Delacroix. Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés un jour au musée de Lyon, vers le milieu du siècle, à cette heure critique où la jeunesse, encore troublée par le romantisme, commençait à sentir le besoin d'autre chose. C'était le temps où Degas lui-même cherchait sa voie. J'ai toujours eu un goût spécial pour ses essais de cette époque. Le peintre de *Séni-ramis* et des *Jeunes filles de Sparte* montrait des promesses que l'avenir n'a pas toutes tenues. Quels durent être alors les entretiens des deux jeunes gens? Quelle fut l'un sur l'autre leur influence mutuelle? Il en résulta entre eux une amitié qui ne finit qu'avec la vie; et l'on sait que Degas ne la pro-  
digua pas.

C'est qu'il y avait entre eux d'abord une affinité de race. Entre cet Évariste Bernardi de Valernes et cet Edgar De Gas qui avait une sœur mariée à Naples au comte Moselli, il existait d'avance des liens qui étaient ceux d'une commune aristocratie. Aristocratie d'autant plus fière qu'elle était celle de la dèche. Valernes se souvenait du château de Monieux, une ruine qui était dans la famille depuis le temps de Louis XIII et à laquelle demeuraient encore attachés dans son enfance quelques lambeaux de patrimoine. Tout avait disparu sans qu'on pût dire comment. Personne n'avait jamais su compter dans la maison. Un frère d'Évariste, baryton dans le Midi, louait 4 500 francs de costumes pour un seul rôle. Avec les restes de l'énergie de la famille, on faisait de l'art; mais sans déroger, toujours en gentilhomme.

Des deux amis, c'est le plus jeune qui, sans doute, entraîna l'ainé et qui prit l'ascendant. Valernes était un peu une nature seconde, plus délicate qu'originale. Il y avait en lui quelque chose de féminin. Son tableau d'Avignon, *Sainte Thérèse*, en témoigne, et aussi celui de Carpentras, *la Malade*, ce joli groupe de deux femmes, l'une si pâle sur ses oreillers, l'autre

en visite chez son amie, affectueuse et un peu timide, à peine posée sur sa chaise, gentille et craignant de gêner. Il est difficile d'être plus simple et plus délicat. Les beaux noirs de la robe et du mantelet de la visiteuse, le carcel avec son abat-jour, le papier à fleurs de la chambre, le crucifix au-dessus de la tête de la convalescente, composent un tableau d'une intimité délicieuse, presque aussi dénué de manière qu'un Vermeer, d'une candeur et d'un charme qui égalent les meilleurs Metsu. C'est la province dans le meilleur sens du mot, je ne sais quoi d'uni, de décanté, qui suppose des siècles de culture; c'est le calme, la lenteur, un instant de la vie avec quelque chose d'éternel. C'est infiniment supérieur à Stevens : du Degas, si l'on veut, mais avec une tendresse que n'a presque jamais Degas.

Il y a encore au musée une étude de danseuse, faite à Paris, chez Degas, dans son atelier de la rue de Laval, peut-être à l'époque du double portrait dont j'ai parlé plus haut. Il y a aussi un joli pastel assez whistlérien, un paysage de la Nerthe, une gorge encaissée et pleine de tristesse, et enfin un crayon de Degas lui-même, un croquis de son ami debout, les mains dans les poches, le dos au mur, navrant, plus penché que jamais, dans son attitude brisée, image de l'« A quoi bon ? » du découragement.

Je relis les quelques lettres que Degas a pu lui écrire, les débris qu'on a retrouvés de leur correspondance. J'y trouve un accent d'affection, des égards qu'on est très surpris de rencontrer chez Degas, pour celui qu'il appelle tendrement son vieux camarade. Il essaie de lui persuader gentiment qu'il n'a pas changé, qu'il n'a pas subi d'influence. « Vous avez toujours été le même homme, mon vieil ami. Toujours il a persisté en vous de ce romantisme délicieux qui babille et colore la vérité et lui donne cet air de folle, qui fait bien. »

Ces témoignages généreux pouvaient-ils tromper le pauvre homme et lui faire illusion? C'était un anxieux, un inquiet. Il avait plus qu'un autre, avec les dons les plus brillants, ce qui les paralyse souvent chez les méridionaux, une incurable neurasthénie. De très bonne heure, à peine passé la cinquantaine, il abdique, il désarme. Cet homme supérieur se lasse, s'abandonne. Comme il avait démissionné de la fortune, puis du grand art et de la poésie, puis de l'amour (il avait épousé

et puis perdu la fille de son concierge, qui était belle), il en vint peu à peu à renoncer à tout le reste. Il faut songer à ce surcroit d'efforts que suppose pour un artiste l'inertie, la méfiance, l'indifférence de la petite ville. Combien sont capables de l'entêtement, de la superbe énergie que déploie un Cézanne à Aix dans la rue Boulegon ? Combien d'hommes sont dignes de l'honneur de la solitude ? Cézanne, refusant d'assister aux obsèques de sa mère, pour ne pas perdre deux heures de travail, ce trait féroce, — comme il y en a dans certaines vies de saints et qui enthousiasmait Rainer-Maria Rilke, — montre le degré d'héroïsme que l'art exige de ses dévots. Peut-on reprocher à Valernes d'avoir conservé quelque chose de plus faible et de plus humain ?

On lui avait fait par charité une petite place de 1 200 francs, comme professeur de dessin au lycée de la ville. Ses élèves s'étaient donné le mot pour faire sa chambre à tour de rôle. Plus tard ils se cotisèrent pour donner 30 francs par mois à une femme de ménage. Quelques particuliers poussaient la bonté d'âme jusqu'à lui acheter de temps à autre un tableau pour quelques pistoles. Degas, qui demandait trois mille francs d'un des siens, pour les donner à son ami, ne réussit pas à trouver la somme dans Carpentras. Quelle force de volonté et de confiance en soi n'eût-il pas fallu pour persévéérer ?

Et pourtant, la *Malade* est un des plus charmants tableaux de la peinture moderne; c'est l'œuvre d'un vrai maître. La source n'est pas tarie. On est charmé de la trouver si vive encore après tant de siècles : pour un petit musée de province, les œuvres d'un Duplessis, de Bidault, des frères Laurens, de Valernes, quelle charmante famille de talents ! Que leur a-t-il manqué (et surtout aux derniers) pour avoir le bonheur qui semblait si facile à leurs prédécesseurs ? La nappe d'eau pure est toujours là. Qui rétablira la fontaine où souriait le gracieux Génie de Jacques Bernus ?

LOUIS GILLET.

---

# UN PROJET DE DÉSARMEMENT EN 1870

Si la question qui se discute présentement à Genève répond surtout aux préoccupations du moment, elle a été en réalité posée devant l'Europe du jour où y a prévalu le système de la paix armée; et dans un passé encore récent, elle a trouvé deux souverains, destinés d'ailleurs à perdre leur trône dans la catastrophe d'une grande guerre, pour rêver d'attacher leur nom à sa solution. Beaucoup de nos contemporains se rappellent encore la profonde impression produite et les vastes espérances éveillées par l'appel que Nicolas II adressait, il y a trente-trois ans (janvier 1893), aux nations civilisées, pour les inviter à rechercher en commun le moyen d'alléger le fardeau de leurs charges militaires.

Avant lui, l'obsession de la même pensée avait dicté à Napoléon III plusieurs initiatives du même genre. La plus retentissante, prise en 1863, eut le stérile éclat d'une grande manifestation oratoire et la solennité d'une convocation à un Congrès qui ne devait pas se réunir. La dernière, restée long-temps ensevelie dans le mystère des chancelleries, prit la forme d'une négociation secrète, poursuivie par l'entremise d'une tierce Puissance avec la Prusse, et n'aboutit qu'à faire ressortir les principaux aspects et les difficultés pratiques du problème du désarmement. Elle emprunte néanmoins une signification particulière à sa date, qui se place six mois avant la guerre de 1870, et un intérêt d'actualité aux rapprochements qu'elle suggère avec le temps présent.

## NAPOLÉON III ET LE DÉSARMEMENT APRÈS 1866

Pour en bien saisir l'origine, il n'est pas inutile d'en rappeler les précédents. Au sentiment d'instabilité territoriale qui, depuis la guerre de 1859, faisait peser comme un sourd malaise sur l'Europe, celle de 1866 avait substitué pour les amis de la paix un sujet d'alarmes plus précises : c'était la tension croissante des rapports entre la Prusse et la France. Après la question des compensations, qui les avait mises aux prises après Sadowa, en avait surgi entre elles une autre non moins irritante, qui faisait de leur antagonisme diplomatique la préoccupation du jour, et de leur duel armé la perspective du lendemain. Les données en présentent à distance une troublante ressemblance avec celles de l'*Anschluss* actuel, puisqu'il s'agissait de savoir si les États de l'Allemagne du sud viendraient se fondre dans la nouvelle Confédération du nord, pour obéir à la doctrine des nationalités, et à l'entrainement des grandes agglomérations, — ou s'ils continueraient à être séparés, conformément à la foi des traités et aux nécessités de l'équilibre européen. Il y avait dans ce dilemme le germe de complications dont un pénétrant écrivain, Prévost-Paradol, dénonçait en ces termes le caractère d'inéluctable fatalité : « Il est presque impossible que la Prusse, malgré sa prudence, ne fasse pas un pas de plus vers l'absorption de l'Allemagne, et il est impossible que le gouvernement français, malgré sa patience, assiste à ce nouveau mouvement sans tirer l'épée. »

Soit désir d'éviter cette dernière extrémité, soit incertitude sur les intentions véritables de la Prusse, c'est dans une voie tout opposée que s'engage Napoléon III, aussitôt terminée l'affaire du Luxembourg. Il ne paraît trouver de remède aux embarras de la situation et aux inquiétudes des esprits que dans son programme de 1863, qui tient en deux mots : limitation des armements par la réunion d'un congrès. Aussi ne perd-il pas une occasion d'en reprendre l'application.

Reçoit-il la visite du roi Guillaume et de son chancelier lors de l'Exposition de 1867 (juin) ? Il entreprend ce dernier sur la question du désarmement, et cherche, sans succès d'ailleurs, à lui en démontrer les mérites, au cours d'une conversa-

tion de quatre heures, dont il serait bien curieux d'avoir la teneur complète. Voit-il, en novembre suivant, une nouvelle crise européenne s'ouvrir par l'agression de Garibaldi contre l'État pontifical ? Après avoir aidé le Saint-Père à la repousser, son premier geste est de convoquer un congrès dont l'objet officiel se limite sans doute au règlement de la question romaine, mais dont la mission réelle serait beaucoup plus large, s'il faut en croire une brochure anonyme parue au même moment, *Napoléon III et l'Europe*, semblable à celles dans lesquelles il a pris l'habitude de dévoiler au public ses pensées de derrière la tête. Il y soutient cette thèse que « la France peut donner en ce moment à l'Europe une longue ère de paix. Pour que cette paix ne soit pas une paix armée, plus fatale que la guerre, il faut que l'Europe s'associe aux vues pacifiques de la France, et qu'un désarmement général vienne donner au monde un gage manifeste d'apaisement universel. »

Mais ce désarmement, quelles en devront être les conditions ? Ce ne sera pas seulement le renouvellement de la convention de septembre, protectrice des droits du Saint-Siège, mais aussi « l'acceptation franche, complète et sympathique des faits accomplis *ou en voie de s'accomplir* en Allemagne. La France ne doit ni ne peut l'empêcher de s'unifier. » En analysant ses expressions, certains esprits chagrin trouvèrent qu'elles ressemblaient singulièrement à une capitulation devant les exigences de la Prusse, et que c'était une singulière politique, pour arriver à la désarmer, que de commencer par la satisfaire.

Si l'avortement du projet de Congrès vient mettre un terme à ces alarmes, qui se sont propagées jusqu'à Vienne, l'Empereur trouve aussitôt après un nouvel aliment à ses illusions dans les protestations pacifiques que l'ambassadeur prussien de Goltz lui rapporte de Berlin, où il est allé prendre langue. Après en avoir rendu compte à ses ministres, dans leur conseil du 10 janvier 1868, il en conclut à la « possibilité d'une entente entre la France et la Prusse » et, à leur grand étonnement, s'en autorise pour inviter leur collègue de l'Intérieur « à recommander aux préfets de propager les idées pacifiques ».

Quelles furent la forme et l'activité de cette propagande officielle, c'est ce qu'il est assez difficile de préciser à distance. Est-ce à ses effets qu'il faut rapporter la curieuse

anecdote rapportée par Schneider, le lecteur du roi de Prusse ? En pénétrant deux mois plus tard (22 mars 1868) dans le cabinet de son maître pour lui souhaiter l'anniversaire de sa naissance, il eut la surprise d'y découvrir deux superbes bustes de l'Empereur et de l'Impératrice, portant cette inscription gravée sur le socle : « Je désire resserrer les liens d'amitié et de bonne union qui existent entre la France et la Prusse. » Son ébahissement redoubla quand il apprit que cette œuvre d'art venait, non des souverains français, mais d'un industriel parisien qui, en l'envoyant, avait cru à la fois faire une réclame pour sa maison et se conformer aux intentions manifestées en haut lieu.

Au début de 1868, les idées de pacification et de désarmement semblaient donc avoir conservé tout leur empire sur l'esprit de Napoléon III. Au cours de l'année, un revirement allait s'y produire dont il faut chercher à la fois les causes dans les leçons que lui apportent les faits et dans les avertissements que lui donnent les hommes. Tandis que le vote d'une nouvelle loi de recrutement renforce en lui le sentiment de sa puissance militaire, l'attitude de la Prusse dans certaines questions litigieuses, notamment dans celle du plébiscite slesvicois, trahit de sa part une persistance d'hostilité qui ne se prête guère à l'emploi des méthodes de conciliation.

Presque en même temps (22 avril 1868), le colonel Stoffel, attaché militaire à Berlin, croit devoir envoyer à Paris, de sa propre initiative, une consultation en règle sur la question du désarmement. Il commence par y poser ce principe « qu'on a peine à donner de ce mot une définition précise. Comme il n'y a pas deux Puissances dont l'organisation militaire soit la même, il ne saurait avoir exactement le même sens pour elles. » Partant de là, Stoffel rappelle que l'organisation particulière de la Prusse repose sur le principe intangible du service obligatoire et universel. Pour en accorder l'application avec la réduction de ses effectifs de paix, elle aura la ressource de réduire le temps que le contingent annuel passe sous les drapeaux, mais sans toucher à sa force numérique. Que survienne une guerre, et elle trouvera pour venir remplir ses cadres actifs une masse de réservistes peut-être un peu moins instruits, mais tout aussi nombreux que par le passé.

Si la logique de ce raisonnement semble avoir vivement

frappé Napoléon III, il n'est pas moins impressionné par les propos que lui tient six mois plus tard (octobre) lord Clarendon, l'ancien ministre anglais auquel l'ardeur de son zèle pacifiste a valu le surnom de « commis voyageur de la paix. » Au retour d'un voyage dans les principales capitales européennes, et au cours d'un entretien sur les inquiétudes du jour, ce dernier, d'après ses propres expressions, lui « démontre par d'excellents arguments que, proposer le désarmement ne servirait qu'à rendre la guerre plus inévitable », et que le meilleur moyen de la prévenir serait l'engagement mutuel entre la France et la Prusse, au besoin avec garantie des Puissances, de maintenir le *statu quo* territorial pour un nombre d'années déterminé.

Presque à la même date enfin, M. Guizot, avec la haute autorité qui s'attache à son nom, aborde une autre face de la question dans les pages mêmes de la *Revue* (1). Il conseille sans doute à l'Empereur de faire un geste d'apaisement en mettant son armée « sur le pied de paix » ; mais il le détourne de prendre cette initiative à la suite d'un accord diplomatique, encore moins d'une délibération européenne. Naturels et utiles pour sanctionner les résultats d'une grande guerre, les congrès ne servent d'après lui qu'à « envenimer les causes de désordre et de lutte, quand ils prétendent déterminer l'avenir ». « Ce n'est pas, conclut-il, à un Congrès qu'il appartient de décider si et pour combien d'années, la Prusse casserá d'être ambitieuse ou conquérante, et si l'extension actuelle de la Prusse est pour la France un motif légitime et suffisant de guerre. C'est à chaque État de résoudre lui-même, et lui seul, de pareils problèmes. »

Au moment même où l'Empereur recevait cet appel indirect à sa clairvoyance, les événements allaient lui apporter l'occasion de témoigner par une décision significative l'évolution accomplie dans son esprit. Connaissant ses idées, le chancelier austro-hongrois Beust lui faisait à l'automne demander par Vitzthum son concours en vue de convoquer un congrès chargé de préparer un désarmement général et simultané des Puissances. Son premier mouvement fut de manifester la crainte de « tomber dans un piège » et de « faire un

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1868, l'article de Guizot : *la France et la Prusse responsables devant l'Europe*.

marché de dupes », s'il acceptait cette proposition. Il finit par la laisser tomber (décembre) en déclarant que le travail de la réflexion l'avait amené à la résolution arrêtée « de ne pas entrer dans une voie dangereuse pour lui, avantageuse pour la Prusse ».

#### LE PROJET DE 1870

**A la fin de 1868**, l'idée du désarmement semblait donc tombée en discrédit, et presque en oubli dans les sphères gouvernementales. Au début de 1870, une révolution parlementaire allait lui assurer un retour de faveur, et même un commencement d'exécution. Pour répondre aux espérances éveillées par son avènement, le cabinet Ollivier devait se montrer pacifique au dehors comme il était libéral au dedans. D'autre part, le comte Daru, nouveau venu au ministère des Affaires étrangères, désirait y signaler ses débuts par un exploit diplomatique dont l'éclat le mit d'emblée hors de pair. Il indiqua aussitôt dans quelle voie il le chercherait en entreprenant, lors de sa première réception officielle, l'ambassadeur de Prusse Werther sur l'utilité que présenterait, pour le maintien des bons rapports entre la France et son pays, une réduction simultanée et concertée de leurs effectifs militaires (21 janvier).

La suggestion ne paraît pas avoir eu de suite ; mais deux jours après, par une singulière rencontre, Daru trouve dans son courrier un rapport dont la lecture l'encourage à la reprendre sous une autre forme. Le ministre de France à La Haye lui signale, — sans paraître d'ailleurs attacher d'autre importance à cette information, — que le prince d'Oldenbourg, cousin germain de l'empereur Alexandre, se trouve en ce moment en visite chez sa demi-sœur, la reine des Pays-Bas, et qu'au cours de ses conversations à la cour il s'est déclaré un partisan déterminé d'un désarmement général, en ajoutant qu'il s'efforcerait d'y convertir le roi de Prusse lors de son voyage de retour par Berlin.

Il n'en faut pas plus pour que Daru croie le moment favorable pour tenter dans le même sens et dans la même capitale une démarche à laquelle il ne voit que des avantages, puisqu'elle exposera la Prusse à la réprobation de l'Europe, si elle refuse de s'y prêter. Mis au courant de son projet, Émile Olli-

vier ne partage point son optimisme, et se montre soucieux surtout d'éviter un échec qui, à son avis, « signifierait la guerre »; mais comment laisserait-il échapper la chance, si faible soit-elle, de pouvoir apporter aux populations un allègement de leurs charges militaires comme don de joyeux événement? L'Empereur enfin se laisse persuader par ses ministres, mais à une condition. Le seul moyen d'obtenir un résultat, d'ailleurs fort problématique, à Berlin, est d'y éviter une démarche directe : mieux vaut recourir à l'entremise officieuse de lord Clarendon, revenu depuis peu au Foreign Office et dont le caractère lui inspire pleine confiance.

Ce dernier était trop attaché à la cause de la paix pour ne pas lui sacrifier ses préventions contre le moyen proposé pour la faire triompher. Il répondit donc avec empressement à l'appel qui lui était adressé de Paris (26 janvier), mais sans dissimuler, ni son scepticisme sur l'issue probable de son intervention, ni la nécessité des infinies précautions que réclamait l'état d'esprit dominant à Berlin. Proposer en son propre nom une limitation des armements poursuivis de chaque côté du Rhin, ne faire mention de la France que pour garantir sa bonne volonté éventuelle, entourer les pourparlers à engager du plus profond secret, limiter pour l'instant leur portée à celle d'un simple sondage diplomatique, telles lui parurent les conditions nécessaires, mais non suffisantes, pour assurer à ses bons offices quelque chance de succès. Au moins ne perdit-il pas de temps pour passer de la réflexion à l'action. Sans mettre d'autres personnes que la Reine et Gladstone dans la confidence de sa démarche, il en résuma l'objet dans une lettre qu'il écrivit le 2 février à lord Loftus, ambassadeur anglais à Berlin, pour être mise sous les yeux de Bismarck.

Quand le chancelier en fut connaissance, il réserva pour plus tard sa réponse définitive, mais il en laissa prévoir le sens par les objections qu'il se plut à accumuler contre la suggestion anglaise. Elles se ramenaient à trois principales. Objection personnelle d'abord. Comment le roi Guillaume laisserait-il toucher à des institutions militaires qu'il regardait comme la base même de sa monarchie, et dont le maintien lui paraissait un devoir de conscience? Lui en faire la proposition, c'était l'indisposer sans motif et courir au-devant d'une rebuffade. Objections techniques ensuite. La Prusse n'avait qué

300 000 soldats sous les drapeaux, tandis que l'armée française en comptait 400 000 et l'armée autrichienne 800 000. Est-ce à elle qu'il fallait reprocher l'exagération de ses armements ? Objections politiques enfin, les plus importantes de toutes. Elle se trouvait exposée au péril permanent d'invasion par l'absence de frontières naturelles comme par la possibilité d'une coalition entre les trois grandes Puissances qui l'avoisinaient : la France avait assez manifesté après la guerre de 1866 sa soif d'agrandissements, l'Autriche n'avait pas abandonné toute idée de revanche et l'attitude même de la Russie inspirait quelque inquiétude pour le jour, peut-être plus prochain qu'on ne l'avait cru jusqu'alors, où l'Empereur actuel serait remplacé sur le trône par un grand-duc réputé pour son hostilité envers tout ce qui était allemand. « La Prusse n'est pas une nation conquérante », concluait péremptoirement Bismarck, et le maintien de son état militaire actuel lui est commandé par les exigences impérieuses de sa sécurité.

Les résultats des premières ouvertures anglaises à Berlin ne présentaient donc rien de particulièrement encourageant. Quand ils sont communiqués à Paris (9 fév.), Daru, ne pouvant se résoudre à les considérer comme une fin de non recevoir, se cramponne à l'espoir qu'ils ne représentent pas le dernier mot de Bismarck et pourront être modifiés par de nouvelles instances parties de Londres. Il demande donc à lord Clarendon (23 février) de revenir à la charge auprès du chancelier, dont il s'attache d'abord à réfuter les arguments : ce sont des défaites et non des raisons. Les sentiments intimes du roi Guillaume ? Précédé commode, trop souvent invoqué d'ailleurs, pour se dispenser de le consulter et de le convaincre. Les comparaisons d'effectifs entre les armées prussiennes et françaises ? Elles tournent à l'avantage de la première, si l'on retranche de la seconde les forces immobilisées en Algérie, à Rome et à l'intérieur. L'insuffisance stratégique des frontières prussiennes ? Celle de la France n'est guère moins vulnérable entre Dunkerque et Strasbourg. La crainte d'une coalition ? Elle doit s'évanouir avec l'avènement à Paris d'un ministère parlementaire, qui puise toute sa force dans sa fidélité à traduire les dispositions profondément pacifiques de l'opinion.

Après s'être livré à cet exercice de facile dialectique, Daru termine sa lettre par l'annonce d'un geste auquel il semble

attribuer l'efficacité d'un coup droit porté au mauvais vouloir de Bismarck. Cette réduction des armements dont il proclame la nécessité, il en donnera l'exemple avant même de savoir s'il sera suivi à Berlin. Il proposera et obtiendra d'abaisser de 100000 à 90000 hommes le chiffre du contingent qui va être prochainement voté par les Chambres : diminution insignifiante en apparence, mais qui, pour neuf classes astreintes au service, représente un déchet de 90000 hommes. Comment Bismarck pourrait-il rester inflexible, en face d'un partenaire qui se montre de si bonne composition ?

Sans partager toutes ses illusions, lord Clarendon ne se tenait pas plus que lui pour battu à la suite de l'insuccès de sa démarche ; comme elle n'avait pas rencontré un refus formel, il s'en autorisa pour en tenter une seconde, poursuivie dans les mêmes conditions de discréption. Il envoya à Lord Loftus une nouvelle note (9 mars) dans laquelle il prenait à son compte les considérations développées par le comte Daru, sans oublier de souligner l'importance de la dernière. Lorsque Bismarck en reçut communication (11 mars), il se répandit, selon son habitude, en contestations de détail, dont beaucoup ressemblaient à des chicanes ou à des arguties ; mais dans l'ensemble il paraissait moins hostile au principe même du désarmement que dans son entretien précédent, et surtout il avait accepté d'en référer enfin à son souverain. Il n'en fallut pas plus pour faire luire aux yeux de Clarendon un léger rayon d'espérance, tandis que l'incurable optimisme de Daru se représentait déjà la partie comme à moitié gagnée.

Leurs illusions à tous deux ne devaient pas être de longue durée. Quelques jours après, une nouvelle lettre de Loftus leur faisait connaître l'accueil réservé par le roi Guillaume à l'initiative du cabinet anglais. Il l'avait prise en très mauvaise part, car elle lui paraissait trahir le dessein de favoriser la France et de mettre la Prusse en fâcheuse posture devant l'opinion européenne. Sur le fond même de la question, il déclarait ne pouvoir accorder à une intervention étrangère cet affaiblissement de ses moyens militaires qu'il avait autrefois obstinément refusé aux instances de son propre parlement. En rapportant ses paroles, Bismarck y ajoutait cette remarque un peu narquoise que si l'Angleterre prenait tellement à cœur la réduction des armements, rien ne l'empêchait d'en donner l'exemple.

en commençant par les crédits et le matériel de sa grande flotte. Or c'était la seule pensée qui ne parut pas avoir jamais effleuré l'esprit des dirigeants de sa politique.

La cause était désormais entendue et la tentative qui venait d'être reprise n'aurait pu se poursuivre encore sans tourner contre les intentions de ses auteurs. Essayer d'en forcer les résultats, c'eût été amener Bismarck à faire appel aux passions nationales pour en provoquer l'échec. Déjà circulaient à Berlin des caricatures, inspirées par la Wilhelmstrasse, et représentant un serpent sortant d'un puits, avec cette inscription sur le corps : « Question du désarmement ». En même temps le colonel Stoffel envoyait à Paris (28 février) un nouveau rapport, dont la conclusion présente une curieuse rencontre de termes avec la déclaration faite autrefois par Lord Clarendon à Napoléon III. « Il n'y a qu'un cas, écrivait-il, où une proposition de désarmement faite à la Prusse aurait un sens : c'est celui où le gouvernement qui la présenterait désirerait amener une rupture. Il faut même convenir qu'aucune question ne serait plus propre à l'accomplissement d'un tel dessein. »

De cette négociation avortée, il ne restait plus qu'à tirer la moralité. Lorsque, six mois plus tard, le gouvernement français se trouva libéré par la guerre des scrupules de discrétion qui l'avaient empêché jusqu'alors d'en divulguer l'existence, il crut devoir faire connaître aux Puissances l'initiative pacifique qu'il avait prise et leur dénoncer la responsabilité encourue par la Prusse en refusant de s'y prêter.

Ce fut l'objet d'une circulaire diplomatique malheureusement trop tardive (3 août) pour que le retentissement ne s'en perdit pas dans le tumulte des premières batailles. Ces révélations passèrent presque inaperçues et furent promptement oubliées. Au moment où la question du désarmement repartait au premier plan des préoccupations mondiales, il n'était pas inutile de rappeler que la France, représentée trop souvent comme le rempart du militarisme européen, a eu, il y a soixante ans, et à la veille d'une crise décisive de son histoire, l'honneur d'ouvrir la route qui conduit au carrefour où se rencontrent en ce moment toutes les nations civilisées.

ALBERT PINGAUD.

---

## L'ACHÈVEMENT DE LA CHAPELLE SIXTINE

Construite sous Sixte IV, de 1473 à 1481, décorée par le Pinturicchio, Botticelli, Ghirlandajo, etc., et par Michel-Ange, qui, de 1508 à 1512, à la demande du pape Jules II, peignit la voûte sublime avec tant de puissance, la Chapelle Sixtine était encore inachevée lors de l'élévation de Paul III au Pontificat en 1534. Celui-ci, qui s'inspirait de l'exemple de deux de ses prédécesseurs, Jules II et Léon X, aimait et appréciait les arts. Sa forte éducation classique, l'atmosphère d'humanisme où il avait vécu à Florence et à Rome, l'avaient préparé, comme tant d'autres hommes de son temps, à goûter les œuvres inspirées de la littérature, de l'histoire, des monuments de l'antiquité. A ces deux raisons principales qu'avait Paul III de n'être pas étranger aux choses de l'art, se joignait l'orgueil de marquer de son nom, ou de ses armes surmontées de la tiare, des œuvres durables dans le domaine de l'architecture ou des arts plastiques.

Aussi décida-t-il de faire terminer la décoration de la Chapelle Sixtine et, tout de suite, il comprit que, pour cet achèvement, il devait s'assurer la collaboration de celui qui était déjà le peintre glorieux de la Chapelle, Michel-Ange, le seul au reste qui fut alors capable de cette grande tâche. En le choisissant, il ne faisait d'ailleurs que reprendre un projet de son prédécesseur, Clément VII.

## LE PAPE ET L'ARTISTE

Faisons un retour en arrière et retracons l'histoire de ce projet. Michel-Ange, après avoir pris part en 1529-1530 au soulèvement de Florence contre les Médicis, famille à laquelle appartenait Clément VII, n'était guère en faveur auprès de ce Pape. Rome lui était interdite. Mais alors son disciple, Sebastiano del Piombo, était intervenu.

Depuis son arrivée à Rome, vers 1510, le peintre vénitien Sebastiano Luciani, — plus connu sous le nom de Frà Sebastiano del Piombo, — était devenu le protégé de Michel-Ange dont il avait nettement embrassé le parti dans la querelle jalouse soulevée par les tenants de Raphaël. Dans cette lutte sans merci, une véritable intimité s'était établie entre la « créature » et le protecteur. Grâce à Michel-Ange, Sebastiano avait obtenu du cardinal Jules de Médicis (le futur Clément VII) un très bon prix de son chef-d'œuvre, *la Résurrection de Lazare*; il avait pu se mettre sur les rangs pour l'achèvement des peintures de la salle des Pontifes et de la salle de Constantin au Vatican; il avait obtenu la décoration de la chapelle du Florentin Pier Francesco Borgherini à San Pietro in Montorio. Enfin, il avait demandé à son correspondant des conseils, et jusqu'à des esquisses, qui ne lui étaient jamais refusées. En revanche, il s'occupait des intérêts de Michel-Ange à Rome: il menait la bataille contre les détracteurs du grand homme; il le mettait au courant de ce que les papes, Léon X, puis Clément VII, disaient ou pensaient de lui.

L'alliance qu'ils avaient facilement conclue résista longtemps aux plus graves épreuves. Diverses circonstances, puis le sac de Rome en 1527 et les révoltes de Florence interrompirent leur commerce épistolaire pendant des années entières. Lorsqu'il reprit enfin, les sentiments de Sebastiano n'avaient pas changé vis-à-vis du sculpteur. Sans doute il avait hâte de voir son patron revenir à Rome, mais encore ses offices n'étaient-ils pas tout à fait intéressés et sentait-il profondément que la vraie place d'un tel génie était dans la ville pontificale. Avec quelle joie il lui écrit qu'en dépit de sa conduite pendant le siège de Florence, Clément VII ne lui avait pas retiré sa faveur et, qu'au plus fort de la bourrasque, il s'était

contenté de dire : « Michel-Ange a tort ; je n'ai jamais rien fait contre lui ! » Avec quelle abondance il lui fait part des négociations qu'il a entamées avec les gens du duc d'Urbino pour l'achèvement du tombeau de Jules II ! Et, en effet, il met tout en œuvre pour tirer le sculpteur des affres de cette « tragédie ». En octobre 1531, dans son impatience de revoir Michel-Ange, il lui annonce son intention d'aller lui-même à Florence. En novembre, il a si bien fait que Clément VII lui exprime le désir de voir le sculpteur venir à Rome un ou deux mois pour mettre ordre au tombeau de Jules II tout à loisir, *a solazo*. Mais Michel-Ange se déifie de Clément VII ; Sebastiano jure que ce sont là vaines appréhensions.

Le peintre paraît enfin avoir gagné sa cause : dès le 15 décembre 1531, il se réjouit de la prochaine arrivée de son illustre ami. C'était aller trop vite en besogne. Il a beau annoncer que le duc d'Urbino a donné son consentement aux propositions qui lui ont été faites, qu'une chambre a été apprêtée au Belvédère pour l'hôte attendu, que celui-ci fera du pape Clément tout ce qu'il voudra : Michel-Ange hésite encore. Il ne se décide qu'en juillet 1533 à demander au pontife congé de venir en août. Mais, cette fois, Clément VII allègue la chaleur, le mauvais air de l'été et conseille la remise du voyage au 15, ou même au 30 septembre.

En attendant cette date, Sebastiano prépare la maison du maître, en fait déménager le gardien, y dresse un lit de fortune, *un letto da frate*. Et il continue ses négociations officieuses avec le Pape, non sans résultat ni sans plaisir; car s'il avait pu écrire, le 15 mars 1532 : « Le Pape a déclaré à tout le monde qu'il ne veut pas que vous travailliez pour d'autres que pour lui », il pouvait, seize mois plus tard, être bien plus précis : « Notre Seigneur m'a ordonné de vous écrire de sa part qu'il a lu, relu et pesé le dernier article de votre lettre, et qu'il vous répond d'être tranquille, qu'il a décidé, avant votre retour à Rome, de travailler autant pour vous que vous avez fait et ferez pour lui, et qu'il passera avec vous contrat d'une chose telle que vous ne l'auriez jamais rêvée. Ce n'est pas là une simple conversation, car Sa Sainteté m'a commis de vous l'écrire de sa part, et je vous prie de bien noter que ce sont là paroles très importantes. Vous savez combien le pape Clément se garde de faire des promesses aussi nettes. Maintenant

vous pouvez être rassuré et avoir l'esprit en repos. Et vive le pape Clément, et puissent disparaître tous ceux qui interprètent malignement ses actions et font des commentaires absurdes sur sa conduite ! »

Il n'y a pas à s'y tromper : dès ce moment, Clément VII avait résolu de faire compléter par Michel-Ange la décoration de la Sixtine.

Le 22 septembre, l'artiste allait saluer à San Miniato le Pape qui se rendait à Nice, ou plutôt à Marseille, pour célébrer le mariage de sa nièce Catherine avec Henri de Valois. Un entretien avait lieu entre eux, et Sebastiano, qui faisait partie de la suite pontificale, laissait à Michel-Ange un cheval, qui sans doute était destiné au prochain voyage de retour à Rome. C'est au cours de cet entretien que Clément VII expliqua ses projets à son interlocuteur et que, pour la première fois, il dut être clairement question de la grande peinture, ou peut-être des grandes peintures, de la Chapelle majeure.

Des voyages et des séjours rapides de Michel-Ange à Rome, en 1533 et 1534, on ne sait presque rien. Selon Vasari, le Pape lui ordonna de rester à Florence et d'achever à tout prix la bibliothèque et la sacristie de Saint-Laurent, mais de travailler en même temps aux cartons des futures fresques de la Sixtine, le *Jugement dernier* et *les Anges rebelles*. Vasari affirme aussi que, bien des années auparavant, Michel-Ange avait fait des esquisses et des dessins de ces deux compositions, et que l'un de ces dessins avait même été assez mal mis en œuvre, dans une des chapelles de la Trinité des Monts, par un peintre sicilien qui avait été plusieurs mois au service de Michel-Ange. La vue de cette fresque qui, en dépit de sa médiocrité, avait « quelque chose de terrible », a dû donner à Clément VII l'idée de s'adresser à l'auteur du dessin original pour traiter l'« invention » dans toute sa force et dans toute son ampleur. Michel-Ange n'était pas homme à résister longtemps à pareille proposition. Malgré les travaux de San Lorenzo de Florence et les inquiétudes que lui donnaient sans cesse les agents du duc d'Urbino au sujet du tombeau de Jules II, on peut croire qu'une fois l'ordre formel reçu, il se jeta avec ardeur dans cette tâche nouvelle.

Un événement prévu depuis quelques semaines, mais qui, cependant, au milieu du désespoir des uns et des espérances

des autres, tardait à se produire, interrompit tout à coup, à la fin du mois de septembre 1534, la vie studieuse de Michel-Ange : le 23, Clément expirait. Les graves nouvelles répandues à Florence, dans les jours précédents, sur la santé du souverain, avaient-elles décidé Michel-Ange à prendre le chemin de Rome ? Sebastiano lui dépêcha-t-il, dès la mort du pontife, un exprés pour l'en avertir ? On l'ignore. Ce qui est certain, c'est que, se voyant privé ou sur le point d'être privé de la protection de Clément VII et craignant la vengeance du duc Alexandre, il n'hésita pas, monta en selle, piqua des deux : le 27, il entrait dans la ville de saint Pierre. Mais il n'y venait pas pour s'assurer l'exécution des peintures de la Sixtine. Bien au contraire, libéré de ses engagements vis-à-vis du Pape défunt, il pensait qu'il allait enfin pouvoir se donner tout entier au tombeau de Jules II et en finir avec ce cauchemar. Il avait compté sans son hôte, c'est-à-dire sans le successeur de Clément VII, le pape Paul III Farnèse qui, dès le lendemain de l'entrée des cardinaux en conclave, le 13 octobre, avait été nommé par acclamation.

## LES ENSEIGNEMENTS D'UN LIVRE DE COMPTES

Le nouveau pontife, qui connaissait Michel-Ange depuis longtemps, savait comment agir avec lui. Nerveux et énergique à la fois, passionné et habile, son intervention devait forcément réussir auprès d'un artiste sensible à toutes les délicatesses comme à toutes les brusqueries de la nature humaine. Paul III sut flatter l'orgueil de l'artiste, vaincre les volontés de cet obstiné, faire vibrer le cœur de ce renfermé. Bientôt il l'appelait devant lui, lui exprimait son désir de le prendre à son service. Comme il s'y attendait, la réponse fut négative : il fallait terminer le tombeau de Jules II ! Une de ces belles colères si fréquentes chez Paul III, vint fort à point pour clore, sans plus de phrases, la discussion : « Comment ! j'ai nourri ce désir pendant trente ans, et, maintenant que je suis pape, je n'aurai pas satisfaction ? Je déchirerai le contrat (1) et j'entends qu'à tout prix tu entres à mon service. »

Michel-Ange n'avait rien à répliquer à une telle injonc-

(1) Avec le duc d'Urbino, neveu de Jules II.

tion. **Quatorze** ans auparavant, Sebastiano del Piombo lui avait écrit qu'il faisait peur à tout le monde, même aux papes; — peut-être à un Clément VII, mais non pas à un **Paul III.** — Il fut anéanti par cet ordre qui ruinait ses résolutions, il songea à s'enfuir de Rome pour échapper à cette nouvelle tyrannie, puis, après réflexion, il crut plus prudent d'adoucir le Pape, de le payer de mots; il espéra même que le vieillard irait bientôt rejoindre son prédécesseur. Le Pape paraît d'ailleurs, après cette entrevue à demi tragique, n'avoir pas trop pressé celui qu'il voulait employer à la gloire de son règne. Une visite à l'atelier du sculpteur fut secrètement et adroitemment préparée. Un beau jour, le souverain Pontife, accompagné de huit ou dix cardinaux, arriva dans la maison de Michel-Ange, au Macello de' Corvi: il demanda à voir toutes les statues du tombeau de Jules II; il les proclama merveilleuses, surtout le Moïse, qu'en intelligent partisan, le cardinal de Mantoue, Ercole Gonzaga, déclara suffire à honorer le « pape terrible »; puis il examina les cartons et les dessins destinés à la décoration des deux murs encore libres de la Sixtine, s'écria d'admiration et renouvela ses offres, ou plutôt ses ordres, déclarant qu'il saurait amener à composition le due d'Urbino.

Dès lors, Michel-Ange n'avait plus qu'à s'incliner devant la volonté du maître. Celui-ci tint d'ailleurs ses promesses avec la plus entière conscience. Le 1<sup>er</sup> septembre 1535, après de minutieuses négociations, l'artiste fut délivré des obligations qui lui pesaient tant et depuis de si longues années. Le même jour, deux brefs, datés du Palais de San Marco, lui constituaient la moitié de son traitement sur les revenus du passage du Pô près de Plaisance.

Les mois avaient succédé aux mois, malgré l'impatience du Pape. Mais, du moins, il semblait que rien ne dût plus retarder l'exécution de la fresque. Un incident bien imprévu surgit alors, provoqué par un homme dont on ne l'eût guère attendu: Frà Sebastiano, le plus fidèle ami de Michel-Ange. **Paul III** n'avait demandé aucune modification aux cartons approuvés par Clément VII; l'artiste avait donné ses instructions pour la mise en état du mur: « une *scarpa* de briques de choix, bien cuites et bien maçonnées, formant à la partie supérieure une sorte d'avant d'une demi-brasse, pour que ni la poussière ni aucune autre ordure ne pût s'y fixer. » Tout

allait à souhait. Lorsqu'il fallut poser l'enduit qui devait recevoir la peinture, Sebastiano, qui souhaitait que Michel-Ange exécutât cette peinture à l'huile, comme lui-même avait fait ailleurs, sut gagner le Pape à son idée et, à l'insu de Michel-Ange, ou peut-être même contre sa volonté, donna l'ordre de préparer le mur comme il l'entendait. Michel-Ange « ne dit ni oui ni non »; mais, lorsque l'enduit fut prêt, il resta plusieurs mois sans commencer le travail. Pressé de sortir de son apparente négligence, il déclara enfin qu'il ne voulait peindre qu'à fresque et que la peinture à l'huile était un art de femme ou de gens aisés et paresseux comme Frà Sebastiano. « Et alors, continue Vasari, on jeta à terre l'enduit fait sur l'ordre du frate, on arrangea tout de manière à ce que l'on pût travailler à fresque, et Michel-Ange mit la main à l'œuvre, sans oublier l'injure qu'il lui paraissait avoir reçue du frate qu'il prit en haine presque jusqu'à la mort de ce dernier. » Le récit de Vasari est exact; comme on va le voir, il est authentiqué par diverses mentions du *Registre de la Trésorerie secrète* (1).

Les apprêts du mur étaient commencés dès avant le 8 novembre 1535: ce jour-là, en effet, 1 écu 26 bolognins étaient payés à M<sup>e</sup> Battista da Como, maçon, « pour divers ouvriers mis à la Chapelle de Sixte qui doit être peinte ». Le 25 janvier 1536, 8 écus 44 bolognins étaient payés à M<sup>e</sup> Pierino del Capitanio, architecte du Pape, « pour plusieurs ouvriers mis à défaire le premier enduit du mur de la Chapelle de Sixte, où doit peindre Michel-Ange ». Le 13 février, Giovanni Fachino, tuilier, reçoit un acompte de 10 écus « sur les briques qu'il fournit pour garnir le mur de la Chapelle de Sixte, où doit peindre Michel-Ange ». Le même jour, deux versements, l'un de 9 écus 22 et l'autre de 3 écus 60, sont faits à Pierino pour payer les ouvriers qui travaillent à la Chapelle. Le 16 février, le trésorier secret remet à messer Giovanni Battista, comptable de la fabrique du Palais, pour chaux et pouzzolane achetées « pour faire la *crostatura* de briques de la Chapelle de Sixte, que doit peindre Michel-Ange », 21 écus 31. Un nouvel achat de chaux et des salaires d'ouvriers, ceux-ci par les mains de

(1) Les *Registres de la Trésorerie secrète de 1535-1538 et 1541-1546*, appartenant à M. Ferdinand de Navenne, seront publiés et analysés dans l'ouvrage de M. Léon Dorez qui va paraître sur la *Cour de Paul III*.

Pierino, sont réglés les 2 et 6 mars (11 écus 72 1/2, y compris le transport, et 9 écus 34). Le 13, M<sup>e</sup> Battista Garone, tuilier, touche 23 écus à valoir sur les briques fournies *per la cros-tatura*. Le 2 avril, nouveau paiement à Pierino « pour les ouvriers et diverses choses achetées pour le mur de la Chapelle » (18 écus 87). Enfin, le 10 avril, Garone reçoit le solde des briques qu'il a fournies (3 écus 76). Ainsi est confirmé, d'une manière éclatante, le récit de Vasari.

Le 10 avril, le mur était prêt, il fallait passer aux échafaudages. Ici encore, les documents sont d'accord entre eux. Ernst Steinmann a publié un mandat par lequel, le 16 avril 1535, le cardinal-camerlingue Agostino Spinola ordonnait au trésorier général, Ascanio Parisani, de payer à Pierino del Capitanio, par les mains de Bindo Altoviti, dépositaire des fonds de la Chambre apostolique, la somme de 23 ducats d'or « pour la construction du pont et autres dépenses par lui faites, d'ordre de Sa Sainteté, dans la Chapelle de Sixte, où peint [depignit] Michel-Ange ».

Comme on va le voir, le mot *depignit* [*depingit*] est inexact: le peintre ne commença son œuvre personnelle qu'un an plus tard. Peut-être Michel-Ange aurait-il essayé de peindre sur le premier enduit posé d'après les indications de Sebastiano? ou, plus simplement, le texte porterait-il *depignet* [*depinget*], c'est-à-dire « peindra »?

Les malencontreux préparatifs de Sebastiano une fois détruits et le parement du mur refait sur les indications et selon les désirs de Michel-Ange, le peintre va enfin pouvoir se mettre à l'œuvre, après dix-sept mois passés dans des négociations nécessaires et dans un travail préliminaire doublé par la sottise du *frate del Piombo* (décembre 1534-mai 1536). Dix-sept mois! Pour qui connaît le caractère de Paul III, ces dix-sept mois, selon la formule italienne, parurent sans doute mille ans à l'impatience d'un pape qui se souvenait de son âge, de l'état de sa santé, et qui voulait voir Michel-Ange illustrer son pontificat comme il avait déjà illustré celui de Jules II.

A partir du mois de mai 1536, les Comptes révèlent une autre série de dépenses. Et telle est leur précision que l'on pourrait presque en déduire le jour où le peintre monta sur son échafaudage. Le compte du tuilier Garone fut en effet soldé le 10 avril 1536, et le trésorier a soin de dire que les briques four-

nies par ce digne homme étaient destinées à « la crostatura du mur de la Chapelle de Sixte que doit peindre Michel-Ange », *che ha da pingere Michelangelo*. Or, le 18 mai suivant, un article, sur lequel nous allons revenir, mentionne une fourniture faite, « pour les besoins de la Chapelle que peint Michel-Ange », *che pinge Michelangelo*. Le doute n'est point permis : l'artiste aurait commencé son immense travail entre le 10 avril et le 18 mai 1536. C'est là, dans l'histoire du *Jugement dernier* et dans la biographie de Michel-Ange, une date marquante et tout à fait nouvelle.

Notre Registre nous apprend d'ailleurs que Michel-Ange et Pierino del Capitanio n'avaient rien négligé pour que la fresque pût être entreprise aussitôt que les maçons auraient terminé leur travail. Dès avant la destruction du premier parement, le fidèle collaborateur du maître, Francesco Amadori de Casteldurante, dit Urbino, recevait, le 10 novembre 1535, le prix d'un fourneau et d'une pelle « qu'il a fait faire pour l'usage de la Chapelle qui se peindra » (3 écus 97 1/2), et le 5 décembre suivant, d'« autres choses achetées pour peindre » (1 écu 53 1/2) ; le 3 janvier 1536, il lui était remis une somme de 4 écus 70 « pour les besoins de la Chapelle ». Entre temps, le 6 décembre 1535, le trésorier remettait à messer Giovanni Battista Torsellini, marchand de planches, les 37 écus 72 1/2 auxquels se montait la fourniture de « 475 planches et autres pièces de bois livrées en plusieurs fois, pour faire les échafaudages dans la Chapelle de Sixte, où Sa Sainteté veut faire peindre par messire Michel-Ange », *per lo prezzo di tavole n° 475 et altri legnami dati in più volte per far li ponti nella Capella di Sixto, dove Sua Santità vol far depingere da messer Michelangelo*. Le 16 avril, le « pont » était achevé ou en voie d'achèvement.

Dès que le mur eut été préparé et l'enduit refait selon les vœux de Michel-Ange, il fallut penser à l'achat des couleurs. On sait que, sur ce chapitre, le peintre n'aimait guère à s'en remettre à d'autres, qu'il broyait lui-même ses produits ou qu'il les faisait préparer par Urbino sous son attentive direction. Il était cependant une couleur pour laquelle, comme tous ses contemporains, il devait recourir aux marchands : c'était le bleu d'outremer (lapis lazuli broyé), alors considéré comme très difficile et très coûteux à fabriquer. Or, pour le

fond de sa nouvelle œuvre, il lui fallait s'en procurer une assez grande quantité. Nos Comptes nous apprennent que le 18 mai 1536, messer Cesare, négociant de la via del Pellegrino, recevait 100 écus sur l'*azuro oltramarino* qu'il envoyait chercher à Venise pour la Chapelle « que peint Michel-Ange ». Si Cesare envoyait à Venise, c'était sans doute sur la demande de l'artiste, qui aurait lui-même donné l'adresse d'un dragueur (*speziale*) plus ou moins justement réputé. L'épreuve que le peintre fit alors du produit vénitien donna sans doute de médiocres résultats, et il s'enquit d'un meilleur fournisseur. Jacopo Meleghino, commissaire général de la fabrique du Palais apostolique, lui recommanda un de ses compatriotes, Niccolò Niccoluzzi ou Niccolucci, qui, alors établi à l'enseigne de la Pigna, à Ferrare, passait pour savoir mieux que personne composer le bleu et s'était enrichi dans cette industrie. Dès le 14 octobre 1536, le trésorier versait à Meleghino 34 écus « pour les remettre à Ferrare à maître Niccolò Niccoluzzo, pour le prix de 13 onces 1/2 de bleu d'outremer reçu de lui pour l'usage de la Chapelle que peint messer Michelangelo ». D'autres achats ont lieu l'année suivante: le 4 mars 1537, 23 écus 25 b. pour 15 onces 1/2; le 21 novembre, 10 écus pour 10 livres, cette fois, d'*azurro todesco* (*sic*); le 14 janvier 1538, 78 écus pour 8 onces.

#### MICHEL-ANGE AU TRAVAIL

Au commencement de février 1537, c'est-à-dire environ huit mois après que Michel-Ange s'était mis au travail, Paul III voulut se rendre compte par lui-même de l'état d'avancement de la fresque et juger, par ce qui en apparaissait déjà, de l'effet qu'elle produirait. Le peintre, qui désirait si fort travailler dans la solitude la plus recueillie et la plus fermée, n'osa pas, cependant, refuser l'accès de son échafaudage, et le 4 février, le Pape put satisfaire son désir: « Le 5, note le trésorier, quatre écus ont été payés à Stefano, serviteur de messer Durante [Duranti], en remboursement de pareille somme qu'il a remise hier comme pourboire (*mancia*) aux garçons de messer Michelangelo, lorsque Sa Sainteté alla voir la Chapelle. »

Cette date, si intéressante pour l'histoire de l'art, l'est

aussi pour l'histoire littéraire. On sait que, le 15 septembre 1537, l'Arétin adressa à Michel-Ange une lettre fameuse au sujet de la grande fresque. Le médiocre, mais redoutable et redouté publiciste y expliquait au peintre sa façon de comprendre la représentation du Jugement. La réponse, qui a été conservée, paraît, à la première lecture, respirer une souveraine ironie. Ironique, certes, elle l'est dans cette phrase où Michel-Ange affirme à son vaniteux correspondant que son *immaginazione*, sa conception du sujet, est telle que, si le jour du Jugement était passé et que l'Arétin en eût été le témoin oculaire, sa description ne pourrait être meilleure qu'elle ne l'était. Ironique, elle l'est, et plus encore, dans la phrase finale, où il dit à l'Arétin que s'il n'a point, par ailleurs, l'intention de venir à Rome, il ne vaut pas la peine qu'il entreprenne un voyage exprès pour voir la *pittura* en cours d'exécution. On pourrait soupçonner que Michel-Ange s'était aussi moqué de l'indiscret en lui affirmant qu'ayant achevé une grande partie de la fresque, il est désolé de ne plus pouvoir mettre à profit ses magnifiques idées. Il n'en est rien ; ici, Michel-Ange était sincère. Le travail était vraiment très avancé, puisque l'artiste, toujours si jaloux de ne rien montrer de trop incomplet, avait consenti, dès le 4 février précédent, à laisser voir son « *historia* » à Paul III. Ou l'on aurait été tout d'abord tenté de ne trouver qu'une défaite à la fois courtoise dans la forme et méprisante dans le fond, on trouve l'expression de la simple vérité.

Du mois de février 1537 au mois de mars de l'année suivante, les Comptes ne donnent plus aucun renseignement sur le progrès de l'œuvre. Le 7 mars 1538, 1 écu 28 est payé à Urbino « pour certaines dépenses qu'il a faites pour la Chapelle de Sixte ». Le 18, le trésorier verse à Pierino del Capitanio 7 écus 21 « pour de la chaux et pour le salaire d'ouvriers employés à la Chapelle ». Puis, avant que le silence se fasse tout à fait sur le *Jugement dernier*, notre livre de Comptes enregistre, sous la date du 8 octobre 1538, un débours d'un écu « pour une échelle et une serrure destinées au plancher où [Michel-Ange] peint dans la Chapelle de Sixte ». Cette mention montre une fois de plus la volonté de l'artiste de travailler à l'abri des importuns.

Plus de deux ans s'écoulent sans que l'on rencontre aucun document relatif à la fresque. Enfin, le 15 décembre 1540, un

charpentier du nom de Ludovico reçoit un écu « pour avoir abaissé le balcon dans la Chapelle de Sixte, où peint Michel-Ange ». Il faut encore attendre près d'un an avant de rien rencontrer de nouveau. Le 18 novembre 1541, la Trésorerie secrète verse à Urbino 60 écus que Sa Sainteté lui donne à l'occasion de l'achèvement de la peinture de la Chapelle de Sixte « et aussi pour la peine qu'il a prise de nettoyer toute la voûte et les murs de ladite Chapelle »; et le lendemain, Giacomo da Brescia reçoit 43 écus 10 « pour avoir défaït l'échafaudage qui était dans la chapelle de Sixte, où *a peint* Michel-Ange ». C'était le dernier acte nécessaire pour rendre entièrement au culte la Chapelle si longtemps abandonnée à Michel-Ange. Mais on n'avait pas attendu jusque-là pour « découvrir » solennellement la grande fresque : le 31 octobre, et non pas le 23 décembre comme on l'a cru longtemps, elle avait été exposée à l'admiration de la cour et du peuple romain.

Ce fut un cri d'enthousiasme. Si Michel-Ange avait mis cinq ans et demi (mai 1536-novembre 1541) à faire et parfaire son chef-d'œuvre, il en fut largement récompensé par la gloire où il fut enveloppé tout vivant. Par les peintures de la voûte, il était devenu l'un des maîtres de la Sixtine; par celle du mur, il eclipsait tous les autres artistes qui avaient contribué à décorer la Chapelle la plus célèbre du monde. Le nom de la Sixtine et le sien ne faisaient plus qu'un dans la bouche des hommes. Les ininitiés s'adoucirent. S'il en faut croire l'Arétin, Sebastiano oublia la brouille qui l'éloignait de son ancien protecteur depuis l'affaire de l'enduit : « Cependant, dit un personnage de la *Talenta*, allez à la Chapelle voir le jour du Jugement qu'a peint Michel-Ange : Frà Sebastiano, peintre illustre, dit qu'il est difficile de comprendre quels sont les plus vivants, des gens qui admirent les figures ou des figures qui sont admirées par les gens. » Pourtant « l'archi-monstre » lui-même ne désarma pas : au mois de novembre 1545, il écrivait à Michel-Ange une nouvelle lettre, infiniment plus insolente que celle de 1537. Son impudence ne trouva qu'un émule : l'architecte Antonio da Sangallo. Leurs injures et leur rage se perdirent dans la louange la plus universelle qu'aucun artiste ait connue.

LÉON DOREZ.

---

## ESSAIS ET NOTICES

---

---

### LE CINQUANTENAIRE D'ÉMILE DE GIRARDIN

---

Un personnage balzacien, auquel rien n'a manqué de ce qui fait le héros de roman, ni l'obscure naissance et le grand nom retrouvé à vingt ans, ni la vie aventureuse, la fortune conquise à coups d'audace, ni le double prestige d'un duel tragique et d'un salon où le faste et l'esprit régnaien de compagnie, — voilà Émile de Girardin. Il y a cinquante ans qu'il est mort, et c'est à peine si l'on s'en est avisé. C'est pourtant un anniversaire qui valait de nous être rappelé. Ce grand journaliste représente, hors des fictions du roman et du théâtre, la plus parfaite incarnation d'un type que la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle se plut à populariser : celui du brasseur d'affaires, parti de rien pour devenir une puissance avec laquelle les Gouvernements devaient compter.

Son nom a sombré d'autant plus vite qu'il a été pris dans les remous d'une double célébrité. Si oubliée qu'elle soit elle-même, Mme de Girardin éclipse à nos yeux son mari, comme Magdeleine de Scudéry efface son fanfaron de frère. C'est grand dommage, pour ceux qui bataillent de la plume, lorsqu'une main, plus fine que la leur, écrit de leur encre en même temps qu'eux. La postérité n'a que faire de deux gloires pour un même foyer. Elle choisit la moins sévère. Les cheveux d'or de Delphine, la « blonde écaille » qu'y ajustaient ses bras nus, sous les yeux conquis d'Alfred de Vigny, ont fait tort à la mèche impériale et au monocle de son mari.

Tout au plus survit-il de lui une formule faussée. Nous nous obstinons à voir en Girardin l'homme d'*« une idée par jour »*. Cette

idée quotidienne, c'est, en réalité, aux lecteurs de *la Presse* qu'il la demandait, en février 1848 : « Nous ouvrons une de nos colonnes, écrivait-il, à toutes les idées justes et utiles qui nous seront communiquées. » Le titre de cet appel au public : « Une idée par jour », est resté, par une déformation de la légende, attaché à son nom comme une marque tenace.

Trois cent soixante-cinq idées par an, il n'en eut pas tant, à beaucoup près. Son œuvre de journaliste n'est pas si riche : c'est celle d'un improvisateur qui n'avait pas le temps d'approfondir, qui se souciait plus de donner sa pâture à la foule que de tirer des événements la leçon qui les hausse à l'histoire. A un solide bon sens qui enchantait Proudhon, il alliait un tour d'esprit paradoxal, dont les caprices le mirent plus d'une fois en contradiction avec lui-même. En face de la société, il se donnait volontiers l'attitude de l'escrimeur sur le terrain. Il pourfendait tous les pouvoirs en souriant à tous les régimes. Conservateur sous la monarchie de Juillet, il votait avec l'extrême gauche en 1848. Ce qui comptait à ses yeux, plus que les opinions des gouvernements établis, c'était leur souci de réformes. Il aimait les politiques capables d'opérer, comme il disait, « une révolution par en haut ». A ceux qui le traitaient de « républicain de la veille », il ripostait en se proclamant « socialiste de l'avant-veille ». Le prudent Guizot prétendait qu'il voulait « trop de possible dans l'impossible ».

La liberté fut sa passion. C'est en l'invoquant qu'il suppliait Louis-Philippe d'abdiquer, aux tragiques heures de 1848 où il se joignait à Crémieux pour une poignante intervention auprès de la famille royale. Il subordonnait tout à ce culte. Il exigeait la liberté pour la presse, esclave du pouvoir, comme pour la femme, « vassale de l'homme ». Il la plaçait à la base d'un fantastique système d'organisation judiciaire où ses conceptions sociales ne nous paraissent plus relever que du royaume d'Utopie.

Car cet innovateur réaliste, cet esprit pratique auquel on doit la révolution de presse qui allait établir un « quatrième pouvoir », nous apparaît, la plume en main, comme un grand remueur de chimères. Il rêvait de faire de la femme le chef de famille, le maître légal dont les enfants porteraient le nom ; il s'était mis en tête de transformer la nation en une sorte de vaste société d'assurances mutuelles, où l'« inscription de vie » remplacerait l'état civil. On a peine à prendre au sérieux d'aussi mirobolants systèmes.

Il y a, dans l'œuvre de Greuze, une *Jeune fille à la colombe* à laquelle Diderot eût certainement fait place dans ses *Salons*, si le tableau avait été peint de son vivant. Elle est charmante d'ingénuité, auprès de son oiseau aussi palpitant qu'elle. Le modèle de cette aimable toile s'appelait Adélaïde-Marie Fagnan. A seize ans, elle épousa un magistrat, M. Dupuy, et il faut croire que sa vie s'épanouit en marge de ce mariage de raison, puisqu'elle eut, par la suite, d'une liaison avec le comte Alexandre de Girardin, un bâtarde qu'elle fit éléver en cachette, au pays normand.

Ce fut un « enfant du siècle », un de ces enfants « ardents et pâles » que nous dépeint Musset dans sa *Confession*. Son rêve était d'avoir des éperons pour faire du bruit. Il en fit, dès sa majorité, en jetant aux orties son nom de convention, — Émile de Lamotte, — pour prendre celui de son père, grand veneur du roi Louis XVIII. Geste hardi qui dut plaire au romantisme naissant. Un roman autobiographique, *Émile*, que le jeune homme venait de publier, annonçait cette audace en esquissant, — trente ans avant le *Fils naturel* de Dumas fils, — le procès de la société, le plaidoyer de l'enfant adultérin. La fougue de ce livre de début donna le change à Jules Janin, qui eut l'imprudence de crier au chef-d'œuvre.

Une petite chambre des Champs-Élysées, dans le quartier même où il aura plus tard un pompeux hôtel à colonnades, abrite ce combatif débutant dont la tête bouillonne de projets. De malheureuses spéculations, pendant son court passage dans les bureaux d'un agent de change, ont réduit de moitié la rente de 1200 francs où se résume tout son avoir. Mais il est riche d'ambition, impatient de tenter l'essai de ses conceptions neuves. En 1828, il fonde avec Lautour-Mézerai un journal de reproduction, *le Voleur*, qui inaugure une formule. L'année suivante, il lance *la Mode*, où Eugène Sue va faire ses débuts. Le succès vient, assez complet pour que le jeune journaliste puisse songer au mariage. En 1831, il épouse Delphine Gay, une « muse » de vingt-sept ans, qui n'a guère d'autres richesses que sa beauté et son renom.

Un salon, une jolie femme, c'était déjà quelque chose, à cette époque, pour un « arriviste ». Et Girardin, avant que le mot n'existaît, en était un, possédé de la fiévreuse ambition de brûler les étapes, de se pousser dans les milieux où son activité trouverait d'utiles alliés. C'est par là qu'il conquit Delphine, en dépit de son strabisme, de sa myopie et de sa petite taille. Il avait

certainement fait miroiter aux yeux de la poëtesse le parti qu'elle pourrait tirer des créations de presse qu'il projetait. En le choisissant, elle qui, au dire de sa mère, avait écarté tant de brillants prétendants, elle faisait confiance à un avenir. Reconnaissions qu'elle n'eut pas tort. Girardin, bon juge, l'orienta dans sa voie. C'est par ses romans, par son théâtre, par la verve de ses *Lettres parisiennes* que M<sup>me</sup> de Girardin nous intéresse encore, bien plus que par les chants inspirés qui avaient valu à sa radieuse jeunesse une complaisante renommée.

Trois ans après son mariage, voici Girardin député. Le collège de Bourganeuf l'envoie à la Chambre. Tout de suite, il s'y fait place parmi les hommes de juste milieu, du tiers parti. Il ne vise pas à la popularité qu'on acquiert en se faisant l'instrument d'une coterie. Il saura, s'il le faut, tenir tête à l'opinion. Le groupe des conservateurs progressistes, dont il va devenir le chef, est bien le camp sans trop strictes frontières qui convient à sa mobilité politique.

Mais sa vraie tribune n'est pas à la Chambre. Il la trouve bientôt en fondant *la Presse*, le 1<sup>er</sup> juillet 1836. L'abonnement y coûte moitié moins qu'au guichet des autres journaux (40 francs au lieu de 80). Et cela, grâce aux annonces, auxquelles il donne un développement qui ameute tous ses frères. Innovation d'importance, puisqu'elle crée le journal populaire, ouvre la voie au moderne rayonnement de l'information et de la publicité. Le succès est immédiat : 10 000 abonnés en trois mois. Deux ans après sa fondation, en 1838, *la Presse* affirme ses annonces au prix de 150 000 francs, chiffre énorme pour l'époque et qui consacre une décisive victoire.

Elle aura bientôt sa rançon. Girardin voit se liguer contre lui tous ceux qu'inquiètent sa réussite et le succès de ses campagnes. On l'accuse de changer en un trafic vulgaire le « sacerdoce » du gazetier. On arrache ses affiches, on lacère ses prospectus. Les pamphlets, les provocations s'accumulent. L'un des adversaires les plus acharnés est un certain Capo de Feuillide, rédacteur au *Bon sens*. Armand Carrel, du *National*, le soutient avec tant de fougue qu'une polémique s'engage. Un envoi de témoins devient inévitable. Le 22 juillet 1836, Carrel et Girardin s'alignent à quarante pas dans le bois de Vincennes. Deux coups de feu : le fondateur de *la Presse* s'affaisse, la cuisse gauche traversée, tandis que son adversaire, mortellement blessé d'une balle dans l'aïne, s'écroule pour ne plus se relever.

Il faut dire, à l'honneur d'Émile de Girardin, que cette tragique rencontre fut le remords de toute sa vie. Dans son premier livre, huit ans plus tôt, il avait écrit prophétiquement que « les précautions et le mystère dont s'entourent le duel ressemblent aux préparatifs d'un crime ». Il n'en voulut plus commettre malgré lui. Il refusa, dès lors, d'aller sur le terrain, pour quelque raison que ce fût.

Et les prétextes, pourtant, ne lui manquèrent pas.

Combattu, injurié, menacé, invalidé après sa réélection en 1839, accablé de procès où il doit se justifier tantôt d'avoir distribué des dividendes fictifs, tantôt de s'être vendu au Gouvernement russe à propos de la question polonaise, contraint à plaider sa cause de jury d'honneur en tribunal, au risque de retrouver parmi ses juges, comme il en eut un jour la surprise, l'infortuné mari de sa mère, Girardin fait tête à tous ses ennemis, mais sur le seul terrain de la polémique et du droit. Les grondements populaires eux-mêmes, les attroupements qui menacent de briser ses presses le trouvent à son poste, de jour et de nuit. Il dîne on ne sait où, quand il peut. Le 24 juin 1848, à la veille de son arrestation, il fait passer à sa femme un court billet pour lui conseiller, si leur hôtel des Champs-Élysées est envahi, « d'ouvrir les portes à deux battants et d'être affectueusement polie ». Onze jours de Conciergerie, dont il occupe les loisirs à écrire une étude sur Turgot, n'ont pas raison de son équilibre. A peine libéré, on le retrouve sur la brèche, la plume en main, au travail dès cinq heures du matin, dans sa chambre sans feu où il s'enveloppe d'une sorte de froc monacal pour écrire, avant de monter à cheval ou de recevoir ses visites, l'article quotidien haché de formules à l'emporte-pièce.

Écrivain, non ; mais journaliste infatigable. Il ne craint pas de se répéter, de varier plus la forme de ses articles que le fond : car il estime que l'idée la plus simple ne fait pas son chemin du premier coup. Ses périodes à tiroirs, son style à facettes et tout miroitant d'antithèses, laissent aujourd'hui une impression de lassitude. C'est qu'il improvisait au jour le jour, pour un public dont les passions nous échappent. « Je n'impose pas : j'expose », expliquait-il lui-même.

Être ministre fut l'obsession de toute sa vie. Il ne la réalisa jamais, même pas lorsque, rallié à l'Empire libéral, il put se croire sur le chemin du pouvoir. Lui aussi aurait pu dire : « Ils m'ont tout offert, j'ai tout accepté : je n'ai rien reçu. »

Il fut, malgré tout, une puissance. Il eut ses protégés, ses clients, voire même ses élèves, puisque *la Presse* repréSENTA assez bien, suivant le mot d'Odysse-Barot, « l'école normale du journalisme ». Homme d'affaires, il discerna le premier la force du « quatrième pouvoir », l'omnipotence de la publicité commerciale et financière. Mais sa caisse ne l'hypnotisait pas. Il eut aussi le sens des réformes heureuses : nul avant lui ne s'était avisé de donner un titre à chaque article, de guider l'attention du lecteur dans le chaos des pages grises. Il pressentit l'avenir du roman-feuilleton et s'attacha des débutants qui s'appelaient Balzac, George Sand, Eugène Sue. *La Mode*, fondée par lui, accueillit le premier dessin de Gavarni. A *la Presse*, Théophile Gautier est son critique théâtral.

La qualité maîtresse d'Émile de Girardin, cherchons-la dans son goût de la lutte. Traduit à la barre de la Chambre des pairs en 1847, à l'occasion d'un article où il a dénoncé avec indignation une vénale promesse de pairie, il se défend lui-même. « Toute vérité opprimée, dit-il, est une force qui s'amasse. » Cent trente-quatre boules noires sur cent quatre-vingt-dix-neuf votants lui donnent raison en l'acquittant. « En le noircissant, nous le blanchissons », note Hugo dans ses *Choses vues*.

La fin de Girardin fut triste. Immobilisé par la paralysie, lui dont l'action était la vie, il connut l'atroce angoisse d'une diminution physique en pleine lucidité d'esprit.

Ses conceptions ont fait école. En bouleversant les routines de la vieille presse doctrinaire, en s'avisant le premier des ressources illimitées de l'annonce, il a jeté les bases du journalisme moderne. Est-ce à dire qu'il avait tout prévu de son prodigieux développement ? Nous ne le croyons pas. L'empîtement de l'information sur la discussion politique, la brièveté de l'éditorial quotidien chagrinerait sans doute son humeur combative. Ce franc-parler, cet liberté complète qu'il appelait de tous ses vœux, il s'étonnerait que les journaux à grand tirage n'en fassent pas un large usage. Car ce lutteur n'était à son aise qu'en pleine bataille. Dans la toute-puissante presse d'aujourd'hui, industrialisée, outillée pour être surtout l'écho sonore des dernières nouvelles du monde entier, reconnaîtrait-il son œuvre ?

CHARLES CLERC.

---

# REVUE SCIENTIFIQUE

---

## L'ILLUSION CINÉMATOGRAPHIQUE

---

Le cinéma soulève divers problèmes techniques passionnantes dont nous avons déjà, ici même, examiné quelques-uns et qui touchent aux données les plus récentes de l'acoustique et de l'électro-optique.

Encore plus passionnantes peut-être, — si tant est que les passions soient commensurables, — sont les questions purement physiologiques et psychologiques qui sont à la base, à l'origine du cinéma. En effet, elles sont connexes du problème même de l'esprit humain, et nous allons voir que ce cinéma, tant méprisé et tant honni de certains puristes, nous oblige à plonger, en plein tuf, jusqu'aux racines mêmes du mystère de la connaissance.

Comment est prise une bande cinématographique ? L'opération a lieu dans un appareil photographique où le film vierge se déroule d'un mouvement discontinu ; une petite partie du film, — qui, dans le cas du film dit *standard* couramment projeté dans les salles, est limitée par une fenêtre d'environ  $18 \times 24$  millimètres de côté, — se trouve immobilisée un instant dans le plan focal de l'objectif de prise de vue. Le mécanisme de l'obturateur de cet objectif est réglé de telle sorte qu'il soit ouvert pendant cette période d'immobilisation du film. Puis, le mécanisme d'entraînement actionné par la manivelle de l'opérateur fait avancer le film d'une quantité exactement égale à la hauteur (18 millimètres) de la partie qui vient d'être impressionnée, et la partie qui suit s'y substitue dans le champ de l'objectif ; ledit

mécanisme d'entraînement est solidaire de l'obturateur et fait que celui-ci reste devant l'objectif pendant cette période d'avancement du film pour s'ouvrir aussitôt après, pendant la nouvelle période d'immobilisation et la pose de l'image suivante. Et ainsi de suite. On a donc sur le film une série d'instantanés successifs, sur chacun desquels, — et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, sinon les images photographiques seraient floues, — les gestes des personnages et le décor ou paysage sont fixes. Pratiquement, on prend ainsi chaque seconde un nombre d'images qui varie de quinze à cinquante environ.

Dans l'appareil de projection agit un mécanisme analogue en principe, — quoique plus ou moins différent en réalité. Il est évident que, pour que la scène projetée se déroule avec la même vitesse qu'elle avait dans la réalité, il faut que le nombre d'images projetées par seconde soit égal au nombre d'images enregistrées chaque seconde à la prise de vue. Si on tourne plus vite à la projection qu'à la prise de vue (et c'est quelquefois nécessaire lorsque celle-ci a été faite trop lentement pour donner un nombre suffisant d'images par seconde, nous verrons pourquoi tout à l'heure), on aura une accélération de la scène ; on se sert couramment de cet artifice pour obtenir certains effets scéniques.

Si, au contraire, on tourne plus lentement à la projection qu'à la prise de vue (et ceci exige qu'on ait photographié chaque seconde un nombre d'images suffisant pour que, même avec cette projection moins rapide, le nombre des images projetées chaque seconde reste encore supérieur au minimum dont nous parlerons), on aura ce qu'on appelle un *ralenti*, c'est-à-dire cette espèce de film qui permet d'analyser de si curieuse façon les phases des mouvements.

De tout cela, il résulte donc finalement que, dans la projection d'un film cinématographique, on produit successivement sur l'écran des images parfaitement immobiles de la scène enregistrée, images dont chacune est un instantané de cette scène. Les gestes des personnages et les mouvements des objets sont donc figés et immobilisés sur chacun de ces instantanés ; et chacun de ces instantanés reste lui-même parfaitement immobile sur l'écran pendant le court moment où le spectateur le voit. Il cesse d'être visible pendant que l'obturateur de l'objectif de projection intercepte la lumière et que l'image de l'instantané suivant vient se substituer sur l'écran à celle du premier.

Et alors, voici le problème, le problème essentiel qui se pose :

Comment est-il possible que la vision d'une série d'images immobiles de gestes figés puisse nous donner apparence d'un mouvement des personnages et des objets ? Que cette apparence nous soit réellement donnée par la projection cinématographique, c'est ce que l'expérience démontre, c'est un fait réel et sans lequel il n'y aurait pas de cinéma. Mais comment ce fait extraordinaire, — bien que la plupart des spectateurs de nos salles n'y aient jamais pensé, pas plus qu'ils ne pensent au soleil qui leur dispense la vie, — comment ce phénomène est-il possible, est-il explicable ou du moins concevable ?

C'est ce que je voudrais examiner brièvement, et j'espère montrer par cet examen que, de Socrate ou d'Épicure à Berkeley, il n'est sans doute aucun philosophe digne de ce nom, — peut-être un peu galvaudé, — qui n'eût tenu à honneur de se passionner pour le cinéma... du moins sous l'angle psycho-physiologique.

\* \* \*

L'apparence, l'illusion du mouvement continu et lié fournie par une série discontinue d'images immobiles, est ce que nous appellerons « l'illusion cinématographique ».

Cette illusion n'a pas échappé à ceux qui depuis quelques années ont réfléchi sur ce qu'on appelle le septième art... et qui n'est encore que le dernier des arts. Dans les traités et manuels où, pour l'honneur de l'esprit humain, on trouve sporadiquement quelques considérations théoriques insérées dans des recettes à faire les scénarios, nous avons lu maintes fois l'explication généralement admise de l'illusion cinématographique. Cette explication, en quelque sorte orthodoxe, consiste à invoquer, pour expliquer ladite illusion, la « persistance des impressions lumineuses sur la rétine ».

Cette persistance consiste en ceci : si on produit un phénomène lumineux instantané, par exemple une étincelle électrique, dont la durée est bien inférieure à un millième de seconde, nous la « voyons » pendant un temps beaucoup plus long et qui, d'après ce qu'on lit dans les vieux traités de physiologie et de physique, serait d'environ un dixième de seconde. C'est ce même phénomène qui fait qu'un éclair, malgré sa durée en réalité imperceptible, nous paraît toujours visible pendant un temps appréciable.

Par suite du même phénomène, lorsqu'un jongleur, comme il arrive dans les cirques, agite rapidement à bout de bras une

torche enflammée, nous voyons un cercle continu de feu. De même la pluie qui tombe sous forme de grosses gouttes séparées apparaît dans l'air comme un faisceau de filets liquides ininterrompus. La corde tendue d'un violoncelle libre, lorsqu'on la pince assez rapidement pour que la vision d'une de ses deux positions extrêmes n'ait pas encore cessé lorsqu'elle occupe déjà l'autre, et c'est ce qui fait que cette corde vibrante prend pour nous l'aspect d'un fuseau. C'est aussi pourquoi la roue à rayons d'une auto ou d'une locomotive marchant assez vite nous paraît remplacée par une roue continue, pleine, et d'ailleurs plus ou moins transparente suivant la largeur relative des vides et des pleins de la roue. On explique cette persistance par le fait que la lumière agit sur la rétine, en y décomposant photochimiquement certaines substances instables dont les produits de décomposition, à leur tour, agissent chimiquement sur le nerf optique : tout cela ne se fait pas instantanément et demande un certain temps.

Tel est le phénomène invoqué dans l'explication classique, — et j'emploie ce qualificatif dans son sens le plus péjoratif, — de l'illusion cinématographique. Si, disent les rabâcheurs de cette explication, nous avons au cinéma l'illusion d'un mouvement continu, c'est parce que l'impression, dans notre rétine, de chaque image projetée sur l'écran, dure un dixième de seconde et y persiste encore, alors que l'image suivante est déjà projetée.

Or, si ingénieuse qu'elle soit, il est évident que cette explication ne tient pas debout.

Considérons, en effet, une série d'images cinématographiques successives, de l'une à l'autre desquelles un objet ou un personnage se déplace rapidement. On projette actuellement au cinéma à une cadence qui varie de 24 à 48 images par seconde. Si l'impression de chaque image persiste sur la rétine pendant un dixième de seconde, il est clair que l'œil la verra encore lorsqu'il voit déjà l'image suivante et même les deux images suivantes au moins ; les objets en mouvement lui paraîtront flous et leurs gestes successifs superposés, de même qu'une roue à rayons tournant vite paraît pleine.

Donc, non seulement la persistance des impressions rétinianes n'explique pas l'illusion du mouvement continu au cinéma, mais elle rendrait celle-ci impossible, si elle durait avec toute son intensité un dixième de seconde, comme le croyaient nos anciens. Heureusement ceux-ci se trompaient, et des mesures récentes ont montré

que la durée apparente des impressions rétinien-nes est environ trois fois plus petite.

En réalité, la durée des impressions rétinien-nes est loin d'être constante et dépend de beaucoup de facteurs. Il résulte d'une série de recherches magistrales, faites récemment par l'éminent psychophysiologiste qu'est M. Henri Piéron, qu'elle peut varier du simple au quintuple, selon l'intensité et la nature de la lumière considérée, qu'elle diminue quand l'intensité lumineuse augmente et qu'elle est, dans certaines conditions, inférieure à un cinquantième de seconde.

C'est précisément cette brièveté de la durée des impressions rétinien-nes qui fait, en tenant compte aussi de l'intensité décroissante de la sensation produite, que l'illusion cinématographique n'est pas impossible.

Le seul phénomène où intervienne utilement la durée des impressions rétinien-nes, est celui du « papillotement » qui se produit lorsque le nombre des images projetées par seconde est trop faible. C'est ce « papillotement » qui fait qu'il y a intérêt à projeter par seconde les images à une fréquence supérieure à un minimum donné. Au delà de cette fréquence, la persistance des impressions rétinien-nes agit pour supprimer la discontinuité apparente des sensations qui cause le papillotement.

Il est probable, d'ailleurs, qu'on arriverait à diminuer encore notablement la perturbation causée par celui-ci dans les projections à faible fréquence, si les techniciens s'occupaient de raccourcir, au profit du temps de projection effective, le temps d'obturation, c'est-à-dire d'obscurité qui sépare la projection de deux images successives. Il a été établi, en effet, notamment par M. Henri Piéron et ses collaborateurs, que ce qui intervient dans les sensations et les perceptions produites dans la projection et la vision d'images successives, c'est, non seulement la fréquence des images, mais aussi leurs intervalles relatifs, c'est-à-dire leur durée par rapport à celle des extinctions, et aussi la valeur absolue de ces intervalles.

Nous savons maintenant que l'illusion de mouvement continu et lié obtenue au cinéma n'est pas justifiable de l'explication classique. Comment donc l'expliquer ?

Il semble que pour cela on doive faire appel à un processus non plus purement physiologique ou physique, mais psychologique et mental. Notre cerveau a une tendance irrésistible à créer

une continuité représentative entre des sensations distinctes et séparées. Deux pointes d'aiguilles qu'on applique sur la peau assez près l'une de l'autre ne donnent qu'une seule sensation de piqûre. En regardant à une certaine distance des taches discontinues jetées d'une manière désordonnée sur une toile ou un tableau noir, on les voit réunies par des lignes régulières et en quelque sorte organisées. C'est ce qui explique certains beaux et curieux effets du « pointillisme » en peinture. C'est aussi de la sorte que les astronomes expliquent aujourd'hui cette autre illusion qui s'appelle les « canaux » de Mars, lesquels sont des apparences dues à des taches sporadiques que notre œil mental intègre en lignes géométriques et continues.

Si, comme l'assure la théorie récente des quanta, — mais jusques à quand ? — le monde physique est discontinu et granulaire, la forme de notre entendement lui impose, au contraire, une allure continue, et c'est peut-être là une nouvelle incompatibilité, une nouvelle cloison étanche, une nouvelle incommensurabilité entre notre pensée et le monde extérieur. En tout cas, notre cerveau, ce n'est pas douteux, est un appareil intégrateur et dont la nature est de lier ces différencielles que sont nos sensations.

On doit voir là une des raisons profondes de l'illusion cinématographique. Mais cette tendance au continu, cette interpolation liée de nos sensations, il est évident qu'elle doit s'accomplir encore bien plus aisément et plus spontanément, s'il s'agit de sensations que toute notre expérience antérieure et que toutes nos représentations, — innées ou acquises, — du monde extérieur nous ont accoutumés à considérer comme émanant d'objets en mouvement lié et continu.

Si on projette, avec un dispositif approprié, deux lignes droites éclairées se détachant sur un fond sombre, et qu'on varie les conditions d'éclairement et d'intermittence des deux images, on « verra » dans certaines conditions distinctement et séparément les deux lignes ; dans d'autres conditions, on verra les deux lignes comme réunies par une infinité de lignes intermédiaires ; dans d'autres conditions enfin, on ne verra qu'une ligne qui semblera passer de la position de la première ligne à celle de la seconde (ce qui est précisément l'illusion cinématographique).

Or, il est certain, — et je crois même, ce qui est la meilleure certitude, que cela a été prouvé par l'expérience, — que si nous cherchons les conditions dans lesquelles les images discontinues

de deux points ou de deux lignes se rapprochant l'une de l'autre nous donneront l'illusion de se déplacer d'un mouvement continu, et si nous refaisons la même recherche en remplaçant les images de nos deux points ou lignes par celles d'un ballon de foot-ball et d'un pied sportivement chaussé, nous constaterons que l'œil est beaucoup plus tolérant et accommodant dans le second cas que dans le premier.

C'est que, soit par suite d'une expérience acquise qui agit comme une sorte de réflexe mental, soit même que cette expérience soit le fruit inné en nous d'une longue hérédité, nous interprétons toujours, et en quelque sorte inconsciemment, nos sensations de manière à en tirer une représentation des phénomènes.

Et cette représentation est telle, suivant la juste et belle formule d'Helmholtz, que « nous nous figurons toujours l'existence, dans le champ visuel, d'objets tels qu'ils devraient s'y trouver pour produire la même impression sur l'appareil nerveux, lors de l'exercice normal et ordinaire de l'œil ».

Cette règle ne s'applique pas seulement à la vision. C'est parce qu'elle est vraie de tout le domaine sensoriel que les amputés localisent leurs perceptions à la surface périphérique où elles sont en effet d'habitude localisées, et parfois la nuit ont des sensations douloureuses tellement vives dans l'extrémité de leur membre absent qu'ils sont obligés d'y porter la main pour s'assurer qu'il leur manque réellement.

Nos jugements inconscients, nos inductions inconscientes, consécutifs à nos sensations acquises, fruits de l'habitude, de la normalité, de l'expérience, de l'hérédité, sont donc la cause de l'illusion cinématographique. Et c'est dans Berkeley qu'il faut finalement chercher l'explication de cette illusion, puisqu'il a le premier étudié l'influence de la mémoire sur les perceptions visuelles, examiné les raisonnements inductifs auxquels, inconsciemment, elle donne lieu et dont il a montré qu'ils se produisent avec tant de rapidité que nous ne les remarquons pas si nous n'y portons pas particulièrement notre attention.

De tout cela il résulte nécessairement que le comportement mental, — pour employer le mot à la mode, — qui nous fait intégrer en mouvement et en continu les immobiles discontinuités cinématographiques, agira d'autant plus aisément que les sensations interprétées seront plus exactement conformes aux schémas

naturels qui étaient antérieurement recueillis par cette sorte de mémoire inconsciente qui régit nos perceptions.

Par conséquent, plus les gestes cinématographiés seront naturels, vrais, plus il suffira d'un petit nombre d'images pour évoquer dynamiquement le mouvement suggéré. C'est pourquoi certains de ces dessins animés, si justement admirés aujourd'hui dans le cinéma, doivent tout leur attrait à ce que l'artiste a su choisir et définir, parmi les attitudes discontinues à projeter, celles qui sont les plus caractéristiques, les plus suggestives de mouvement. A côté de cela, un dessin publicitaire fait par un artiste médiocre, et comportant cependant la même fréquence d'images, donnera une impression désagréable de gestes saccadés. Et c'est pourquoi, on l'a fait observer, être photogénique, c'est peut-être, en fin de compte, être apte tout simplement à un nombre restreint, mais caractéristique d'attitudes et de gestes suggérant l'action, dynamogènes. Et là doit résider une des différences essentielles du jeu de l'acteur théâtral et de celui de l'acteur cinématographique.

En tout cas, on jugera sans doute que les problèmes psychophysioliques soulevés par le cinéma ne sont pas de mince importance. Les astronomes... sans grand espoir, d'ailleurs... vont chercher le secret des choses par delà les étoiles, dans les espaces infinis dont le silence effrayait Pascal. Les physiciens, eux, cherchent ce secret dans le microcosme exquis des atomes.

Ils ont raison les uns et les autres, puisque tel est leur bon plaisir. Mais ils ont tort s'ils pensent ainsi dévoiler le grand mystère de la connaissance. Celui-ci est en nous et non là-bas, puisque le ciel étoilé comme le monde atomique ne nous sont connus qu'après avoir été filtrés d'abord par nos sensations et par notre jugement. Ce qui nous est extérieur ne s'offre à nous qu'après avoir pris d'abord la forme que lui impose notre personnalité, de même qu'un liquide prend la figure du vase où on le verse.

Et c'est ainsi que, finalement, notre « moi » est le commencement et la fin de toute connaissance. La psychologie est ou du moins devrait être la science qui renferme toutes les autres. Là, en tout cas, est la clef de ce singulier mystère qu'est la possibilité, qu'est l'existence même du cinéma.

CHARLES NORDMANN.

---

## REVUE MUSICALE

---

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA : *Faust*, opéra dialogué en cinq actes, paroles de Jules Barbier et Michel Carré, musique de Charles Gounod, version de la première représentation au Théâtre-Lyrique, le 19 mars 1859.

L'Opéra vient de rajeunir *Faust* de dix années. Il n'était pourtant pas en danger de vieillir. Plus puissante encore que le breuvage enflammé de Méphistophélès, la musique de Gounod l'embaume d'éternelle fraîcheur. On ne se lasse pas de l'entendre, depuis un peu plus de soixante ans qu'il fut admis à l'Opéra. Il venait, en 1869, du Théâtre-Lyrique, et avait fait toilette pour la circonstance. Les parties de dialogue avaient été converties en récitatifs, et un ballet, ajouté aux plaisirs de la nuit du Walpurgis, avait rendu nécessaires, dans les autres tableaux, quelques abréviations, dont avait pâti surtout le rôle de Siebel, l'amoureux éconduit. Le succès, interrompu par la guerre, reprit dès qu'elle fut terminée : c'est *Faust* qui obtient la faveur du public, si on en juge par le chiffre de la recette, quand l'Opéra rouvre ses portes, en juillet 1871. C'était *Faust* qu'on y jouait encore, le 31 juillet 1914, à la veille d'une autre guerre, dont personne ne prévoyait alors la durée. Il reparut, dès l'armistice, toujours alerte, malgré la perte d'une scène entière, celle qui se passe avant le retour des soldats, dans la chambre de Marguerite : l'obligation, due aux restrictions de la guerre et maintenue par les exigences syndicales, de ne pas prolonger le spectacle après minuit, avait requis ce sacrifice.

Pour ceux qui connaissent *Faust* au point d'en pouvoir fredonner tous les airs et remarquer la plus légère différence dans

le nombre des figurants ou la plantation du décor, il était, certes, intéressant de pouvoir comparer ce que l'œuvre célèbre est devenue, avec ce qu'elle était, quand pour la première fois elle s'offrait, timide encore, à l'appréciation d'un auditoire, sur la scène modeste du Théâtre-Lyrique, le 19 mars 1859. A ceux-là seulement est dédiée cette série, réservée à l'abonnement, de représentations pareilles à une exposition rétrospective. Les autres, qui veulent voir *Faust* selon l'usage établi, n'ont pas à s'inquiéter : ballet et récitatifs leur seront conservés sans dommage.

Est-ce la joie du retour qui me rendait plus sensible ? Car je faisais aussi, ce soir-là, ma rentrée à l'Opéra comme en un palais familier dont le luxe a pris la commodité d'une habitude et la douceur du souvenir. Et quelle maîtresse de maison m'en pouvait faire les honneurs avec plus de grâce, m'y mettre mieux à l'aise en me parlant un langage dont je saisiss toutes les finesse sans effort ? Mais au plaisir de retrouver une amie fidèle, s'ajoutait un attrait de surprise. « Vous me trouvez changée ? C'est ma robe. Elle vous plaît ? — Beaucoup. » C'est ce que je pouvais répondre, sans flatterie, car de longtemps je n'avais aimé *Faust* comme en cette rencontre.

Le vieux docteur, en son cabinet de travail aux murailles gothiques, porte toujours la houppelande et la barbe postiche qu'il dépouillera, en un instant d'obscurité, pour reparaître, rose de jeunesse, sous le bérét et la cape de velours du gentilhomme. Méphistophélès, qui lui accorde, moyennant un pacte aussitôt fait que dit, cette transfiguration, a repris cette fois le justaucorps écarlate, le mantelet, la plume au chapeau, l'épée au côté, la jambe nerveuse sous le bas rutilant. N'avait-on pas imaginé, à la reprise de 1907, de l'habiller d'un noir funèbre ? On peut rafraîchir le décor, refaire les costumes, améliorer, grâce au progrès de la science, un effet de lumière. Mais les lignes générales et le coloris ont été fixés, une fois pour toutes, par le goût de l'époque où l'œuvre fut conçue, et l'on n'y saurait toucher sans anachronisme. Méphistophélès, en 1859, est un diable à la mode du second Empire, hardi, fringant, galant, et joyeux drille.

Il faut sortir, il faut prendre l'air. Et voici la kermesse, qui n'est pas flamande mais allemande, d'une Allemagne qui danse la valse, vide des chopes de bière sur les tables de bois, sourit aux jacassements des commères, salue les bons vieillards en

bonnets fourrés, entonne de gais refrains : naïve, gracieuse, aimable et peu farouche, telle paraissait alors l'Allemagne aux Français, à ceux surtout qui, comme Gounod, aimaient ses récents musiciens, Weber et Schumann. « Il y a là de beaux mouvements de foule. » Nous connaissons cet éloge, qu'on décernait jadis, faute de mieux et en désespoir de cause, aux romans de Zola. De nos jours, combien de musiciens ont voulu l'obtenir ! On les croirait tous socialistes, à entendre ces cris séditieux, ces invectives, ces tumultes populaires. Mais c'est beaucoup de bruit pour peu de masque. Personne n'a jamais su nous émouvoir, devant une foule menaçante, comme Moussorgski dans l'acte de la révolte, de *Boris Godounov*, ni évoquer l'animation d'une place publique, en un jour de fête, comme Gounod en ce tableau de *Faust*.

Méphistophélès entre seul en scène. Il a perdu Faust en route, car le docteur rajeuni, plus étourdi qu'un écolier, « court après tous les jolis minois ». Il ne me déplaît pas d'entendre ces mots sur le ton de la conversation. Que gagneraient-ils à être mis en notes de la gamme ? Un peu plus tard, quand le diable interrompt la chanson du soldat Wagner, c'est en parlant qu'il doit le faire, non en chantant encore ; car, alors, comment s'y reconnaître ? Et le chanteur, surpris, son air coupé net, parle aussi pour lui dire : « Monsieur, de quoi vous mêlez-vous ? » MM. Narçon et Pernet, en ces deux rôles, donnent un accent aussi juste, une articulation aussi nette à la phrase qu'à la mélodie ; jusqu'aux profondeurs de la salle, chaque note porte, chaque syllabe est entendue. Nous ne reverrons plus le premier, tué, comme le lui prédit Méphistophélès, à la première affaire. Le second va montrer, dans le développement de son caractère, l'intelligence et le goût qu'il ajoute au talent du chanteur : sans gestes inutiles, sans bouffonneries déplacées, sans rictus romantique, la voix souple, mais ferme, et dont l'autorité s'impose, il a su tracer un Méphistophélès de haute mine, féroce séducteur.

Faust, c'est M. Villabella, qui a non seulement une voix éclatante, mais aussi de jolies nuances, et une prononciation chaleureuse, avec peut-être une pointe d'accent méridional qui dépasse de temps à autre, mais si soigneusement émuossée qu'il faut être averti pour l'apercevoir. Je n'en suis pas choqué : de tout temps les ténors amoureux sont venus de Toulouse.

Autre hommage à la tradition : la robe de Marguerite, taillée

dans l'étoffe solide, et d'un égal métrage, où l'on voit comprimée, sur les portraits du temps, la créatrice du rôle, M<sup>me</sup> Carvalho, dont la critique à l'envi célébrait les grâces et les charmes. C'étaient grâces robustes et charmes opulents. Mais Marguerite n'est pas Mélisande. Vierge de Germanie, elle ne se nourrit pas de l'air du temps, ne se paye pas de mots, quand elle aime, ni ne regarde aux conséquences de ses actes, qui ne se font pas attendre. Au bouquet de Siebel elle préfère, ingénument vénale, les bijoux de Faust. « Les grands seigneurs ont seuls un air si résolu, avec tant de douceur ! » Siebel n'est qu'un « pauvre garçon » ; ce n'est, hélas ! même pas un garçon.

Le goût du travesti nous a passé. Ne le regrettons pas. Au dix-neuvième siècle, c'était un emploi réservé aux voix aiguës et aux chanteuses à taille fine que celui de ces collégiens du moyen âge, pages à madrigaux et culottes bouffantes, un peu agaçants aujourd'hui, comme un mensonge qui ne trompe personne. Mais il faut faire grâce à Siebel, parce que Gounod a su nous apitoyer sur sa vraie tendresse.

Quels délicats soupirs s'exhalent de l'orchestre ? Brise sur les feuillages ou sanglot contenu ? La scène du jardin s'annonce. Voici l'abandon du premier aveu, avec sa mélodie tombante qui cherche et trouve son appui comme un bras sur l'épaule, sans autre témoin que ce grave accord des contrebasses, répandu dans le ciel nocturne. Puis, en prélude à l'entrée de Marguerite et à sa chanson ancienne, le refrain que les clarinettes en tierce, sur la quinte des bassons immobiles, imprègnent de tristesse. Effet aussi étrange et saisissant que, dans *Petrouchka*, l'imitation, par un procédé analogue, de l'orgue mécanique. Je sais, par ce rapprochement, ne pas déplaire à M. Stravinski, trop bon musicien pour ne pas reconnaître en Gounod un maître de l'orchestre.

Aussi les contemporains ne lui ont-il pas ménagé l'épithète, qui le rendait suspect, de symphoniste. Ils avaient tort. Gounod, pareil à un peintre habile, sait aviver le coloris par des touches légères et n'a pas besoin, comme Wagner, de reléguer son orchestre au sous-sol pour en abaisser, entre la scène et la salle, l'opaque barrière. Sans ce grossier artifice, c'est par les invisibles baies qu'il ménage entre les instruments que le chant passe, avec les paroles dont il observe l'accent, épouse le contour, accuse le caractère. Gounod a dit lui-même sa déception, quand il a entendu l'air de Faust à son entrée dans le jardin, traduit en langue italienne :

« Salut, demeure chaste et pure. » Le mot italien qui signifie *chaste* est *casta*. L'idée est exactement la même, mais quelle différence, entre ces deux syllabes éclatantes, et l'unique voyelle qui s'efface devant les consonnes, s'amortit encore d'un *e* muet en sourdine, dans le mot français ! A chaque retour de ce terrible *casta*, le musicien avait envie de se boucher les oreilles, honteux du contre-sens, quand Faust, devant tant d'innocence, ose à peine avouer son émoi tentateur. Gounod est un des musiciens qui ont le mieux entendu les nuances de la langue française. Mérite rare, surtout de nos jours où tant de compositeurs imposent aux paroles les grands écarts de la déclamation wagnérienne, ou affectent de placer à faux l'accent tonique, par une plaisanterie bien froide, pour peu qu'elle se prolonge.

Quelle leçon pour eux, s'ils la pouvaient comprendre, que la scène où Marguerite au rouet arrête sa chanson, surprise par un souvenir : « Qui était ce jeune homme ? Sans doute un grand seigneur. Il n'y faut plus penser. » La mélodie, tour à tour, s'arrête sur la même note, interdite, s'élance étourdiment, se résigne au devoir sans plaisir. Et c'est ainsi que la distraite nous livre le secret d'une vertu candide et fragile. Ensuite, que de grâce et d'esprit dans le contraste entre les deux couples qui vont et viennent parmi les bosquets du jardin, Faust empressé auprès de Marguerite sans défense, pendant que Méphistophélès détourne l'attention d'une crédule gouvernante ! Mme Montfort joue ce rôle avec le naturel d'une excellente comédienne. C'est bien une scène de comédie, tendre et plaisante par épisodes alternés, comme on en trouve dans le théâtre de Marivaux et de Musset. Aussi se termine-t-elle, tout naturellement, par un chassé-croisé rapide où l'on chuchote dans la nuit, l'un cherchant l'autre et se trahissant par méprise, le retour de Siebel déçu et jaloux compliquant la situation, que Méphistophélès, réfugié dans l'ombre, observe en se moquant. Jeu de colin-maillard où nous voudrions crier « casse-cou » à l'imprudente ; farce mélancolique et qui finira mal.

Les importuns sont partis. Dans le silence du jardin et la fraîcheur nocturne qui monte de l'orchestre en suaves accords, Faust, retenu par son compagnon, contemple une fenêtre qui s'éclaire ; et je songe à une autre fenêtre, celle de la tour où Mélisande se penchait pour effleurer de ses longues tresses le front levé de Pelléas : « Je les noue autour de mon cou. » Ai-je tort ? Non, certes, puisque Gounod disait, un jour, à mon admirable et

**regretté** ami Camille Bellaigue, en écoutant cette scène : « Sens-tu des cheveux de femme autour de ton cou ? » La ressemblance est dans l'idée, non dans le style. Mais à quarante ans de distance, ce sont musiciens de la même lignée : musiciens de France, ennemis de l'emphase et nés pour l'harmonie, à qui un trait suffit pour aller droit au cœur.

Marguerite est seule en sa chambre. Si elle se montre à la fenêtre, des cris moqueurs montent de la rue. Faust l'a quittée. Celles à qui elle faisait envie se vengent maintenant. Malgré l'enfant, il l'a quittée, entraîné par Méphistophélès. C'est ce que nous apprennent quelques mots échangés avec dame Marthe, puis avec Siebel, qui voudrait la consoler, ou punir l'infidèle. Mais rien ne peut la consoler, et elle ne veut pas qu'il arrive malheur à Faust. Siebel chante alors un air délicieux de tendresse affligée, dans une clarté transparente comme un reflet céleste, où passe le souvenir de Mozart. Voilà bien des comparaisons. C'est qu'à la musique de Gounod rien de ce qui est musical ne demeure étranger. Mais c'est le choix des expressions, leur mise en place et l'accent qu'elles prennent, qui en fait la beauté rare.

Voici de graves nouvelles. La guerre est terminée, les soldats vont rentrer dans la ville. Valentin, le frère de Marguerite, est avec eux. Dame Marthe et Siebel s'inquiètent. Comment lui apprendre ce qui s'est passé en son absence ? Siebel doit s'en charger.

La scène change et représente, à l'entrée de la ville, le pont sur la rivière, les toits couverts de neige, l'église d'un côté, de l'autre la maison de Valentin et de sa sœur. La marche et le chœur martial des soldats sont acclamés, et à juste titre, comme toujours. Valentin est si heureux de retrouver son foyer, que Siebel n'a rien osé lui dire. C'est la sérenade ironique de Méphistophélès qui lui fait reconnaître en Faust l'auteur du déshonneur. Il le provoque, mais succombe, parce que le diable a paré les coups qu'il porte. Marguerite accourue reconnaît sa malédiction, sur des notes funèbres et qui descendent vers la tombe. M. Singher chante et prononce les mots terribles avec une émotion profonde.

Elle veut se rendre à l'église. Méphistophélès, caché dans un pilier du porche, l'en empêche. C'est ainsi que la scène doit être présentée. Je ne sais pourquoi on avait imaginé de la transporter dans l'intérieur de l'église, ce qui exigeait un changement de décor et obligeait le diable à pénétrer en un sanctuaire qui lui est évidemment interdit. Les chants lugubres du chœur, la rigueur

implacable de l'orgue, la menace des trombones et des trompettes en sourdine, les imprécations du démon, les cris terrifiés de la pécheresse font de cet épisode un des plus dramatiques que l'on ait vus sur la scène lyrique, parce que l'auteur n'y a rien ajouté, ni bruit intempestif, ni dissonance provocante, fidèle au sentiment qu'il sait traduire sans jamais offenser les lois de la musique souveraine.

La nuit du Walpurgis, où Faust cherche l'oubli, n'est qu'un tableau, mais admirable de composition, en un coloris dont l'éclat en profondeur fait songer à Gustave Moreau et où l'on reconnaît le goût artistique de M. Pierre Chéreau, régisseur général de l'Opéra.

La scène de la prison s'explique désormais. Quand on supprime celle de la chambre, il est impossible de deviner le crime dont Marguerite fut convaincue, puisqu'il n'a jamais été question de son enfant. Scène admirable, avec ces réminiscences, comme en rêve, des jours heureux, et la prière, qui jaillit enfin, s'élève au ciel, transposée de plus en plus haut dans un enthousiasme de repentir et d'espérance.

Je reconnais qu'on peut regretter le ballet dont les airs sont agréables, les pas célèbres. Il était possible, avant la guerre, de le donner sans supprimer la scène, aussi belle que nécessaire, de la chambre. Aujourd'hui, de stricts horaires s'y opposent. Voilà ce qu'on appelle le progrès.

LOUIS LALOY.

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINÉ

---

## LA CONFÉRENCE DE GENÈVE

La force des faits illustre, par contraste, la vanité des mots. C'est un spectacle d'une singulière et profonde ironie que cette Conférence pour le désarmement qui s'ouvre au bruit lointain du canon. Ce n'est pas nous, certes, qui nierons la puissance des idées : elles mènent le monde ; mais c'est à la condition qu'elles prennent racine dans le sol fertile des réalités ; on ne redresse la nature qu'en lui obéissant. N'allons pas confondre les idées avec l'idéologie. Ce n'est pas, d'ailleurs, d'idées, peut-être même pas d'idéologie qu'il s'agit à Genève, mais d'intérêts très précis qui ne se donnent pas la peine de se dissimuler et de passions très dangereuses qui s'étalent au grand jour.

Certes, parmi les soixante délégations qui sont arrivées à Genève l'amour désintéressé de la paix anime le plus grand nombre. C'est là, il faut le dire, un spectacle impressionnant, qui honore l'humanité. Mais, précisément, le danger est de laisser croire à tous ces braves gens que le chemin de la paix passe par ce palais de verre,

Insolite vaisseau d'inanité sonore,

où se range la foule des délégués, des experts, des secrétaires. C'est une faute, d'entraîner tant de bonnes volontés vers des déceptions inévitables et que souhaitent ceux-là même qui font montre d'un zèle plus bruyant pour le désarmement. Ces délégations venues de très loin, animées des plus généreuses intentions, mais étrangères à tout ce qui, derrière les apparences, constitue le fond même du débat, risquent de se trouver dans l'obligation de se pro-

noncer sur des questions qui ne les intéressent pas directement et dont les répercussions, s'ils viennent à se tromper, resteront pour eux sans danger. Nous avons déjà, à plusieurs reprises, indiqué notre opinion sur ce caractère d'universalisme que la Société des nations cherche à donner à tout ce qui émane d'elle ; c'est une conséquence de la paternité du président Wilson et des doctrines kantiennes dont il était imbu ; c'est, pour la Société des nations, un danger de mort. Il ne convient pas aux hommes qui diffèrent les terroirs où ils sont nés, les patries qui sont le climat de leur intelligence, de légiférer, comme le proposait emphatiquement Volney à la Constituante, pour l'humanité entière. Qui trop embrasse, mal étirent.

Pour mettre de l'ordre dans les travaux de cette foule de soixante délégations, il est nécessaire d'organiser un « bureau » énergique et compétent qui ne laisse pas s'égarter les débats et qui résiste aux tentatives qui ne manqueront pas de se produire pour entraîner la Conférence dans les sentiers qui mènent à la révision des traités. L'Assemblée de la Société des nations avait, à sa session de septembre, désigné, pour présider la Conférence, le ministre des Affaires étrangères de Grande-Bretagne. C'est ainsi que M. Arthur Henderson s'est trouvé investi de cette haute et délicate fonction. Loin de nous la pensée qu'il ne soit pas *the right man...*; mais c'est un fait qu'il n'est plus ministre des Affaires étrangères, qu'il n'est même plus membre du Parlement, que le parti auquel il appartenait et auquel il appartient encore a été balayé par une vague de fond formidable de l'opinion anglaise. Il est singulier qu'un peuple qui professe un traditionnel respect pour la volonté populaire trouve naturel d'envoyer à Genève, pour présider cette Assemblée des nations, un homme politique qui, quels que soient ses mérites personnels, ne représente plus rien qu'un parti battu dont l'idéologie n'a jamais inspiré confiance aux hommes d'ordre de tous les pays. Sa santé, qui, malheureusement, laisse à désirer, lui offrait une occasion de se retirer. On s'étonne que son gouvernement ne lui ait pas suggéré cette solution. Les Anglais sont parfois de redoutables ironistes à froid.

Done, le mardi 2 février, M. Arthur Henderson s'apprêtait à ouvrir la Conférence, quand l'écho du canon de Changhaï entra brusquement dans la salle où commençaient de pénétrer les délégués, sous la forme d'une convocation urgente lancée par

M. Thomas, ministre des Dominions britanniques, pour une réunion urgente du Conseil de la Société des nations. Il s'agissait d'arrêter là-bas des hostilités qui, pour n'être point déclarées, n'en sont pas moins réelles. L'ouverture de la Conférence fut retardée d'une heure et, quand elle s'ouvrit, les esprits s'étaient évadés bien loin de Genève, vers cet Extrême-Orient jaune où se débattent des intérêts si importants. Jamais l'ouverture d'une Conférence qui, sous prétexte de désarmement, peut entraîner les plus graves complications, n'avait paru moins opportune. Chacun le savait, mais personne n'avait osé prendre l'initiative d'un ajournement, tant soufflent puissamment les courants d'opinion.

C'est devant une Assemblée distraite que M. Henderson prononça son discours inaugural. Le *Times*, dans son éditorial du 3 février, en a souligné le caractère conventionnel et académique. L'ancien ministre travailliste a retracé l'histoire des efforts de la Société des nations pour organiser la paix et de ses échecs. Ces échecs, c'est surtout l'Angleterre qui en est responsable : échec du pacte à trois inscrit dans le traité de paix, par lequel fut leurré Clemenceau et qui, s'il avait subsisté, aurait évité la plupart des crises qui ont secoué l'Europe ; échec du « protocole » de 1924 organisant l'arbitrage obligatoire : remèdes ou palliatifs qui auraient été plus efficaces que la Conférence d'aujourd'hui. Le discours qui, paraît-il, avait été amendé par les soins du Secrétariat, laissait encore plus que de raison transparaître les préférences du président. M. Henderson n'a pas prononcé les mots de sanctions, de garanties mutuelles, sans lesquels tout n'est que boniment humanitaire ou manœuvre inquiétante. Il a pris soin, au contraire, d'indiquer que le programme établi par la Commission préparatoire, et qui doit servir de base aux discussions de la Conférence, est sujet à retouches, qu'il ne représente pas l'opinion de toutes les Puissances et que la voie est libre pour d'autres projets. Il faut, pourtant, au commencement de cette Conférence dont l'Angleterre n'a rien à redouter, mais qui peut avoir pour nous des conséquences graves, que l'opinion britannique sache que le secret de la sécurité européenne, le fondement de la paix, est chez elle, dans une forte entente franco-anglaise, hors de laquelle il n'y a pour l'Europe, même pour l'Allemagne, qu'aventures, périls, insécurité, détresse économique, ruine financière. Que si l'Angleterre ne s'en rend pas compte, qu'elle renonce du moins à nous imposer ses vues insulaires et à régenter un continent

qu'elle n'habite pas. Sans engagements précis, valables pour tous les cas et réciproques, il n'y a rien à faire dans la voie où l'on voudrait nous entraîner et où la France ne s'engagera pas. Il n'est pas téméraire de prédire que, hors de là, la Conférence, loin de réduire les armements, n'aboutira qu'à les augmenter.

Les intentions de l'Allemagne ne sont-elles pas, en effet, depuis longtemps connues et proclamées ? Elles se réduisent à un dilemme. Ou bien la France réduira ses forces militaires dans des proportions telles que l'Allemagne, n'ayant plus rien à redouter, pourra en prendre à son aise avec le traité et refaire à son gré l'Europe de Bismarck, dût-elle jeter le monde dans une tempête de guerres. Ou bien l'Allemagne ira déclarant que la Conférence a échoué par la faute de la France, qu'elle ne se sent pas en sécurité et qu'elle se considère comme libérée de tout engagement quant à la limitation des armements que le traité lui impose. Au fond, il n'y a pas autre chose qu'une affaire d'amour-propre, d'orgueil national, de ce « vieil orgueil » que célèbre le chant des Hitlériens. Ce sont les plus graves questions, parce qu'elles échappent à l'appréciation et à l'arbitrage. Il n'y a guère, sur ce chapitre, de dissidences dans l'opinion allemande : les revendications communistes ou socialistes se confondent, quant au fond, avec celles des nationalistes et des racistes. Là est le danger pour demain. Il faut, en présence de ce dilemme, que le Gouvernement français arrête *d'avance* sa ligne de conduite. Nous avons confiance qu'il le fera. Avec des nuances dans la forme, l'opinion, en France aussi, est unanime.

La Conférence, pour ne pas dévier, n'a qu'à se souvenir de son statut inscrit dans le pacte constitutif de la Société des nations. L'article 8 subordonne la réduction des armements nationaux à la sécurité et à l'accomplissement des devoirs internationaux ; chaque État est libre d'en décider selon sa situation géographique et les conditions de son existence. Nulle trace d'égalité obligatoire, au contraire ; partout discrimination et conditions spéciales. L'Angleterre, de toute évidence, n'ayant pas de frontières, n'a pas besoin d'une armée de même type que la France. Quant à l'Allemagne, le traité, pour elle, édicte des conditions spéciales que la Conférence n'a pas le pouvoir d'abroger. L'établissement de l'égalité qu'elle réclame lui donnerait sans effort, par le simple jeu du rapport des masses, — 60 millions en face de 40 millions, — une supériorité qui serait la négation de l'égalité. Il faut avoir l'énergie de le proclamer très haut : tant que l'Allemagne gar-

dera la mentalité belliqueuse et ignorante du droit des autres que lui ont inculquée la monarchie et l'aristocratie militaire prussiennes, dont Bismarck joua supérieurement aux dépens de tous ses voisins et que ravivent Hitler et ses bandes, elle restera un danger pour l'Europe et pour la paix.

Il faut bien distinguer de crainte de confondre : il y a, en Europe, des armées dont le rôle ne peut être que défensif, que destiné à maintenir l'ordre établi. Celle de la France est du nombre. L'argent qu'elle dépense pour fortifier ses frontières indique clairement ses intentions. Personne ne conteste sérieusement, au contraire, qu'une Allemagne puissamment armée serait un péril pour le statut européen et, par conséquent, pour la paix, car on n'imagine pas que la Pologne se laissera de nouveau démembrer sans se battre. Il y a des Puissances qui ne sauraient rien gagner à une guerre même victorieuse ; il en est d'autres qui ont des raisons d'amour-propre et d'intérêt à souhaiter un bouleversement afin d'en tirer avantage. L'égalité de droit, qui se traduirait par une inégalité de fait, n'est qu'un dangereux trompe-l'œil.

Que va faire la Conférence ? Elle cherche d'abord à s'organiser. Elle a vu défilier la longue théorie des porteurs d'adresses, de vœux, de pétitions. Il est à la fois touchant et affligeant de constater combien l'œuvre de cette Conférence, attendue depuis dix ans, a fait naître d'espoirs et d'illusions. Il est coupable de laisser croire à tant de gens de bonne foi que la réduction et la limitation des armements peuvent conduire à consolider une paix définitive. Ce pourrait être vrai si d'abord s'opérait le désarmement moral. Point ne serait alors besoin de légiférer sur la réduction des armements ; elle se ferait d'elle-même, car ce n'est pas de gaieté de cœur que les États se livrent à d'énormes dépenses de sécurité. Édicter des prescriptions de désarmement à l'heure où les passions nationales, par la faute de l'Allemagne, sont plus violentes que jamais, c'est un paradoxe qui doit aboutir à des déceptions qui, à leur tour, profitent à ce bolchévisme russe qui entretient la plus formidable armée d'Europe et le prolétariat le plus misérable.

Le vendredi 5, M. André Tardieu faisait connaître le texte de la proposition française, qui consiste essentiellement en la création d'une force internationale préventive et répressive, mise à la disposition de la Société des nations. Cette proposition a produit un effet considérable. Nous soulignons ici l'importance

du projet, clair, précis, bien étudié, qui prouve, avant tout, la volonté pacifique de la France et son désir de renforcer l'influence et les moyens d'action de la Société des nations. Si nous n'y insistons pas aujourd'hui, c'est parce qu'à l'heure où nous écrivons, nous ne pouvons encore ni connaître la réaction que ce document provoquera chez les représentants des Puissances, ni même l'influence qu'il aura sur les travaux de la Conférence. Nous y reviendrons par la suite, comme il convient pour un événement de cette importance.

En matière de finances, le remède est dans un contrôle international. Puisque l'Allemagne affirme ne plus pouvoir payer les réparations, il faut que sa capacité de paiement soit périodiquement vérifiée par des experts. L'Allemagne, dans son intérêt et dans celui de ses créanciers, doit être protégée contre ses propres entraînements. Ses finances se sont rétablies durant la présence à Berlin, conformément au plan Dawes, d'un agent général des paiements, qui fut M. Parker Gilbert; et elles se seraient rétablies plus solidement si ce conseiller étranger avait été mieux écouté ou muni de pouvoirs plus précis. L'Allemagne est dans un état financier si précaire, avec une encaisse-or qui va sans cesse s'amenuisant, et elle est dans un état moral et politique si instable que la seule voie de salut qui s'offre à elle serait un contrôle qui, par surcroit, pourrait encore sauver le gage de ses créanciers. Si M. Hoover, lorsqu'il a imposé son moratoire, avait exigé cette garantie, il aurait rendu un incomparable service à lui-même et à l'Europe. Peut-être n'est-il pas trop tard pour entrer dans cette voie.

La Conférence qui devait avoir lieu à Lausanne est ajournée, probablement au mois de juin. C'est le seul point sur lequel Paris et Londres semblent d'accord. Malgré de longs pourparlers, l'entente n'a pu se faire jusqu'ici entre les deux Gouvernements sur la question des dettes. La presse anglaise conseille « le coup d'éponge ». En Angleterre et en Allemagne, la campagne est orchestrée en ce sens. Sir Henry Strakosch a essayé, dans l'*Economist*, de démontrer que les réparations sont l'origine de toute la crise et notamment de la fuite de l'or allemand. M. Émile Moreau, gouverneur honoraire de la Banque de France, dans une lettre très claire au *Times*, a réfuté ce sophisme. En Allemagne, la consigne est d'écrire que l'Allemagne ne doit rien, qu'elle a

payé et au delà ce qu'elle devait au titre des réparations. On majore formidablement, à cet effet, la valeur des biens allemands liquidés à l'étranger pendant la guerre. Si les réparations étaient abolies, les Américains ayant déclaré qu'ils se refusaient à une négociation générale sur les dettes, les Anglais espèrent obtenir, par une négociation particulière, des conditions avantageuses dont les Français ne bénéficiaient pas. En ce moment, notamment dans les affaires d'Extrême-Orient, Londres est avant tout préoccupé de gagner les bonnes grâces de Washington. La nomination de M. Mellon, secrétaire d'État aux Finances, comme ambassadeur en Angleterre, en remplacement du général Dawes, est peut-être un indice que ses efforts sont déjà partiellement couronnés de succès.

On doit constater avec satisfaction que la situation économique et financière s'est notablement améliorée en Angleterre. Si le chômage n'a guère diminué, la balance commerciale est meilleure ; la parfaite organisation bancaire, qui est la force de la Grande-Bretagne, a fait son office : sans qu'il soit question d'une stabilisation du sterling, la livre a repris sa stabilité aux environs de 88 et regagné la confiance générale. La Banque d'Angleterre a remboursé, à l'échéance du 1<sup>er</sup> février, à la Banque de France et à la Banque fédérale de réserve, le crédit de 25 millions de livres que chacune d'elles lui avait consenti le 1<sup>er</sup> août, au moment de la bataille pour le *gold standard* ; elle l'a fait sans recourir à sa réserve-or et sans augmenter la circulation fiduciaire. Une forte quantité d'or en lingots est arrivée des Indes. La rentrée des impôts témoigne de la bonne volonté patriotique des contribuables. Le total des impôts perçus en janvier a été de 111 millions de livres contre 60 millions en janvier 1931. On envisage une prochaine réduction du taux de l'escampte de la Banque. Le chancelier de l'Échiquier vient d'exposer aux Communes son projet de tarifs douaniers protectionnistes.

D'autre part, il est devenu certain que l'inflation de crédits, qui résultera, aux États-Unis, des institutions créées par M. Hoover facilitera la reprise des affaires mais n'amènera pas une inflation monétaire. Enfin, la France a renouvelé, pour un mois seulement, et à certaines conditions, le crédit de 25 millions de dollars consenti à la Reichsbank en août dernier ; le mark a été ainsi, encore une fois, provisoirement sauvé. Ainsi apparaissent quelques symptômes d'une détente et d'un renouveau encore précaire de la confiance.

## LA LUTTE POUR LE PACIFIQUE

En Extrême-Orient la situation s'est aggravée et l'on peut se demander si l'heure de « la lutte pour le Pacifique », depuis long-temps prédicté (1), n'est pas près de sonner. Tant que les Japonais se sont bornés à revendiquer, en Mandchourie, les droits qu'ils tiennent des traités, ils ont été favorablement jugés par l'opinion des États civilisés. Qu'en face de l'anarchie gouvernementale en Chine ils aient protégé leurs intérêts et ceux de leurs ressortissants Coréens par des moyens de force, on ne leur en faisait pas grief. La Mandchourie, d'ailleurs, ne fait pas partie des dix-huit provinces qui constituent la véritable Chine, cette fourmilière humaine qu'il est toujours imprudent de provoquer. On pouvait même croire, quand les Nippons eurent atteint la Grande Muraille, que la question était virtuellement réglée. Mais voici que le 28 janvier l'escadre japonaise de l'amiral Shiozawa bombarde Changhaï et débarque des troupes au nord de la concession internationale. Les forces navales japonaises tiennent sous la menace de leurs canons la plupart des ports; soixante-sept navires de guerre sont dans les eaux chinoises. Trois canonnières stationnent devant Nankin.

Changhaï est une très grande ville : plus de 3 millions d'habitants dont 60 000 étrangers ; c'est le septième port du monde, le grand *emporium* du commerce, la capitale industrielle et bancaire de la Chine, le centre des affaires et de l'influence étrangère dans tout le bassin du Yang-tsé (2). Changhaï doit sa prospérité à la concession française et à la concession internationale qui y ont attiré, grâce aux priviléges et à la sécurité dont y jouissent les étrangers en vertu des traités, la population et les affaires. Toucher à Changhaï, c'est une grosse affaire ; c'est non seulement atteindre la Chine dans ses œuvres vives, mais encore risquer de soulever des difficultés d'ordre international.

Comment les Japonais se sont-ils jetés dans cette aventure ? Ils possèdent à Changhaï, non seulement dans la concession inter-

(1) Nous en avons nous-même ici défini les éléments dès 1904. Cf. René Pinon, *la Lutte pour le Pacifique. Origines et résultats de la guerre russo-japonaise* (Perrin, in-8°). André Duboscq, *la Chine et le Pacifique* (Fayard, 1931, in-16).

(2) Le *Bulletin quotidien de la Société d'études et d'informations économiques* du 27 janvier a publié une intéressante étude sur *les Revendications chinoises et les intérêts japonais à Changhaï*.

ationale, mais dans les quartiers chinois, des intérêts énormes. Ils y ont développé, depuis le traité de Shimonoseki, des usines très importantes ; ils possèdent plus de 40 pour 100 des filatures de coton et des tissages ; ils ont des verreries, des tissages de chanvre, des usines métallurgiques, des banques, des compagnies de navigation, etc., bref, tous les éléments d'une activité économique considérable. La part du Japon dans le total du commerce extérieur de la Chine est de 25 pour 100. Dans le mouvement du port de Changhaï, les Japonais tiennent la seconde place avec 40 millions de taels aux exportations et 127 millions aux importations, ne le cédant qu'aux seuls Américains dont le commerce total atteint 257 millions de taels (Angleterre 112 millions, Allemagne 51, France 49, etc.). Ces chiffres sont significatifs : la lutte pour le Pacifique, c'est d'abord la rivalité du Japon et des États-Unis.

Cette prospérité des intérêts japonais en Chine a été très atteinte par l'anarchie, la guerre civile et surtout par le nationalisme de la Chine républicaine, qui croit pouvoir se passer des étrangers et boycotte les produits japonais. Durant le premier semestre de 1931, la moins-value du commerce japonais est estimée, par rapport à 1930, à 67 millions de yens aux importations et 47 aux exportations. Le déficit s'est encore accru pendant le second semestre. Le boycotage a été, en présence des événements de Mandchourie, une riposte chinoise. Mais, au Japon, les ports sont dans le marasme, le nombre des chômeurs s'accroît. On voudrait en finir en gardant la prépondérance en Mandchourie et en reprenant avec la Chine les relations normales. Mais comment briser cette résistance passive que la masse chinoise a toujours opposée à ceux qui cherchent à la violenter ? Où est le Gouvernement avec lequel on pourrait traiter ? Il semble qu'en cette affaire le parti militaire ait imposé sa manière de voir et précipité les résolutions. Le Japon, lorsqu'il était conduit par la sagesse expérimentée des *genrō*, suivait une politique plus mesurée. Apparemment, le Gouvernement a pensé que la crise économique aux États-Unis, les difficultés financières en Angleterre, l'impossibilité pour la Russie d'agir par les armes en Extrême-Orient, la profonde anarchie chinoise enfin, constituaient un ensemble de circonstances permettant de brusquer les solutions.

Le meurtre de trois bonzes japonais fut l'occasion ou le prétexte d'agir. L'amiral Shiozawa, dont les forces avaient remonté

la rivière de Changhaï, adressa au maire de la ville un ultimatum : satisfaction serait donnée aux Nippons, le boycott cesserait ainsi que l'agitation antijaponaise, ou bien les forces de débarquement descendraient à terre, occuperaient le quartier chinois qui entoure au nord la concession internationale et obtiendraient les satisfactions exigées par l'amiral. Des bandes d'étudiants nationalistes empêchèrent le maire d'accorder satisfaction à l'amiral. Les navires débarquèrent, le 28 janvier, environ 3 000 marins ; quelques détachements furent chargés d'assurer la sécurité des ressortissants japonais dans la concession internationale, tandis que le gros des troupes cherchait, sous la protection des canons de l'escadre, à occuper le quartier de Chapeï, où se trouve, dans un temple chinois, le quartier général des organisations nationalistes antijaponaises, et la gare du Nord. Mais les troupes nippones, dans ce combat de rues, rencontrèrent une vive résistance ; le 19<sup>e</sup> corps de l'armée de Canton leur disputait le terrain et ils n'avancèrent que lentement. Il fallut que, le 5, une division de l'armée de terre vint renforcer les fusiliers marins. L'amiral Shiozawa était remplacé, sans doute pour avoir agi avec trop de précipitation. Les forts de Woosoung qui commandent l'entrée de la rivière de Changhaï étaient bombardés et occupés. On apprenait d'autre part, que les troupes japonaises, en Mandchourie, marchaient sur Kharbine, afin d'en chasser des bandes de soldats chinois, et y entraient le 5 février ; or, Kharbine est sur le chemin de fer de l'Est-chinois, c'est-à-dire en zone contrôlée par la Russie.

Singulière situation ! On se bat, mais ce n'est pas la guerre ; les combats sont intermittents et peu meurtriers. La masse laborieuse de la population chinoise n'est pas hostile aux Japonais ; elle les aide même à maintenir l'ordre. Le danger vient plutôt des troupes cantonaises plus portées à piller qu'à se battre et que les troupes de Nankin ne paraissent pas appuyer. L'ombre du Gouvernement chinois constitué à Nankin a disparu ; M. Chen a donné sa démission ; les autres se sont retirés à Loyang, dans le Ho-nan, loin des canonnières japonaises. Sur place, la concession internationale et la concession française sont gardées par des troupes des principales Puissances et par des navires de guerre ; elles ont peu souffert du bombardement.

Mais, à Genève, en Amérique, à Londres, les diplomatiques s'agitent. Le représentant de la Chine à la Société des nations demande l'application des articles 10 et 15 du pacte qui obligent

le Conseil à prendre des mesures immédiates pour sauvegarder la paix ; le Japon conteste qu'il y ait lieu d'appliquer ces articles. C'est devant ce cas de conscience que s'est trouvé le Conseil, le 2 février, quand il fut hâtivement convoqué par le représentant du Gouvernement britannique et qu'il se réunit sous la présidence de M. Tardieu. Mais déjà, par l'initiative des États-Unis, qui ne siègent pas à la Société des nations, l'action du Conseil est reléguée au second plan. Les Américains, appuyés par les Anglais qui les suivent non sans appréhensions et sans trouble, ont adressé au Gouvernement japonais, dans les formes les plus amicales, cinq demandes tendant à arrêter ou à limiter le conflit. La France a appuyé cette démarche. Le Gouvernement de Tokio n'a accepté qu'une partie des cinq points formulés dans la note des Puissances. Il rejette notamment l'immixtion d'observateurs ou de médiateurs étrangers dans ses négociations avec les Chinois. La flotte américaine du Pacifique, plus de soixante unités, mobilisée sous prétexte de manœuvres, est aux îles Hawaï.

Précisons les points qui, dans cette situation confuse, paraissent acquis : 1<sup>o</sup> Le Japon ne veut pas la guerre ; il a désavoué son amiral ; il accepte l'établissement d'une zone neutre entre les troupes chinoises et les siennes ; il est, à Changhaï, sur le même pied que les autres Puissances, mais il entend protéger ses nationaux, ses intérêts, et consolider sa situation spéciale en Mandchourie. — 2<sup>o</sup> L'intervention des Américains, légitime dans la mesure où il s'agit de sauvegarder leurs intérêts, peut devenir dangereuse, s'il s'agit d'assurer la paix et de faciliter un traité entre la Chine et le Japon. — 3<sup>o</sup> Les sanctions prévues par le pacte de la Société des nations sont disproportionnées à une situation qui, laissée à son libre développement, n'engendrera pas la guerre, puisque le Japon ne la veut pas et que la Chine ne la peut pas. — 4<sup>o</sup> La responsabilité première appartient à l'anarchie gouvernementale en Chine et à la xénophobie nationaliste d'une minorité turbulente. Mais, en tout état de cause, l'intégrité du territoire chinois doit être respectée. — Telle nous apparaît la situation ; mais des complications peuvent surgir. Ne laissons pas s'engager la lutte pour le Pacifique.

RENÉ PINON.

# TABLE DES MATIÈRES

DU

## SEPTIÈME VOLUME

JANVIER — FÉVRIER

### Livraison du 1<sup>er</sup> janvier

	Pages.
MADAME CLAPAIN, troisième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française . . . . .	5
EN EUROPE CENTRALE. — LA CAMPAGNE ALLEMANDE POUR LA REVISION, par M. le général SIKORSKI . . . . .	49
UNE INDUSTRIE NOUVELLE. — LE TOURISME, par M. EDMOND CHAIX . . . . .	63
BATAILLE DE LA MARNE. — PIECE EN DEUX ACTES. — Premier acte, par M. ANDRÉ OBEY . . . . .	94
MÉMOIRES. — LES TENTATIVES DE RESTAURATION MONARCHIQUE, par le duc de BROGLIE . . . . .	127
HITLER, par VERBAX . . . . .	158
CHATEAUBRIAND A ROME, VU PAR DES YEUX DE SEIZE ANS, par M. le duc de LA FORCE, de l'Académie française . . . . .	171
SCÈNES DE LA VIE CHINOISE, par M. LOUIS LALOY . . . . .	184
REVUE LITTÉRAIRE. — LES ROMANS NOUVEAUX, par M. ANDRÉ CHAUMEIX, de l'Académie française . . . . .	208
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER . . . . .	219
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	229

### Livraison du 15 janvier

AVANT LA CONFÉRENCE DU DÉSARMEMENT, par *** . . . . .	241
MADAME CLAPAIN, quatrième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française . . . . .	273
L'ESPAGNE MUSULMANE. — LA COUR DES CALIFES, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française . . . . .	317
BATAILLE DE LA MARNE. — PIECE EN DEUX ACTES. — Deuxième acte, par M. ANDRÉ OBEY . . . . .	353
MÉMOIRES. — LA QUESTION DU DRAPEAU BLANC, par le duc de BROGLIE . . . . .	401
L'ÎLOT FRANÇAIS DANS LA CRISE MONDIALE, par M. J. BOISSONNET . . . . .	434
L'EXPOSITION D'ART FRANÇAIS A LONDRES, par M. LOUIS GILLET . . . . .	451
REVUE SCIENTIFIQUE. — L'AMPLIFICATEUR DE T. S. F., par M. CHARLES NORDMANN . . . . .	463
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. RENÉ PINON . . . . .	471

Livraison du 1<sup>er</sup> février

	Pages.
LE DIAMANT DE LA REINE, première partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . .	481
LES ARMEMENTS DE L'ALLEMAGNE, par *** . . . . .	509
L'IMPÉRATRICE Élisabeth d'Autriche. — I. 1837-1868, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française . . . . .	515
MADAME CLAPAIN, dernière partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française . . . . .	567
L'ESPAGNE MUSULMANE. — II. LE RÉVEIL DE L'ESPRIT NATIONAL, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française . . . . .	599
LE PRÉLUDE DE L'OFFENSIVE ALLEMANDE DE 1905, par M. CAMILLE BARRÈRE, de l'Institut . . . . .	634
SILHOUETTES PARLEMENTAIRES. — M. André TARDIEU, par FIDUS . . . . .	642
POÉSIES : A MOLIÈRE, par M. JULES TRUFFIER . . . . .	652
L'OR DE LA BANQUE, par M. MICHEL CARSOV . . . . .	655
Auguste Saint-Gaudens, sculpteur américain, par M. le général de CHAMBRUN . . . . .	664
NOTES ET IMPRESSIONS, par M. RAYMOND ESCHOLIER . . . . .	673
REVUE LITTÉRAIRE. — LES AVENTURES SPIRITUELLES DE SAINTE-BEUVE, par M. VICTOR GIRAUD . . . . .	683
DES LIVRES SUR L'A. O. F, par M. André DEMAISON . . . . .	697
REVUE DRAMATIQUE. — MADEMOISELLE, par M. René DOUMIC, de l'Académie française . . . . .	702
REVUE MUSICALE. — MAXIMILIEN, par INTÉRIM . . . . .	706
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. René PINON . . . . .	711

## Livraison du 15 février

LE DIAMANT DE LA REINE, dernière partie, par M. PAUL BOURGET, de l'Académie française . . . . .	721
L'U. R. S. S. ET LA CRISE MONDIALE, par M. THÉODORE AUBERT . . . . .	733
L'IMPÉRATRICE Élisabeth d'Autriche. — II. 1868-1898, par M. MAURICE PALÉOLOGUE, de l'Académie française . . . . .	770
L'ÎLE Verte, première partie, par M. PIERRE BENOIT, de l'Académie française . . . . .	786
LES PROBLÈMES DU DÉSARMEMENT NAVAL, par M. René LA BRUYÈRE . . . . .	823
L'ESPAGNE MUSULMANE. — III. LE CID CAMPEADOR, par M. LOUIS BERTRAND, de l'Académie française . . . . .	833
AU DAHOMEY, par M <sup>me</sup> HENRIETTE CELARIÉ . . . . .	861
VISITES AUX MUSÉES DE PROVINCE. — II. CARPENTRAS, par M. LOUIS GILLET . . . . .	883
UN PROJET DE DÉSARMEMENT EN 1870, par M. ALBERT PINGAUD . . . . .	905
L'ACHÈVEMENT DE LA CHAPELLE SIXTINE, par M. Léon DOREZ . . . . .	915
LE CINQUANTENAIRE D'ÉMILE DE GIRARDIN, par M. CHARLES CLERC . . . . .	927
REVUE SCIENTIFIQUE. — L'ILLUSION CINÉMATOGRAPHIQUE, par M. CHARLES NORDMANN . . . . .	933
REVUE MUSICALE. — FAUST, par M. LOUIS LALOY . . . . .	941
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — HISTOIRE POLITIQUE, par M. René PINON . . . . .	948

2  
6  
1  
  
11  
13  
  
10  
86  
23  
  
33  
61  
83  
05  
15  
27  
  
33  
44  
48